# REVUE

DES

# DEUX MONDES

LXXXIII<sup>e</sup> ANNÉE. — SIXIÈME PÉRIODE

TOME XVI. — 1er JUILLET 1913.

D

# REVUE

DES

# DEUX MONDES

LXXXIII^e ANNÉE. — SIXIÈME PÉRIODE

TOME SEIZIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15

1913

054
R3274
1913, v. 4
25 Mch. 14.
123903

# LA GUERRE DE 1870[1]

## LA RECULADE SUR LES LIGNES D'AMANVILLERS

### I

Vers huit heures trente du soir, Bazaine se dirige vers le quartier général à Gravelotte. Sur la route, il rencontre de nombreux soldats d'infanterie appartenant à divers régimens qui suivaient la direction opposée à celle de l'ennemi et cherchaient où se reposer sans danger. Cette multitude devenait plus dense à mesure qu'on approchait de Gravelotte et le maréchal ne pouvait avancer qu'en se faisant ouvrir un passage par les cavaliers de son escorte. Il n'avait, disait-il, jamais rien vu de pareil, et ce spectacle lui arrachait des exclamations réitérées. Cependant, avec son calme habituel, il conseilla à ces malheureux de rejoindre leurs régimens. En route il rencontre Canrobert : « Où est votre corps ? demande-t-il. — Par-ci par-là, » répond Canrobert. En effet, à part la division Tixier, qui continue à occuper le bois de Saint-Marcel, le corps était disloqué sur tout le centre et la gauche de notre ligne.

Arrivé au quartier général, Bazaine prend connaissance des dépêches qui l'attendent. Parmi elles s'en trouvait une de Mac Mahon : « Je serai demain à Bar-sur-Aube avec toute la cavalerie. J'attends vos ordres à Bar-sur-Aube. » Une autre, du commandant de Verdun, annonçait qu'il n'avait que quatre jours de vivres pour toute l'armée. Ces dépêches lues, le ma-

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 juin 1913.

réchal réfléchit et dicta l'ordre suivant : « L'armée continuera son mouvement sur Verdun, mais seulement après le retour des reconnaissances envoyées au petit jour. » Et il comptait aller de sa personne opérer cette reconnaissance.

Si l'armée avait été organisée selon les règles du simple bon sens, le commandant de l'artillerie et l'intendant général, tenus au courant heure par heure, pour ainsi dire, de ce qui se passait dans leur service, seraient venus au rapport au quartier général, à la fin de la bataille, sans même que Bazaine eût à les appeler, et ils l'auraient mis au courant de l'existant en munitions et en vivres. Ils n'auraient pas pu, ne les ayant pas encore reçus, fournir des renseignemens sur le chiffre des munitions et des vivres consommés dans la journée, mais ils auraient été en mesure d'indiquer les disponibilités qu'ils avaient sous la main, plus que suffisantes à parer aux consommations prochaines, quelles qu'elles pussent être.

Dans l'incertitude, Bazaine envoie un de ses aides de camp prier le général Soleille de prescrire que les voitures, qui avaient emporté les blessés à Metz, soient aussitôt rechargées de munitions. L'intendant Préval étant venu se justifier de certains reproches que le maréchal lui avait adressés le matin, Bazaine lui demande : « Savez-vous l'existant à Gravelotte ? » Il l'ignore. Mais il offre de se rendre à Metz et d'en ramener les convois qui y attendent. Le maréchal y consent, et Préval, accompagné de deux sous-intendans, se met en route, vers neuf heures le même soir, vers Metz. Peu après, le général Desveaux, de la Garde, apporte au maréchal le renseignement très inquiétant que des forces considérables arrivaient sur le plateau de Mars-la-Tour par la route de Novéant. Et Le Bœuf, de son côté, en félicitant Bazaine de sa victoire, lui écrit que « des masses prussiennes prennent des dispositions de bivouac en arrière du champ de bataille qu'elles occupaient. »

Enfin un messager du général Soleille, son chef d'état-major, le colonel Vasse-Saint-Ouen, survient. Le général, qui, d'habitude, marchait en voiture, étant monté à cheval, était tombé et, meurtri, gardait le lit. Vasse-Saint-Ouen s'assied à côté du maréchal. Avec une allure confidentielle, en regardant s'il n'y avait pas d'oreille indiscrète, il lui tient ce langage : « Je viens de la part de mon chef, le général Soleille, vous avertir qu'à son estimation, et d'après les renseignemens qu'il a déjà recueillis, la

consommation des munitions a été considérable. Avec la grande habitude qu'il possède de ces choses, il croit pouvoir vous affirmer que les munitions feraient défaut s'il devait se livrer demain une autre bataille aussi importante que celle de la journée. »

Quels moyens en ce moment de vérifier l'information envoyée par Soleille ? On ne pouvait demander au maréchal d'ouvrir les coffres et de constater s'ils étaient pleins ou vides. Interrogerait-il ses commandans de corps ? Mais à cette heure, où les trouver ? Comment les réunir, et délibérer ? Se serait-il adressé aux chefs d'artillerie, il n'aurait pu en rien obtenir, puisque Soleille, qui les avait interrogés le même jour à dix heures du soir, ne reçut leurs réponses que le lendemain dans la journée. Bazaine s'en référa à l'affirmation de Soleille ; il y était d'autant plus enclin que, depuis le commencement de la campagne, il était lui-même très pessimiste et partageait l'opinion, si inconsidérément et si constamment vociférée, qu'on manquait de tout. Fût-il Napoléon, qui pourrait commander une armée s'il devait contrôler lui-même, au milieu de ses manœuvres, les renseignemens fournis par les chefs de service responsables ?

Bazaine avait écouté la communication de Vasse-Saint-Ouen. « Répétez, dit-il, ce que vous m'avez dit. Où sont vos munitions ? — Monsieur le maréchal, il faudrait en prendre à l'arsenal de Metz. — Eh bien ! j'ai déjà dit qu'on ramène des cartouches avec les voitures vides de blessés. — Et combien de temps faut-il pour cette opération ? — Si l'on ne perd pas un instant, nous pourrons avoir les coffres dans la matinée de demain ; pour les voitures auxiliaires, ce sera plus long. »

Une note, écrite au crayon par Bourbaki, sur l'ordre que lui avait envoyé Bazaine de continuer le lendemain sur Verdun, vient confirmer, à point nommé, les renseignemens du colonel Vasse-Saint-Ouen. Il y était dit : « Nous n'avons plus de cartouches. — Nous n'en finissons pas d'enlever nos blessés, faute de cacolets ; Vionville est occupé. — Il faudrait que le maréchal Le Bœuf et le général Ladmirault fussent chargés d'attaquer de flanc ; nous pourrions, nous, conserver le front. — Les Prussiens ont reçu du renfort. » Enfin les officiers envoyés vers les isolés dont Bazaine avait traversé la débandade, viennent raconter qu'ils n'ont pas réussi à leur persuader de regagner leurs corps ;

que leurs injonctions n'avaient obtenu que des propos insultans et que ces hommes ensuite s'étaient couchés sur les routes et dans les rues du village.

Ainsi depuis l'ordre donné, à sa rentrée au quartier général, de reprendre le lendemain la course sur Verdun, des nuages noirs s'amoncelaient dans l'esprit de Bazaine : la menace de l'accroissement des forces prussiennes qu'il jugeait déjà très considérables, le cri d'alarme de Soleille sur la pénurie des munitions, l'ignorance de l'intendant Préval sur les vivres dont il pouvait disposer, les signes d'une désorganisation momentanée des corps d'armée engagés dans la journée. Il s'en émeut et se rappelle la recommandation de Napoléon III d'éviter tout combat, et de ne pas compromettre son armée. Il retire, aussi rapidement qu'il l'avait donné, l'ordre de recommencer la marche sur Verdun, et il dit à Vasse-Saint-Ouen : « Nous irons nous placer dans des positions inexpugnables ; pour peu qu'on s'accroche au terrain, l'ennemi ne pourra pas nous forcer. »

Priant le colonel Vasse-Saint-Ouen de rester, il lui demanda de répéter devant le chef d'état-major, qu'il envoya chercher, les inquiétudes de Soleille et la résolution qu'elles lui inspiraient. Jarras écouta sans mot dire, et le maréchal, ayant terminé, se retourna vers tous ceux qui étaient là, et leur dit : « Y a-t-il quelqu'un de vous qui pense qu'il y a mieux à faire ? Qu'il parle librement. » Personne ne souffla mot, et Bazaine dicta l'ordre suivant : « Ainsi que nous en sommes convenus, vous avez dû, à dix heures, reprendre vos anciens campemens en les resserrant. La grande consommation qui a été faite dans la journée d'aujourd'hui des munitions d'artillerie et d'infanterie, ainsi que le manque de vivres pour plusieurs jours, ne nous permettent pas de continuer la marche qui avait été tracée. Nous allons donc nous porter sur le plateau de Plappeville. Le 2e corps occupera la position comprise entre le Point-du-Jour et Rozérieulles. Le 3e corps se placera à droite, à la hauteur du Châtel-Saint-Germain, qu'il laissera en arrière ; le 4e sur la droite du 3e, vers Montigny-la-Grange et Amanvillers ; la Garde à Lessy et à Plappeville, où sera le grand quartier général. Le 6e corps sera à Vernéville et la division de Forton s'établira avec le 2e corps. Le mouvement devra commencer le 17 à quatre heures du matin, et sera couvert par la division Metman, qui tiendra la position de Gravelotte et ira ensuite rallier son corps,

en passant par l'auberge de Saint-Hubert et prenant à la cote 338, sur l'ancienne voie romaine, le chemin de grande communication, qui, passant en avant de Châtel-Saint-Germain et la ferme de Moscou à gauche, conduit à Montigny-la-Grange. Le général de Forton marchera avec le 2e corps. Dans le cas où l'ennemi entreprendrait une attaque sur une des directions à parcourir, le mieux serait d'indiquer comme point de ralliement le plateau qui est au-dessus de Rozérieulles entre Saint-Hubert et le Point-du-Jour. De là on pourra se porter sur les campemens indiqués plus haut. — *P.-S.* — Dans le cas où les troupes qui sont en position depuis la bataille y seraient encore, vous les rappelleriez dès à présent, si la sécurité de vos campemens ne s'y oppose pas. » Le maréchal n'entre pas dans les détails; ce n'est pas son office, c'est celui des chefs de corps et du chef d'état-major général. En effet, Jarras désigne des chefs de section et des officiers qui se rendront auprès des chefs de corps d'armée et les aideront à mettre en exécution et au besoin à rectifier les dispositions dictées à la hâte par Bazaine.

Ces ordres donnés, il écrit à l'Empereur la lettre suivante résumant la situation telle qu'on la lui a exposée : « Sire, ce matin, l'ennemi a attaqué la tête de nos campemens à Rezonville. Le combat a duré depuis ce moment jusqu'à huit heures du soir. — Cette bataille a été acharnée. — La difficulté gît principalement dans la diminution de nos parcs de réserves et nous aurions peine à supporter une journée comme celle d'aujourd'hui avec ce qui nous reste dans nos caissons. D'un autre côté, les vivres sont aussi rares, et je suis obligé de me porter sur la ligne de Vigneulles-Lessy pour me ravitailler. Il est probable, selon les nouvelles que j'aurai de la concentration de l'armée des princes, que je me verrai obligé de prendre la route de Verdun par le Nord. J'espère que Votre Majesté aura fait sans accident la route jusqu'à Étain, et qu'elle pourra également gagner Verdun. J'aurai l'honneur de la maintenir, autant que possible, au courant de mes mouvemens. »

## II

On est surpris de la précipitation avec laquelle Bazaine prit cette résolution qui devait porter une atteinte cruelle au moral de l'armée. Il ne vit pas qu'il devait, en ses incertitudes, main-

tenir ses troupes sur ses positions du matin, leur laisser prendre un repos bien gagné, appeler ses commandans en chef, conférer avec eux, interroger les intendans, qui, mieux renseignés que dans la nuit sur les approvisionnemens, l'auraient mieux édifié, et il ne se rendit pas compte du *tolle* qu'allait susciter son ordre de retraite. Ce *tolle* dépassa tout ce qu'il aurait pu craindre.

L'ordre arriva aux divers corps entre une et deux heures de la nuit, sauf au 4e corps, auquel il ne parvint qu'à neuf heures du matin. Il produisit un effet de surprise, puis de consternation, puis de révolte. Les soldats avaient le sentiment qu'ils étaient vainqueurs plus qu'ils ne l'avaient été (1), qu'ils avaient remporté une victoire éclatante (2), arrêté un ennemi infiniment supérieur en nombre et qu'ils la compléteraient le lendemain. Lorsqu'on vint leur dire qu'il fallait, dès quatre heures du matin, décamper vers Metz, il y eut, parmi les officiers surtout, un mouvement de réprobation. « Encore reculer! Et au soir d'une victoire! » — La retraite à Borny avait étonné et mécontenté : on l'avait expliquée par la nécessité de rallier le plateau de la rive gauche de la Moselle, mais aujourd'hui, quelles raisons avait-on de revenir sur Metz? « La bataille n'a donc été qu'une comédie? Demain, l'ennemi, ne nous trouvant plus sur le champ du combat, l'occupera, se déclarera victorieux et nous aurons en vain versé notre sang. » Désormais il fut admis à titre de lieu commun que, du 13 au 16 août, en affichant la volonté de gagner Verdun, Bazaine n'en avait pas eu d'autre que celle de rester près de Metz. La soudaineté avec laquelle il avait passé de l'ordre de s'acheminer sur Verdun à celui de reculer vers Metz confirmait cette opinion. Et cependant cette opinion n'était pas vraie.

Du 13 au 16 août, Bazaine a voulu constamment gagner Verdun et s'éloigner de Metz. Il n'a pas cherché de bataille, et n'a accepté, qu'à son corps défendant, celles qu'on lui a imposées, parce que se battre, c'était diminuer ses chances de gagner Verdun. Si Bazaine n'avait pas voulu sincèrement quitter Metz, il n'aurait pas fait détruire le pont de Longeville; il n'aurait pas regretté la bataille de Borny et essayé de la limiter; il n'aurait pas, la bataille terminée, harcelé tous ses chefs de corps d'armée

(1) Procès. — Audience du 13 octobre.
(2) *Ibid.* Audience du 13 octobre.

afin de hâter leur mouvement de passage de la Moselle et leur arrivée sur la hauteur; il n'aurait pas refusé à Ladmirault le jour de repos qu'il lui demandait; il n'aurait pas, le 15 août, envoyé l'intendant Wolff préparer des vivres à Verdun en annonçant que l'armée y serait dans peu de jours; il n'aurait pas proposé à l'Empereur de faire partir la Garde en avant vers Étain; il n'aurait pas opéré le licenciement du train auxiliaire, obstacle à la marche rapide sur Verdun; il n'aurait pas dit le matin même à Le Bœuf d'envoyer des ordres impératifs de ralliement aux divisions en retard et de réprimander leurs commandans; il n'aurait pas enjoint, avant l'arrivée des renseignemens pessimistes, de reprendre la marche sur Verdun le lendemain; il n'aurait pas ordonné à l'intendant général Préval de rapporter des cartouches de Metz; enfin, il n'aurait pas exposé cent fois sa vie, dans la journée, pour livrer une bataille de comédie.

La reculade du 17 août n'a point été l'explosion d'une arrière-pensée continue, qui attend l'occasion propice; elle fut une de ces résolutions subites, irréfléchies, dont Bazaine était coutumier et qui lui avaient valu le surnom d'Ordre et Contre-Ordre, résolution d'un chef d'armée inquiété par les rapports de ses chefs de service lui annonçant que ses troupes n'ont plus ni vivres ni munitions, que l'ennemi se renforce sans cesse en proportions effrayantes, et qui se croit menacé d'être cerné, enlevé, hors d'état de soutenir une nouvelle bataille en pleine campagne, laissant derrière lui une citadelle qui, livrée à elle-même, est dans l'impossibilité de repousser un assaut brusqué. « Victime, a-t-il dit, d'une préparation trop incomplète pour la guerre, l'armée ne put tirer parti de la bataille de Rezonville (1). »

L'examen a démontré la fausseté de ses allégations. Il y avait plus de munitions qu'il n'en fallait pour livrer le 17 août une bataille aussi importante que celle du 16 et continuer la marche. L'armée du Rhin, quoiqu'on prétendît qu'elle manquait de tout, a toujours été pourvue de tout, excepté à quelques momens passagers, à cause des reviremens perpétuels dans la direction des opérations. Le 13 août, au moment de la prise de possession de son commandement, Bazaine trouva : 107 922 coups

(1) *Épisodes*, p. 249.

de canon, 15 000 000 de cartouches, sept jours d'approvisionnement en blé, quinze à vingt jours de farine, dix à quinze jours en avoine, dix à douze jours de vivres de campagne entrés dans les magasins ou réunis dans les gares, considérées comme annexes des magasins. Le surplus se trouvait sur les wagons qui n'avaient pu pénétrer dans les gares et qui avaient été déchargés des deux côtés le long de la voie du chemin de fer. Cette partie des approvisionnemens représentait une quantité qui n'était pas complètement connue, mais qu'on pouvait estimer à peu près égale à celle qui se trouvait dans les corps d'armée à la même époque (1). Tous les corps d'armée, en dehors des ressources de la place, se trouvaient nantis pour au moins huit jours. Les pertes subies à la bataille de Borny et le 16 même avaient appauvri, mais non épuisé cette abondante réserve. Dans ces deux batailles, on avait dépensé 39 000 coups sur 171 000 emportés de Metz. L'ordre de licenciement des trains auxiliaires n'avait été exécuté qu'en partie et les convois de trois corps d'armée étaient seuls restés au Ban-Saint-Martin. Les voitures auxiliaires des autres corps et celles du quartier général avaient continué leur route et, dans la soirée du 16, sur le plateau, il y avait : *trois jours et demi de vivres de campagne, un jour de biscuit ou pain et un grand jour de farine.* Il y avait aussi un demi-jour d'avoine. La plus grande partie des troupes possédaient encore un jour de vivres dans le sac; certains corps deux. En outre, des approvisionnemens étaient préparés le 15 à Mars-la-Tour, à Briey et dans tous les villages sur la route de Verdun et à Verdun même. « Le soir du 16 août, à minuit, après avoir dépensé dans cette terrible bataille de Rezonville 60 obus par pièce, l'armée avait, sur le plateau de Gravelotte, 80 500 coups, soit 186 par pièce. L'infanterie possédait en moyenne 15 000 000 de cartouches, soit plus de 100 par homme, seize fois la consommation de la journée. Quant aux vivres, comme on dit dans le langage militaire, l'armée était alignée pour les journées du 17, du 18 et en partie du 19, et à Verdun 600 000 rations attendaient (2). »

En outre, les troupes qui avaient combattu n'étaient pas également dégarnies : le corps de Le Bœuf, celui de Ladmirault, qui avaient peu dépensé, se trouvaient en mesure de venir en

(1) Déposition de Mony. — Audience du 24 octobre.
(2) Rapport du général Rivière, dont les assertions n'ont jamais été démenties.

aide aux 2e et 6e corps d'armée et à la Garde, qui avaient été plus éprouvés. Le général Soleille avait ordonné d'opérer cette distribution. Enfin Préval serait arrivé le matin à la tête du convoi de cinq cents voitures qu'il était allé chercher à Metz. Ce convoi pouvait rejoindre l'armée dans la journée et même dans la matinée du 17, sans que la marche sur Verdun, si l'on y persistait, en fût retardée, encore moins empêchée.

On a cité souvent différens passages des rapports de fractions d'armée ou de l'historique des régimens se plaignant que des vivres ou des munitions manquaient. La plupart du temps ces manquemens n'étaient que très partiels et très provisoires, ils résultaient des mouvemens des troupes. Ainsi, Tixier se plaint au maréchal Canrobert que ses troupes épuisées n'ont pas pu toucher de viande depuis deux jours, mais ce n'est point parce que les approvisionnemens manquaient, c'est parce que les troupeaux avaient été dispersés par la peur (1).

Souvent ces plaintes étaient exagérées, car nos officiers sont toujours portés à se plaindre, même à tort. Soleille, qui devait être le mieux informé de tous, n'a-t-il pas déclaré le 16 août et encore le 17, n'avoir plus de munitions sur le plateau, ni à Metz, tandis qu'elles abondaient, comme il a été obligé de le reconnaître plus tard (2)? Quoi qu'on fasse, on ne préservera pas les troupes combattantes de souffrir des manques de distributions, ce qui n'implique pas que l'armée en fût dépourvue, mais seulement qu'elles n'étaient pas disponibles momentanément sur tel ou tel point. Chez les Prussiens, on trouverait l'équivalent, au moins, de ce qu'on a relevé dans les documens français. Ils ont combattu certains jours entiers, sans avoir mangé, tant officiers que soldats.

D'ordinaire, toute troupe, après un combat, a besoin d'être

(1) Avant même que Bazaine, dans son procès, ait reconnu l'inanité de ce motif, il avait lui-même très bien précisé le caractère et la cause de certains manques d'approvisionnemens. — Le maréchal Bazaine à l'intendant général de l'armée, Gravelotte, 16 août : « Faites expédier sans retard des vivres au général Forton, commandant la 3e division de cavalerie de réserve. Il importe entre autres de lui fournir de l'avoine : soit au moyen de celle que l'armée possède encore à sa suite, *soit au moyen d'achats exécutés sur place et qui doivent être faciles, puisqu'ils le sont ici même.* J'ai vu hier à Gravelotte le sous-intendant attaché à la division de Forton; il est probable que, s'il eût été à son poste, des difficultés de cette nature ne se seraient pas élevées. Je vous prie de lui donner vos instructions pour l'exécution des dispositions ci-dessus, en lui prescrivant de demeurer à l'avenir avec la division dont l'administration lui est confiée. »

(2) Note du 22 août.

ravitaillée, mais c'est le ravitaillement qui vient à elle, et non elle qui va au ravitaillement, même lorsqu'elle doit le tirer de parcs éloignés du terrain sur lequel elle est établie. Les Allemands avaient fait une consommation de munitions telle qu'ils étaient complètement dégarnis. Néanmoins, quoiqu'ils fussent plus éloignés que nous de leurs réserves, encore au delà de la Moselle, ils ne reculèrent pas vers leurs réapprovisionnemens, ils attendirent sur le terrain conquis que les réapprovisionnemens vinssent à eux. Eût-on eu, en effet, besoin de se ravitailler à Metz, il fallait attendre sur place et non reculer.

Bazaine a reconnu dans son procès que ce n'étaient pas les vivres qui manquaient; « mais il fallait les distribuer de façon que les hommes en aient pour deux ou trois jours dans le sac. Je le répète, il n'y avait pas pénurie; nous avions les approvisionnemens de Metz, mais je ne voulais pas appauvrir la place. Même pour l'armée, *ce n'était pas une pénurie absolue, puisque nous étions encore approvisionnés pour quelques jours.* » Et il ajoute que ses appréhensions au sujet des munitions et des vivres, tout en pesant sur ses décisions, n'avaient pas été les motifs déterminans de sa conduite : « Si nous n'avions pas eu du mauvais *temps et si j'avais cru à l'urgence, nous aurions passé outre. Pour moi, il n'y avait pas urgence à ce moment-là;* nous attendions des nouvelles de l'intérieur, et je ne voulais pas entreprendre un mouvement qui pouvait amener une mauvaise opération. — Si j'avais eu des nouvelles de l'intérieur, si j'avais su ce qui se faisait entre la Meuse et nous, c'eût été tout différent, *rien ne nous aurait arrêtés;* mais, ne sachant rien, je voulais toujours rester dans la même série d'opérations, non pas d'attente, mais de prudence (1). »

## III

La dissémination des troupes dans la soirée du 16 et la nécessité de les reconstituer très rapidement n'était pas non plus un obstacle réel à la marche, malgré les difficultés évidentes que cette opération présentait sur quelques points. On put l'opérer pour le recul; on l'aurait fait non moins pour la marche en avant.

(1) Audience du 7 octobre.

Il est facile aussi de prouver que l'état des fortifications de Metz n'était pas tel qu'elles n'eussent pu résister quinze jours si les troupes s'en éloignaient.

Si Moltke ne nous avait pas habitués à une crédulité et à une irréflexion inimaginables quand il s'agit de nos affaires, nous serions surpris de la facilité avec laquelle il a inséré, dans le récit de son état-major, cette invraisemblable affirmation, oubliant qu'en 1869 déjà, la défense de la place était si formidable que Stiele, en ce moment chef d'état-major de la IIe armée, disait que « si on avait à l'assiéger, il faudrait la réduire par la famine (1). » Coffinières a fait justice de cette allégation en termes indignés : « On m'a prêté une opinion vraiment incroyable de la part d'un officier du génie; on m'a fait dire que la place de Metz ne pouvait pas tenir plus de quinze jours si elle était abandonnée à ses propres forces. C'est là une opinion qu'on m'a prêtée trop généreusement, une ineptie dont je me crois véritablement incapable, et je ne sais pas comment on aurait pu oser émettre une telle opinion dans une réunion de maréchaux et de généraux de toutes les armes, qui évidemment auraient protesté contre cette proposition. Je proteste de la manière la plus formelle et la plus énergique. J'avais inspecté la place de Metz trois ou quatre fois avant la guerre. Je connaissais par conséquent les forts et je savais comment ils étaient; il n'est pas admissible que j'aie dit qu'un ensemble de telles fortifications ne peut tenir que quinze jours... C'est me prêter une absurdité, dont, je le répète, je ne crois pas être capable. En trois semaines ou un mois, à partir du 7 août, on a mis 600 pièces de batteries sur les fortifications. Le 15 août d'abord la place était déjà en parfait état, dans un état parfaitement soigné : il y avait déjà eu beaucoup de travaux dans les années précédentes et il n'y avait absolument rien à faire, excepté quelques précautions à prendre pour fermer les entrées particulières qu'on avait laissées; mais les remparts proprement dits n'exigeaient aucun soin spécial. Quant aux forts, ils étaient parfaitement défendables, et l'état de redoute parfaitement établi; ils n'avaient pas le caractère absolu d'une fortification permanente, parce qu'il n'y avait pas de revêtemens à l'escarpe et à la contrescarpe (2). » Il dit encore : « Le 15 août, la besogne

(1) *Empire Libéral*, t. XV, p. 97.
(2) Général Coffinières de Nordeck, 7 novembre 1873, procès Bazaine.

était très avancée. Si j'avais eu le bonheur (je ne sais si je puis employer cette expression) de rester seul pour exercer le commandement de la place, nous nous serions défendus très bien (1). »

Bazaine a reconnu, comme il avait fait à l'égard des approvisionnemens, que l'état des fortifications de Metz n'avait pas influé sur ses résolutions. Le Duc d'Aumale lui dit : « Ainsi, la raison qui vous décidait à maintenir l'armée sous Metz n'était donc pas l'anxiété que témoignait le général Coffinières pour l'état de la place, ni les renseignemens que le général Soleille vous donnait sur l'état des services de l'artillerie ? Ce seraient plutôt des considérations qui se rattachent à la grande politique de la guerre, à l'importance stratégique de Metz et au rôle que pouvait jouer l'armée en restant sous le canon de la place. — *Bazaine :* — Oui, monsieur le président (2). »

Les motifs de la conduite de Bazaine le 16 et le 17 août, de son propre aveu, seraient donc uniquement des considérations tirées de la grande politique de la guerre. Il aurait pu passer s'il y avait eu urgence et s'il avait été mieux instruit des événemens intérieurs. Or, s'il fut jamais un cas où l'urgence s'imposât, c'était assurément celui-ci. De la réunion rapide des deux armées à Châlons dépendait le salut de la France. Ayant devant lui un but aussi net, il en savait plus qu'il n'était nécessaire pour diriger une action résolue sans attendre des renseignemens sur ce qui se passait à l'intérieur. Sa reculade ne se justifie donc ni par la pénurie des approvisionnemens, ni par l'état de dissémination de l'armée, ni par l'insuffisance des fortifications de Metz, ni par des considérations de grande politique de la guerre. Elle s'expliquerait un peu mieux par la fatalité qu'imposaient les desseins des chefs allemands.

## IV

Au matin du 16 août, la dissémination des armées allemandes était complète ; une portion de la Ire et de la IIe était encore sur la rive droite de la Moselle; une autre, sur la rive gauche, s'avançait vers la Meuse, et une autre allait batailler sur le plateau de Vionville. L'avant-garde du IVe corps, portée

(1) *Procès Bazaine.* — Audience du 11 novembre.
(2) *Ibid.* — Audience du 15 octobre 1873.

en avant, avait essayé une attaque brusque contre Toul. Son artillerie de campagne n'était point parvenue à démolir la porte de la ville et à en forcer l'entrée; l'infanterie avait été arrêtée par les bastions en maçonnerie et les larges fossés remplis d'eau. La III^e armée (Prince royal) dont le quartier général était à Nancy, composée des vainqueurs de Wœrth et accrue du VI^e corps, s'avançait vers la Meuse en quête de Failly et de Mac Mahon. Des dépêches parvenues dans la journée du 16 août et dans la nuit suivante, soit au quartier général de Frédéric-Charles, soit à celui du Roi, avaient enfin montré la réalité aux chefs de l'armée. Le soir du 16 août, ils voient clair ou à peu près et se retournent vivement.

Le but principal de Moltke avait été, jusque-là, de nous devancer vers la Meuse, de nous empêcher d'atteindre Châlons et en même temps de nous séparer de Metz de manière à nous isoler de tous les côtés et à nous rejeter vers le Nord. Dès qu'il se fut rendu compte de notre présence sur la ligne Gravelotte — Mars-la-Tour, sans renoncer à son but, il modifia sa tactique : ce ne seront plus le III^e et le XII^e corps seulement, ce seront les cinq corps entiers de la I^re et de la II^e armée qui seront chargés de battre l'armée de Bazaine, dont Alvensleben a constaté la présence sur le plateau de Rezonville; ces sept corps se concentreront sur la route de Gravelotte à Mars-la-Tour. L'ordre de concentration, limité par Moltke, élargi par l'initiative clairvoyante du prince Frédéric-Charles, vole de tous les côtés. Il atteint rapidement le IX^e corps, dont quelques fractions ont combattu la veille, et sont groupées à Gorze, où est établi le quartier général du Prince. Il atteint très vite la XV^e division du VIII^e corps, arrivée la veille dans la soirée, aux environs de Lorry. Il n'est pas long non plus à parvenir au VII^e, établi à Silligny et Pommérieux. Il n'arrive que bien plus tard à la Garde, à Bernécourt, à 34 kilomètres du champ de bataille, au XII^e à Pont-à-Mousson, au II^e à Buchy (40 kilomètres), au IV^e aux Séseraies (50 kilomètres).

Plusieurs chefs de ces corps, notamment celui de la Garde, avaient, au bruit du canon, prévu les ordres et s'étaient mis en mesure de les exécuter. Le prince de Wurtemberg, leur chef, montra la manière dont il faut pratiquer la règle, si peu débrouillée, de marcher au canon. Un officier du XII^e accourt, tout effaré, lui annoncer que le III^e et le X^e ont été battus, ont

subi de très grande pertes à Mars-la-Tour et ont besoin de secours. Va-t-il courir de ce côté? Il s'en garde; il ne se croit pas autorisé à enfreindre l'ordre de s'avancer sur Saint-Mihiel et à compromettre ainsi peut-être le plan général de son chef. Il arrête ses troupes et envoie un officier au quartier général, demander la permission de marcher au canon. Il la reçoit après trois heures du matin. Aussitôt il ordonne à ses troupes de tourner le dos à Saint-Mihiel, de déposer les sacs et d'aller au pas accéléré vers Mars-la-Tour. La même activité se déploie dans les autres corps.

Le prince Frédéric-Charles (3 h. 3/4 du matin, le 17 août), puis le Roi, avec Moltke et son état-major (6 heures) se rendent à Flavigny et ils délibèrent, en parcourant du regard le champ de bataille, sur l'emploi qu'ils vont faire des sept corps qui vont arriver. Avant tout ils essaient de découvrir la direction qu'a prise l'armée française. A-t-elle continué sur Verdun par Mars-la-Tour ou par Briey, ou s'est-elle repliée sur Metz?

Le Roi et Moltke, impatiens de sortir de leur incertitude par la poursuite et le contact, voulaient, au fur et à mesure que les renforts arriveraient, les lancer sur nous. Mais Gœben, le commandant du VIII^e^ corps, représenta que ce serait de la folie : « Les troupes qui ont combattu hier, leur dit-il, sont si épuisées qu'elles ne comptent pour ainsi dire plus (1). » « Hommes et chevaux sont exténués, disait Goltz, la plupart n'ont pris aucune nourriture depuis la veille; certaines unités ne comptent plus qu'un très petit nombre d'officiers, les munitions font encore défaut, on constate d'ailleurs le relâchement qui succède toujours à une période de grande surexcitation (2). » Et le prince de Hohenlohe : « La cavalerie est trop fatiguée pour faire des reconnaissances (3). »

Moltke et le Roi furent frappés par cette considération et se rendirent. « Si à la vérité, dit Moltke, les têtes de colonnes avaient pénétré à la lisière septentrionale du bois des Ognons, si le VIII^e^ corps était posté à Gorze prêt à marcher, et les IX^e^, III^e^ et X^e^ en marche, on ne pouvait compter que *pour le lendemain* sur sept corps d'armée et trois divisions de cavalerie et, pour la journée du 17, il fallait renoncer à une attaque quelconque. »

(1) Général Gœben, *Lettres à sa femme.*
(2) Von der Goltz, *les Opérations de la II^e^ armée*, p. 103.
(3) Prince de Hohenlohe-Ingelfingen, *Lettres sur la cavalerie.*

Des dispositions furent arrêtées pour le 18 en vue de deux hypothèses entre lesquelles on ne savait se prononcer : l'aile gauche serait portée en avant dans la direction du Nord, vers la route la plus rapprochée, par où nous pouvions encore nous retirer, celle qui passe par Doncourt. Rencontrerait-elle là notre armée en train de battre en retraite, elle l'attaquerait immédiatement et l'aile droite suivrait, arrivant au secours de l'aile gauche. Au contraire, constaterait-on que nous étions restés sous Metz, l'aile gauche ferait un quart de conversion dans la direction de l'Est et tournerait notre position depuis le Nord, et l'aile droite engagerait un combat traînant jusqu'à ce que l'action de l'aile gauche se fît sentir (1). Ces directions expédiées, le Roi retourna à son quartier général de Pont-à-Mousson.

## V

Dans ces dispositions de l'armée allemande, Bazaine pouvait-il reprendre le 17 août son mouvement sur Verdun ? Changarnier le pensait : « Nous avions l'avance sur l'ennemi, qui, même en s'imposant de grandes fatigues, n'aurait pu nous faire que des affaires d'arrière-garde sans importance et en nous laissant la faculté de nous retourner vigoureusement contre lui (2). » C'était aussi l'avis du général Ladmirault : « Je n'aurais pas hésité à le faire ; je ne dis pas que j'aurais réussi, mais j'aurais tenté. » Plusieurs historiens militaires ont accrédité cette opinion. Selon eux, Bazaine eût pu, en mettant son armée en mouvement dès trois ou quatre heures du matin, écarter de sa route les débris d'Alvensleben, enlever Mars-la-Tour et s'avancer sans encombre sur Verdun. D'autres, tel Soleille, n'ont point partagé cette opinion : « L'ennemi pouvait suivre pas à pas notre marche, la ralentir par des engagemens incessans et finir par la rendre désastreuse (3). » L'opinion de Soleille paraît plus justifiée que celle de Changarnier. Notre nature offensive nous rendait plus aptes aux combats de manœuvre qu'à ceux de pied ferme. Toutefois, dans l'occurrence, il était téméraire de s'y exposer.

L'ordre de Bazaine du 16 au soir avait prescrit aux troupes

(1) *Guerre de 1870*, p. 62.
(2) *Procès Bazaine.*
(3) *Journal des opérations du général Soleille.*

d'être sur pied à quatre heures du matin : c'était vraiment leur demander beaucoup. « Si on considère, dit le général Lebon, tout ce qu'il y a à faire après une bataille comme celle du 16 août, pour remettre de l'ordre dans les corps qui ont été engagés sérieusement, on verra qu'au moins pour la Garde, le 2e et le 3e corps, qui étaient dans ce cas, cette heure (4 heures) était beaucoup trop matinale. La lutte s'était poursuivie jusqu'à la nuit ; c'est entre dix et onze heures du soir que se fit le ravitaillement des batteries. Pendant toute la soirée, il fallut s'occuper de faire boire et manger les chevaux, alimenter les hommes, évacuer les blessés. On ne put se reposer que vers minuit (1). Cependant ces braves gens ne murmurèrent pas et, dès quatre heures du matin, sauf chez Ladmirault, tout le monde était prêt à rompre. Donc, si à quatre heures on s'était mis en route, il n'est pas douteux que nous eussions facilement eu raison de la résistance des Allemands. Leurs troupes n'étaient plus capables d'une action semblable à celle qui avait rempli la journée de la veille, et leurs renforts ne pouvaient atteindre le champ de bataille que vers le milieu ou la fin de la journée, très fatigués, obligés de se reposer, incapables de se mettre immédiatement à la poursuite. Les troupes reposées de Frossard, de Canrobert et de Bourbaki, accrues des deux divisions Metman et Lorencez qui avaient rejoint, en eussent eu promptement raison, et, si nous ne nous étions pas laissé détourner de notre but en les poursuivant vers la Moselle, nous aurions pu, avant la fin de la journée, reprendre notre marche sur Verdun.

Mais que serait-il arrivé, le lendemain 18, quand le Roi aurait eu sous la main ses sept corps d'armée et ses trois divisions de cavalerie ? Demandons-le au général Bonnal : « Le maréchal Bazaine avait trop de finesse naturelle pour s'illusionner sur le sort qui attendait l'armée de Lorraine si, franchissant la Moselle le 14, elle s'avançait le 15 dans la direction de Verdun pour gagner Châlons. Sachant le 13 que des masses allemandes considérables étaient parvenues à courte distance du front Pont-à-Mousson-Nancy, le maréchal devait conclure à leur marche rapide dans la direction de la Meuse pour gagner de vitesse l'armée de Lorraine et la contraindre à combattre en rase campagne. Si l'armée de Lorraine, lente à se mouvoir, se fût portée

(1) *Revue militaire*. Note au sujet d'un travail d'état-major.

le 15 des abords Ouest de Metz sur Verdun, elle eût atteint cette ville sans encombre le 17, mais eût subi le 20 et le 21 entre Dombasle et Clermont un désastre pareil à celui qu'a essuyé l'armée à Sedan. » Après Rezonville, la prédiction de Bonnal se fût encore plus certainement accomplie.

Un autre général, Fay, nous le démontrera : « Je crois que nous ne pouvions pas continuer notre mouvement. Nous aurions réussi à passer le 16 août au soir, même le 17 au matin, car les premiers corps d'armée ennemis, arrivés ce jour-là sur le plateau (XII^e et Garde), n'étaient à Mars-la-Tour qu'à trois heures de l'après-midi ; mais, après avoir forcément sacrifié tous nos bagages, nous aurions éprouvé un grave échec les jours suivans ; nous aurions été très probablement rejetés vers le Nord, séparés du camp de Châlons, non encore reconstitué, et le but des marches du Prince royal ; enfin Metz aurait été enlevé plus tôt. »

Jarras constate que, parmi les hommes compétens, il en a rencontré fort peu qui exprimassent une opinion formelle en faveur de la continuation de la marche directe sur Verdun. « Je n'en ai cependant, dit-il, entendu aucun opiner en faveur du retour vers Metz. Le sentiment de beaucoup le plus répandu était qu'il convenait d'éviter une seconde grande bataille, si c'était possible, et que, par suite, il y avait lieu de conduire l'armée vers le Nord, en prenant une nouvelle direction par Briey et Longuyon, afin de gagner de l'avance sur l'armée allemande. »

Bazaine ne crut pas plus raisonnable de tenter l'aventure par Briey. « Il ne fallait pas songer à changer immédiatement d'itinéraire en prenant Briey pour objectif, puisque, par ce changement de colonne à droite, on aurait eu l'ennemi sur ses derrières et sur le flanc gauche. » Il eût pensé ainsi bien davantage s'il avait su le contentement que cette marche aurait apporté à Moltke, dont elle aurait comblé les vœux. « Rejeter vers le Nord les forces principales qui abandonnent Metz est chose décisive pour le résultat de la campagne. Plus le III^e corps a d'adversaires devant lui, plus grand sera le succès demain quand on pourra disposer des X^e, III^e, IX^e, VIII^e, VII^e corps, peut-être aussi du XII^e (1). » Cette marche, en effet, eût été bien périlleuse. Nous eussions d'abord eu plus libre carrière que par

(1) *Mémoire justificatif.*

Mars-la-Tour, car l'état-major allemand n'apprit que le 18 août notre changement de direction, et il était le 17 dans l'impossibilité de nous poursuivre. Mais le lendemain, les sept corps de la Ire et de la IIe armée eussent été jetés à nos trousses ; eussions-nous accompli, dans une fuite éperdue, des prodiges de vélocité et fait des étapes de plus de 40 kilomètres, les troupes prussiennes agissant, les unes sur nos derrières, les autres sur notre flanc, auraient talonné, débordé notre retraite, nous auraient obligés de cesser d'être des fuyards, pour redevenir des combattans et accepter encore une bataille, dont nous ne voulions pas. Les deux cent vingt-trois mille hommes de la IIIe armée auraient rejoint, et la catastrophe que prévoit, sur la route de Verdun, le général Bonnal, n'eût pas été moindre sur celle de Briey.

## VI

Ayons le courage de voir la vérité et de la dire. Le 17 août, il n'était plus possible d'amener l'armée du Rhin à Châlons par Verdun et Briey. Il n'y avait qu'à y renoncer résolument, et à se décider, en prenant Metz comme base de manœuvre, à opérer sur les derrières de l'ennemi. La concentration de nos deux armées à Châlons, que la débâcle de Wœrth avait rendue impossible à Metz, était le moyen de relever nos affaires et de nous permettre de recommencer une nouvelle campagne. L'Empereur l'avait vu depuis le 8 août : à ce moment, elle se fût opérée comme une promenade. Mais il ne sut pas faire prévaloir sa volonté et n'y revint que tardivement, lorsque les Allemands étaient sur nos talons et que nous ne pouvions plus échapper à leur étreinte. Un général, Derrécagaix, sera encore ici notre autorité : « Notre retraite n'a commencé que le 14 août, tandis qu'elle aurait dû être abandonnée ou entreprise plus tôt ; au point de vue le plus impartial, c'est dans ce retard que réside, stratégiquement parlant, la faute capitale de l'armée française, celle qui a assuré à l'ennemi le succès complet de ses opérations des 14, 16 et 18. »

Bazaine doit donc être approuvé d'avoir, le 17 août, renoncé à prendre, soit la route de Mars-la-Tour, soit la route de Briey. Il a été moins heureusement inspiré en ramenant notre armée sur la position défensive d'Amanvillers et en commençant sa manœuvre autour de Metz par une retraite qui ressemblait

à une fuite et qui démoralisait nos soldats. Il y avait mieux à faire.

C'était de tourner le dos à Châlons, et de passer de la rive gauche sur la rive droite. Les sept corps prussiens se massaient sur le plateau de Gravelotte, nous y cherchaient sans savoir où nous étions. Sur la rive droite ne s'étaient attardées que les arrière-gardes des VII^e^ et VIII^e^ corps ; à petite distance, le II^e^ corps, à Buchy ; plus éloigné de lui, à la gauche, le I^er^ corps à Courcelles-sur-Nied. Nous aurions passé sur la rive droite de la Moselle le 17 au matin par les ponts fixes et par ceux qu'on y aurait adjoints pendant la nuit du 16. Ce mouvement eût été dérobé à l'ennemi et couvert par un déploiement d'arrière-garde. Sur la rive droite, nous aurions manœuvré selon les circonstances, soit contre le I^er^, soit contre le II^e^ corps, soit contre les deux réunis ; nous aurions bousculé, mis en déroute les arrière-gardes de la II^e^ armée, gagné rapidement le Sud et nous nous serions dirigés par un long détour vers Châlons.

Moltke, sans croire une telle détermination probable, ne la jugeait pas impossible, et avait envoyé à Manteuffel des instructions en vue d'y parer. Le 17 août même, le général Gœben, dans une lettre à sa femme, s'étonnait que nous n'eussions pas adopté cette résolution : « La plus grande partie de l'armée française est rejetée sur Metz... Que fera-t-elle? On ne sait encore. Si je la commandais, je me jetterais demain sur Manteuffel au Sud-Est de Metz pour m'y faire jour. Mais les Français n'ont pas l'esprit entreprenant... » Et le lendemain : « Si j'étais à la place de Bazaine, j'essaierais certainement de percer par la rive droite, ce qui ne serait pas trop difficile ; je tomberais ainsi sur les derrières des Allemands et pourrais leur faire un mal énorme. Et si je n'arrivais pas à opérer ma jonction avec l'armée qui se forme à Châlons, j'aurais encore le choix, soit d'aller en Alsace, soit d'aller vers le Sud pour rejoindre les forces qui s'y trouvent (1). »

Gœben, général d'une capacité statégique supérieure, qui se rendait compte de la situation des armées prussiennes et de la nôtre, était en mesure de concevoir ce plan audacieux. Bazaine le pouvait-il le 16 au soir, dans l'ignorance où il se trouvait sur la véritable situation des forces ennemies, leurs emplacemens, leur

(1) Général Von Gœben. — *Lettres à sa femme.*

nombre, sur ce qu'il avait devant lui ou sur ses flancs? Cette stratégie à la Napoléon a été depuis découverte, étudiée, préconisée par nos critiques militaires (1). Précisément parce que c'était une stratégie à la Napoléon, si elle était pleine de promesses heureuses, elle était pleine aussi d'imprévu et difficile à exécuter, et le 17 août, dans l'armée du Rhin, personne, absolument personne n'en eut le soupçon.

Au contraire, un plan facile s'offrait qui répondait au désir ardent de tous les chefs de l'armée et de l'armée elle-même, de recommencer le lendemain une action quelconque. Ce plan était celui que Bazaine naguère avait indiqué à Wolf dans la nuit du 15 au 16 août : ne pas abandonner les positions qu'on occupait le 16 et, les troupes alors suffisamment reposées, passer, dès les premières heures du jour, à une offensive résolue, opérer une conversion à gauche, attaquer l'ennemi, le refouler dans les ravins de Gorze, puis de là sur la Moselle. Les troupes d'Alvensleben, du III^e^ corps, du X^e^, même du VII^e^ et du VIII^e^, malgré leur vaillance, étaient hors d'état de résister au choc impétueux des deux corps de Ladmirault et de Le Bœuf, qui étaient restés les bras croisés toute la journée du 16, et des autres corps qui avaient repris haleine. Elles auraient été refoulées, à travers les vallées et les ravins, sur la Moselle et les troupes en marche vers elles auraient partagé leur sort. Elles arrivaient péniblement, séparées les unes des autres par des routes sinueuses, sous un soleil brûlant, laisant derrière elles leurs munitions, leurs approvisionnemens, exténuées, à la discrétion de nos chassepots, et ne pouvant pas déployer, dans de pareils terrains, leur artillerie; quelques-uns des habitans du pays m'ont décrit leur accablement.

L'art de la guerre n'existerait pas si on ne trouvait pas dans ses secrets le moyen de profiter à coup sûr d'une occasion aussi propice. Même si elle n'avait pas réussi, une défaite n'eût pas eu de conséquences irréparables, puisqu'on avait derrière soi le camp retranché de Metz. Le succès, au reste, était aussi certain que le peut être un fait qui ne s'est pas produit, et les Allemands n'en doutaient pas. « Si les Français, écrivait Gœben, dirigeaient une attaque sur notre aile gauche, où nous n'avons plus que des essaims épars d'infanterie, sans munitions, tout serait culbuté (2). »

(1) Voyez sur cette manœuvre l'étude remarquable du général Lebon.
(2) *Lettres à sa femme.*

« Durant toute la journée, a écrit Hohenlohe, l'infanterie allemande avait lutté contre un ennemi quatre fois, trois fois plus fort; dans ces attaques héroïques et sanglantes, elle avait perdu presque tous ses chefs; elle était en quelque sorte émiettée, réduite en poussière; malgré les renforts arrivés le soir, elle n'était pas de moitié aussi forte que l'ennemi; celui-ci disposait d'un nombre de troupes intactes n'ayant pas tiré un coup de fusil, plus considérable que n'était l'ensemble des corps d'armée prussiens désagrégés et épuisés par la lutte. Si le 17, à la pointe du jour, Bazaine avait fait exécuter, par toutes ses réserves intactes, une attaque en masse, elles auraient remporté, sans nul doute, un succès sur l'armée prussienne inférieure en nombre et épuisée par la lutte de la veille (1). »

Après la guerre, dans les conversations échangées entre officiers français et officiers allemands, la première interrogation des Allemands était presque toujours celle-ci : « Pourquoi n'avez-vous pas recommencé le 17 août? »

La retraite sur les lignes d'Amanvillers, protégée par la division Metman, s'opéra à peu près bien. A mesure que les troupes défilaient, on leur distribuait leur part de deux millions de rations de biscuit et de 650 000 rations de sel. Lorsque le dernier corps d'armée fut approvisionné, les intendans, craignant que ce qui restait ne tombât aux mains de l'ennemi, le firent jeter dans un ravin et y mirent le feu. Le même sort eût été réservé à un million de rations de biscuits et autres approvisionnemens venus de Metz à la première heure, si l'intendant Préval, informé à temps de notre reculade, n'eût, par une conversion à droite, dirigé son convoi de cinq cents voitures sur Plappeville.

Ladmirault avait exténué ses troupes pendant la nuit; il les avait tirées de leur sommeil et leur avait fait parcourir à travers champs les quatre ou cinq kilomètres qui séparaient leurs bivouacs de Doncourt. Elles auraient été hors d'état de rompre à quatre heures. Du reste, l'ordre de Bazaine ne leur parvint que dans la matinée vers neuf heures (2). Le départ général fut alors fixé à midi. Inquiété par la nouvelle que l'ennemi allait le har-

(1) *Lettres sur la cavalerie*, traduction Jaeglé, p. 29.

(2) A neuf heures seulement, l'avant-garde du IX^e^ corps se met en marche de Novéant sur Ars. A neuf heures et demie, la tête de colonne du XII^e^ corps arrive à Xonville.

celer, on crut le dépister en avançant d'une heure son départ. Canrobert devait gagner Vernéville et s'établir derrière le 4e corps d'armée en échelons de soutien ou de replis. Alléguant que, de là, il n'aurait pas, à cause des bois, tout son corps d'armée sous les yeux, il obtint de Bazaine l'autorisation de se poster sur les hauteurs d'Amanvillers à Saint-Privat. « Le maréchal Canrobert, a dit Bazaine, avait dix années de grade de plus que moi; j'avais toujours servi sous ses ordres; il me semblait convenable d'accéder à ce qu'il demandait (1). »

Canrobert reçut le contre-coup des lenteurs de Ladmirault : son corps d'armée se heurta à la division Lorencez et dut s'arrêter jusqu'à ce qu'elle se fût écoulée. Il n'arriva sur sa position qu'entre dix heures et minuit. Les autres corps d'armée avaient rejoint la leur entre midi et trois heures; ils eurent ainsi un repos que n'eut pas la division Canrobert, et ce fut d'autant plus grave que ce corps d'armée devait supporter un choc plus rude dans une situation moins bonne.

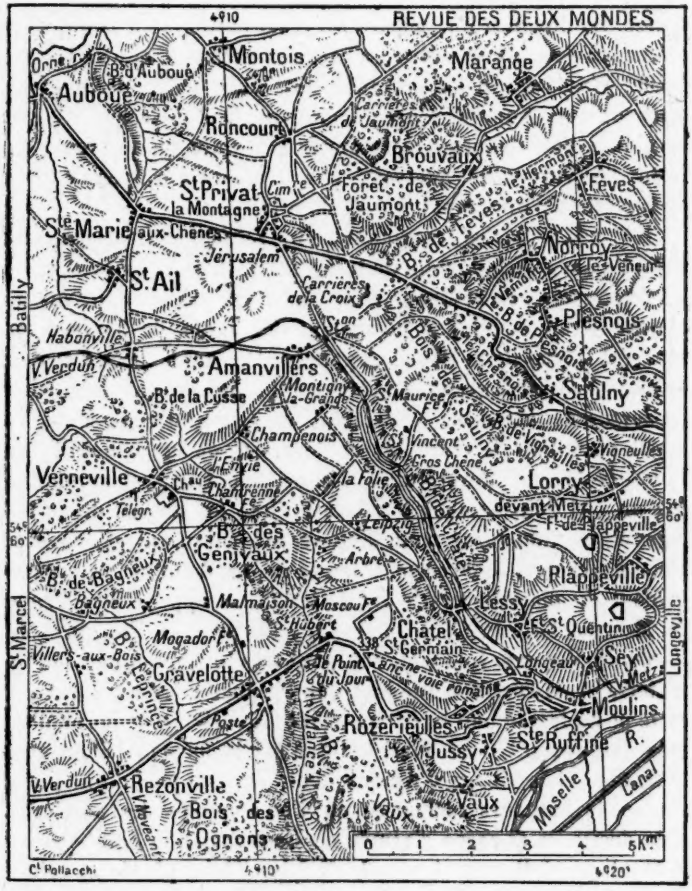
Le prince Frédéric-Charles suivait anxieusement ce va-et-vient de nos troupes. Enfin il acquiert la certitude, sans savoir encore où elles se dirigeaient, qu'elles abandonnaient le champ de bataille. Alors un éclair de joie illumina son mâle visage, et, se retournant vers ses officiers : « A présent, nous pouvons véritablement nous dire vainqueurs. » Les sept corps qu'il avait requis bivouaquèrent paisiblement dans la soirée sur le plateau que nous leur avions abandonné de Gravelotte à Mars-la-Tour.

## VII

« Entre les grandes routes de Vionville-Gravelotte-Metz, et Sainte-Marie, Saint-Privat-Saulny-Metz s'étendent, à peu près dans la direction du Nord-Sud, trois lignes de hauteurs; celles qui sont situées à l'Ouest courent presque parallèlement, tandis que la troisième, celle qui est le plus à l'Est, s'écarte un peu du parallélisme vers le Sud-Est. Ces hauteurs sont celles allant : 1° de Gravelotte à Sainte-Marie-aux-Chênes par la Malmaison et Vernéville; 2° du Point-du-Jour à Saint-Privat par Moscou et

(1) *Procès.* — Audience du 13 octobre.

Amanvillers; 3° de Plappeville aux carrières d'Amanvillers et au delà. Entre ces trois crêtes se trouvent deux ravins profondément encaissés : le ravin de Châtel entre les deuxième et




Plan de la bataille de Saint-Privat.

troisième crêtes et celui de la Mance entre les première et deuxième ; tous deux ont le même caractère, un fond assez large (250 à 400 mètres) avec des flancs escarpés, qui, à ce moment, étaient couverts de taillis épais. Les ruisseaux de ces deux

vallées et ces vallées elles-mêmes étaient complètement desséchés et, par suite, partout franchissables. De ces trois lignes de hauteurs, celle qui se trouve le plus à l'Est est, dans son ensemble, la plus élevée; celle qui est le plus à l'Ouest, la plus basse; la troisième tient à peu près le milieu entre les deux autres. La distance qui sépare les trois crêtes est à peu près la même, environ 3000 mètres; à certains endroits, elle va jusqu'à 3500. L'espace qui s'étend entre les deux crêtes occidentales était couvert, d'une manière générale, au Sud de Vernéville, par de grands bois de forme irrégulière; le terrain qui s'étendait au Nord de Vernéville pouvait, par comparaison, passer pour découvert et n'offrait pas d'obstacle à la vue.

L'armée française, comptant 125 à 130000 combattans, vint s'établir sur une longueur de treize kilomètres à peu près, entre les deux ravins de la Mance et de Châtel-Saint-Germain, sur un plateau étroit et allongé dépendant des lignes de hauteur qui séparent l'Orne de la Meuse. A gauche, le second corps d'armée, celui de Frossard, occupait les crêtes du plateau de Rozérieulles au-dessus de la route descendant de Gravelotte-sur-Metz, en avant du vallon de Châtel-Saint-Germain, de la ferme dite du *Point-du-Jour* à Rozérieulles. La brigade Lapasset surveillait par un fort détachement à Sainte-Ruffine les abords de ce village et ceux de Jussy pour assurer nos communications avec Metz. Au centre, le 3e corps d'armée de Le Bœuf sur le prolongement du plateau vers le Nord, son front appuyé aux fermes de Moscou, Leipzig (1), « noms funestes pour la France, » dit Verdy du Vernois, La Folie, occupant très fortement par de l'infanterie et de l'artillerie le bois des *Genivaux* qui est en avant, et le poste formé par la ferme Saint-Hubert. Le 4e corps d'armée (Ladmirault) continuait la ligne par la ferme de Montigny-la-Grange et le village d'Amanvillers, situé au pied d'une petite chaîne de hauteurs rocheuses où l'on exploite des carrières. A la droite, le 6e corps d'armée de Canrobert, de Saint-Privat-la-Montagne à Roncourt, avec la division Tixier placée en retour d'angle à l'extrême droite, face au Nord, surveillait les défilés des Bois.

Les réserves, la Garde, la réserve d'artillerie, la réserve générale d'artillerie, représentant 96 bouches à feu à gauche sur

(1) Ces noms avaient été donnés à ces localités par un vieux soldat de Napoléon en souvenir de ses campagnes.

les hauteurs de Saint-Quentin ou sur le col de Lessy; la réserve de la cavalerie également à gauche, dans la petite vallée du moulin de Longeau. Au quartier général, à Plappeville, avaient été amenées de Metz les réserves d'approvisionnemens en munitions et vivres.

Il y a environ huit kilomètres de Plappeville au Point-du-Jour, où Bazaine pouvait se mettre en communication avec Frossard et Le Bœuf; dix kilomètres de Plappeville à Montigny-la-Grange, où il pouvait se mettre en communication avec Le Bœuf et Ladmirault; douze kilomètres de Plappeville à Saint-Privat où il pouvait se mettre en communication avec Canrobert. Ces distances, en tenant compte des arrêts sur la route pour prendre des renseignemens, ainsi que des encombremens inévitables sur les routes situées en arrière d'un champ de bataille, pouvaient être franchies de Plappeville au Point-du-Jour en cinquante minutes, à Montigny-la-Grange en une heure et à Saint-Privat en une heure un quart.

Cette position était excellente et, par sa solidité, contrebalançait l'inégalité des forces. L'aile gauche, garantie dans la plus grande partie de son étendue par la configuration même du terrain, était protégée par les forts Saint-Quentin et Plappeville, placés en arrière et fortement appuyés à la vallée de la Moselle. Devant elle, était le ravin de la Mance, obstacle sérieux au débouché des forces allemandes, des deux côtés duquel il y avait assez de place pour déployer des brigades. La route de Gravelotte-Metz, par laquelle les trois armées devaient franchir ce ravin, formait une espèce de défilé qui pouvait être battu de nos positions de Saint-Hubert à Gravelotte. Des carrières permettaient d'abriter nos lignes de tirailleurs. Les bois épais, dans lesquels l'infanterie ennemie ne pouvait pénétrer que déployée en tirailleurs, étaient criblés à bonne distance par nos mitrailleuses.

Entre Amanvillers et Roncourt, le terrain, presque partout en pente douce, favorisait les mouvemens offensifs ainsi que le jeu de l'artillerie et de l'infanterie. Le seul inconvénient de cette partie du champ de bataille était la difficulté de la retraite. La gauche disposait de l'ancienne voie romaine; mais les autres corps n'avaient qu'une issue insuffisante par le ravin de Châtel-Saint-Germain.

A droite, l'inconvénient était bien plus sérieux. Sur le front,

la position restait exceptionnellement forte, car le village de Saint-Privat, bien groupé, entouré de murs élevés, valait un poste fortifié; mais sur le flanc, malgré un certain relief de terrain, elle n'avait aucun appui naturel jusqu'aux massifs impénétrables de la forêt de Jaumont; elle était en l'air et exposée à être enlevée ou à être prise à revers par un mouvement tournant. Faiblesse d'autant plus grave que Saint-Privat était la clef de la position, le dernier débouché par où l'armée pût s'échapper vers la Meuse et Verdun, puisque sur son prolongement se trouvait la seule route qui reliât encore l'armée au reste de la France.

## VIII

Canrobert avait eu un coup d'œil juste en demandant à Bazaine de ne pas s'arrêter à Vernéville et de venir s'établir à Saint-Privat. A Vernéville, il eût apporté au 4e corps d'armée un appui dont celui-ci n'avait pas besoin, comme l'a prouvé sa résistance, et Saint-Privat, laissé sans défense, fût tombé aux mains des Allemands d'où ils auraient fait plus de mal au 4e corps que Canrobert ne lui eût fait de bien en demeurant à Vernéville. La position d'Amanvillers était intenable, si elle était prise en flanc par une armée allemande établie à Saint-Privat et maîtresse des hauteurs entre Saint-Privat et Amanvillers. Tant que nous restions les maîtres de Saint-Privat, les Allemands ne pouvaient songer à une attaque heureuse sur notre centre, à Amanvillers. Dès que les Allemands s'en emparaient, Amanvillers tombait et nous étions en déroute. Se maintenir à tout prix à Saint-Privat devait donc être le but principal de la défensive française, comme s'en emparer coûte que coûte devait être l'objectif de l'attaque allemande. Rendre inexpugnable Saint-Privat qui était point faible, devait donc être la préoccupation du chef de l'armée française.

Bazaine ne laissa pas Canrobert à l'abandon : il renforça son artillerie par deux batteries de 12, deux compagnies de génie de la réserve et pourvut ses caissons. Il lui envoya de plus la division Clérembault du 3e corps d'armée et la brigade de cavalerie Bruchard. Le 6e corps aurait dû, plus encore que les autres, accroître sa résistance par des travaux rapides de fortification passagère. « Ces ouvrages, d'après Napoléon, doivent être con-

struits en cinq, quinze, trente minutes; on doit pouvoir y travailler devant l'ennemi, pendant le feu, au milieu des boulets. » Les Allemands le firent dans cette journée même : ils mirent en état de défense les localités occupées par eux, telles que les bâtimens de Vernéville, Sainte-Marie, la ferme Saint-Hubert.

Aux 2e, 3e corps d'armée, commandés par des officiers d'artillerie et du génie, on n'y avait pas manqué : dès le matin, on s'était mis à remuer de la terre, à creuser des retranchemens, à établir des redoutes et à augmenter, par cette fortification de campagne, les forces de résistance de la position; les fermes de Moscou et du Point-du-Jour avaient été organisées défensivement comme des ouvrages avancés ; les chemins allant de la grande route au bois des Génivaux avaient été utilisés; partout des abatis, de grosses pierres superposées en guise de murailles, des tranchées-abris, des épaulemens pour les batteries. Au 4e corps d'armée commandé par un officier d'infanterie, on avait fait un peu, mais pas assez. On avait fait encore moins au 6e corps : on avait gratté superficiellement le sol, élevé quelques tranchées-abris. Aucune défense sérieuse du côté de Raucourt; on n'avait pas même barricadé les entrées du village de Sainte-Marie. Canrobert n'avait pas son parc de génie; mais qui l'empêchait de réclamer d'urgence des pelles et des pioches au grand parc de l'armée et au génie de la réserve, de même qu'il réclamait des munitions? Il pouvait aussi prendre les outils des paysans et les mettre eux-mêmes à réquisition comme travailleurs (1).

Toutefois, une fortification passagère n'eût pas suffi à rendre solide la position du 6e corps d'armée. On remédie quelquefois au défaut d'appui pour les flancs par des crochets en arrière : ce système est dangereux, en ce qu'un crochet inhérent à la ligne gêne les mouvemens et que l'ennemi, en plaçant du canon sur l'angle des deux lignes, y causerait de grands ravages. « Une double réserve, disposée en ordre profond, derrière l'aile qu'on veut mettre à l'abri d'insulte, semble mieux remplir le but qu'un crochet. »

« C'est à droite, dit Moltke, qu'incontestablement on aurait

(1) Moltke prétend que cela caractérise la manière dont l'armée française avait été pourvue de ses services : preuve nouvelle de l'ignorance de Moltke quand il parle de nous; cette pénurie tient seulement à la retenue qui avait été faite à Châlons du parc du 6e corps à la suite de la dernière des pérégrinations qu'on lui avait fait opérer et pas du tout à l'organisation générale de l'armée française.

dû porter la Garde impériale. » La configuration du terrain ne permettant pas de la disposer en ligne profonde derrière Saint-Privat, on aurait pu l'établir en première ligne à la lisière du bois de Jaumont et une seconde ligne trouverait un point d'appui dans l'occupation du Vémont, qui offrait des vues avantageuses à l'artillerie et était difficilement abordable. Sa droite, ainsi appuyée, fût devenue aussi solide que son front. Bazaine au contraire établit ses réserves sur sa gauche, c'est-à-dire fortifie la partie de sa position naturellement la plus forte, et que l'ennemi n'eût pu aborder, même si le 2e corps d'armée eût été culbuté, sans être exterminé par les feux croisés des remparts et du fort Saint-Quentin. C'était méconnaître les évidences stratégiques les plus élémentaires. Lorsqu'on veut se servir avec rapidité de ses réserves au cours d'une action, on ne les place pas à l'extrémité d'une longue ligne adossée à des pentes abruptes couvertes de bois de manière à les obliger à une marche de flanc scabreuse en un terrain difficile.

Poussant au delà de toute mesure la préoccupation exclusive de l'idée fixe, Bazaine avait établi son quartier général à Plappeville, d'où il ne perdait rien de ce qui se passait à sa gauche, mais où ce qui se passerait à Saint-Privat lui échapperait absolument. Il y arriva vers midi. Il s'installa dans la maison du maire de Metz, Bouteiller, avec ses dépêches et ses cartes. Il y reçut la note suivante du général Soleille : « Je viens de visiter l'arsenal de Metz. Les ressources sont en quelque sorte nulles pour le réapprovisionnement de l'armée et il n'a pu fournir que 800 000 cartouches d'infanterie. Il demande avec instance que des approvisionnemens soient envoyés par la voie de Thionville dans la journée de demain. Le maréchal Bazaine doit faire surveiller cette voie par de la cavalerie pendant la journée. Prévenir de l'arrivée à Thionville. »

A cette note était joint un commentaire encore plus pessimiste : « Les consommations de la journée du 16 août ont été énormes! L'armée est dans une pénurie de munitions inquiétante. Demain matin, seront distribuées 836 766 cartouches, la place en conservant pour elle un million. On ne peut compter sur la fabrication locale des cartouches, les élémens de fabrication manquant ont été demandés au ministre. On lui a demandé également d'envoyer demain sur Thionville un grand approvisionnement de cartouches et de munitions d'artillerie. Il y a

actuellement pour être distribués 794 coups de douze, 3 840 de quatre, et 4 350 de mitrailleuses. L'arsenal, après cet envoi, n'a plus aucune ressource pour l'armée. On ne peut compter, pour ce réapprovisionnement, que sur les ressources venant de Paris, demandées au ministère, et qui ne peuvent arriver que par Thionville. »

Cette note confirmait les sinistres avertissemens de la veille et elle inspira à Bazaine de nouvelles alarmes qu'on retrouve dans les deux dépêches qu'il envoya de son côté au ministre et à l'Empereur : « 17 août — 4 h. 30. Hier soir j'ai eu l'honneur d'écrire à Votre Majesté pour l'informer de la bataille soutenue de neuf heures du matin à neuf heures du soir contre l'armée prussienne qui nous attaquait dans nos positions de Doncourt à Vionville. L'ennemi a été repoussé et nous avons passé la nuit sur les positions conquises. La grande consommation qui a été faite de munitions d'artillerie et d'infanterie et la seule journée de vivres qui restait aux hommes m'ont obligé à me rapprocher de Metz pour réapprovisionner le plus vite possible nos parcs et nos convois. — J'ai établi l'armée sur les positions comprises entre Saint-Privat et Rozérieulles. Je pense pouvoir me mettre en marche après-demain en prenant une direction plus au Nord, de façon à pouvoir déboucher sur la gauche de la position d'Haudimont, dans le cas où l'ennemi l'occuperait en force pour nous barrer la route de Verdun, et pour éviter les combats inutiles qui retarderaient notre marche. Le chemin de fer des Ardennes est toujours libre jusqu'à Metz, ce qui indique que l'ennemi a pour objectif Châlons et Paris. On parle toujours de la jonction des armées des deux princes. Nous avions hier devant nous le prince Frédéric-Charles et le général Steinmetz. »

L'Empereur, ne trouvant pas ces dépêches suffisamment explicites, répond : « Camp de Châlons — 17 août, 6 h. 5. — Dites-moi la vérité sur votre situation, afin de régler ma conduite ici. Répondez-moi en chiffres. »

La réponse de Bazaine n'est pas une dépêche. Il envoie à Châlons le colonel Magnan. Il lui remet un rapport, qui est un ramassis de fausses nouvelles et de renseignemens inexacts : L'armée, y est-il dit, est peu riche en vivres, et le général Soleille rend compte qu'elle est peu approvisionnée en munitions et qu'il ne peut donner que 800 000 cartouches, ce qui est l'affaire d'une journée; il y a également un petit nombre de

coups pour pièces de 4, mais l'établissement pyrotechnique n'a pas les moyens nécessaires pour confectionner des cartouches. » Il indique la direction qu'il compte suivre : « Nous allons faire nos approvisionnemens afin de reprendre notre marche dans deux jours, si cela est possible. Je prendrai la route de Briey. Nous ne perdrons pas de temps, à moins que de nouveaux combats ne déjouent nos combinaisons. » Magnan devait confirmer oralement ces renseignemens sans cependant « jeter le cri d'alarme. » Il devait en outre demander le remplacement de Frossard et de Jarras. Bazaine charge aussi l'intendant général de Préval de réunir des approvisionnemens à Montmédy et à Longuyon. Cette précaution indique que, dans cette journée, il avait encore l'intention de prendre la route de Briey.

## IX

La nouvelle, arrivée à Paris par Soleille et par les télégrammes de Bazaine, que l'armée de Metz n'avait plus que 800 000 cartouches, consterna Chevreau, le ministre de l'Intérieur. Il dépêcha son frère aux informations au ministère de la Guerre. On lui répondit tranquillement que c'était une erreur matérielle que le maréchal reconnaîtrait vite, car la réserve à Metz était encore de 50 000 gargousses à obus et de plus de dix millions de cartouches. On ajoutait que la poudrerie de Metz possédait des matières pour travailler trente jours à 40 000 cartouches par jour et en outre on lui promit d'expédier de Châlons, par le chemin de fer des Ardennes, trois convois de munitions.

En effet, Bazaine ne tarda pas à être dégagé du cauchemar où l'avaient jeté les hallucinations d'un cerveau qu'on ne savait pas à ce point troublé.

Pendant toute la journée du 17 août, arrivèrent des rapports des commandans d'artillerie à Soleille, des chefs de corps d'armée à Bazaine, dont il résultait que l'armée avait, dans les gibernes des soldats, dans les caissons des divisions, dans les réserves et dans les parcs de corps d'armée, de quoi suffire, en cartouches et en obus, à la consommation de plusieurs grandes batailles. De plus, les intendans continuaient à opérer des distributions de vivres aussi régulièrement que le permettait la mobilité de troupes en train de combattre ou de se déplacer.

Bazaine eut donc la liberté de préparer le plan de bataille du lendemain.

Le plan que Bazaine adopta est très net, et il informa ses chefs de corps d'armée, sans équivoque, sans vague, sans dissimulation, des directives qu'ils recevraient le lendemain. Il veut se limiter à la défense des lignes d'Amanvillers, et il exclut toute prévision, sa défensive fût-elle triomphante, d'un retour offensif sur les masses allemandes concentrées et marchant en échelons de corps. Au contraire, il prévoit le cas d'une défaite qui l'obligerait à reculer sur Metz. Il ordonne au colonel Lewal de reconnaître une nouvelle ligne de défense en arrière. Cette prévision n'impliquait pas qu'il eût à ce moment l'intention de s'enfermer avec son armée dans le camp retranché de Metz : il considérait comme inexpugnable la position qu'il allait occuper, et tout général prévoyant, quelque certain qu'il soit de sa victoire, doit préparer une ligne de retraite en cas de défaite. Les grands capitaines n'y ont jamais manqué. Notre règlement, d'ailleurs, le lui ordonnait formellement. Rencontrant Le Bœuf et Frossard, le 17 au matin, il leur avait dit : « Vous savez que nous allons sur des positions faciles à défendre ; il faut s'agripper au terrain, il faut s'enterrer. Si nous sommes bousculés là, nous n'aurons plus qu'à nous mettre sous les forts. » Il fit transmettre à Canrobert les mêmes recommandations par le capitaine Randal, de l'état-major du 6e corps.

## X

Les Allemands de leur côté prenaient leurs dispositions de combat. Le roi de Prusse vint établir son quartier général à six heures du matin à Flavigny ; le prince Frédéric-Charles avait le sien à Vionville, et Steinmetz, à huit heures du matin, était sur le plateau situé au Sud-Ouest de Gravelotte.

Il faisait un temps clair qui permettait de voir au loin ; jusqu'à midi, pas un nuage. Le thermomètre marquait 24 degrés Réaumur. A l'état-major du Roi, ainsi qu'à celui du prince Frédéric-Charles, on se demandait aussi auxieusement que la veille : « Où sont les Français ? » Étaient-ils au Nord vers Briey et Thionville ou à l'Est vers Metz ? Les renseignemens étaient contradictoires. S'il y avait une différence dans la méthode des deux armées, elle n'était pas dans l'emploi de la

cavalerie, car les reconnaissances prussiennes s'opérèrent ce jour-là encore plus mal que les nôtres, et il est véritablement incompréhensible que trois divisions de cavalerie n'aient pas découvert une armée tout entière postée à si peu de distance (au plus 7 kilomètres) et dont les tentes blanches et les feux s'étalaient sur les hauteurs.

Les Prussiens considéraient que l'intérêt de Bazaine de rejoindre Mac Mahon était si évident qu'il ne pouvait avoir d'autre pensée, et que si, le 17, il n'avait pas essayé de percer, c'était pour tenter un effort plus énergique le 18. Comme, d'autre part, ils jugeaient très difficile de reprendre la route de Verdun en passant sur leurs corps, ils ne supposaient pas improbable qu'il se fût retiré vers Metz. Ils disposèrent donc leurs troupes, soit 178 810 hommes d'après Moltke : le VII^e^ corps occupait les bois de Vaux et des Ognons, le VIII^e^, dont le Roi s'était réservé la disposition, à Rezonville, le IV^e^ à Saint-Marcel; le III^e^ et le X^e^ en seconde ligne; la Garde royale et le XII^e^ corps dans la direction du Nord. Disposée de la sorte, l'armée allemande pouvait pourvoir à toutes les éventualités, soit marcher droit devant elle vers le Nord, si nous avions manœuvré par là, soit opérer une conversion à droite, par échelons, si nous étions revenus vers Metz. Un incident troubla partiellement l'exécution de ce dispositif. Les Saxons et la Garde devaient former l'extrémité de l'aile gauche en se tenant prêts à avancer vers le Nord ou à faire une conversion sur leur gauche; ils devaient tâter le terrain en prenant Bruville et Doncourt. Les Saxons occupant la droite, c'était à la Garde de s'ébranler la première; mais cela l'éloignait du prince Frédéric-Charles, qui ne se souciait pas d'avoir sous la main les Saxons, dont il n'était pas sûr et qu'il voulait mettre à l'extrémité de sa ligne. Il tint la Garde immobile jusqu'à ce que les Saxons eussent traversé les routes qu'elle occupait et il ne l'ébranla que trois heures après (à 9 h.).

Les renseignemens parvenus soit au prince, soit au Roi, continuaient à être contradictoires, et motivaient heure par heure des dispositions diamétralement opposées les unes aux autres. La Garde, la première, signala la réalité : venant de s'emparer de Batilly, il ne lui manqua qu'une bagatelle, l'ennemi. A Doncourt, elle découvrit des blessés, et elle apprit que la localité avait été évacuée depuis la veille. Elle avertit immédiatement le prince Frédéric-Charles. D'autres renseignemens concordèrent

avec les siens, et on ne douta plus que nous ne fussions en position sur les hauteurs devant Metz. Mais il restait un point incertain : quelle était l'étendue de notre front? Où commençait-il? Où finissait-il?

Faute de réflexion, ils nous crurent d'abord établis entre le Point-du-Jour et Montigny; ils ne tardèrent pas à comprendre qu'une armée aussi considérable ne pouvait pas tenir dans un espace aussi restreint, et, ne voyant pas encore toute la réalité, ils s'en rapprochèrent en supposant notre ligne étendue jusqu'au Nord à Amanvillers.

« En présence d'une position défensive, l'action sur les flancs est celle qui présente le moins de difficultés, » a dit Clausewitz. Cette observation inspira le plan de bataille de l'état-major prussien. L'armée allemande n'aborderait le front formidable de notre armée que lorsque son aile gauche aurait débordé notre aile droite par une manœuvre enveloppante; jusque-là, l'artillerie seule entretiendrait le combat devant notre front. La IIe armée ferait une conversion à droite par échelons et établirait son front parallèlement à l'armée française. Le IXe corps s'avancerait par Vernéville sur Amanvillers. La Garde accélérerait son mouvement sur Vernéville, prendrait ensuite par Habonville, aborderait notre droite par Amanvillers conjointement avec le IXe corps. Le XIIe corps resterait provisoirement immobile à Jarny, puis marcherait sur Sainte-Marie. Le IXe corps différerait son attaque jusqu'à ce que la Garde fût en mesure de s'engager.

La Ire armée ne bougerait pas tant que ne se serait pas dessiné le mouvement de la IIe armée; alors elle la soutiendrait et attaquerait de front et de flanc par Gravelotte et le bois des Génivaux. Les deux armées agissant de concert prononceraient l'enveloppement de l'armée française. Le IIIe et le Xe corps se tiendraient en réserve derrière le IXe. Le IIe corps, de Pont-à-Mousson, viendrait à Buxières servir de réserve à la Ire armée. La cavalerie serait tenue sur les derrières. Ainsi disposée, l'armée allemande tournerait le dos à ses communications et ne serait plus reliée à sa base d'opérations que par Ars et Novéant. Cette disposition supposait une marche de flanc le long d'une hauteur occupée par l'ennemi dont l'offensive eût pu devenir très périlleuse.

Napoléon a dit : « Rien n'est plus téméraire et plus contraire

aux principes de la guerre que de faire une marche de flanc devant une armée en position, surtout lorsque cette armée occupe des hauteurs au pied desquelles on doit défiler. » — « Un mouvement enveloppant d'une partie aussi considérable, écrit le général Palat, exécuté à une distance insignifiante des forces ennemies en position, un aussi brusque changement de lignes d'opérations, quand la ligne en arrière n'est assurée qu'incomplètement, enfin une marche de flanc opérée à découvert pendant plusieurs heures, sans diversion pour occuper l'adversaire ailleurs, tout cela constitue assurément une des opérations les plus scabreuses dont l'histoire de la guerre fasse mention (1). » Ce n'était pas cependant l'inconvénient principal de cette manœuvre : l'armée allemande se déployait *fronte inverso*, le dos tourné vers Paris, les Français étant entre elle et l'Allemagne, sans autres communications que deux ponts sur la Moselle ; elle était exposée en cas de revers à être cernée sur un territoire ennemi, à travers un pays accidenté, couvert de bois aboutissant par des défilés à des ponts peu nombreux et de solidité douteuse. Ne concluez pas à l'incapacité, ni à l'ignorance ; ce n'était qu'une orgueilleuse assurance dans la victoire et le dédain de l'adversaire ; ils semblaient dire : « Nous ne nous astreignons pas aux règles, parce que nous vous supposons hors d'état de profiter de leur violation. » Ils étaient persuadés, quoi qu'ils fissent, qu'ils étaient invincibles.

Ces ordres étaient à peine rédigés qu'arrivent au prince Frédéric-Charles des renseignemens de la Garde annonçant qu'on voyait une masse d'hommes comprenant les trois armes, descendant de Saint-Privat sur Sainte-Marie et que la hauteur de Saint-Privat était fortement occupée par nous. D'autres renseignemens confirmèrent cet avertissement de la Garde. Le prince comprit combien serait imprudente une attaque isolée du IX^e^ corps sur Amanvillers, qui n'était pas la droite, mais le centre de nos positions : il prescrivit à Manstein de renoncer à toute attaque jusqu'à ce que la Garde fût en mesure de le soutenir et il envoya au XII^e^ corps l'ordre de se diriger vers Sainte-Marie.

Mais un chef de corps prussien n'en fait jamais qu'à sa tête. Manstein ne pouvait pas, à cause des bois de la Cusse, se rendre

(1) Stratégie de Moltke en 1870.

compte, du point où il était, que de grandes masses se trouvaient plus à gauche, vers Saint-Privat. Par suite, il crut ou voulut croire qu'il avait devant lui l'aile droite ennemie et résolut d'agir conformément au premier ordre qui lui avait été envoyé d'attaquer. Il supposait qu'il allait nous surprendre et ne voulait pas laisser échapper une si belle occasion. A midi, son canon retentit et apprend à l'état-major du Roi, à celui du prince Frédéric-Charles que la bataille est commencée sans qu'on eût attendu leur approbation. Cependant Moltke croit encore que ce n'est qu'un engagement partiel qui n'entraîne pas l'attaque générale de la IIe armée. Il recommande à Steinmetz de se tenir tranquille. Le prince Frédéric-Charles croit l'affaire plus sérieuse. Il galope de Vionville sur Saint-Marcel, puis sur la hauteur de Vernéville.

A partir de ce moment, la direction de la IIe armée échappe complètement à Moltke, et la bataille, qui semblait devoir être conduite par la même pensée, se scinde en deux batailles distinctes n'ayant aucune coordination entre elles : celle de gauche, qui a pour objectif Saint-Privat ; celle de droite, dont l'objectif est le Point-du-Jour.

ÉMILE OLLIVIER.

# LES CHOSES VOIENT[1]

QUATRIÈME PARTIE [2]

## LE MIROIR

### III

Nous étions trois... mais seul je le savais. L'invisible aussi se reflète sur ma face. On s'imagine qu'un miroir jongle uniquement avec le soleil et les objets éclairés par lui : la lumière est tout ce qui rayonne. Le spectre déborde au delà des sept couleurs, l'être pour se parer y choisit où il veut, et l'espace est un navire gonflé de passagers que rien ne décèle. Même la nuit, même dans ce grenier, je suis ivre souvent de répéter une vie universelle qui tourbillonne, sans que vous la soupçonniez.

Si Noémi ignorait que le passé fût resté, c'est que l'homme, pour se convaincre, exige, comme vous, une forme visible.

Nous étions trois : à cause de cela, le silence était plus grand... C'est le propre du passé : quand il rentre, il ne fait aucun bruit. On dirait un pauvre qui a peur de déranger. Subreptice et prudent, il ne marche pas, il s'insinue ; il ne parle pas, il suggère. Ce n'est pas l'inexprimé : c'est l'impalpable qui guette l'heure ! Nous ne devions le voir bondir pour nous garrotter que plus tard. Cette nuit-là, et le matin encore, je répète que Noémi n'aurait pu soupçonner qu'il fût là, encore moins qu'il ne fût resté que pour elle.

(1) *Copyright by* Perrin et Cie, 1913.
(2) Voyez la *Revue* des 15 mai, 1er et 15 juin.

Ce matin, au surplus, s'écoula sans rien de particulier. J'aperçus Line se rendant à la messe et en revenant ainsi que d'habitude. Noémi fut levée, déjeuna. Line assistait, empressée, à ces opérations. Vers une heure, je fus témoin pourtant d'un bref incident qui m'intrigua.

Line, voyant sa mère installée à la place habituelle, disait :

— Puisque vous n'avez plus besoin de moi, maman, je crois que je sortirai.

Noémi, étonnée à cause de l'heure inaccoutumée, demanda :

— Où vas-tu ?

— Me promener au fond du Parc. J'ai envie de prendre l'air.

— Qui t'accompagne?

— Léonie.

Léonie était la cuisinière au service de la maison depuis trois ans. C'était une grosse fille rougeaude, mal tournée, l'air en dessous, aussi peu délurée qu'Élise, la nouvelle femme de chambre, était alerte et vive.

Noémi répliqua :

— Comme tu voudras, mais rentre avant la nuit.

— Oh ! du moment que je ne suis pas seule !... répondit Line sur un ton ambigu.

A cet instant précis, Élise apporta du courrier. Noémi parcourut des yeux les adresses.

— Toujours rien des Pichereau... murmura-t-elle.

Aussitôt Line, qui allait partir, fit volte-face.

— Je compte bien qu'ils ont compris !

— Pourtant, s'ils avaient l'idée de me demander tes raisons? repartit Noémi.

— Vous répondriez que je n'ai pas à les prendre pour confidens !

— C'est impossible à dire.

— Mais très facile à faire comprendre.

Et Line alla s'habiller pour sa promenade. Je ne la reflétai plus que de loin. Elle traversait le square. Sa marche rappelait celle d'une femme qui s'évade ou qu'on attend. La veille déjà, elle m'avait donné cette impression singulière, mais il faisait, je m'en souviens, un temps aigre d'automne. Après tout, c'était peut-être le froid qui déterminait son allure.

Nous restâmes longtemps seuls, tous les trois : je devrais

dire, tous les deux, car, durant ces dernières heures, le passé semblait s'être évaporé. Je ne le voyais plus errer ni sur les traits de Noémi, ni dans la pièce. Il restait caché, bien que présent. Puis un coup de cloche timide tinta dans la cour. Noémi songea : « Encore l'abbé Moiset ! notre conversation d'hier lui aura laissé des scrupules... » Et elle fut sur le point d'appeler pour dire de ne pas recevoir. Trop tard : on entrait.

Ce ne fut pas l'abbé Moiset qui parut, mais Juste Pichereau. Il était seul. Les épaules encore plus effacées que d'ordinaire, il tentait gauchement de sourire. Comme l'autre jour, au passage, il me regarda, et je lus dans ses yeux un mélange de crainte et de résolution. Noémi, à sa vue, n'avait pu retenir un tressaillement de joie.

— Vous! dit-elle.

— Mon Dieu ! Madame, je m'excuse de paraître encore ici. En tout cas, avant de m'y risquer, j'ai eu soin de m'assurer d'abord que vous étiez bien seule...

La voix de Juste tremblait. Son grand corps avait l'air de ne savoir où se poser.

— Me permettez-vous de m'asseoir? acheva-t-il humblement.

— Faites, dit Noémi.

Elle gardait une dignité froide, mais, malgré sa maîtrise, de l'allégresse flottait sur ses lèvres.

Juste choisit une chaise, et l'approcha de Noémi. Je me rappelle aussi qu'en s'asseyant, il se prit le pied dans la carpette qui est devant le foyer et manqua perdre l'équilibre.

— Mon père ignore ma démarche,... dit-il ensuite.

Noémi ne répondit que par un signe vague. On pouvait croire que cette communication et tout ce qui suivrait la laissaient indifférente. Juste reprit :

— Moi-même, je m'en vais demain. C'est la fin des vacances. Sans le chemin de fer qui abrège une partie de la route, j'aurais dû regagner le collège beaucoup plus tôt. Je ne pouvais donc remettre...

Il s'arrêta. Le regard de Noémi pesant sur lui achevait de le désarçonner. D'ailleurs, ses mots sortaient mal et on avait peine à les entendre.

— Dans ces conditions, qu'est-ce qui vous amène ?

Les paupières de Juste s'abaissèrent. Il avait besoin de se

donner l'illusion d'être seul pour oser s'exprimer à son aise.

— Ce qui m'amène?... je ne sais trop comment dire... Un besoin confus d'explication, de mise au point...

— Ma lettre, pourtant... commença Noémi.

Il ne la laissa pas terminer.

— Entendons-nous, fit-il vivement, il ne s'agit pas d'elle. Je la tiens pour ce qu'elle est... Je ne voulais que vous parler de moi... Je désirais... j'estime nécessaire que vous sachiez dans quel état d'esprit et avec quelles pensées je m'éloigne. Ne pas le faire tuerait peut-être ma dernière chance...

Il ajouta :

— Bien que la chance et moi !...

Et sa phrase encore resta en l'air. Elle semblait flotter dans la pièce comme font ces petites houppettes blanches que sèment les marronniers au printemps. Une telle candeur en émanait que Noémi, touchée, abandonna brusquement son masque de froideur calculée.

— Le retard de Line vous fait beaucoup de chagrin ? interrogea-t-elle.

— Oh ! Madame, ne croyez pas que je me sois mépris : mon père et moi savons fort bien que c'est un refus.

Il y eut un petit silence, et parce que Noémi n'osait protester :

— Vous le voyez, reprit Juste, c'est la vérité, puisque vous vous taisez.

— Alors ? murmura Noémi dans un souffle.

— Alors je suis venu... j'ai voulu vous informer que moi, du moins, je ne change pas et j'attendrai... une attente qui durera toute ma vie probablement, mais qu'importe !

— On dit cela ! soupira Noémi encore plus bas.

— Vous ne me connaissez pas.

— Je connais l'amour pour en avoir été le témoin, et je sais ce qu'il dure...

— C'était de la passion, peut-être.

— C'est bien proche.

— Non, dans l'une on prétend posséder et, dans l'autre, on se donne.

Étranges répliques prononcées tour à tour dans cette chambre à l'aspect glacial par une femme demi-morte et cet homme sans jeunesse : étranges répliques prononcées sur le

même ton, comme à l'office et pourtant combien différentes d'expression! Celles de Noémi alourdies par le souvenir semblaient s'abîmer dans un découragement sans remède : on aurait cru que le passé les soufflait pour le plaisir d'affirmer l'inutilité de l'espoir, à l'heure précise où cet espoir tentait de renaître. La voix de Juste, au contraire, réconfortée par l'absolu sacrifice, était devenue ferme.

Ayant cessé de regarder Noémi, celui-ci parcourut des yeux les murs. Quand il me rencontra, il poursuivit, ayant l'air de s'adresser désormais à son image :

— Au surplus, à quoi bon des rhétoriques vaines? Si je suis venu, accomplissant une démarche que le monde jugerait inutile, et même un peu ridicule, c'est qu'à l'inverse du monde, je crois à la puissance mystérieuse d'un sentiment profond.

Puis, revenant à Noémi :

— A tort ou à raison, je m'étais figuré aussi que vous étiez de mon parti. Mon père prétend que non ; mais, depuis un instant, j'ai la certitude de ne pas m'être trompé... Dieu me préserve de vous demander d'user de votre influence sur Line! L'aimer, c'est vouloir ce qu'elle veut, et vous l'aimez..., nous l'aimons... Donc, je ne réclame rien. J'ai voulu vous prévenir: c'est tout. J'attends... Quoi? je l'ignore. La vie est si bizarre! Quand on rêve d'être heureux, on imagine tant de romans invraisemblables que la réalité peut bien en choisir un! Il est possible que Line change, possible que ce soient les circonstances. Je le répète, on ne sait pas, j'attends... Mais si, quelque jour, à une heure que je n'entrevois pas, mais qui peut venir, vous jugiez que j'aurais une chance... l'ombre d'une chance... voulez-vous me promettre de m'appeler?

Il se tut enfin. Noémi continuait d'écouter. Elle avait presque oublié que cet homme lui apportait une ressource dernière pour atteindre au but poursuivi : elle ne goûtait plus que la découverte d'une âme candide et droite. Chaque parole de Juste, comme une brise salubre, emportait ses calculs. Elle lui était reconnaissante d'aimer Line ainsi qu'elle-même aurait souhaité d'être aimée.

Quand elle s'aperçut que Juste ne parlait plus, elle eut un sursaut machinal et répliqua, sans se soucier de la question posée :

— Mais... votre père... reviendra-t-il?

Juste eut un haussement d'épaules :

— Je ne le souhaite pas. Ce qu'il dirait, serait contraire à ma pensée : ce que je pense, il ne pourrait le traduire... Nous n'avons rien de commun... rien...

— En effet, répéta Noémi, vous ne vous ressemblez pas.

— Vous ne m'avez toujours pas répondu ? insista Juste, anxieux.

Noémi eut un pâle sourire et baissa la tête :

— C'est promis.

— Merci.

Juste se leva. Une joie sourde éclairait son visage.

— Ah ! dit-il, c'est très peu, mais c'est encore une espérance ! Depuis un instant, elle me paraît plus lointaine que jamais, et pourtant... elle existe !

Noémi sourit encore :

— Que ne puis-je en dire autant !

Et montrant ses jambes immobiles :

— Je vous accompagnerais autrement que de mes vœux. Hélas ! si vous revenez...

Elle n'acheva pas. Derrière Juste, elle venait d'apercevoir Line rentrée sans bruit et qui écoutait ! Et Juste aussi, tournant la tête, l'aperçut, mais pas directement : ce fut moi qui la lui montrai, telle qu'elle était, ironique, dédaigneuse, les yeux luisant de colère, et se mordant les lèvres. Il eut un recul épouvanté, puis, s'inclinant très bas :

— Rassurez-vous, ma cousine : je n'étais venu que dire adieu à votre mère.

Il y eut un de ces intervalles tendus et angoissés, durant lesquels il semble qu'on mesure une chute dans le vide. Juste acheva :

— C'est fini... je m'en vais.

Déjà il se coulait vers la porte, disparaissait. Instinctivement, Noémi et Line s'étaient inclinées vers le couloir, attendant qu'il fût parti. Le temps qu'il mit à faire jouer la serrure nous parut interminable. Enfin le battant de l'entrée retomba. Encore, d'un mouvement pareil, Noémi et Line relevèrent la tête ; puis, j'entendis une phrase brève :

— C'est vous, maman, qui l'avez convoqué ?

Dans la maison, tout faisait silence. Le duel commençait.

Très pâle, mais aussi très calme, Noémi répliqua :

— Non : cependant, j'aurais tort de nier que je n'ai pas un peu souhaité sa visite.

— Cela revient au même !

— Non, répondit encore Noémi, cela prouve simplement que je ne m'étais pas trompée en supposant qu'il tient beaucoup à toi.

— Allons donc ! vous l'attendiez, puisque, avant mon départ, vous m'en avez parlé !

— Je ne l'attendais pas, mais je comptais sur lui.

— Pour le rassurer, paraît-il ?

— Qu'en sais-tu ?

— C'est lui qui vient de le dire !

— Mettons que ce soit pour l'empêcher de désespérer, ce qui est peut-être autre chose.

— Ce qui, en tout cas, est lui mentir en connaissance de cause !

— Ou prendre une précaution utile.

Line eut un éclat de rire sardonique :

— Voyons ! maman, vous ne prétendez pas...

Noémi acheva :

— Que tu épouseras Juste, un jour ou l'autre ? Pourquoi pas ?

Je vibrais au choc de ces phrases : aucun éclat sonore, mais un cliquetis d'épées. Imaginez aussi les personnages, car je les reflétais tous les deux, tragiques déjà : Noémi clouée sur le fauteuil, ne vivant que par les yeux subitement enfoncés; Line... non plus cette fillette blonde dont jadis j'interrogeais le sourire incertain, mais une Line devenue femme, ardente, le verbe impérieux et dont le corps, à chaque réplique, semble vouloir bondir. Un duel ! oui, c'était bien l'idée qui jaillissait au spectacle de ces deux êtres dressés l'un contre l'autre et qui déjà n'avaient plus rien d'une mère et d'une fille !

Paisible, Noémi tira sur la sonnette.

— Que faites-vous ? murmura Line entre ses dents.

— Apportez donc une lampe, commanda Noémi à Élise qui était accourue, on n'y voit plus.

Puis un repos, comme les lutteurs s'en accordent entre deux reprises. Parce que la bonne devait revenir avec la lampe demandée, toutes deux ne parlaient plus, mais tout vibrait alentour, répétant le défi de Noémi : « Pourquoi pas ? »

Ce fut Léonie qui reparut avec la lumière. Un éclat de la dispute avait dû lui parvenir : il semblait qu'elle prît plaisir à prolonger sa présence sous prétexte de régler la mèche, de vérifier si la clé était remontée...

— Allez donc ! c'est bien ! dit Line, impatiente.

Mais Noémi voulut au contraire qu'on approchât une table de son fauteuil.

— Je tiens à avoir, ce soir, la lampe à ma portée. Là... voilà qui est bien... merci.

On n'entendit pas Léonie s'éloigner dans le couloir. Affectant de croire que la porte n'avait pas été bien fermée, Line alla rouvrir celle-ci. Évidemment, elle craignait un espionnage. Revenue ensuite près de sa mère :

— Cette fois, vous allez m'expliquer...

— En effet, des explications sont nécessaires, mais ce ne sont pas les miennes.

Et se retrouvant au point précis où l'appel de la domestique les avaient laissées, leurs yeux de nouveau se défièrent.

— Je ne saisis pas, maman.

Noémi haussa les épaules.

— Il était entendu que je te laissais libre d'accepter Juste ou de l'écarter : mais ceci impliquait, de ta part, qu'en cas de refus j'en saurais les raisons. Or ces raisons, je les attends encore !

— Oh ! si nous en sommes là, il était entendu aussi que vous deviez écarter définitivement ces gens-là de ma route, et vous ne leur écriviez que pour les faire venir !

— Invente un roman, si cela te plaît : cette fois, j'exige la vérité.

Noémi s'était redressée, et couvrant sa fille d'un regard aigu :

— Car, poursuivit-elle, il est impossible de rester comme nous sommes ! Voilà huit jours que je t'examine, que j'épie un geste, un mot m'expliquant ta conduite : tu n'as pas cessé de te taire ! Pour la première fois, entre toi et moi, je devine un mystère. L'air devient irrespirable. J'ai assez de cette atmosphère louche, de ces incertitudes où j'erre douloureusement. Tu vas parler ! Il faut que tu parles !

A mesure qu'elle avançait, Line rougissait. Bientôt une flamme incendia ses joues ; mais il semblait que chaque mot, comme un marteau, enfonçât plus avant dans son cœur le mystère qu'on tentait de violer.

— Que prétendez-vous savoir, puisque je n'ai rien à dire? murmura-t-elle d'une voix sourde.

Résolue désormais d'aller jusqu'au bout, Noémi jeta :

— Tu mens ! Mettrais-tu, sans cela, une pareille âpreté à repousser le seul homme que j'aie souhaité de te voir épouser !

Elle s'exaltait :

— Tu mens ! tu as une raison que tu caches, une raison que tu n'oses pas exprimer, et qui, pourtant...

Line interrompit :

— Ne cherchez pas si loin ! Je défends ma liberté : c'est tout.

— Allons donc ! Qu'est-ce que ta liberté, aujourd'hui ? et que sais-tu de celle qui t'est offerte ? La liberté ! un mot.

Line avança d'un pas :

— Un mot ! Comme vous y allez ! Il s'agit de ma vie !...

— De ton bonheur qui s'offre !

— Dites plutôt d'une affaire qui vous convient !

— Une affaire ?

Line acheva :

— Mais, tant pis ! celle-là du moins, si bonne soit-elle, vous ne la ferez pas à mes dépens !

Noémi poussa un cri :

— Line !

Impassible, les lèvres mauvaises, celle-ci continuait de regarder fixement sa mère :

— Line ! j'ai peur de comprendre !... M'accuserais-tu par hasard... Sont-ce des comptes que tu réclames ?

Un rire sourd coupa la phrase :

— Non, maman, vous n'y êtes pas... je me moque de l'argent !

— Alors, que signifie... Ah ! je n'admets plus maintenant que tu puisses te dérober ! Il y a des phrases qu'on ne doit pas prononcer, ou qu'il faut effacer tout de suite, car, autrement, rien ne les efface plus ! Tu dis que je cherche une affaire : laquelle ? S'il ne s'agit pas d'argent, à quoi pensais-tu ?

Line encore s'était rapprochée de sa mère. Comme elle était debout et tout près de la lampe, son visage venait de plonger dans l'ombre. Rabattue par un capuchon de carton vert, la lumière ne parvenait plus à éclairer que ses bras tombés le long du corps, et ses mains qu'agitait un incessant frisson.

— Maman, murmura-t-elle, n'insistez pas ! A l'inverse de

vous, j'estime que certaines choses sont mieux, quand elles demeurent dans l'obscurité.

— Entre nous deux, fit Noémi violente, je ne l'admettrai jamais!

La voix de Line siffla :

— C'est pourtant vous, la première, qui me l'avez appris!

— Je ne comprends pas.

— Si vous trouvez bon de restaurer le passé à mes dépens, avez-vous jamais jugé utile de me l'expliquer?

Anéantie, Noémi dut s'appuyer au dossier du fauteuil qui la portait :

— Que veux-tu dire? murmura-t-elle si bas qu'on l'entendit à peine.

— Ce que je veux dire? Oh! rien que de très simple! Que j'ai passé l'âge des innocences et que, ce que j'ignore, je le devine. Ne croyez pas surtout que je réclame en ce moment des confidences! Pourtant, même pour effacer ce que votre mariage avec mon père put avoir d'extraordinaire, prétendrez-vous encore que je renonce à faire, après tout, ce qui vous a réussi!

— Line, tu deviens folle!

— Non, maman, je raisonne à mon tour. Vous étiez pauvre, jadis, et libre!

— Line! tu ne soupçonnes pas ce que cela représente d'horrible!

— Mais je sais que, du moins, vous avez aimé à votre guise!

— Line! j'ai aimé comme j'ai pu!

— Ah! maman, c'est la même chose! Alors, tant pis pour les Pichereau! Tant pis si l'absolution dijonnaise n'est pas aussi parfaite que votre contrition! Ce qui vous a réussi jadis, je suis résolue de le tenter à mon tour : j'aimerai! je veux aimer!

A mesure, la taille de Line s'était redressée. Dans le timbre de sa voix, plus de rudesse ni d'âpreté, mais une ivresse croissante : ce n'était pas à sa mère qu'elle disait ces choses, mais à un autre placé très loin, et qui cependant ne pouvait, semblait-il, manquer de l'entendre.

— Dussé-je en mourir comme mon père, me dévorer de regret toute une vie, comme vous, j'aimerai. Entendez-vous? ce n'est plus l'accouplement ignoble avec un être quelconque dont

je parle : rien qu'à songer que ce Juste me désire, une nausée me monte à la gorge... pouah!... Non, l'amour que j'attends, qui m'enveloppe déjà, c'est un désir qui me soulèvera tout entière, et fera pourtant de moi une chose soumise et balbutiante, c'est un bonheur de tous les instans passés auprès de l'être, du seul être qui puisse rendre ces instans délicieux!...

Où était-il, celui auquel Line jetait ces phrases de fièvre? Car maintenant son visage, tourné vers moi, m'apparaissait, et c'était bien là un visage d'amante, de même que les mots qu'elle prononçait n'étaient plus un appel à l'amant inconnu, mais un hymne à l'amour partagé!

Elle allait poursuivre : aurait-elle pu même s'arrêter jamais si la chose n'était survenue, terrifiante? L'air hagard, Noémi venait de saisir la lampe et la levait, — c'était donc pour cela qu'elle avait exigé qu'on la plaçât près d'elle! Elle la levait jusqu'à ce qu'enfin la lumière atteignît pleinement le visage que depuis une demi-heure l'ombre lui dérobait. Je vis ensuite la lampe s'abattre littéralement sur la table, lâchée peut-être par la main défaillante, et Noémi jeta :

— Marcel!

Ah! cette fois, plus de doute! Elle savait que la ressemblance avec le mort, à demi perçue déjà durant l'intervalle d'un éclair, n'était ni un jeu d'imagination, ni un rêve! Non seulement Marcel avait paru sur la face de Line, mais il y était tout entier, avec ses yeux de passion et son masque d'amour!

Au bruit de la lampe qui tombait, Line eut un cri de frayeur.

— Que faites-vous? Vous allez nous incendier!

Mais Noémi n'écoutait plus. Elle avait baissé les paupières: elle se refusait de les lever, de peur de voir encore l'apparition.

J'entendis Line reprendre :

— Vous ne répondez rien, maman?

Sa joie éclatait. Elle avait oublié en ce moment l'origine du duel. Comme un grimpeur qui a franchi les derniers mètres, hors d'haleine, elle découvrait la cime et promenait un regard enivré sur l'horizon libre.

— Ma pauvre enfant! dit Noémi désespérée.

— Quoi encore?

— Faut-il que déjà tu l'adores!

Line eut un sourire étrange, mais se tut. Abritée de nou-

veau par l'ombre, elle savait son secret inviolable. Noémi reprit :

— Qui est-ce ?

Ses yeux brusquement avaient cherché ceux de Line : ils ne purent les rencontrer.

— Est-ce que je sais ? répliqua Line durement : c'est l'Inconnu... celui que j'attends... Ne l'avez-vous pas aussi attendu jadis ?

Noémi haussa les épaules, incrédule :

— Dans ce cas, écoute-moi : si jamais tu ne pouvais l'aimer à découvert, si, pour des raisons ou d'autres, ton amour devait se taire, verrouille ton cœur !

— Toujours le même conseil !

— C'est que, tu viens de le dire, j'ai connu ce supplice, et mieux vaudrait mourir.

— Soyez tranquille, maman, fit Line dont la voix était devenue plus incertaine.

Elle parut ensuite s'éveiller en sursaut :

— Vous n'avez plus rien à me demander ?

— Non... rien...

— Alors je vais ôter mon chapeau. Je suis très lasse de ma promenade.

Noémi, accablée, la laissa partir, sans protester. Elle songeait : « Elle ment encore ! heureusement, je saurai qui c'est ! »

Dieu merci ! Sa découverte arrivait à temps. Elle n'avait plus qu'à trouver un nom, pour se défendre. Même emprisonnée dans cette chambre, elle comptait y parvenir ! Mais le passé la regardant, le passé qui n'avait rien dit encore, ni rien fait, s'était mis à ricaner : il savait, lui, qu'à poursuivre la lutte, on allait assurer sa victoire !...

## IV

Et le tête-à-tête recommença.

Durant des jours, des semaines, face à face comme auparavant, nous semblâmes ne plus regarder que nous-même. Nous avions l'air de deux choses hors de la vie, et jamais je n'ai vécu d'heures aussi ardentes, ni erré pareillement à travers le monde ! Nous espionnions !...

En ce moment où je tente de classer les faits par grandes masses, un chaos d'images vient se battre sur mon verre : pour-

tant, je n'en vois qu'une, obsédante à donner le cauchemar : elle est le lien qui groupe en un faisceau les incidens épars; le reste aurait pu disparaître qu'elle suffirait pour reconstituer le temps évanoui, et c'est Noémi, guettant l'Inconnu! Noémi, désormais, n'était plus qu'un chasseur à l'affût. Noémi attendait le gibier, comme le fait là, dans ce coin, cette araignée...

Une araignée solitaire... voilà bien l'impression qui m'en reste.

Sentez-vous ce qu'il y a d'extraordinaire dans ce contraste de la chasse la plus active, la plus rusée, la plus vivante qui soit, et de ce chasseur incapable de rien faire par lui-même, esclave des serviteurs, perpétuel obligé de ceux-là qu'il veut prendre? Encore l'araignée que voilà, quand sa toile est tissée, a-t-elle la liberté d'aller débusquer le moucheron. Ici, rien de pareil. Noémi ne peut bouger. Qui peut l'aider? personne. Interrogera-t-elle les domestiques? Ira-t-elle s'adresser aux rares familiers de la maison? C'est risquer inutilement la réputation de Line. Celle-ci enfin, mise en défiance, se surveille plus que jamais. Cependant, voyez le miracle, Noémi ne désespère pas. L'homme qu'elle prétend découvrir est on ne sait où : elle n'en soupçonne ni la tournure, ni la condition sociale. Elle ne sait de lui qu'une chose : sous peine de perdre tout à fait Line, il faut le joindre. Or, pas une minute elle n'hésite. Aucune lassitude. Jamais un abandon. Et, obstinée, elle cherche, toujours seule, avec moi pour confident!

Au début, ce fut une simple enquête intérieure. Quand on veut bien tendre des rets, ne convient-il pas de parcourir au préalable les aîtres, afin d'en choisir les supports? Noémi fouillait dans sa mémoire. Elle y cherchait moins des faits que des impressions. Il lui semblait impossible, si jamais elle avait rencontré cet homme, de n'avoir pas ressenti à son aspect le pressentiment libérateur.

Successivement, je vis ainsi passer sur son visage, — miroir admirable et mouvant, — les gens de son entourage, Me Cornet, Mlle Jupelard, jusqu'aux prêtres! car elle en était là de n'épargner personne et de les soupçonner tous. A le scruter ainsi, la pauvreté de ce groupement apparaissait, éclatante. Oui, c'était bien des relations de pis aller, à peine de quoi donner aux gens pressés l'illusion d'une couverture mondaine. Seuls y figuraient ceux qui, par fonction, ne se préoccupent jamais du passé,

ecclésiastiques, professeurs, et dames de charité. Si aucun n'avait apporté de risques, en revanche de quelle lumière crue leur réunion éclairait l'ostracisme demeuré autour de Noémi Pégu! Ainsi de cette première revue, nous ne ramenions qu'un résultat : la conviction plus ardente que, sans le mariage de Line, l'œuvre entreprise tomberait en faillite.

Mais, déjà, les familiers s'évanouissaient. A leur tour, je vis défiler des passans heurtés dans la rue, coudoyés à l'église ou rencontrés dans les magasins. Rassurée sur les fréquentations habituelles, Noémi, par un effort mental prodigieux, s'efforçait maintenant de recréer l'insaisissable qu'est la vie journalière. C'était la chasse, vous dis-je, avec ses zigzags déconcertans! Nous flairions l'air. Nous humions des pistes. Nous faisions toutes les chaussées de Dijon, à toutes les heures, par tous les temps, cela sans bouger, elle clouée sur son fauteuil, moi pendu sur ma muraille!

Courses vaines, encore. Pas un visage qui valût un soupçon. Line d'ailleurs ne sortait qu'avec sa mère. Elle ne stationnait qu'à l'église, et à l'église, en ce temps-là, on ne voyait jamais d'homme...

Soudain, une lueur... Line n'a changé qu'après l'*accident*. Enfin! nous avions donc une date! L'horizon n'était plus indéfini : un secteur s'y découpait, nettement délimité, tel qu'après l'effrayante indécision du début, l'effort restant à faire ne paraissait qu'un jeu. Illusion encore... Entre le jour où Noémi avait découvert que Line n'était plus la même et l'accident, un intervalle d'ombre stagnait, défiant toute enquête. Durant une semaine, Noémi avait perdu conscience et sa mémoire n'avait rien enregistré.

Tant pis! A défaut de mémoire, une ressource restait : raisonner! Et, les yeux clos, Noémi tenta de gravir la montagne. Elle n'imaginait plus : elle discutait. Ici nul indice extérieur, aucun fait, mais des probabilités logiques qu'on pèse, qu'on rejette, quitte à les reprendre modifiées et à les rejeter de nouveau.

Aussitôt, d'ailleurs, une donnée simple se présenta. Durant la semaine considérée, Line n'avait pas dû quitter le chevet maternel. Tout lui interdisait de sortir, le devoir, l'inquiétude, le fait enfin qu'il n'y avait alors qu'une domestique. Donc, elle avait rencontré l'Inconnu dans la maison!

Vous voyez comme nous allions droit devant nous. Il suffisait désormais de savoir qui était venu dans la maison, tandis que Noémi se mourait, et cela encore était facile, puisqu'en dehors des relations accourues aux nouvelles, un seul homme avait pénétré, le médecin. Noémi eut un rire de triomphe. Le médecin! Comment n'y avait-elle pas songé plus tôt?

Il s'appelait Lamare. C'était un homme entre deux âges, de grande taille, beau parleur, parti de rien. Resté garçon, il passait pour ambitieux et âpre au gain. Après tout, la partie avait de quoi le tenter. Lamare?... Pourquoi pas?...

Le jour même, Noémi dit à Line :

— J'ai envie de faire venir Lamare. Charge Élise de passer chez lui.

Line répondit, paisible :

— Vous sentez-vous par hasard plus souffrante?

— Non.

— Alors, pourquoi le déranger?

— Pour le voir.

Line haussa les épaules :

— Drôle d'idée.

— N'importe, préviens Élise.

La voix de Line était demeurée indifférente. Noémi prise d'un doute se demandait : « Pourrait-elle dissimuler à ce point? » Pourtant, elle s'entêta.

Quand Lamare sonna, vers le soir, Line s'empressa de se lever.

— Tenez-vous à ce que je reste, maman? demanda-t-elle toujours tranquille.

— Non, fit Noémi; reviens toutefois avant qu'il ne parte.

— J'aime autant cela.

Encore le même calme déconcertant : aucune anxiété apparente.

Lamare cependant pénétrait, s'informait de l'état de la malade. Il avait l'art de ne prononcer que des phrases rondes et de dissimuler sous des dehors frustes le souci de gagner son cachet avec le minimum de peine. Hardiment, Noémi s'empressa de répondre :

— Ce n'est pas de moi qu'il s'agit, mais de ma fille. Elle m'inquiète.

— Ah! mon Dieu! fit Lamare distraitement, serait-elle souffrante aussi?

— Souffrante?... je ne sais... en tout cas, changée... La vie que je lui fais mener, peut-être... Pendant ma crise aiguë, ne l'aviez-vous pas aussi remarqué?

Lamare soupira. Il hésitait entre le désir de nouvelles visites et l'ennui de farder la vérité. Suivant son usage, il allait s'en tenir au moyen terme.

— En effet, je ne crois pas qu'il y ait rien de grave, mais à ce moment déjà, j'avais cru bon d'exiger qu'elle se promenât régulièrement. C'est ce qu'elle a fait, je crois...

Le visage de Noémi devint exsangue.

— En êtes-vous sûr?

— Je le suppose, du moins.

Au même instant, Line rentrait.

— Le docteur me disait que, sur son conseil, tu avais été assez sage pour sortir chaque jour pendant que j'étais si mal...

— Oui. Qu'y a-t-il là d'extraordinaire?

Cette fois, Noémi vit, comme moi, les lèvres de Line trembler imperceptiblement.

— Avec qui pouvais-tu le faire?

— Mais... avec Léonie, cela va de soi.

— Et tu me laissais seule!

— Vous oubliez, maman, qu'il y avait une garde.

Puis plus rien, la consultation banale qui s'achève. Lamare a jugé Line en parfait état, mais recommande encore de l'exercice, beaucoup de marche...

— Je me remets à en faire quelques-unes, déclare Line, dont les traits achèvent de s'éclairer.

C'est fini : nous avions cru trouver : l'hypothèse était absurde. Noémi avait oublié la garde-malade. Ce Lamare est un fantoche, et l'Inconnu n'a jamais pénétré dans la Maison!

Alors, pour la première fois, sur le front de cette femme, j'entrevis un début de lassitude. Elle ne désespérait pas, mais s'épouvantait de sa tâche. Il n'y a point de logique capable de faire retrouver, dans un coin du passé, ce qui a été. Il faut, pour concevoir la diversité de la vie, avoir été réduit, ainsi que nous l'étions, à y faire choix d'un aspect probable : aussitôt le temps s'élargit comme une mer, les heures dansent comme des lames ; on a conscience de ne plus chercher qu'un fétu sur l'infini.

Un instant, Noémi en vint à se demander : « Devrai-je in-

terroger les domestiques? » Elle avait bien soupçonné les prêtres! Pourquoi ne pas supposer aussi que Line eût mis l'une de ces femmes, ou toutes les deux, dans sa confidence? Et nous repartîmes sur cette piste...

Les domestiques, je l'ai dit, étaient deux : Léonie installée depuis longtemps, Élise venue récemment et toute jeune.

Songeant à la première, Noémi me regardait :

— Qu'en penses-tu? semblaient me dire ses yeux.

Je répondais :

— Pourquoi pas?

Mais les yeux ripostaient :

— Ne l'as-tu donc jamais examinée? Elle a un front stupide. Elle est lente, bornée. On ne s'encombre pas d'un pareil auxiliaire.

Et, de fait, une telle distance séparait Line de cette fille demeurée pareille aux vaches qu'elle avait escortées jadis, que tout accord entre elles devenait un défi à la raison.

— Reste l'autre, poursuivait Noémi.

L'autre, en effet, vraie fleur de faubourg, l'air déluré, inquiétait bien autrement. Une chose surtout avait irrité Noémi : n'avait-elle pas refusé net de porter, quand elle sortait, des bonnets à tuyaux, préférant arborer des rubans?

— Élise,... répétait Noémi songeuse, peut-être...

C'était une découverte de Line. Il est vrai que Line affectait de refuser son escorte pour ne jamais sortir qu'avec Léonie : mais cette affectation même pouvait être une ruse... Alors, questionner habilement cette fille? Elle devait mentir par métier. Lui tendre un piège? Comment le faire, immobilisée sur ce fauteuil?

Noémi haussa les épaules :

— L'une est trop bête, l'autre est trop fine : je n'arriverai à rien...

Si bien que la nuit recommença, ou plutôt que, par la force des choses, Line devenait notre unique ressource, Line indéchiffrable, allant et venant comme d'habitude et qui, sachant ce que couvrait notre silence, se gardait mieux que jamais!

Comprenez-vous qu'à dater de là, nous ne pûmes plus faire autre chose que de regarder Line? Elle seule méritait qu'on surveillât sans trêve son visage. Nos chances, désormais, tenaient à la découverte non d'un geste, mais de l'ombre de ce geste. Ce

que nous allions guetter, ce n'était même plus l'Inconnu, mais la lueur fugitive amenée par sa pensée !

Qui nous aurait suivis à ce moment singulier aurait juré que nous avions cessé d'espionner : jamais, je vous le jure, il n'y eut cependant surveillance plus serrée, plus tragique. Nous étions devenus des yeux hallucinés, des yeux qui, à force de tout voir, finissent par hésiter et ne savent plus s'ils voient!

Line avait adopté, pour travailler, le coin de fenêtre placé derrière le fauteuil de Noémi. Celle-ci décida qu'elle n'avait pas assez de jour, Line dut changer de place, et je ne cessai plus de la refléter tant qu'elle était présente. En ne me quittant pas du regard, Noémi ne quittait plus sa fille.

Line, jusqu'à ce moment, avait pris ses repas à la salle à manger, Noémi se plaignit de rester seule, et il fut décidé que Line mangerait avec elle dans la chambre. C'était une heure de plus par jour, pour atteindre l'insaisissable.

A toutes les minutes, pour les motifs les plus divers, mais avec une sûreté de machine, nous achevions l'investissement. Rien n'aurait pu nous échapper, mais rien non plus ne tentait de s'évader : nous avions la sensation de n'étreindre que du vide, et Line était heureuse !

Oui, cela surtout était effrayant qu'on devinait en elle un bonheur continu, toujours égal, un bonheur qui l'empêchait de souffrir du présent, et dont la vibration joyeuse ne cessait de heurter mon verre.

C'était le soir surtout, à la rentrée de Line, car, chaque jour, elle se rendait au fond du Parc sous prétexte d'exécuter la prescription de Lamare.

Au départ, elle s'éloignait escortée par la fidèle Léonie. Elle traversait le square d'une allure légère, mais sans hâte visible. Je me demandais : « Va-t-elle le retrouver? » Pourtant je ne voyais diminuer sur ma face qu'une silhouette de jeune fille réservée, à l'air bourgeois et de maintien distant.

Au retour, même vision. Elle rentrait, les yeux baissés, la démarche un peu lasse. Elle aurait été pareille, revenant d'un office.

Noémi, à son tour, l'examinait et se disait : « Je la sens plus contente : pourquoi? » Elle, si habile jadis à surprendre l'amour sur un visage, ne lisait rien sur celui-là. En même temps, parce que le passé ne nous quittait pas, elle se rappelait des jours sem-

blables où, minute par minute, elle avait suivi sur les traits de Marcel et de Mme Rose les progrès d'une passion encore ignorée d'eux. Ah! voilà le plus singulier de ce temps où tout allait devenir extraordinaire! Noémi, vous dis-je, retrouvait dans sa mémoire les moindres expressions de Marcel et de Rose : elle les confrontait avec celles de Line : c'étaient les mêmes, et elle ne s'en apercevait pas!

Des jours encore passèrent. Novembre vint. Chaque matin, je retrouvais maintenant le brouillard en train de s'étirer sur les bancs de la place comme un chemineau éreinté par la rôde. Il pénétrait ensuite dans la pièce, l'emplissait de sa fumée jaune. Était-ce le froid, où la fatigue de refléter la tension prodigieuse de Noémi? Je trouvais à la lumière le toucher rude qu'ont les feuilles de platane desséchées par l'été. Entre les choses et moi, un matelas d'ombre amortissait les couleurs. Une contrainte grandissante resserrait mes pores. La vie, à force d'être intérieure, semblait avoir disparu.

Nous en étions là, Line continuant ses sorties, Noémi et moi nous acharnant à notre poursuite vaine, quand, un matin, je compris au seul éclat des yeux de Noémi que tout allait changer.

Vers dix heures, en effet, comme Line s'asseyait auprès de sa mère, celle-ci demanda, d'un air détaché :

— As-tu l'intention de te promener aujourd'hui, malgré le temps?

Line répliqua, distraite :

— C'est probable. Lamare avait raison. La marche me fait du bien. A quel propos vouliez-vous le savoir?

— Parce que, tout compte fait, je te prierai d'emmener Élise au lieu de Léonie.

Il y eut un petit silence, après quoi Line murmura :

— Quelle idée!

Noémi laissa tomber :

— J'imagine que Léonie me soignera mieux. Depuis quelque temps, je trouve qu'Élise se relâche dans son service.

— Il faut le lui dire.

— A quoi bon? On se lasse de tout, et surtout de soigner une malade. Chacune prendra son tour : cela vaudra mieux.

Je perçus dans la voix de Line une angoisse mal dissimulée.

— Alors, ce ne serait pas pour aujourd'hui seulement?

— Bien entendu. Cela durera ce qu'il faudra. Y vois-tu un inconvénient?

— Aucun.

Mais la réponse avait tardé. En même temps, je vis sur les lèvres de Noémi un sourire satisfait, — le premier!

Que venait-il de se passer? Rien. Pourtant, là, près de la fenêtre, Line a beau travailler comme d'habitude, un trait noir souligne ses yeux. Pourquoi la fleur de joie qui, jusqu'à ce moment, la parait ainsi qu'un fruit mûr, pourquoi cette fleur a-t-elle disparu comme au contact de doigts grossiers? En vérité, Line est devenue méconnaissable, ou plutôt je distingue en elle ce que je n'avais jamais remarqué : un accablement de la chair, une lassitude de corps, un désarroi de tout l'être...

De son côté, Noémi s'est remise à me regarder, pesamment, longuement. Ah! elle aussi est transformée! Depuis si longtemps qu'elle attendait, je m'étais accoutumé à cette attente. Une paresse m'endormait et, connaissant trop bien ses pensées, je cessais de les suivre. Tout à coup je découvre qu'une révolution est arrivée. Lasse de s'enlizer dans une expectative vaine, Noémi vient d'attaquer, et je lis sous son front une telle certitude qu'à mon tour, je ne doute pas de la victoire. J'ai confiance. Nous sommes au but!

Nous y étions, mais ce n'était pas celui que nous imaginions. Pauvre chose que la raison des hommes et leur logique! On ne voit que le fossé proche et l'on ne soupçonne pas le gouffre qui est au delà. Celui vers lequel nous marchions, ni vous ni personne ne pouvaient le prévoir. Nous étions convaincus que nous ne nous occupions que de Line : c'était la maison entière qui allait sombrer!

Aussi bien, pour saisir la suite, faut-il revoir les acteurs. Vous ne songez toujours qu'à deux : Noémi et sa fille. Il y en avait trois, puisque le passé, témoin muet, ne nous avait pas quittés.

Le matin dont il s'agit, tombait un jeudi, je m'en souviens. A dater de là, en effet, je pourrais suivre les minutes. Il me semble même n'avoir bien vu que celles-là.

Ce jeudi-là, notre existence se poursuivit comme d'habitude jusqu'à deux heures. Après comme avant le déjeuner, Line ne bougea pas, Noémi resta silencieuse. Le passé, lui, ne devait entrer en lice que le troisième jour, c'est-à-dire le dimanche.

A deux heures, Noémi leva la tête et j'entendis ce dialogue :

— Tu ne sors pas?

— Non, décidément.

— Pourtant, il fait moins froid.

— Bah! pour un jour...

— C'est que je comptais te demander aussi...

— Quoi, maman?

— De ne plus sortir le matin. Tant pis pour la messe. Tu es plus utile ici.

Une minute s'écoula.

— Alors, c'est la mise en prison?

— Une prison assez large, puisque je te propose précisément d'en sortir.

Puis le silence qui reprend. Cette fois, j'ai compris: lasse d'écouter sa raison, Noémi est revenue à l'idée écartée jadis, la complicité de Léonie. Si Line persiste à ne point sortir sans cette fille, l'hypothèse deviendra certitude : il ne restera plus qu'à confesser Léonie ou à la chasser.

La fin de la journée s'écoula sans incident particulier. Line pourtant ne quitta point la fenêtre. Jusqu'au soir, le visage tourné vers la place, elle eut l'air de guetter une venue espérée : mais je ne reflétais qu'un désert. Seuls, des gamins polissonnaient autour du square. Leurs cris retentissaient, répercutés par le ciel bas comme par une voûte sonore. A mesure que le crépuscule descendait, immobiles, blafardes, la mère et la fille prenaient l'aspect de spectres. On n'avait rien dit, rien fait : déjà la tragédie était sur nous.

Ce même soir, quand Line fut remontée dans sa chambre, je contemplai curieusement Noémi. Une satisfaction douloureuse animait son regard. La preuve ayant commencé, dans la joie de se sentir enfin sur la bonne route, elle oubliait l'enjeu. D'ailleurs, à lutter ainsi pendant des semaines, le cœur s'enfielle. Sans qu'elle s'en fût aperçue, à ce moment, elle avait cessé d'aimer autant sa fille. Par la force des choses, Line n'était plus l'enfant, mais l'*adversaire*.

Ni le vendredi, ni le samedi, Line ne consentit encore à sortir sans Léonie. La preuve devenait éclatante. Aucun mot, du reste, ne trahissait le drame mystérieux en train de se jouer entre ces deux êtres qui ne se quittaient plus. Nous paraissions immobiles, mais cette immobilité était plus épuisante qu'une bataille. Déjà, rien qu'à examiner Line, je devinais que son

âme seule faisait front : le corps, lui, succombait sous le poids. Je retrouve aussi l'impression de l'atmosphère électrisée, d'un crissement des images tel qu'à leur arrivée sur moi, j'aurais voulu cracher des étincelles. Seule Noémi devenait toujours plus calme, rendue implacable par ses constats.

Enfin le dimanche arriva. Jusqu'alors, vous le voyez, le passé avait continué de se taire : on pouvait croire qu'il n'existait plus.

Noémi avait calculé minutieusement son attaque : trois jours pour s'assurer de la complicité soupçonnée, puis un dimanche avec messe obligatoire et par suite l'occasion certaine de rester seule, libre d'interroger Léonie.

Tout parut d'abord suivre la marche prévue. Quand Line descendit vers huit heures, Noémi demanda :

— Consentiras-tu, pour la messe, à subir la compagnie d'Élise ?

Line, à cette question, éprouva un trouble visible.

— J'avais pensé... commença-t-elle,... je me sens mal à l'aise depuis deux jours...

— Pas assez, je suppose, pour ne pouvoir traverser la place ? Renonce à tes plaisirs, si tu y tiens ; je ne l'admettrai pas pour tes devoirs.

Line, qui venait déjà de s'asseoir, se releva lourdement :

— Les devoirs ! murmura-t-elle d'une voix ambiguë, il y en a tant !...

Puis, comprenant que sa mère ne céderait pas :

— Enfin, soit ! nous irons à neuf heures. Le plus tôt sera le mieux.

Elle remonta ensuite pour s'habiller. Noémi, elle, prit sur le guéridon voisin son livre de messe et l'ouvrit pour se donner une contenance. En d'autres temps, le seul aspect de Line, sa démarche, ses traits amaigris l'auraient bouleversée ; mais, ce jour-là, je l'ai dit, elle ne voyait que l'adversaire.

Il n'y avait plus qu'à attendre le départ de Line. Tout allait à souhait quand un premier incident vint bouleverser ce bel ordre. Avant de partir pour Saint-Michel et contrairement à ses habitudes, Line rentra dans la chambre. Mue par un secret pressentiment, peut-être voulait-elle s'assurer que sa mère ne préparait rien contre elle. En tout cas, elle reparut. A ce moment, elle achevait de mettre ses gants.

Ce qui suivit ne dura pas vingt secondes. Distinctement, sur l'index tendu, je vis, — nous vîmes tous les deux, — une tache noire. Du coup, Noémi sentit que le passé lui sautait à la gorge.

— Fais attention, dit-elle obéissant à une irrésistible suggestion, tu as de l'encre au bout des doigts.

Line avait rougi violemment.

— De l'encre ? balbutia-t-elle, c'est bien possible... Je viens d'inscrire des commissions. Je l'enlèverai plus tard.

Et elle sortit.

Une tache d'encre, ce n'est rien... mais dans cette maison ! pour cette femme ! Rappelez-vous la nuit où Marcel, mis sur la route lui aussi par une tache d'encre, tentait d'arracher à Noémi son secret ! Tout recommence. Line avait dit : « J'ai dû inscrire des commissions. » Noémi affirmait : « Elle a dû écrire à l'Inconnu ! » Le passé achevait : « Vous vous figurez au but? Pas plus que Marcel, jadis, vous n'arriverez à temps ! »

Garrottée par l'agresseur invisible, redoutant d'aller plus loin, Noémi avait fermé les yeux. N'était-ce pas en effet un avertissement suprême qu'elle venait de recevoir ? Autrefois, déjà, elle n'avait approché du port que pour savourer mieux le désespoir d'être rejetée vers le large : qui sait si, tout à l'heure emportée par l'imprévu comme jadis, elle n'aurait pas à pleurer des larmes de sang ?

Mais des coups tintèrent à Saint-Michel. La messe venait de commencer. Déjà les précieuses minutes fuyaient : si nous devions poursuivre, il fallait se hâter. Farouche, Noémi se redressa :

— Je ne vais pourtant pas devenir superstitieuse ! fit-elle sourdement.

Puis d'un geste de défi, elle tendit le bras et sonna. En même temps, elle crut sentir que le passé avait reculé : elle imagina l'avoir chassé.

Je crois que Léonie devait épier derrière la porte, tant elle se présenta rapidement. A coup sûr, elle s'attendait à être appelée.

— Madame désire ?...

Il arrive qu'on vit des années à côté d'un être sans avoir seulement examiné son visage. Il est entendu que, vu de face, celui de Léonie n'exprimait qu'une bestialité placide. De côté,

au contraire, le nez, le front, les lèvres, tout fuyait avec un air de ruse. Quand ce profil apparut sur moi, Noémi trembla. Avant de commencer, elle comprenait enfin que cette fille savait tout et ne parlerait pas.

D'autant plus calme qu'elle sentait le sol s'effondrer sous elle, aussi sans hésiter, comme s'il s'agissait de choses indifférentes, elle dit simplement :

— Je désirerais savoir depuis combien de temps ce Monsieur aborde Mademoiselle, quand elle sort avec vous?

Un léger cillement de paupières marqua seul l'émoi de Léonie. Tout de suite, elle prit un sourire niais :

— Quel Monsieur ?

Noémi reprit :

— Ne faites pas l'imbécile : je sais tout.

— Alors, si Madame sait...

Léonie s'était mise à ricaner en dessous. Elle acheva :

— Moi, naturellement, je ne sais pas.

Mais déjà Noémi poursuivait d'une voix dure :

— Combien vous a-t-il payée pour faire ce métier ?

Léonie continuait de ricaner. On aurait dit que les mots prononcés devant elle ne lui parvenaient pas ou n'avaient aucun sens. Alors, certaine de n'en rien tirer de plus, Noémi reprit :

— Voici vos gages. J'entends que dans un quart d'heure vous ayez quitté la maison.

Léonie semblait toujours ne pas comprendre.

— Avez-vous entendu ? je vous chasse.

Cette fois, le rire de Léonie devint une sorte de gloussement.

— Ah ! Madame veut que...

Et tout à coup la colère de Noémi éclata :

— Oui, je vous chasse ! je vous chasse ! Dehors ! Tout de suite ! Retournez au ruisseau !

Une telle violence émanait d'elle que Léonie cessa de rire et recula. Cette infirme lui avait fait peur !

— Ah ! c'est ainsi ? fit-elle d'une voix sifflante. Eh bien ! je f... le camp, mais on aura de mes nouvelles !

La porte claqua. La maison tremblait. A cette minute, nous aurions dû sentir le prix de ces menaces, mais nous n'y pensions guère !

— C'est déjà pis que je n'avais cru, murmura Noémi épouvantée, et je ne sais rien encore !

Cependant, dût-elle toucher au fond du désespoir, elle le sentait, nul ne pouvait plus l'arrêter : elle était devenue une force du destin.

Vingt minutes s'écoulèrent. De nouveau des portes battirent. Ce n'était pas Line encore, mais Léonie qui s'en allait. Noémi ne parut pas le remarquer. Elle songeait à Line qu'elle allait interroger dès le retour, à Line qui ne pourrait plus nier puisque, en se taisant, Léonie avait avoué l'essentiel.

La demie sonna, puis les trois quarts... Pourquoi Line tardait-elle si longtemps ? A chaque passant qui surgissait au bout de la place, Noémi tressaillait. Une inquiétude nous envahit. Nous commencions de tout redouter, précisément parce que nous sentions arriver la minute décisive. Tout à coup, un roulement de voiture fit vibrer les vitres. Nous vîmes un fiacre déboucher derrière le chevet de l'église. Il se dirigeait vers la maison.

J'entendis un cri :

— Grand Dieu ! Qu'y a-t-il ?

La voix d'Élise répondit :

— Ce n'est rien : Mademoiselle qui s'est trouvée un peu souffrante...

En même temps, Line parut à la portière. L'effort qu'elle faisait avait amené un afflux de sang à ses joues terreuses. Elle descendit seule, mais on la devinait défaillante.

Élise ouvrit la porte de la chambre :

— Je reviens, Madame : le temps d'aider Mademoiselle à monter...

— Mais enfin, qu'est-ce que c'est ?

— Je le répète, rien du tout, un malaise...

— Que l'on coure chez Lamare !

Line, qui passait, eut un geste violent et jeta :

— Je n'en veux pas !

— Je l'exige.

— Je ne le recevrai pas !

Puis tout se tut. Line, pesamment, gravissait l'escalier. Noémi, crucifiée, ne songeait plus à interroger sa fille et attendait Élise...

Vous ai-je bien montré où nous en étions à ce moment?

Depuis trois jours, nous avions préparé cette heure. Patiemment, douloureusement, nous avions traqué l'adversaire et dépouillé l'horizon de toute retraite possible. Léonie était chassée. Dix minutes de discussion, — probablement terrible, mais qu'importe! — nous séparaient seules de la fin. Soudain, la vie qui tourne; l'adversaire disparaît et, devant nous, ce mystère, la maladie de Line!

Encore si Noémi avait pu porter secours à sa fille! Mais non, elle était rivée là. Nous seules, les choses, admettons d'être fixées. Pour connaître quel martyre cela peut être, il faut avoir vu l'homme projeté tout entier vers son enfant, et contraint de rester inerte.

Quand Élise redescendit, Noémi poussa un cri de soulagement.

— Je vais donc savoir!

Brièvement, Élise expliqua que, vers le milieu de la messe, Line avait cru défaillir. Le froid, sans doute, car on gelait dans l'église... Des vertiges avaient suivi. Ce devait être la digestion. D'ailleurs, depuis que Mademoiselle était couchée, elle se sentait beaucoup mieux. Ce soir, tout serait passé.

Noémi, à mesure, coupait les phrases d'Élise :

— C'est ma faute! je l'ai contrainte à sortir...

Des remords l'accablaient. Dire qu'elle en était arrivée là, de ne pas s'apercevoir que sa fille était malade!

— En tout cas, il faut aller chercher Lamare!

— A quoi bon, Madame, puisque cela paraît contrarier Mademoiselle? Mademoiselle est presque remise.

— Soit. Attendez à ce soir. Nous aviserons.

— Comme Madame voudra.

Ainsi, désormais nous ne songions plus qu'à soigner Line. Nous ne pensions seulement pas à analyser son indisposition subite, ni à trouver singulière sa répulsion à l'égard du médecin. Je répète que l'adversaire s'était évanoui : il n'y avait plus que l'enfant. Et déjà Élise gagnait le seuil, prête à remonter là-haut, quand une image passa devant les yeux de Noémi : la voiture arrivant à la maison, non par la place, ce qui eût été la route normale, mais par le chevet de l'église. Poussée par on ne sait quelle force mystérieuse, elle ajouta :

— En tout cas, le cocher aurait pu prendre le plus court pour vous ramener!

— Justement, dit Élise, voilà qui va rassurer Madame; car, en dépit de son malaise, Mademoiselle a tenu, avant de rentrer, à jeter à la poste la lettre dont Madame l'avait chargée...

Noémi répéta, stupéfaite :

— La lettre?...

Puis, devant l'étonnement de cette bonne, elle parvint à sourire :

— Ah! oui... Je l'avais oubliée... C'est bien : retournez près de Mademoiselle.

Pour la seconde fois, le passé venait de rentrer dans le jeu! Appuyée de toutes ses forces au dossier, Noémi ne bougeait plus. Tout à coup, la certitude lui était venue que Line n'était pas, qu'elle n'avait jamais été malade!

Alors, ce retour en voiture? mise en scène. Ces défaillances à l'église? cette hâte à se mettre au lit? comédie. Line avait écrit à l'Inconnu pour l'appeler à son secours : Line ne se forgeait qu'un prétexte pour être libre quand il viendrait. Et nous, imbéciles! qui allions donner dans le panneau!

Ah! jugés à cette lumière, comme tous les faits devenaient clairs! Si Line refusait le médecin, c'est qu'il aurait découvert le mensonge! Si Line avait subi sans révolte cette réclusion de trois jours, c'est qu'elle aussi comptait sur le dimanche pour s'évader! Nous avions cru préparer la victoire : nous n'avions oublié qu'une chose, l'adversaire en préparant une autre.

Blême, Noémi me regarda :

— Que faire?

Que pouvait-elle, en effet, incapable d'aller seulement jusqu'à l'entrée pour se barricader contre l'Inconnu qui allait venir?

Elle songeait :

— Appeler Lamare, quand même? faire découvrir par lui la ruse?...

Mais elle doutait du médecin. Oserait-il d'ailleurs révéler la supercherie, en admettant qu'il la vît?

Elle continuait :

— Me faire monter là-haut, dans sa chambre?...

Solution absurde. Installée au chevet de Line, elle ne serait que plus désarmée. Ici, du moins, elle surveillait l'entrée.

Plus elle cherchait, plus elle découvrait son impuissance totale. Une seule issue demeurait : attendre... attendre on ne

sait quoi, un miracle peut-être. Et nous aussi, comme l'horloge, nous attendîmes! Nous avions cessé d'espionner, mais c'était pis. Haletans, nous auscultions la maison, le dehors. Comme c'était le dimanche, beaucoup de gens passaient sur la chaussée. A chaque approche d'un pas, Noémi s'épouvantait. Puis, les pas s'éloignant, nous éprouvions un allégement momentané... et nous recommencions!

Par habitude, les yeux de Noémi s'obstinaient à peser sur moi. C'étaient maintenant des yeux étranges qui me brûlaient, des yeux tels que, m'épuisant à renvoyer leur flamme, j'appelais, moi, le miroir! la venue de l'obscurité!

Dehors, le ciel gris avait pris un air de petit commerçant qui profite de son loisir pour flânocher. De loin en loin, une tête curieuse approchait des barreaux de la fenêtre pour tâcher d'apercevoir Noémi. Ironie des situations : on enviait peut-être la fortune et la paix de la demeure! Puis le crépuscule vint. Pareils aux clous dorés du fauteuil de Noémi, les réverbères piquèrent autour de la place la lézarde des trottoirs. Les pavés sonores redevinrent muets. Nous écoutions toujours...

Plus la nuit s'épaississait, plus nous sentions la nécessité de ne perdre aucun bruit. De même que le soleil du matin fait lever le brouillard, l'ombre faisait monter l'angoisse autour de nous. Nous avions envie d'appeler à l'aide. Le passé, en choisissant ce jeu, pouvait être fier! Désormais nous attendions comme jadis et pour la même cause : une lettre partie. Les circonstances reparaissent : seulement, la victime avait changé de rôle et le bourreau criait grâce!

Cela se prolongea jusqu'à huit heures.

De temps à autre, Élise venait nous informer de l'état de Line. Noémi accueillait ces nouvelles avec un haussement d'épaules. Quand Élise offrit de coucher Noémi, celle-ci refusa : debout, elle avait l'illusion de pouvoir mieux se défendre contre l'ennemi qu'elle ne cessait d'attendre.

A huit heures et demie, nous eûmes une alerte. Quelqu'un, dans le couloir, se dirigeait vers l'entrée. Noémi jeta :

— Est-ce vous, Élise?

C'était elle.

— Vous sortiez?

Très embarrassée, Élise balbutia :

— J'allais prendre un peu l'air.

Sans doute, elle aussi devait avoir un rendez-vous, mais Noémi ne songea pas à lui en faire un reproche.

— Au fait, profitez-en pour passer chez Lamare. Décidément, je désire qu'il vienne demain matin.

— Bien, Madame.

— Ah! reprit Noémi, ce feu aussi est trop violent.

— Je puis mettre des cendres.

— Non, traînez-moi plutôt vers la porte... Là... Je serai tout à fait bien...

Placée ainsi, elle atteignait la serrure et pourrait, quand elle le voudrait, vérifier ce qui se passait dans le couloir : mais, du même coup, je cessai de la voir. Qu'importait d'ailleurs que je la visse ou non? Rien ne comptait plus que les bruits. La maison donnait l'impression d'une halle ouverte où la tempête s'engouffre: tout y paraissait vibrer; pourtant, tout s'y taisait, puisque je distinguais les deux battemens discordans de la pendule et du cœur de Noémi! A nous absorber dans l'unique occupation d'écouter, nous en étions arrivés à perdre le sentiment.

Et puis, voici quelle fut la fin :

Élise était partie, je crois, depuis une demi-heure. Nous n'entendions rien toujours ; nous n'avions rien surpris. Tout à coup, Noémi, prise d'impatience, chercha le pène et entre-bâilla la porte. Un rais de lune fusa sur le parquet. Dans le couloir, l'entrée était ouverte toute grande. Puisque Élise avait fermé en s'en allant, c'est donc que Line avait passé sans être surprise. L'Inconnu était venu, et Line était partie!

Noémi n'eut même pas un soupir. En revanche, agrippée à la serrure, à deux mains, elle tenta de se lever. Prétendait-elle courir à leur poursuite? Voulait-elle se traîner sur la place, fût-ce à plat ventre, et là les appeler à grands cris? Mais à quoi bon chercher, puisque déjà le rais de lune s'effaçait!...

Ensuite une clameur :

— Line!

Ah! je ne me trompe pas! Quelqu'un rentre: Élise ou Line. On a marché, vous dis-je! Les pas ne prennent plus la peine de se dissimuler. Noémi, maintenant, doit savoir si sa fille lui revient!

De nouveau, la clameur s'élève:

— Line!

Mais les pas remontent, le silence reprend.

— Line ! sanglote Noémi, tandis que le passé nous contemple, triomphant.

N'était-ce pas aussi de cette façon que sanglotaient jadis Marcel et Nanette dans le couloir ? Ils pleuraient sur une morte : Noémi pleure sur sa fille qu'elle a vue rentrer et qui a cessé d'être Line !

Pourquoi Line n'est-elle pas restée auprès de l'Inconnu ? Pourquoi refuse-t-elle de répondre à l'appel déchirant ? Je ne sais plus... je n'ose même y penser... Simplement, je sens que l'espionnage vient de s'enfoncer dans l'abîme où s'enfouissent les choses qui ne reviennent pas. Une catastrophe est venue, qui le rend inutile. De grâce ! reposons cette nuit, reposons jusqu'à demain ! Demain seulement, accueillir la certitude qui s'offrira d'elle-même, attendre au moins à demain pour retrouver l'épouvante !...

## V

L'épouvante arriva le lendemain, mais auparavant Noémi dormit !

Elle dormit toute la nuit, sans tressaillir, sans rêver, sans presque respirer, et parce qu'elle dormait ainsi, n'ayant plus à refléter le terrible visage, mais uniquement des formes sans contours et des lueurs sans lumière, je reposai...

Avez-vous songé parfois à ce mystère qu'est le sommeil des hommes ? Chaque soir, bien que leurs mains se crispent pour retenir un temps qui fuit entre leurs doigts comme du sable, les hommes s'endorment, c'est-à-dire consacrent le tiers de leur vie à ne plus vivre. Perpétuels révoltés contre la mort, chaque soir, ils s'enfoncent avec délices dans la mort elle-même comme dans une patrie retrouvée !

Devant Noémi ainsi terrassée, j'éprouvai une sorte de stupeur. Je me demandais : « Où est son âme ? » Pour la première fois aussi, je soupçonnais que le monde est une chose infiniment compliquée et très secrète.

Jusqu'alors, j'avais cru le refléter tout entier. Je m'enorgueillissais de rendre non seulement ses formes sensibles, mais d'autres, faites de radiations subtiles et qui, échappant aux vivans, me renseignaient sur eux. A ce moment, je ne voyais

plus l'âme de Noémi : elle s'était enfuie. Où ? je l'ignore. Peut-être vers ces lieux inconnus d'où l'on tire la vie, vers cet univers invisible que nous, les choses, ne connaîtrons jamais, bien que nous le frôlions à tout instant, — si proche qu'on semble n'être séparé de lui que par un rideau mince, si lointain qu'on doute qu'il existe...

Donc, l'âme de Noémi s'était enfuie, et du même coup, celle de la maison paraissait évadée. La veille, une tempête ébranlait les murailles : bien qu'il n'y eût pas de vent, j'avais cru entendre des portes battre : cette nuit-là, plus rien, l'évanouissement dans le silence... Je ne me rappelle qu'une impression analogue. C'était au jour lointain où l'on me transporta de Murano à Venise. Il faisait nuit aussi. La gondole glissait sans secousse, et seul un petit clapotis d'eau bruissait à la quille, comme si, encore trop chargés de bruit, nous en jetions un peu dans la lagune avec chaque coup de rame.

Cependant, au dehors, le cours des choses n'avait pas changé. Quand l'aube parut, je retrouvai le brouillard, les chiffonniers, les carrioles de laitiers, les ombres pieuses qui trottinent vers Saint-Michel. Eux ne se souciaient ni de ce grand repos, ni de nos attentes. De même, la mer bat les rives d'une île sans rien connaître de ceux qui l'habitent. Qu'importait d'ailleurs que la vie roulât au large, ignorant notre halte ; abritée par la façade comme au creux d'une falaise, Noémi dormait toujours.

Tout à coup, la porte s'ouvrit et Line parut. Il devait être six heures et demie ou à peu près.

Bien que Line s'efforçât de ne faire aucun bruit, simplement parce qu'elle était présente, j'eus la sensation qu'un doigt touchait Noémi, et celle-ci ouvrit les yeux.

Il n'y eut ensuite, dans le regard qu'échangèrent les deux femmes, ni trouble, ni surprise. Seulement, je compris que pour elles le long intervalle de la nuit venait de s'abolir. En même temps qu'elles se retrouvaient, elles avaient l'impression de ne s'être pas quittées. Les mots qui allaient venir ne pouvaient déjà plus être que la suite d'autres mots déjà prononcés. Si le destin avait exigé qu'on les reportât jusqu'à cette heure, c'était sans doute pour qu'ils sonnassent mieux ou encore pour ménager les forces de ceux qui devraient les accueillir.

Et ce fut Line qui parla, la première, sans détours hypocrites, d'un ton où nulle émotion ne se laissait découvrir; pour-

tant, malgré sa volonté de ne rien trahir d'elle-même, comme elle martelait une à une les syllabes!

— Je vous demande pardon, maman, de vous déranger si tôt : mais je tenais à vous annoncer sans retard que, réflexion faite, j'accepterais volontiers d'épouser Juste Pichereau.

A cette nouvelle inattendue, les yeux de Noémi ne furent traversés par aucune lueur. Ils demeuraient fixés sur moi, mais certainement ne me voyaient pas. Line poursuivit :

— Croyez-vous que, malgré mon refus, Juste soit encore dans les mêmes dispositions ? S'il en était ainsi, je serais heureuse que tout fût conclu aussi prochainement que possible.

Noémi ne répondant rien, la voix de Line trembla soudain. J'y devinai un abîme d'inquiétude.

— Vous ne doutez pas de Juste, je suppose ?

Cette fois, Noémi fit un geste incertain qui semblait dire : « Il n'est pas temps de s'occuper de cela ; » puis, brusquement :

— Et l'autre ? demanda-t-elle si bas qu'on l'entendait à peine.

— L'autre ? répéta Line.

Elle était maintenant près du lit, les deux mains accrochées au dossier d'une chaise. Elle ne faisait aucun mouvement, mais j'étais sûr que la volonté seule l'empêchait de tomber.

— Oui, l'autre... ton amant...

Si l'Inconnu avait été présent, l'accent de Noémi l'aurait souffleté. Line baissa les yeux. Un rictus douloureux tordit sa bouche :

— Il faut admettre, maman, que si j'ai cru aimer, ce n'était pas bien sérieux, puisque je vous exprime précisément mon désir d'accomplir aussitôt que possible le projet qui vous est cher.

— Est-ce pour lui en faire part que tu l'as rejoint hier soir ?

Line secoua la tête :

— Non.

— C'était bien lui pourtant qui t'attendait ?

Line affirma bravement :

— C'était lui.

— Alors, que voulait-il ?

— Oh! maman, c'est déjà du passé : permettez-moi de l'oublier... tout entier.

Jusqu'alors, elles s'étaient exprimées, je le répète, à voix basse. Un témoin qui les aurait surveillées de loin, aurait pu croire qu'elles agitaient des sujets indifférens, ménage, santé,

tout enfin excepté cela qui, depuis deux mois, bouleversait leurs existences.

A ce moment seulement, Noémi eut une première exclamation, encore très sourde, mais où passa le reflet des flammes qui la dévoraient.

— Oublier le passé ! C'est vite dit !... Pas avant que je ne l'aie connu, je pense ? Tu n'es descendue d'ailleurs que pour me le raconter !

Je crus saisir une révolte de Line.

— A quoi bon, puisqu'il n'est plus ? murmura-t-elle. Ce serait une peine cruelle et... superflue.

— Qui me prouve justement qu'il ne soit plus ?

Et Noémi se passa les deux mains sur le front. On aurait dit qu'elle tentait d'arrêter par ce geste la troupe confuse de ses pensées. Jamais elle n'avait eu de façon plus aiguë l'intuition que des paroles choisies dépendraient la confiance de Line ou le naufrage définitif de leur union.

— Voyons, reprit-elle, écoute-moi bien... Essayons de rester calmes, l'une et l'autre ; essayons aussi de parler clair, car l'heure est venue. Depuis six semaines, tu as dû sentir, il est impossible que tu n'aies pas senti quelle contrainte nous écrase ! Pour la première fois, nous venons de vivre en ennemies, surveillant nos gestes, à l'affût toutes deux et brûlant de nous interroger en restant bouche close ! Eh bien ! cela doit finir ! Toi et moi sommes lasses de silence. Abattons la muraille ! Quoi qu'il y ait eu, il faut, je veux que tu me le dises ! Rassure-toi, d'ailleurs ; je sais déjà beaucoup de choses, j'en soupçonne encore plus. Rien ne me surprendra...

Prodige des illusions humaines ! Elle affirmait cela en toute sincérité. On ne doute jamais d'avoir fait le tour d'une catastrophe.

Têtue, Line répéta :

— A quoi bon ?

Noémi lui saisit le bras et l'obligeant à se rapprocher du lit :

— Écoute encore... Il est bien vrai que j'ai toujours souhaité de te voir épouser Juste, que même, jusqu'à ces derniers jours, j'avais compté que tu reviendrais à lui. Mais, auparavant, je veux te convaincre... il faut que tu comprennes que j'ai toujours été disposée à m'incliner devant un bonheur différent. En ce moment encore, prouve-moi que ta destinée est

ailleurs, qu'ailleurs seulement tu trouveras la félicité que j'ai rêvée pour toi, d'avance j'y donne mon consentement. Cependant, faut-il que je sache quel est ton choix, et comment le savoir, si tu ne parles pas ?

— Mais, maman, je viens de vous le dire, c'est Juste que j'ai choisi.

— Allons donc! Qui m'assure que tu ne te leurres pas, et qu'une décision aussi imprévue ne résulte pas d'un coup de tête ou d'une déception passagère?

Involontairement, le regard de Noémi devint dur :

— Tu as aimé ailleurs. Tu aimes encore... Alors, pourquoi renoncer à cet amour? Tu n'as pas le droit de manquer de loyauté envers toi-même... ni envers Juste.

— Je ne vois pas ce que Juste...

Sans laisser à Line le temps d'achever, Noémi interrompit :

— Tu ne vois pas? Cela seul suffirait à prouver, si j'en doutais, que ce passé, si jalousement caché, existe plus que jamais. D'ailleurs, tu n'oses même pas me regarder! Rien qu'à ton attitude, je devine, je suis sûre que l'autre n'a pas cessé de te tenir. Tu l'adores, te dis-je! Et tu voudrais dans ces conditions, épouser Juste? Ah! non, assez de victimes, déjà. Moi vivante, cela ne sera pas. Juste s'est remis entre mes mains : je me charge de le défendre!

Line se détachant de l'étreinte, recula :

— Même contre moi? Prenez garde, maman, de choisir entre lui et votre enfant.

— Choisir! On ne choisit pas, quand on se heurte à l'inconnu!

— Où le voyez-vous? Serait-ce par hasard chez les Pichereau?

— Et l'autre? Qu'en fais-tu? l'autre, dont je ne vois rien; l'autre qui, à cette minute même, te condamne au silence! Ah! l'autre! Où se cache-t-il? Ne pas même connaître son nom! Dès que je pense à lui, tout devient obscur, je tremble de trébucher... Tu ne réponds toujours pas? Soit. Ne t'étonne pas si, à mon tour, je m'obstine également, et refuse d'écrire à Juste!

Line recula encore. Une pâleur terreuse semblait couvrir ses joues d'une couche de cendres.

— Maman, murmura-t-elle, ce ne peut pas être votre dernier mot!

— Lequel attends-tu donc ?

— Vous n'allez pas m'abandonner !

— Le seras-tu jamais , puisque l'autre te reste ?

— Encore !

— Évidemment !... Surtout, plus de comédies comme hier, quand tu le rappelleras : inutile de feindre une maladie !

Un cri interrompit Noémi :

— Vous avez cru !...

Cette fois, Line venait d'éclater d'un rire nerveux. Elle riait par saccades, comme on a le hoquet. En même temps, une telle stupeur figeait ses traits que Noémi la contempla, interdite. Déjà, le rire sombrait.

— Et moi, continuait Line, qui m'imaginais qu'au seul aspect de mon visage, on devinait ! Vraiment, ce n'était pas la peine de tant nous examiner, pour en arriver là !

— Deviner ? Que veux-tu dire ?

Le cœur tordu par une nouvelle angoisse, Noémi s'était redressée. Elle continuait de regarder Line. Depuis si longtemps qu'elle guettait les pensées, elle avait fini par oublier le visage. Tout à coup, elle l'apercevait.

Non, Line ne mentait pas. Line était vraiment malade. Misère ! A quoi avaient donc servi nos semaines d'espionnage, puisque nous n'avions pas même découvert cela ! Tout d'un coup, vous dis-je, Noémi apercevait ce qu'elle n'avait jamais aperçu : le vieillissement, la jeunesse partie, la peau gravée de rides comme sous la morsure d'un acide, le nez devenu mince, et la taille ployée, et les cernes bleus soulignant les paupières... Que Line fût atteinte, cela éclatait : on ne s'étonnait que de la trouver encore debout ; on tremblait qu'elle ne pût continuer.

Ressaisie par l'instinct maternel, Noémi reprit d'une voix haletante :

— C'est vrai ! Tu as mauvaise mine ! Et moi qui ne le remarquais pas ! Mais qu'as-tu ? Ah ! cette fois, tu ne te tairas plus ? Il ne s'agit que de toi seule. J'ai besoin de savoir !

Muette, Line inclina de nouveau la tête.

— Line, tu ne vas pas me laisser ainsi m'affoler ! Dire qu'hier je t'avais accusée !... Ces yeux creux, cette pâleur... Songe que je voudrais donner ma vie pour toi et que je suis là, impuissante, désarmée...

En même temps, Noémi s'était tournée vers moi, elle semblait me prendre à témoin. Elle avait l'air de me dire : « Pourquoi ne m'as-tu pas avertie ? » On aurait cru qu'elle reprochait à tout ce qui était là de ne pas s'unir à elle pour vaincre ce nouveau mutisme mille fois plus suppliant que le précédent.

Soudain, sa figure s'illumina :

— Lamare !

En guise de réponse, je venais de montrer là-bas, sur la place, le médecin qui, paisible, se rendait à la maison, ainsi qu'on le lui avait fait dire par Élise. Tirée violemment de son immobilité, Line se tourna vers la fenêtre et répéta d'un ton rauque :

— Lamare !... Est-ce vous qui l'aviez demandé ?

— Oui : lui, du moins, va me tirer d'inquiétude !

Comme soulevée par une irrésistible marée, Line s'était rapprochée du lit. Je la vis s'abattre auprès du chevet. Une peur indicible creusait son visage. Elle se pencha vers Noémi.

— Qu'as-tu ? demanda celle-ci, épouvantée.

Line avait saisi la main de sa mère.

— Maman, ne laissez pas entrer cet homme !

— Line, quelle nouvelle folie te prend ?

— Maman, gardez-vous-en !

— Pourquoi ?...

— Pour vous comme pour moi, qu'on lui refuse la porte !

— Pourquoi ?...

Mais déjà l'interrogation devenait plus incertaine, car la chose, l'horrible chose venait de paraître dans les yeux qui continuaient de se fouiller. Le silence se décidait à parler. Plus d'obstacles, le mur qui s'effondre derrière le front de Line, l'abîme qui se découvre...

Noémi battit l'air de ses mains tremblantes :

— Line ! ce n'est pas vrai !

Point de réponse.

— Line ! jure-moi que je me suis trompée !

Toujours point de réponse.

— Line ! c'est un jeu atroce. Ce que je suppose est insensé. Je me refuse à te croire !...

Puis un gémissement :

— Malheureuse ! tu es enceinte !

Enfin, plus rien, toujours le silence de Line, ce silence qui

avoue tout, qui accepte tout... et les pas de Lamare, un petit bruit de trottinement qui grossit... Comment cet homme pourrait-il se douter qu'avec lui le destin est venu? Il ne songe probablement qu'à se garer du brouillard, à liquider très vite sa corvée; ou encore, il suppute le gain de la journée qui commence. En tout cas, il se croit parfaitement seul dans sa vie égoïste, et c'est par lui, pourtant, que nous touchons le fond! Par lui, à cause de lui, la maison vient de sombrer. Noémi avait annoncé que rien ne devait la surprendre : allons! nous étions déjà loin de cette heure!

D'ailleurs, l'écrasement ne dura pas. Est-ce que la réalité nous laissait du temps? La cloche retentit. Aussitôt, galvanisée par la nécessité, Noémi appela de toutes ses forces :

— Élise!

Pour l'honneur du nom, pour le salut de la maison, il fallait coûte que coûte rester seuls, comme Line l'exigeait.

— Madame m'a appelée?

— Voici le docteur : dites-lui que Mademoiselle est tout à fait remise.

— Bien, Madame.

— Surtout, s'il veut entrer, ajoutez que ce sera pour un autre jour : nous ne sommes pas habillées. A aucun prix, je ne veux le recevoir.

— Bien, Madame.

Elle a dit : « Nous ne sommes pas habillées, » parce qu'elle sent déjà qu'il sera nécessaire désormais de donner des raisons. Celle-ci est absurde. Du moins, le danger est écarté : Lamare n'examinera pas Line.

Cependant, à côté, le colloque se prolonge, interminable. Pourquoi ces propos qui s'éternisent? Je distingue la voix du médecin :

— Puisqu'on m'a fait venir, je compterai la visite.

Ah! s'il savait de quel prix Noémi et Line l'ont payée par avance! Mais il ne sait pas... Les hommes ne savent jamais. Ils font comme les navires et suivent leur route sans se soucier du sillage. Heureusement, le battant retombe, le bruit des pas reprend, insouciant et fluet. Il décroît peu à peu, se fond dans les bruits de la ville, et de nouveau le silence s'abat sur nous, un silence tel qu'on n'en peut trouver que dans les chambres mortuaires : seulement, les morts ici sont des vivans

pareils à des effigies de pierre et dont pourtant la face rigide clame la terreur!

Soudain, une phrase dite à voix basse. On aurait pu croire qu'elle était prononcée derrière un matelas d'eau, bien que chacun de ses mots restât d'une netteté prodigieuse. Noémi commandait :

— Quel qu'il soit, tu épouseras cet homme!

Une autre voix, également basse, articula :

— Non.

Une rougeur violente enflamma les joues de Noémi.

— Quand ce serait un portefaix...

— Oh! maman, pas d'insultes! Si j'ai offert d'accepter Juste, ce n'est pas que mon amant soit indigne de moi : c'est qu'il ne *peut* pas m'épouser.

— Dis plutôt qu'il ne *veut* pas!

— Il est marié.

— Et tu le savais!

Line eut une brève hésitation.

— Allons donc! Si bas que tu aies roulé, il était impossible que ce ne fût pas au moins avec l'excuse d'une promesse!

— Vous vous trompez : je ne l'ai jamais interrogé.

— Cependant, c'est bien hier, n'est-ce pas, que pour la première fois tu lui as avoué ton état, hier aussi qu'il t'a parlé?...

Un geste d'acquiescement lassé...

— Et voilà l'être abject auquel tu t'es livrée! Tant que tu étais de la chair à plaisir, il te gardait : l'enfant paraît, il invente un prétexte et s'enfuit!

Line, cette fois, avait eu un haut-le-corps :

— Je répète, maman, qu'il est marié, et que j'en suis sûre!

— Et moi, je suis sûre qu'il a menti. Va le chercher!

— Il est parti.

— Autre mensonge. Va le chercher : tu le trouveras!

— Maman, sur quoi voulez-vous que je vous jure qu'il est parti?

— Ne jure pas : tu ferais comme lui. Tu mentirais aussi!

Et Noémi se tordit les mains :

— Ah! ce mensonge! cette boue! Avoir mis en toi tant de rêves et en arriver là! Pouah!...

Mais loin d'abattre Line, on eût dit que chaque cri de Noémi ne servait plus qu'à lui faire redresser la tête. Au dernier, ses yeux flambèrent.

— Qu'importe ! si je ne regrette rien !...

— Misérable ! tu ne sais plus ce que tu dis !

Elle s'exaltait maintenant, n'ayant plus conscience de parler devant sa mère :

— Qu'importe, si j'ai eu trois mois d'une félicité que le paradis même ne pourrait égaler !

— Tais-toi ! tais-toi ! continuait Noémi éperdue.

Line eut un geste de défi. A ce moment, je compris qu'elle mesurait, du haut de son amour perdu, la maison, son honneur, et toutes les conventions misérables auxquelles on avait prétendu la sacrifier :

— Me taire ? Il n'est plus temps ! Tout à l'heure, je l'ai voulu et vous ne me le pardonniez pas ! L'heure est venue, c'est vous-même qui l'affirmiez ! Moi aussi, je suis lasse de sentir mes pensées traquées comme un gibier, lasse des fausses pudeurs qui nous ravalent : qu'au moins une fois, on me voie tout entière ! Oui, j'ai aimé, j'aime encore, j'aimerai toujours et de toute mon âme ! Le nom de mon amant ? Ce qu'il faisait ? D'où il venait ? Je ne le dirai jamais, puisqu'il est parti et ne reviendra pas. Pourquoi il m'a trompée en ne m'avouant pas sa situation dès le premier jour ? je ne sais plus, je ne veux même pas me le demander, parce que je lui pardonne ! Enfin, ce qui suivra ? Je m'en moque ! Ma vie pour les heures que j'ai eues par lui, grâce à lui ! Je l'aime, vous dis-je, même infidèle ! Je l'aimerais criminel ! Quant au monde... Ah ! le monde ! Qu'est-ce que cela peut bien lui faire ! En quoi cela le regarde-t-il ? Est-ce lui qui vit pour moi ? Si je me suis offerte tout à l'heure à couvrir ce prétendu désastre en épousant Juste, si je m'y offre encore, ce n'était que pour vous, maman, rien que pour vous ! mais, moi, ce que cela m'est égal ! Décidez ce qui vous plaira, rappelez ces Pichereau, chassez-moi : j'obéirai. Où que je sois, quoi que je devienne, mon cœur est comble : je ne puis plus être seule ; j'ai le passé ; il suffira bien pour me faire vivre !

— Va-t'en ! cria Noémi d'une voix qui expirait, je ne peux plus t'entendre.

Line n'eut aucun tressaillement. Elle semblait devenue un automate.

— Faut-il comprendre que je doive tout de suite quitter la maison ?

Noémi répéta :

— Va-t'en ! Cache-toi dans ta chambre... je te dirai plus tard...

— Comme vous voudrez. J'attendrai là-haut ce que vous aurez décidé.

Et Line recula vers la porte, mais sans cesser de regarder sa mère. Rien qu'à cette façon de s'en aller, on pouvait deviner par quel effort prodigieux elle faisait face à l'effroyable chute du rêve qu'elle venait cependant de proclamer intangible. A mesure qu'elle s'éloignait du lit, la lumière l'atteignait de biais, sculptant son masque : et je crus alors que l'effroi tentait de se dépasser lui-même...

Vous le rappelez-vous ? Deux fois déjà, grâce à un jeu de lampe, Noémi et moi avions été frappés d'une ressemblance fortuite entre Line et son père. Or, à ce moment, le grand jour mettait devant nous Marcel Clerabault ! C'était lui, son allure, sa façon de courber légèrement le dos, son air d'entêtement et de chagrin. C'était lui, en robe de chambre, reculant à pas feutrés, tel que Noémi l'avait vu, le soir de la découverte des lettres, quand il quitta la cuisine...

Épouvantée, Noémi se rejeta sur l'oreiller. Elle voulut crier : aucun son ne sortit de sa gorge. Elle ne pouvait plus que regarder le fantôme, et je lus, *sur le visage*, qu'en même temps, pareille à une trombe, la justice venait de s'abattre ici.

Enfin ! cette femme avait compris ! C'était Line, l'holocauste choisi par le passé ! Ce n'était pas condamner la victime qu'il fallait, mais au contraire l'abriter de son mieux contre l'épouvante de l'heure... Les bras tendus, Noémi voulut rappeler sa fille : mais Line ou plutôt Clerabault étaient déjà sortis.

Nous n'avons d'ailleurs jamais revu Marcel Clerabault : sans doute il était parti content !

ÉDOUARD ESTAUNIÉ.

(*La cinquième partie au prochain numéro.*)

# LA
# CAMPAGNE CONTRE LA PATRIE

## L'INSTRUMENT. — LA DOCTRINE. — L'APPLICATION

Les mutineries qui ont éclaté à Toul, à Mâcon et à Rodez au lendemain de la décision du gouvernement de maintenir la classe sous les drapeaux, ont révélé, dans un raccourci saisissant, l'action tenace et pénétrante exercée sur l'armée par des organisations mal connues, dont le public ignore en général la puissance et parfois l'existence même. La propagande antimilitariste et antipatriotique apparaît en effet aux esprits sains et aux cœurs droits comme si monstrueuse qu'on se refuse à croire que des Français, groupés à l'abri de la loi, puissent la concevoir et la poursuivre.

C'est le cas cependant, et, dès lors que le mal existe, la première condition pour le combattre avec succès est de le connaître avec clarté. Quelle est présentement l'organisation antimilitariste? Quelle doctrine professe-t-elle? Comment s'exerce son détestable apostolat? Ce sont des questions qu'aucun Français, à l'heure où nous sommes, n'a le droit de négliger.

Tous les textes cités dans cette étude ont été publiés par les groupemens anarchistes et syndicalistes dans leurs journaux respectifs *(Père Peinard, Voix du Peuple, Libertaire, Humanité, Guerre Sociale, Bataille Syndicaliste)*, sans parler des feuilles spéciales de certains syndicats que nous avons également dépouillées. On consultera avec profit aussi le *Manuel du Soldat*,

publié par la Confédération Générale du Travail et le *Congrès anarchiste d'Amsterdam*, édité en 1908 par la *Publication sociale*. Il faut se reporter enfin aux décisions des congrès : elles figurent dans les mêmes journaux.

### I. — L'INSTRUMENT

L'instrument de la campagne contre la patrie est une organisation ouvrière menée par des anarchistes.

De 1880 à 1895, une telle collaboration n'eût pas été possible. Au Congrès du Havre en 1880, le divorce était en effet devenu définitif entre les anarchistes et les socialistes, divisés par la question de l'action électorale. En 1893, le Congrès socialiste international de Zurich, maintenant les décisions de 1880, prononça l'exclusion des groupemens qui ne reconnaissaient pas la nécessité de l'action politique, c'est-à-dire l'exclusion des anarchistes, dont, à la même époque, des attentats répétés affirmaient la doctrine de propagande par le fait. C'est de cette propagande que, par un curieux détour, sortit le rapprochement du socialisme et de l'anarchie.

Les lois répressives votées contre les anarchistes en 1894 leur avaient donné à réfléchir. Des textes nouveaux les menaçaient : ils résolurent contre un texte de se couvrir d'un autre et, motivant l'évolution que leur suggérait la prudence par le désir de faire « œuvre utile, » de demander à la loi de 1884 sur les syndicats l'abri dont les privait la loi de 1894 contre les menées anarchistes. Dès ce moment le syndicalisme les attire. Il faut, disent-ils, « prendre solidement pied dans les syndicats corporatifs, de façon à les faire verser du côté libertaire et prendre ainsi la direction du mouvement révolutionnaire ouvrier. »

Un article de M. Pouget dans *le Père Peinard* (1894) révèle la tactique : « Un endroit où il y a de la riche besogne pour les camarades à la redresse, c'est à la Chambre syndicale de leur corporation. Là on ne peut pas leur chercher pouille. Les syndicales sont encore permises. Elles ne sont pas, à l'instar des groupes anarchos, considérées comme des associations de malfaiteurs. »

Voilà le grand mot lâché : le syndicalisme sera à la fois un passeport et un instrument. Sans doute on orne de raisons théoriques cette évolution pratique. Un anarchiste dira au Congrès d'Amsterdam de 1907 : « C'est vers 1895 que nombre

d'anarchistes français, s'apercevant enfin que la philosophie ne suffit pas pour faire la révolution, entrèrent dans le mouvement ouvrier... Fernand Pelloutier fut l'homme qui incarna le mieux à cette époque cette évolution des anarchistes. Il y a aujourd'hui dans le Comité de la C. G. T. un certain nombre d'anarchistes. Ils n'ont pas peu contribué à entraîner le mouvement ouvrier dans la voie révolutionnaire et à populariser l'idée de l'action directe. » En réalité, il s'agit pour les anarchistes de s'assurer d'une part des troupes, d'autre part l'impunité.

Le succès d'ailleurs est rapide. Que voit-on au Congrès socialiste international de Londres de 1896, continuateur du Congrès de Zurich de 1893, qui avait exclu les anarchistes? La réapparition des anarchistes les plus notoires sous une fausse barbe syndicaliste. MM. Jean Grave et Malato y représentent les métallurgistes d'Amiens, M. Pouget ceux de Beauvais et les ardoisiers de Trélazé, M. Tortelier les menuisiers de la Seine, M. Guérineau les polisseurs sur métaux de Paris. Certains syndicalistes s'en émeuvent et essayent de réagir. Mais déjà l'influence anarchiste l'emporte, et c'est sous cette influence que va se constituer la Confédération Générale du Travail.

En 1897, au Congrès de Toulouse, qui préconise et fait adopter la tactique du sabotage et du boycottage? MM. Pouget et Delassalle, deux anarchistes. La même année, un journal ouvrier, *la Voix du Peuple*, est créé. A qui en confie-t-on la direction? A l'anarchiste Pouget. Dès lors, la partie est gagnée. M. Pouget, déjà directeur du journal, devient secrétaire adjoint de la C. G. T. Il s'y retrouve avec ses anciens camarades anarchistes de 1892, MM. Yvetot, Desplanques, Lenoir, Bousquet, etc. Le Congrès de Bourges de 1904 marque l'écrasement des syndicats réformistes (378 voix) par les syndicats à tendances anarchistes (830 voix). Si bien qu'en 1907 le Congrès anarchiste international d'Amsterdam peut proclamer la victoire de la méthode adoptée sept ans plus tôt.

Au cours des débats de ce congrès, M. Dunois, aujourd'hui rédacteur à *l'Humanité*, s'écrie : « Le mouvement ouvrier nous offre un champ d'action à peu près illimité. Tandis que nos groupemens anarchistes, petites chapelles où ne pénètrent que les fidèles, ne peuvent espérer grossir indéfiniment leurs effectifs, l'organisation syndicale, elle, ne désespère pas d'arriver à réunir dans ses cadres souples et mobiles le prolétariat tout

entier. C'est à l'union ouvrière qu'est notre place d'anarchistes et là seulement. » Il ajoute : « Notre rôle à nous anarchistes, c'est d'être toujours aux côtés du prolétariat militant organisé dans les syndicats pour y propager nos méthodes d'action directe. » Ou encore : « Je le répète : il faut que les anarchistes aillent dans les unions ouvrières d'abord pour y faire de la propagande anarchiste, ensuite parce que c'est le seul moyen pour nous d'avoir à notre disposition des groupes capables de prendre en mains la direction de la production. » Une motion votée par 36 voix contre 6 porte : « Pour la réalisation de la grève générale, la pénétration des syndicats par l'idéal anarchique doit être considérée comme indispensable. »

Pour se rendre plus capables d'exercer cette action directrice, les anarchistes se préoccupent de fortifier leur organisation propre. M. Amédée Dunois dit au Congrès d'Amsterdam : « La propagande individuelle a donné des résultats fort appréciables jadis. Mais il faut bien avouer qu'il n'en est plus de même aujourd'hui. » Le même orateur ajoute : « Le syndicalisme, l'antimilitarisme ont pris chez nous la première place. » Et le congrès vote une motion où on lit : « Les anarchistes réunis à Amsterdam le 27 août 1907, considérant que les idées d'anarchie et d'organisation, loin d'être incompatibles, se complètent et s'éclairent l'une l'autre... que l'organisation des forces militantes assurerait à la propagande un essor nouveau et ne pourrait que hâter la pénétration dans la classe ouvrière des idées de fédéralisme et de révolution, sont d'avis que les camarades de tous les pays mettent à l'ordre du jour la création de groupes anarchistes et la fédération des groupes déjà créés. »

La création de ces groupes anarchistes commence immédiatement. C'est d'abord, en 1904, l'Association internationale antimilitariste ; puis la Fédération anarchiste qui, fondée en 1909, devient en 1912 la Fédération communiste révolutionnaire. Cette fédération, dans son congrès d'avril 1909, « recommande aux camarades ouvriers et fonctionnaires de participer au mouvement syndical et d'y soutenir seulement telles formes de l'action directe, — grève, boycottage, sabotage, antimilitarisme, antipatriotisme, — qui portent en elles-mêmes un caractère révolutionnaire, etc. » Elle a créé 54 groupemens et une revue mensuelle : *le Mouvement anarchiste*. Elle groupe également les jeunesses libertaires et adhère aux fédérations anar-

chistes d'Allemagne, d'Italie et d'Espagne. Elle participe à toutes les manifestations antimilitaristes, antipatriotiques ou autres. Elle publie un *Manuel révolutionnaire* donnant des recettes de bombes et d'engins explosifs. Deux autres groupemens anarchistes antimilitaristes, le Comité de Défense sociale fondé en 1905, avec une commission exécutive de 12 membres et 36 groupes provinciaux, et le groupe des Libérés des Bagnes militaires, fondé en 1910 par l'ancien disciplinaire Aubin, complètent les cadres de l'anarchie.

Mais, à côté des cadres, il faut des agens d'exécution, M. Dunois l'avait dit au Congrès d'Amsterdam : « Toute révolution s'accompagne nécessairement d'actes qui, par leur caractère en quelque sorte technique, ne peuvent être le fait que d'un petit nombre, de la fraction la plus hardie et la plus instruite du prolétariat en mouvement. » L'*Organisation de combat* sera cette armée permanente de l'anarchie. Elle fête sa naissance à Rambouillet le 12 août 1909. Elle a des filiales en province. Elle envoie à ses adhérens des instructions secrètes pour le sabotage des lignes télégraphiques, des avis sur la façon de se créer un alibi.

Enfin comme éclaireurs et délégués actifs de l'organisation de combat, voici les *Jeunes Gardes révolutionnaires*, institués en 1911 avec un comité exécutif, dont l'anarchiste Almereyda est le secrétaire général. Les Jeunes Gardes sont composés d'équipes de dix hommes « armés à la moderne, » c'est-à-dire de brownings, avec le mot d'ordre : « Sus à la police ! » On retrouve, depuis lors, les Jeunes Gardes dans toutes les manifestations violentes. Le journal *la Guerre sociale* est le moniteur de leurs exploits. « L'agent, écrit-il le 1er mai 1911, s'arrête net, porte les mains à son visage et chancelle. C'est le jonc d'un jeune garde qui, manié d'une main énergique, a porté. » Ainsi les anarchistes encadrés et mobilisés sont prêts à entraîner et à diriger les forces ouvrières dont ils ont, dès 1907, annoncé comme certaine la conquête. Ces forces ouvrières, que sont-elles, et que valent-elles?

Lorsque la loi de 1884 eut autorisé la constitution des syndicats et des unions de syndicats, les ouvriers usèrent du droit nouveau qui leur était conféré, soit pour former des syndicats de métiers différens dans une même ville (Bourses du travail), soit pour constituer dans toute la France ou dans de vastes régions des syndicats d'un même métier (Fédérations). Au

Congrès de Limoges (1892), sous l'impulsion de l'anarchiste Pelloutier, les Bourses du travail se fédérèrent sous le nom de Fédération des Bourses. En même temps, les fédérations de métiers se groupèrent, d'abord sous le nom de *Fédération des Syndicats et groupes ouvriers corporatifs de France*, puis sous celui de *Conseil ouvrier national*, enfin sous celui de *Confédération Générale du Travail.*

Entre ces deux organisations, Fédération des Bourses et Confédération Générale, rapprochant les mêmes cellules syndicales, il y eut alors une période de conflit et de crise. On essaya divers replâtrages, notamment au Congrès de Toulouse de 1897. Mais en 1898, au Congrès de Rennes, le divorce fut consommé, bien que, dès lors, sous l'action des anarchistes, les deux organisations travaillassent l'une et l'autre pour la grève générale révolutionnaire. C'est seulement en 1902, sous l'influence directrice de M. Griffuelhes, adepte et continuateur de M. Pelloutier, que les sœurs ennemies, sentant le mal qu'elles se faisaient l'une à l'autre, décidèrent de se réconcilier et de sceller l'unité ouvrière.

La base de cette charte était la division de la C. G. T. en deux sections, — union des fédérations nationales ou régionales d'industrie ou de métiers et des syndicats isolés; fédération des Bourses du travail. En 1904, l'unité fut encore renforcée par une décision du comité confédéral décidant que tout syndicat devrait être affilié à la fois à une Fédération et à une Bourse, c'est-à-dire à une union régionale ou nationale et à une union locale. La C. G. T., ainsi consolidée, se divise en deux sections (Fédérations et Bourses) répondant aux deux élémens qui la constituent. Ellle a un secrétaire général, deux secrétaires et deux trésoriers payés chacun 300 francs par mois. Les désignations des secrétaires et des commissaires sont enregistrées au jour le jour par *l'Humanité* et *la Bataille Syndicaliste.*

La C. G. T. constitue des commissions, commission du journal *la Voix du peuple*, commission de la grève générale, commission de contrôle, commission des conflits, commission de la maison des fédérations, commission de la semaine anglaise et, depuis le 25 février dernier, commission contre la loi de trois ans. Elle compte, sur 900 000 syndiqués existant en France, 600 000 affiliés, dont 450 000 paient régulièrement leur cotisation. Le nombre des syndicats adhérens est de 2900 environ,

répartis entre 56 fédérations de métiers et 153 Bourses du travail. Sur 10 000 000 de travailleurs, ce n'est qu'une minorité. Mais c'est une minorité agissante.

Pour compléter ce tableau sommaire de l'organisation ouvrière, rappelons que la Fédération des Bourses (1re section de la C. G. T.) a réussi depuis 1901 à constituer des unions locales de syndicats qui sont ses correspondans, et depuis 1912 des unions départementales, qui sont ses cadres. Dans cette Fédération, une place spéciale revient à la Bourse du Travail de Paris, dont la création a été décidée par le Conseil municipal en 1886. Elle comprend tous les syndicats légalement formés. Mais, à côté d'elle, s'est constitué, sous le nom d'*Union des Syndicats de la Seine*, le groupement des syndicats révolutionnaires, qui a organisé les manifestations antimilitaristes et antipatriotiques des dernières années (1). Enfin à ces organisations syndicales se rattachent des « Jeunesses syndicalistes » fédérées, qui groupent les jeunes gens non encore syndiqués et préparent le recrutement futur des syndicats. On en peut rapprocher aussi les Jeunesses socialistes créées par les parlementaires du Parti socialiste unifié.

Cette organisation ouvrière était le but visé par les anarchistes. Ce but, ils l'ont atteint. Feuilletez les listes de la C. G. T. et de ses commissions. Consultez celles des organisations anarchistes : vous trouvez les mêmes noms et la mainmise des anarchistes sur les syndicats apparaît en pleine lumière. Nous avons cité déjà M. Pouget, vieil anarchiste, condamné dès 1883 pour pillage à main armée, fondateur de la C. G. T. et délégué par elle à la direction de *la Voix du Peuple*. Voici M. Thuillier, secrétaire du Comité de Défense sociale et de la Fédération communiste révolutionnaire (F. C. R.) et en même temps membre de la commission des grèves de la C. G. T. D'autres membres des organisations anarchistes occupent d'importantes fonctions syndicales : c'est M. Bled, membre de la Fédération communiste révolutionnaire et secrétaire de l'Union des Syndicats de la Seine ; M. Verliac, membre de la Fédération communiste révolutionnaire et secrétaire de l'Union des Métaux ; M. Sené, membre de la Fédération communiste révolutionnaire, rédacteur au *Libertaire* et membre de la commission du journal à la

(1) Cf. *Bulletin officiel du Conseil municipal, passim.*

C. G. T. ; M. Monatte, membre de la même commission et anarchiste de vieille date (1) ; M. Marie, membre de la F. C. R. et secrétaire de l'Union des Syndicats de la Seine qui l'ont délégué à la C. G. T. ; M. Sarolea, dit Robert, membre de la Fédération communiste révolutionnaire en même temps que du syndicat des employés de la région parisienne ; M. Gogumus, membre de la Fédération communiste révolutionnaire, et membre du Comité de la C. G. T. ; M. Émile Aubin, secrétaire des Libérés des Bagnes militaires et permanent du Syndicat des Électriciens ; M. Bodechon, membre de la F. C. R. et du Comité de défense sociale, et membre du Comité confédéral ; M. Gaston Jacquemin, membre de la F. C. R. et membre de la Commission exécutive de l'Union des Syndicats de la Seine et du Comité de la C. G. T. ; M. Lemoine, membre de la F. C. R. et secrétaire de la Chambre syndicale des employés de commerce, etc.

On peut citer encore, parmi beaucoup d'autres, M. Jouhaux, secrétaire général de la C. G. T. condamné en 1910 pour violences et cris séditieux ; M. Dumoulin, secrétaire adjoint de la C. G. T., condamné pour détention d'explosifs ; M. Marck, trésorier de la C. G. T., condamné pour violence et sabotage ; MM. Lenoir, Merrheim, Moulinier, tous dignitaires syndicalistes et tous anarchistes avérés, partisans de l'action directe.

Par contre-partie, les groupemens anarchistes, d'abord dirigés par des anarchistes purs, ont maintenant des syndicalistes anarchistes à leur tête, — par exemple le Comité de Défense sociale, dont les dirigeans furent d'abord des libertaires comme MM. Grandidier, Peronnet et Tissier et qui est administré actuellement par le syndicaliste anarchiste Thuillier. Qu'est-ce à dire, sinon que l'unité de ces organisations diverses est absolue, et que partout ce sont les anarchistes qui mènent le jeu ?

On peut s'en assurer d'ailleurs en considérant d'autres indices. Sur 170 Bourses du travail fédérées, 93, — subventionnées comme les autres, — font ouvertement de la propagande anarchiste, antimilitariste et antipatriotique. En 1905, la C. G. T., jusque-là logée dans l'immeuble de la Bourse du travail de Paris, en a été exclue, à raison de cette propagande, par le Préfet de la Seine. En 1908, l'Union des Syndicats de la Seine a été expulsée à son tour. Mais ayant laissé à la Bourse les syndicats

(1) Au Congrès d'Amsterdam M. Monatte avait célébré « la voix grandiose de la dynamite. » (Congrès d'Amsterdam, p. 69.)

qui la composent et qui ont la majorité dans la commission administrative, elle demeure maîtresse de cette commission. Retenons aussi que, de 1904 à 1908, les bureaux de l'Association internationale antimilitariste, fondée par l'anarchiste Almereyda, ont été installés dans l'immeuble de la C. G. T. avec, pour secrétaire, l'anarchiste syndicaliste Yvetot, puis M. Delpech, secrétaire de l'Union syndicaliste de la Seine ; que les journaux *Humanité*, — *Bataille Syndicaliste*, — *Voix du Peuple*, — *Guerre Sociale* recueillent indifféremment les documens des organisations anarchistes et syndicalistes ; que, dans chacun d'eux, il y a des anarchistes et des syndicalistes inscrits d'ordinaire aux deux organisations : on concevra que ce n'est plus aujourd'hui « unité ouvrière » qu'il faut dire, mais « unité anarchiste. »

Les anarchistes, menant à bien leur plan de 1895, sont à la tête du mouvement ouvrier et, par suite aussi, du socialisme parlementaire asservi aux syndicats. Les hommes de l'action directe, frappés par les lois de 1894, se sont barricadés dans la loi de 1884. La Confédération Générale du Travail, réunissant les Fédérations de métiers et les Bourses du travail, est leur principal instrument. Ces groupemens socialistes, syndicalistes, anarchistes de toutes nuances, avec leurs antennes combatives (Jeunes gardes, Jeunesses, etc.), sont en communication constante et se pénètrent réciproquement. Depuis le Congrès de Bourges, l'action révolutionnaire est leur but commun et avoué. Comment définissent-ils ce but ?

## II. — LA DOCTRINE

A tout seigneur, tout honneur : voilà les anarchistes au cœur de la place, maîtres des syndicats et de la C. G. T.. Quelle est, sur la patrie, la doctrine anarchiste ?

Cette doctrine, on la connaît et elle se retrouve identique dans les diverses écoles libertaires divisées sur d'autres sujets. Au Congrès d'Amsterdam de 1907, — celui-là même où fut exposé en détail le plan de conquête des organisations ouvrières, — cette doctrine a été résumée par un des délégués français, M. de Marmande : « Les anarchistes, disait-il, voulant la délivrance intégrale de l'humanité et la liberté complète des individus, sont naturellement et essentiellement les ennemis déclarés de toute force armée entre les mains de l'État, armée, gendar-

merie, police, magistrature. Ils engagent leurs camarades à la lutte par tous les moyens, à la révolte individuelle, au refus de service isolé ou collectif, à la désobéissance passive et active et à la grève militaire. Ils expriment l'espoir que tous les peuples intéressés répondront à toute déclaration de guerre par l'insurrection. » Retenez ces formules anarchistes, maintes fois répétées depuis lors : ce sont les termes mêmes qu'emploiera la C. G. T.

Ce programme est celui de toutes les organisations anarchistes qui ont été énumérées plus haut. L'Association internationale antimilitariste, sa continuatrice la Fédération Communiste révolutionnaire, l'Hervéisme dans sa période anarchiste, le Comité de Défense sociale et celui des Libérés des Bagnes militaires, sont d'accord. L'association internationale antimilitariste prend pour devise : « Pas un homme, pas un centime pour le militarisme. » Elle ajoute : « A l'ordre de mobilisation vous répondrez par la grève immédiate et par l'insurrection (7 octobre 1905) » : Ou encore : « Crosse en l'air et rompez les rangs (23 avril 1907) ! » Et enfin : « Désertez (septembre 1907) ! » avec cette précision supplémentaire : « Au lieu de rendre les armes, vous vous servirez de vos cartouches contre les assassins qui vous gouvernent et vous les fusillerez sans pitié (12 mai 1908). »

M. Hervé, dans *la Guerre Sociale* du 16 mai 1907, se sert des mêmes mots au service des mêmes idées : « Nous ne donnerons pas un centimètre carré de notre peau pour défendre les patries marâtres, y compris la France républicaine. » Pendant plusieurs années, *la Guerre Sociale* développera cette pensée. Tout le monde, au camp anarchiste, est donc à l'unisson : insurrection en cas de guerre ; sabotage de la mobilisation, voilà la doctrine du parti.

Les anarchistes ne s'en tiennent pas d'ailleurs aux idées générales et précisent les mesures qu'il leur paraît opportun de prendre, le jour où, la patrie étant menacée, l'occasion se présenterait d'opter pour ou contre. Le 18 octobre 1911, l'un d'eux, dans une réunion tenue à la Maison des Syndiqués de la rue Cambronne, s'exprime ainsi : « Au premier jour de la mobilisation, une dizaine de camarades consciens, comme il s'en trouve certainement dans chaque régiment, sortent en ville porteurs d'un pli quelconque à l'adresse d'un officier supérieur

ou général. Lorsque le camarade est en présence de ce dernier, il agit, et agir, c'est supprimer l'officier. »

La revue mensuelle *le Mouvement anarchiste* analyse méthodiquement le sabotage de la mobilisation. On y trouve des articles ainsi conçus : « Recettes utiles : pour mettre un canon hors d'état de nuire, il suffit d'enlever le bouchon-avant du frein hydropneumatique. » Le numéro de novembre 1912 expose les diverses façons de saboter les fusils, les lignes télégraphiques et les voies ferrées.

Le 15 octobre 1912, la Fédération communiste révolutionnaire répand un tract intitulé *La Guerre* où il est dit : « Ne va pas à la boucherie ! Refuse-toi à tout service ! Arme-toi et sois prêt à t'insurger ! » *La Guerre Sociale* du 12 novembre 1912 écrit : « Il faut que la mobilisation soit entravée tout de suite... Les militans des campagnes ont une supériorité sur ceux des villes. A deux ou trois par commune, ils peuvent entraver la mobilisation par le sabotage des postes et des lignes télégraphiques et téléphoniques et de la voie ferrée, ainsi que par la destruction des affiches de la mobilisation. »

La Fédération communiste révolutionnaire fait, dans *la Guerre Sociale* du 12 novembre 1912, la déclaration suivante : « Dans tous les congrès corporatifs, les travailleurs ont proclamé qu'ils répondraient à la mobilisation par la grève générale révolutionnaire. De son côté, la Fédération communiste anarchiste, qui groupe tous les anarchistes du pays, a préparé pratiquement le sabotage de l'armée et de la mobilisation en cas de guerre. » La revue *le Mouvement anarchiste*, déjà citée, invite les travailleurs à s'entendre avec la Fédération communiste. Le concert actif des anarchistes n'est donc pas inférieur à leur unité doctrinale.

Il y a trente ans, — et même moins, — cette doctrine n'était pas celle du parti socialiste français. Pendant les vingt années qui suivirent la guerre de 1870, les groupemens socialistes français ne s'occupèrent que très peu d'antimilitarisme et d'antipatriotisme. Leur action était d'ordre professionnel, politique et électoral. Blanqui avait publié son manifeste : *La Patrie en Danger*, qui, pour beaucoup, restait un dogme. En octobre 1893, au Congrès de Paris, les Guesdistes déclaraient : « Nous voulons, et nous ne pouvons pas ne pas vouloir, une France grande et forte, capable de défendre la République contre les monarchies

coalisées. » La loi de 1884, en assurant aux syndicats un privilège légal, leur imposait d'ailleurs le strict devoir de se maintenir sur le terrain légal.

Il en fut ainsi, à de rares exceptions près, jusqu'en 1895. Mais, à cette date, l'infiltration anarchiste, conçue et réalisée par Fernand Pelloutier et ses amis, modifia la situation. Dès lors, les syndicats se désintéressent peu à peu des questions corporatives. L'idée de grève générale révolutionnaire, politique plus que professionnelle, passe au premier plan. Elle a pour corollaire la haine de l'armée : car l'armée est au service de l'ordre. L'antimilitarisme, à son tour, conduit à l'antipatriotisme. Car l'armée existe en fonction de la patrie et, pour atteindre sûrement la première, il faut s'attaquer à la seconde. L'évolution de la doctrine syndicaliste, envahie d'esprit anarchiste, est rapide et décisive.

Dès le Congrès d'Alger de 1902, la C. G. T. décide la publication du *Manuel du Soldat*, dont la rédaction est confiée à M. Yvetot, anarchiste d'origine. Ce *Manuel*, qui résume officiellement la doctrine du parti, n'a pas eu moins de seize éditions, au total 185 000 exemplaires. Il se divise en trois chapitres : la patrie, l'armée, la guerre. Il se termine par une conclusion et par des conseils aux conscrits.

La patrie est « une religion imbécile. » Il est temps d'en finir avec cette « comédie sinistre. » L'armée est au service « des intérêts de quelques-uns. » Quant aux officiers, « le meilleur est celui qui se montre en toutes circonstances la plus parfaite brute ; exemple Anastay, Esterhazy, Voulet, Chanoine, etc. » Par suite, l'armée « entretient avec soin la force bestiale idéalisée et panachée. » Les années de service sont pour chaque citoyen « un apprentissage de brutalité et de bassesse. » L'armée n'est pas seulement « l'école du crime. » Elle est encore « l'école du vice, l'école de la fourberie, de la paresse, de l'hypocrisie et de la lâcheté. » En conséquence, le *Manuel* précise l'attitude que devront adopter les soldats mis par force au service de « la patrie, cette idole. » A ceux qui ne croiront pas pouvoir supporter « les vexations, les insultes, les imbécillités, les punitions et toutes les turpitudes de la caserne, » on dit : « Désertez. » Aux plus patiens ou aux plus timides, on conseille : « De l'école du crime faites une école de révolte. » Cette révolte sera un devoir dans deux cas : en cas de grève et en cas de guerre : car

il n'existe pas de frontières : « L'on veut faire de vous des machines à tuer : révoltez-vous. Et que tremblent enfin ceux qui osent vous armer contre vos frères. Car votre ennemi, c'est celui qui vous exploite, vous opprime, vous commande et vous trompe. » Nous voilà loin du syndicalisme légal et de la défense des intérêts corporatifs. Le *Manuel du Soldat*, catéchisme confédéral, atteint les limites extrêmes de la doctrine anarchiste. Ce n'est plus la société seule qui est visée. C'est la patrie et ses garanties nécessaires.

La doctrine ainsi ramassée va être constamment développée en concert étroit avec les groupemens anarchistes. Au Congrès de Bourges de 1904, M. Yvetot annonce, en la recommandant, la création d'une association des travailleurs antimilitaristes. Or cette association, c'est à un congrès anarchiste (juin 1904) qu'elle a pris naissance, — on n'a donc point de peine à établir le lien de filiation précisé du reste par les noms des signataires, dont 17 sur 31 sont des membres en vue de la C. G. T. voisinant avec les plus notoires des anarchistes. Le premier appel est signé : « Les secrétaires Miguel Almereyda; G. Yvetot. » Le 27 avril 1907, c'est l'Union des Syndicats de la Seine qui affirme dans une circulaire sa solidarité avec l'Association antimilitariste par un nouvel appel : « Crosse en l'air et rompez les rangs ! » A chaque départ de la classe, elle lance une proclamation qui se termine par ce mot : « Désertez ! »

La C. G. T., dès lors, est franchement entraînée dans l'antimilitarisme intégral. Il ne s'agit plus pour elle de réprouver l'emploi des soldats dans les grèves. Elle s'en prend, — le *Manuel du Soldat* suffit à l'établir, — à la défense nationale et à la patrie. Dès 1905, la Bourse du travail de Bourges a envoyé à tous les syndicats de France le questionnaire suivant : « A la déclaration de guerre répondrez-vous par la grève générale révolutionnaire ? Nous comptons sur une réponse affirmative unanime. »

Au Congrès d'Amiens, en octobre 1906, M. Yvetot fait adopter la motion suivante : « Le Congrès affirme que la propagande antimilitariste doit devenir toujours plus intense et toujours plus audacieuse. » Au Congrès de Marseille d'octobre 1908, l'ordre du jour voté par 681 voix contre 421 porte : « Le congrès déclare qu'il faut faire l'instruction des travailleurs, afin qu'en cas de guerre, les travailleurs répondent à la déclaration de guerre par une déclaration de grève générale révolutionnaire. »

Confirmation non moins énergique de la doctrine au Congrès de Toulouse d'octobre 1910 par 900 voix contre 307 et à la réunion nationale organisée en octobre 1911 à Paris par la C. G. T. Le délégué des sous-agens des P. T. T. y déclare : « Je n'ai pas de mandat. Mais nous sommes un fort groupe de camarades prêts à obéir à la C. G. T. en temps de guerre. » Et la réunion vote l'ordre du jour que voici : « Les décisions des congrès confédéraux sur l'attitude de la classe ouvrière en cas de guerre deviennent exécutoires à partir du moment où la guerre est déclarée... Les sous-comités auront pour mission d'intensifier la propagande antimilitariste et antipatriotique... La déclaration de guerre doit être pour chaque travailleur le mot d'ordre de la cessation immédiate du travail. »

Aussitôt commence une tournée de conférences contre la guerre et pour la révolution en cas de guerre. On en note une à Bordeaux (20 octobre 1911), à Alais (28 octobre), à Belfort (27 octobre), où MM. Jouhaux, Yvetot et autres commentent les décisions des Congrès. Enfin, les 24 et 25 octobre 1912, un congrès se tient pour « l'organisation de la résistance à la guerre. » *La Bataille Syndicaliste, la Voix du Peuple, la Guerre sociale* développent au jour le jour cette doctrine antinationale, pour la propagation de laquelle la C. G. T. a mis sa puissance numérique au service de la minorité anarchiste.

Les Bourses et les Fédérations ne sont pas moins précises dans leurs déclarations. Les meetings et les appels de la Bourse de Paris sont innombrables. En 1912, au départ de la classe, elle organise 20 réunions. Le Congrès des Jeunesses syndicalistes du 1er septembre 1912 décide que « le militarisme étant une institution de domination et de meurtre, les Jeunesses doivent le combattre de toutes leurs forces et sous toutes ses formes. »

Voilà pour les vues d'ensemble. Mais les conseils pratiques, tout comme chez les anarchistes, viennent à l'appui. A la réunion d'octobre 1911, le délégué des mineurs dit : « En cas de mobilisation, nous avons étudié les moyens pour tout arrêter. Permettez-moi de ne pas divulguer ces moyens. » La C. G. T. décide la réunion d'un congrès où « chaque organisation devra faire connaître les moyens adoptés pour s'opposer à la mobilisation. » Ce congrès, tenu en novembre 1912, et qui réunit 450 délégués, représentant 48 fédérations, 84 bourses, 1408 syndicats, examine ces moyens par corporation. Les

délégués reçoivent des instructions écrites en vue du sabotage.

Dans les réunions des Fédérations, l'action est concertée avec les anarchistes, « pour, en cas de guerre, empêcher les départs à la gare de l'Est. » En province, 93 bourses suivent le mouvement. On y entend des appels comme celui-ci : « Si par mégarde une balle partait de votre arme, qu'elle soit au moins intelligente ! » Le 25 novembre 1912, le Comité d'entente des Jeunesses syndicalistes affirme sa solidarité avec la Fédération communiste anarchiste en distribuant à la porte des usines un tract où sont reproduites les recettes de sabotage, citées plus haut, du *Mouvement anarchiste* du même mois. Bref, toutes les organisations ouvrières sont sans exception domestiquées au service de l'antipatriotisme anarchiste sur la base de l'insurrection en cas de guerre et du sabotage de la mobilisation.

Les représentans élus des socialistes ne diffèrent pas, à cet égard, des militans syndicalistes. En septembre 1907, M. Jaurès dit au Tivoli Vauxhall, en s'appropriant terme pour terme le vocabulaire anarchiste : « Le devoir des prolétaires, si la guerre était déclarée contre leur volonté, serait de retenir les fusils pour abattre révolutionnairement le gouvernement de crime. » En avril 1909, c'est à la demande de M. Jaurès que le Congrès de Saint-Étienne refuse de voter l'exclusion demandée contre M. Hervé par les Guesdistes. Le 27 septembre 1912, dans une réunion de la jeunesse socialiste du XX^e^ arrondissement, M. Fribourg déclare que « les socialistes feront leur devoir en répondant à la déclaration de guerre par l'insurrection. » Et M. Dejeante célèbre la Commune.

Le Comité national des Jeunesses, qui fonctionne sous le patronage des plus notoires députés socialistes, écrit : « Pour toi, jeune soldat, l'ennemi n'est pas le travailleur, fût-il de l'autre côté de la frontière et revêtu comme toi de la livrée militaire, mais bien l'exploiteur national ou cosmopolite. » Le 14 novembre 1912, M. Marcel Cachin, conseiller municipal de Paris, fait voter dans une réunion un ordre du jour qui porte : « Les citoyens réunis déclarent qu'ils préfèrent l'insurrection à la guerre au cas où les événemens balkaniques amèneraient une conflagration générale. »

A la Chambre enfin, le 30 novembre et le 1^er^ décembre 1912, au cours d'un débat sur l'antimilitarisme, les députés unifiés manifestent leurs sentimens par les interruptions suivantes :

« *M. Brizon.* C'est une bonne œuvre ! — *M. Vaillant.* Nous en sommes. Nous savons ce que c'est. — *M. Raffin-Dugens.* Si en 1871 on avait mis les chemins de fer hors de service, nous n'aurions pas eu Sedan. — *M. Vaillant.* Trop peu nombreux (en parlant des foyers d'antimilitarisme) ! — *M. Vaillant.* Contre le militariste nous ne ferons jamais assez. — *M. Vaillant* (parlant des antimilitaristes). Nous nous solidarisons avec eux. — *M. Brizon.* Nous ne sommes pas des lâcheurs, nous, » etc.

En résumé, les organisations socialistes ouvrières et autres sont en plein accord avec les organisations anarchistes qui depuis quinze ans les pénètrent intimement. Contre l'armée et contre la patrie, pour l'insoumission, la désertion, l'insurrection en cas de guerre, l'assassinat des officiers et le sabotage de la mobilisation : voilà le terrain de cet accord. Après l'unité d'instrument, l'unité de doctrine est établie. Passons à l'application.

### III. — L'APPLICATION

Les congrès, les meetings, les affiches, les brochures, les revues et les journaux, où l'on vient de voir s'étaler la philosophie de l'antimilitarisme et de l'antipatriotisme, ne sont pas seulement des exposés de doctrine. Ils ont en outre, il est superflu d'y insister, une valeur de propagande. Ce sont des appels pratiques, destinés à courber les volontés, à les préparer, l'heure venue, à obéir aux consignes des meneurs. Toute une littérature spéciale éclôt en marge des journaux : *Aux conscrits*, par l'Association internationale antimilitariste, *l'Idole Patrie*, par André Lorulot, *la Crosse en l'air*, par Ernest Girault, *l'Enfer militaire*, par A. Girard, *Lettre à un conscrit*, par Victor Méric, *Le mensonge patriotique*, par Eugène Merle, *l'Outil de meurtre*, par Levieux, *la Vache à Lait*, par G. Yvetot, etc. La provocation à la désobéissance, à l'insurrection et au meurtre y est inscrite en toutes lettres. Cela est si vrai, que les Parquets ont quelquefois poursuivi, sans qu'on puisse d'ailleurs discerner pourquoi dans tel cas ils l'ont fait, alors que dans tel autre, identique de tous points, ils s'abstenaient. Mais cette propagande par la parole et par la plume ne pouvait suffire aux vastes desseins des conjurés. Des moyens plus directs ont donc, et dès longtemps, sollicité leur attention.

Un premier moyen de propagande, c'est le théâtre et la chanson. L'organisation antipatriotique n'a garde de le négliger. Dès 1894, on trouve à Paris un « Théâtre social, » alimenté de pièces *ad hoc* par des anarchistes et des syndicalistes. En 1911, la moisson a eu le temps de lever et l'on voit apparaître tour à tour le Théâtre révolutionnaire, le Théâtre du peuple, la Muse révolutionnaire, les Groupes artistiques révolutionnaires, etc. Le répertoire est suggestif : *A Biribi*, où l'on voit des gradés martyriser des disciplinaires; *le Dragon*, histoire de grève, où un soldat tue son capitaine; *Gendarme*, où un vagabond reconnaît son frère dans l'officier qui l'arrête, le ligote et s'enfuit en criant : « Vive la liberté! » *l'Aiguilleur*, où un cheminot libertaire fait dérailler un train par vengeance sociale; *la Dernière cartouche*, où un soldat français, à la frontière, tue son chef, met la crosse en l'air et chante *l'Internationale*. On peut citer encore *la Grève rouge*, *le Couteau*, *Sac au dos*, *Canaille et Cie*, *Bagnes d'Afrique*, *Refus d'obéissance*, *la Dernière Salve*, *le Bétail*, etc. Toutes ces pièces sont jouées et souvent dans les locaux mêmes des Bourses du travail, — qui sont, ne l'oublions pas, subventionnées, — à Lorient, au Havre, à Saint-Étienne, à Marseille (dans cette ville, 32 représentations) (1).

A côté des pièces, il y a les chansons : *A bas Biribi ; Ne tire pas, petit soldat; Paix et guerre ; le fusil Lebel; l'Hymne à l'anarchie; le Drapeau rouge; Gloire au 17e*, etc. Le chansonnier Brunswick, dit Montehus, triomphe dans ce genre particulier. Il est l'artiste officiel de la révolution. Qu'on en juge : à Marseille, on affiche dans les rues l'avis que voici : « Les membres du Conseil d'administration de la Bourse du travail préviennent tous les ouvriers syndiqués que Montehus commencera ses représentations au Palais de Cristal le 1er décembre. Venir l'entendre, c'est un devoir pour tous. Le Conseil d'administration insiste auprès des camarades pour qu'ils viennent en masse. *Signé :* Le Conseil d'administration de la Bourse du travail. » On juge de l'effet que peut produire, dans une atmosphère d'assommoir, cette littérature fratricide.

Mais la propagande sait se faire plus directe. Elle ne s'adresse pas seulement à l'ouvrier dans les réunions et les cafés-concerts, au jeune homme dans les Jeunesses syndicalistes et socialistes.

(1) Par circulaire du 9 février 1912, le ministre de l'Intérieur a enjoint aux maires d'interdire les représentations de ce genre dans les Bourses du travail.

Il faut aussi qu'elle atteigne le soldat même, à la caserne, et que, jusque sous l'uniforme, se poursuive la lutte contre la discipline, contre l'armée et contre la patrie. L'envoi des brochures est dangereux et intermittent. Pour communiquer avec les soldats, il faut un déguisement. L'antimilitarisme et l'antipatriotisme à la caserne ont besoin, comme naguère l'anarchisme dans les syndicats, d'une fausse barbe. Cette fausse barbe, ce sera le *Sou du Soldat*.

Le *Sou du Soldat*, constitué en 1900 à l'état embryonnaire, se présente alors, grâce à l'équivoque de son titre, comme une œuvre de camaraderie, de mutualité et de philanthropie. C'est ainsi qu'il se présentera, douze ans plus tard, quand il sera menacé de sanctions pénales. Mais, entre temps, sa physionomie réelle a été définie par ses créateurs avec un relief qui ne laisse rien à désirer. Le but est de maintenir un lien entre les syndiqués soldats et les autres. Pour quelle fin? Ce que nous savons de la doctrine suffirait à nous l'apprendre. Mais les confirmations abondent. Il s'agit de garder les soldats sous la domination des syndicats et, par-dessus tout, d'établir des relations régulières entre eux et les syndicats. Grâce à ces relations, l'esprit syndicalo-anarchiste pénétrera dans les casernes. Grâce à ces relations, les organisations sauront à tout instant sur quels élémens elles peuvent compter dans chaque unité. Grâce à ces relations, la mobilisation révolutionnaire se préparera parallèlement, disons mieux, contradictoirement à la mobilisation nationale.

Résumons à grands traits l'histoire du *Sou du Soldat :* son caractère ressortira des textes eux-mêmes. En septembre 1900, la C. G. T. adresse aux syndicats un premier appel : il faut « que le soldat ne se trouve pas isolé dans le milieu malsain qu'est la caserne. » Il faut combattre « à tout prix l'action néfaste du régiment; » il faut « attirer les soldats à la C. G. T. par tous les moyens. » Au Congrès de la Fédération des Bourses tenu à Alger en septembre 1902, l'ordre du jour final est plus explicite : le but du *Sou* doit être « la propagande antimilitariste par tous les moyens et sous toutes les formes. » A ce même congrès, l'Union syndicale du bronze préconise la constitution d'une caisse de secours aux insoumis. Au Congrès de Toulouse, en septembre 1910, l'organisation est exposée dans son ensemble. Le congrès (adjonction Péricat) engage les syndicats à instituer une caisse du *Sou du Soldat;* il décide que « les

syndicats devront dresser une liste de leurs membres au régiment avec toutes les indications utiles. Le double de cette liste devra être envoyé au secrétariat de la section des Bourses de la C. G. T. Le secrétaire de cette section devra à son tour adresser une liste des soldats syndiqués répartis par centre et par région et adresser cette liste aux Bourses du travail intéressées. Les soldats sont invités à fréquenter les Bourses du travail. Les secrétaires des Bourses auront à viser les cartes confédérales des soldats. » Ce sont les listes de recrutement de la révolution.

Aussitôt les mesures d'exécution commencent et les circulaires partent. L'Union des Syndicats de la Seine précise dans l'une d'entre elles, en date du 14 mai 1911, qu'il s'agit d'appliquer « les décisions (des congrès) sur l'antimilitarisme : » nous voilà loin de la mutualité. Les envois de mandats aux soldats sont en conséquence accompagnés de commentaires. La Bourse du travail de Bourges leur parle de « leur vilain métier » et leur écrit : « Tu ne tueras pas. » On pourrait multiplier ces citations. Retenez que nous sommes alors en plein conflit franco-allemand. C'est le moment que prend un syndicat pour écrire aux soldats qu'il subventionne : « Sachons choisir nos ennemis, qui ne sont pas certes les ouvriers allemands, mais nos maîtres de quelque pays qu'ils soient. » Ou encore : « Inutile que nous t'indiquions la cible. »

A la même époque, nouveau pas en avant : le *Sou du Soldat* avait été jusqu'alors laissé à l'initiative des syndicats. Sous l'impulsion de M. Yvetot, les Bourses du travail commencent à s'en saisir, substituant au Sou syndical, nécessairement limité, un Sou plus largement assis. Sous la même impulsion, les Fédérations, plus libres de leurs mouvemens que les Bourses, puisqu'elles ne reçoivent pas de subventions, entrent en scène.

La Fédération de la Métallurgie, la Fédération des Transports par voie ferrée, la Fédération Nationale du Bâtiment sont à la tête du mouvement destiné à créer le *Sou fédéral*. Le but? M. Lenoir le révèle en écrivant dans *la Bataille* du 22 octobre 1911 : « Si le Congrès a affirmé son sentiment antimilitariste, il a su matérialiser sa pensée en consentant l'effort pécuniaire, etc. » Cet effort pécuniaire est déclaré obligatoire pour tous les syndiqués : il a commencé à se produire le 1er jan-

vier dernier. Enfin, au mois de septembre 1912, au Congrès confédéral du Havre qui reprend l'idée d'une caisse de secours aux insoumis, une généralisation plus vaste encore a été tentée : le Sou Confédéral, fonctionnant dans toutes les corporations.

A cette occasion, M. Yvetot a tenu à rappeler que « le *Sou du Soldat* n'est pas seulement une œuvre d'assistance, mais surtout une institution efficace de propagande antimilitariste. » A la même date, la Fédération des Mines, Minières et Carrières commente dans des termes analogues (numéro d'octobre 1912 du *Travailleur du Sous-Sol*) l'utilité du *Sou*. La Chambre syndicale des ferblantiers de Paris et le syndicat des terrassiers de la Seine s'expriment dans le même sens. Quel doute garder sur le but de cette caisse « philanthropique, » dont l'un de ses fondateurs, M. Yvetot, caractérisait l'efficacité en écrivant le 15 juillet 1911 dans *la Voix du Peuple :* « En temps de grève comme en temps de guerre, les syndiqués resteront des hommes, frères de tous ceux qui souffrent, travaillent et pensent. Et quand ceux-ci revendiqueront, s'insurgeront, il sera juste que nos enfans, nos frères et nos amis qui se trouveront soldats passent *à nous avec armes et munitions.* »

La C. G. T. tenant, grâce au *Sou du Soldat* et aux listes de soldats syndiqués établies en 1910, l'état complet de ses adhérens, peut mener plus sûrement son action dans les casernes. On sait qu'en 1911 le Cabinet Caillaux avait ordonné des poursuites qui aboutirent, en vertu de la loi de 1894, à des condamnations d'ailleurs isolées (1). Le 1er octobre, à la conférence des Bourses et des Fédérations tenues à Paris, la C. G. T. décide d' « intensifier la propagande antimilitariste et antipatriotique. » Quelques jours après, chaque syndicat reçoit de la C. G. T. une circulaire signée de MM. Jouhaux et Yvetot les invitant à étudier la préparation de l'insurrection « pour la matérialisation des décisions des Congrès. »

Une tournée de conférences commence où sont exposées les recettes de sabotage citées plus haut. Au moment du départ de la classe, *la Voix du Peuple* publie un numéro spécial illustré

(1) Précédemment le général André, ministre de la Guerre, avait par circulaire d'avril 1902, visant les instructions du 18 février 1892, interdit la participation des militaires aux réunions des Bourses du travail et prescrit des mesures contre la propagande dans les casernes.

prêchant la révolte aux conscrits. Le trésorier de la C. G. T., M. Marck, l'annonce aux syndicats par une circulaire violemment antimilitariste où on lit : « *La Voix du Peuple illustrée*, qui paraîtra cette semaine, devra être mise entre les mains de tous les conscrits. Nous engageons instamment les Bourses du travail et les Syndicats à propager ce numéro spécial. » Rien de plus simple, si l'on se reporte aux instructions du Congrès de 1910 prescrivant aux secrétaires de tenir à jour les listes de conscrits.

L'organisation ainsi formée, mobilisée et éprouvée, se trouve donc prête à l'action, quand, en février 1913, on annonce le dépôt prochain d'un projet de loi établissant le service de trois ans. Le 25 février 1913, le Comité de la C. G. T. ordonne l'entrée en campagne et, le 25, désigne une commission spéciale, comprenant, outre son Bureau, MM. Bled, Gautier, Lenoir, Luquet, Ranty et Voirin. M. Jouhaux, secrétaire général, y propose un projet de manifeste qui paraît le 27 et dénonce « le chauvinisme idiot et le patriotisme intéressé. »

Le 4 mars, nouvel appel adressé non plus aux travailleurs, mais aux Unions de syndicats : car c'est par elles qu'on pourra atteindre les soldats dont elles possèdent la liste et les convaincre que les prétextes (augmentation de l'armée allemande de 180 000 hommes) sont « des prétextes faux. » L'Union des Syndicats de la Seine annonce le même jour « une manifestation syndicale monstre. » Le 9, sous le titre : « Un crime se prépare, » convocation pour le 16 au Pré Saint-Gervais. La Bourse du travail de Paris, officiellement reconnue et subventionnée, se solidarise avec l'Union des Syndicats. Le 9 mai, le Comité confédéral décide de « redoubler d'activité. » Il lance, en conséquence, un appel intitulé « Coup de force, » où il dit : « Au prix de beaucoup de sacrifices, nous sommes parvenus à affaiblir l'esprit militaire, » et il conclut : « A bas les trois ans ! »

Mais ce cri n'est pas poussé seulement dans les meetings. On a, n'est-il pas vrai? le moyen de l'introduire dans les casernes et d'y préparer une sédition militaire grâce aux listes de syndiqués soigneusement récolées. Dès le 22 mars, *l'Humanité* rend compte de la propagande organisée. Elle se félicite de la « véhémence croissante » de la protestation. « La protestation devient chaque jour plus véhémente et plus forte. Dans les régimens, les protestataires affirment vigoureusement leur hostilité à la loi qui leur imposerait un an de rabiot et ils rendent

hommage au parti socialiste pour son irréductible opposition. » Suivent des « ordres du jour » du 91e d'infanterie (Mézières-Charleville), du 87e (Saint-Quentin), de la 24e section, etc.

Voici quelques échantillons des protestations publiées par *l'Humanité :* « La garnison de Mézières-Charleville (qui comprend le 91e d'infanterie et un groupe du 61e d'artillerie), confiante dans le vaste mouvement de protestation contre la loi de trois ans, envoie au parti socialiste, à ses élus et aux syndicats ouvriers ses plus sincères remerciemens ; invite le gouvernement à se rendre compte de ce qui se passe dans les casernes ; et lui certifie que, si les voix de la classe ouvrière ne font pas assez de bruit à son gré, *les hommes sous les drapeaux pourraient bien y joindre une autre voix plus grande en force et plus tragique en effet.* Nous comptons sur les élus socialistes et sur le concours de *l'Humanité*, dont nous sommes presque tous lecteurs, pour ne pas laisser s'accomplir un tel acte. »

La publication continue les jours suivans. Le numéro de *l'Humanité* du 24 avril contient encore une longue liste de soldats répondant à l'appel de la C. G. T. Toutefois, pour éviter les sanctions, le numéro du 2 mai recommande aux soldats de ne pas signer. « Les soldats n'ont pas à signer la pétition. Mais qu'ils conseillent à leurs parens, à leurs amis de la signer. Qu'ils nous donnent au besoin des adresses pour envoyer des listes. »

La communication avec les soldats est donc établie par correspondance directe. Mais on utilise d'autres moyens encore. Bientôt, en effet, ce sont les réservistes et les territoriaux, introduits dans les casernes par leurs périodes d'instruction, qui deviennent les propagateurs de l'appel à la révolte. *L'Humanité* écrit : « Un de nos braves camarades syndiqué et membre du parti, le citoyen F. Schwob, a été appelé le mois dernier au 157e territorial pour y accomplir sa période de neuf jours. Pour avoir distribué des listes de pétition contre la loi de trois ans, il a été frappé de huit jours de prison par le colonel, portés à quinze par la brigade et à soixante par le général en chef. Ces messieurs ne veulent pas s'arrêter là et le dossier aurait été envoyé au ministère de la Guerre pour y être examiné. Cette mesure odieuse, qui ne se justifie que par la peur de nos réacteurs de voir échouer leur loi de trois ans, a provoqué dans les milieux ouvriers une émotion considérable. »

Ainsi le parti socialiste unifié se solidarise avec la C. G. T. et poursuit « par tous les moyens » la propagande antimilitariste. Les discours et les articles des députés unifiés en témoignent quotidiennement. Lorsque est annoncé le maintien de la classe sous les drapeaux, c'est contre cette mesure que l'effort se concentre. M. Jaurès et ses amis préludent aux opérations en proclamant « l'illégalité » de la mesure qui impose aux soldats, en vertu de la loi de 1905, un effort supplémentaire. L'effet se manifeste peu de jours après la cause. Le 19 mai en effet, *l'Humanité*, poursuivant la publication de la correspondance avec les soldats, imprime une protestation ainsi conçue: « Je vous adresse la protestation d'une centaine de camarades de ma compagnie (c'est-à-dire presque la totalité), résolument adversaires du rétablissement des trois ans. *Ils s'engagent, si cette loi est promulguée, à n'en tenir aucun compte* et vous autorisent à faire de la présente tel usage qui vous semblera utile pour la chute d'un projet ne répondant en rien aux prétendues nécessités d'augmentation d'effectif. — Du 153e de ligne, à Toul. »

Or c'est les 17 et 18 qu'éclatent à Toul, et précisément au 153e, les incidens que l'on sait. En outre, circonstance non moins frappante, le général Pau, inspecteur d'armée, chargé de l'enquête, découvre à Toul un appel daté du 16 où l'on peut lire : « Camarade, vas-tu hésiter? Non. Recours à la force et à l'illégalité. A demain soir. » L'appel distribué dans les casernes de Toul et la protestation publiée à Paris sont d'une suggestive unité de style. Dans plusieurs pages, — M. Albert Noël, député de Verdun, l'a exposé à la Chambre le 20 juin dernier, — on trouve d'ailleurs les brochures, tracts et appels des organisations anarchistes et syndicalistes. Et le général Pau déclare : « Nous ne sommes pas en présence d'une mutinerie militaire, mais d'un mouvement d'origine politique. »

Si l'on en doutait encore après avoir lu les textes et les faits qui précèdent, on en trouverait la preuve dans des événemens plus récens. La rébellion, incomplètement organisée au moment où a été publiée la nouvelle du maintien de la classe, on va la reprendre en main plus à loisir et la préparer pour le jour où la classe, au lieu d'être libérée, sera maintenue au corps. Les anarchistes, comme toujours, donnent le *la*, et M. Eugène Jacquemin écrit le 8 juin dans *le Libertaire :* « Vouloir maintenir la classe, c'est facile. Pouvoir le faire, c'est autre

chose. Sans perdre un instant, pour empêcher le maintien de la classe, préparons la grève générale. »

Les syndicats, comme toujours, se montrent prêts à marcher. Le secrétaire de l'Union des Syndicats de Lyon préconise le 10 mai dans l'*Ouvrier des Scieries* « un bon mouvement de grève générale dont on lancerait l'idée immédiatement par une décision portée à l'ordre du jour du Comité confédéral, une consultation de tous les syndicats, des Fédérations et des Unions. » En vue de l'opération, on prend des précautions révélatrices de l'action antérieure. Le Comité fédéral des métaux écrit dans l'*Union des Métaux* de mai : « *Il serait imprudent de conserver les correspondances des soldats.* Cette opportune précaution prise, le *Sou du Soldat* ne saurait être inquiété. » La Fédération du bâtiment précise l'esprit des syndicats par cette formule que nous empruntons au *Travailleur du bâtiment* du 15 mai : « La patrie, ah! quelle bonne blague! »

La campagne continue donc avec le même but, la même méthode et le même instrument. Le but, c'est la propagande antimilitariste et antipatriotique, spécialement dirigée, dans les circonstances actuelles, contre le service de trois ans et le maintien de la classe sous les drapeaux. Le moyen, ce sera, si possible, une sédition militaire en septembre et la grève générale. L'instrument, c'est le *Sou du Soldat*, dont les Fédérations essayent de masquer aujourd'hui le caractère si hautement proclamé depuis dix ans : le *Sou du Soldat* protégé contre les sanctions par la suppression de ses archives; le *Sou du Soldat* insinuant dans les régimens, grâce aux listes de 1910, les germes de révolte des syndicats anarchistes. Comme l'écrivait récemment M. Yvetot : « Le rôle et le but du syndicalisme sont aussi ceux de l'anarchie. » Ce n'est pas nous qui le lui faisons dire.

Tels sont les élémens, les doctrines et les actes de la minorité redoutable qui, de l'appel à la révolte, est arrivée en quelques années à l'organisation de la rébellion militaire. Anarchistes et syndicalistes ne représentent pas assurément les 10 millions de travailleurs au nom desquels ils ont entrepris le sabotage de la patrie. Mais leur action tolérée a atteint de tels résultats, qu'ils ne sont pas moins dangereux que si tous les ouvriers de France pensaient et sentaient comme eux. Par eux, un complot permanent est dirigé contre la sûreté intérieure et extérieure de l'État. Par eux, les services publics d'intérêt général sont constamment

menacés (1). Par eux, la défense nationale est compromise.

Dès avant les mutineries de mai, on pouvait chiffrer les résultats de cette propagande. Le nombre des déserteurs et des insoumis accuse en effet la progression suivante :

| | Déserteurs. | Insoumis. |
|---|---|---|
| 1898. . . . . | 1 904 | 4 078 |
| 1899. . . . . | 1 990 | 3 950 |
| 1900. . . . . | 1 873 | 5 157 |
| 1901. . . . . | 2 318 | 3 774 |
| 1902. . . . . | 2 223 | 3 768 |
| 1903. . . . . | 2 194 | 4 973 |
| 1904. . . . . | 2 316 | 4 737 |
| 1905. . . . . | 2 074 | 7 807 |
| 1906. . . . . | 3 169 | 10 082 |
| 1907. . . . . | 3 437 | 10 030 |
| 1908. . . . . | 3 129 | 9 378 |
| 1909. . . . . | 2 022 | 10 049 |
| 1910. . . . . | 2 020 | 9 029 |
| 1911. . . . . | 2 548 | 9 786 |

Aux 31 décembre 1909, 1910, 1911, le ministre de la Guerre faisait rechercher comme déserteurs ou insoumis :

63 337
70 038
76 723

Cette progression coïncide avec le progrès de la mainmise anarchiste sur les organisations ouvrières. Il a été en outre établi, au cours de la crise franco-allemande de 1911, que des anarchistes syndicalistes avaient su se glisser, dans les régimens, aux postes les plus propres à saboter la mobilisation. M. Messimy, ancien ministre de la Guerre, ayant exposé ces faits, le 30 novembre 1912, M. Poincaré, président du Conseil, lui a répondu : « Le gouvernement ne vous dément pas. » Le péril actuel n'est donc pas contestable. Le péril futur est impossible à mesurer.

Contre ce péril les mesures prises jusqu'ici ont été peu efficaces : on doit avouer d'ailleurs qu'elles ont été médiocres. La cause en est sans doute qu'on n'a jamais considéré le mal dans son ensemble, qu'on s'est attaqué toujours à des manifes-

(1) Pour ne pas sortir du cadre de cette étude, nous avons dû laisser de côté les innombrables appels au sabotage des services publics et aux violences contre les personnes en temps de paix qui, notamment pendant la grève des cheminots de 1910, méritent un exposé spécial.

tations isolées, qu'on a épargné invariablement les têtes qui conçoivent et les bras qui exécutent pour n'envoyer devant la justice que d'irresponsables comparses. Ce n'est pas ici le lieu de rechercher si l'insuffisance des lois existantes justifie l'insuffisance des sanctions. Est-il exact que ni la loi de 1894 contre les menées anarchistes, ni les articles 265, 266 et 267 du Code pénal relatifs aux associations de malfaiteurs, ni les articles 86 et suivans du même Code relatifs aux complots contre la sûreté de l'État ne donnent aux pouvoirs publics les armes nécessaires et que l'on doive par suite en forger de nouvelles? Beaucoup pensent le contraire. Ce n'est point notre affaire d'en décider.

En revanche, après nous être imposé et avoir convié nos lecteurs à s'imposer avec nous le contact répugnant de cette littérature criminelle, aussi basse de fond que de forme; après avoir suivi dans ses origines et dans ses actes le concert établi contre la patrie, nous avons le droit de conclure que la France a besoin d'être défendue et que, par un moyen ou par un autre, il faut qu'elle le soit sans tarder. A quoi servirait-il de lui demander contre le risque du dehors le lourd effort militaire, qu'elle accepte avec fermeté, si la trahison des saboteurs devait, à l'heure du danger, abattre la défense d'un coup de poignard dans le dos? Et ce danger n'a rien d'imaginaire. Un de nos amis a assisté, à Reims le 5 juin, à une réunion où M. Maxence Roldes, délégué permanent à la propagande du parti socialiste unifié et M. Jouhaux, secrétaire général de la C. G. T., ont dans leurs discours fait, contre la France, un ardent éloge de l'Allemagne. On sait d'autre part que M. Morizet, rédacteur à *l'Humanité*, a déclaré à l'abbé Wetterlé qu'en cas de guerre, ses amis socialistes saboteraient la mobilisation.

A la lumière des textes et des faits, y a-t-il place encore pour un désaccord sur la gravité de la menace que les meneurs des syndicats anarchistes font peser sur notre pays? Assurément non. C'est pour fortifier, sur une base positive, l'accord des bons citoyens, que nous avons tiré de la pénombre de leurs feuilles spéciales, au grand jour de la discussion, les conspirateurs ligués contre la sécurité publique.

André Tardieu.

# HARPES ÉOLIENNES

## SENSATIONS D'ENFANCE

Nos plus lointains souvenirs d'enfance nous reviennent quelquefois avec le son léger d'une harpe éolienne. Soupirs aériens qui sortent de l'Infini et vont se perdre dans l'Insondable. D'où viennent ces ineffables chants ? Où tendent ces sons doux et cruels ? Nous n'en savons rien. Ils évoquent en nous des images disparates, qui surgissent comme des îlots de l'océan d'oubli qu'est notre mémoire subconsciente. Mais, lorsque, au crépuscule de la vie, on rassemble ces fragmens épars, qui flottent au plus profond de nous-mêmes, on s'aperçoit qu'ils représentent les traits essentiels de notre physionomie intellectuelle et morale. On peut dire alors, avec une femme qui avait l'habitude de creuser ses sentimens jusqu'à leur tréfonds : « L'âme est mystérieusement consciente de son unité et de son but. De bonne heure, elle trace d'elle-même une image divine avec les objets du monde extérieur. »

Dans l'épisode qu'on va lire, on trouvera peut-être une confirmation de cette vérité et l'on y constatera, une fois de plus, que si l'être humain ne s'épanouit que sous l'action du monde environnant, il se développe d'après une loi propre différente chez chaque individu. L'homme est libre parce qu'il choisit, d'après sa nature intime, les influences qui le guident.

### I

Je dois avouer que la ville de Strasbourg, où je suis né, n'offrit que peu d'attraits à ma triste et songeuse enfance. Je

ne devais en comprendre que plus tard, sous de tragiques événemens, la valeur et la signification historique, celle d'une haute affirmation nationale et d'un formidable point d'interrogation devant l'Europe. A l'âge de quatre ans, j'avais eu le malheur de perdre ma mère, jeune encore. Elle n'avait que vingt-sept ans. J'étais l'enfant unique de mon père, un médecin fort honoré dans la ville. Esprit très cultivé, nature élevée et généreuse, il avait pour moi une tendre sollicitude. Toutefois, il y eut toujours entre nous une de ces incompréhensions radicales qui peuvent s'expliquer par la différence des tempéramens, mais qui ont presque toujours des causes plus profondes. Sa nature un peu timorée et les idées étroites qui lui venaient du milieu protestant orthodoxe où il vivait, l'induisaient vis-à-vis de moi à une répression trop rigoureuse de mes instincts naturels. J'étais un enfant rêveur et taciturne, sourdement, mais indomptablement volontaire, avec, par momens, des bonds de passion et d'enthousiasme qui amusaient les autres, mais effrayaient mon pauvre père. Il advint par exemple qu'il me défendit la lecture des romans de Walter Scott, à cause du trop vif intérêt que je manifestais pour Amy Robsart, la maîtresse du comte Leicester dans *le Château de Kenilworth*. Je ne suis pas assez fort en pédagogie pour savoir si mon père eut tort ou raison dans cette circonstance. Ce dont je suis certain, c'est que ses intentions étaient excellentes et que je me sentis très malheureux de cette interdiction, non pas seulement à cause d'Amy Robsart, mais surtout à cause de ma passion contrariée pour ce monde animé et pittoresque du moyen âge, dont la porte, un moment entr'ouverte, se refermait soudain pour moi.

Ma vie s'écoulait, terne et solitaire, entre mes devoirs d'écolier et la lecture de livres de piété, dans la maison paternelle un peu sombre, sise entre une étroite ruelle et un petit jardinet, derrière l'église Saint-Nicolas. Cette église est dépourvue de tout style architectural, et son clocher ressemble plutôt à un grand pigeonnier qu'au couronnement d'un temple. Je n'étais pas encore à même de goûter le charme de la vieille ville de Strasbourg avec ses toits aigus et serrés. Sur les plus favorisés, on entend souvent le claquement familier des becs de cigognes, oiseaux de bon augure dont Strasbourg est fier et qui font leurs nids sur les plus hautes cheminées. Je ne savais rien de l'intime et bonne vie familiale qui se dérobe derrière les vieux pignons

penchés sur les rues tranquilles, au coin des maisons paisibles. Je ne comprenais pas le plaisir qu'il y a de se promener sous les petites arcades, qui rappellent un coin du moyen âge; à respirer l'odeur des riches magasins de fourrures, de cuir de Russie et de pains d'épice; à regarder les belles paysannes des environs avec leurs magnifiques fichus de soie brodée et multicolore croisés sur leurs fortes poitrines. Car ces robustes femmes de la plaine d'Alsace viennent acheter ici la soie qui ornera leurs têtes énergiques de larges nœuds en forme de papillons noirs. Les quais mélancoliques longeant l'eau paresseuse et verte de l'Ill ne me disaient rien. J'aimais bien rôder sur les remparts, où les pantalons rouges des soldats français s'exerçant sur les glacis et leurs joyeuses sonneries faisaient le bonheur de tous les gamins. Mais tout cela ne parlait guère à mon imagination. Cet horizon rétréci m'assombrissait.

Mes premiers souvenirs d'enfance me font voir ainsi ma ville natale comme une sorte de prison où j'étais enfermé malgré moi. La vie m'oppressait comme un labyrinthe de recoins bizarres où je ne pouvais me retrouver et la plupart des hommes comme d'étranges et incommodes inquisiteurs. Une seule chose m'avait donné la sensation du *home*, du doux foyer, — c'étaient les genoux de ma mère et son chant passionné, entendu une ou deux fois. Depuis qu'elle était morte, mon âme vivait dans une solitude absolue. Je ne m'en rendais pas compte, mais il y avait en moi un grand vide. Je m'avançais dans l'existence avec un poids sur le cœur et un sceau sur la bouche.

Il y avait pourtant dans la ville un monument qui me fascinait. C'était celui qui dominait tous les autres de sa masse somptueuse et de sa gigantesque hauteur : la cathédrale. Certes, j'étais loin de comprendre sa beauté artistique où s'entremêlent cinq siècles d'histoire. Mais quand je fixais sa façade grandiose, qui prend l'aspect, au soleil couchant, d'un feu d'artifice pétrifié; quand je suivais, de l'angle gauche de la tour, l'élan superbe des pilastres, des ogives et de la flèche qui s'élancent au ciel vertigineusement et d'un seul jet, je me sentais devant quelque chose au-dessus du temps présent et vivant dans une autre sphère. Quand je me hasardais ensuite dans l'intérieur sombre du dôme, le sens du mystère m'enveloppait et me donnait le frisson. Dans la nef latérale de droite, les vitraux peints me retenaient pendant des heures. L'horloge de Schwilgué, monu-

ment dans le monument, petite merveille dans la grande, l'horloge où un ange sonne les heures sur un timbre que tient la Mort et où les douze apôtres défilent à midi, tandis qu'un coq en bois pousse son cri rauque en agitant ses ailes de cuivre, mettait le comble à mon émerveillement. En somme, tous ces êtres fantastiques et légendaires, figurés dans les verrières et les statues, vierges, femmes, vieillards en dalmatique, saints et saintes vêtus de pourpre et d'azur, me semblaient beaucoup plus réels et familiers que les visages presque toujours graves et ridés que j'apercevais chez moi. J'ignorais ce qu'ils me disaient, mais leur sourire et leurs couleurs enflammées me parlaient doucement et versaient dans mon cœur un baume consolant.

Je me rappelle, comme d'une chose unique, le jour où mon père et moi, sous la conduite de l'archiviste de la ville, nous fîmes le tour des couloirs intérieurs et des galeries extérieures de l'immense édifice. Cela dura des heures qui passèrent comme un instant. Que de pignons lancéolés, de statues colossales, de gables fleurdelisés, aperçus ou frôlés, au passage de ces escaliers tournans, de ces balcons suspendus sur l'abîme! Lorsque enfin, par un long corridor obscur, nous atteignîmes une petite lucarne placée au-dessus du chœur, et que nous pûmes embrasser d'un coup d'œil l'intérieur de la cathédrale, je poussai un cri d'admiration. Nous dominions de haut la grande nef, qui ressemblait, avec ses verrières, à une châsse énorme, étincelante de rubis et de diamans. Les femmes agenouillées en bas, dans la pénombre, près de la chaire, ne paraissaient pas plus grandes que des fourmis, tandis que le grand orgue, avec ses tuyaux reluisans et ses ailes éployées, bordées d'or et de rouge, évoquait l'idée d'un Archange-Géant, suspendu aux chapiteaux et prêt à fendre la voûte de sa tête. Involontairement mes yeux se fixèrent sur la grande rosace qui flamboyait en face de nous, à l'autre bout de l'édifice. Quelle splendeur et quel éblouissement! De sa roue, elle éclaboussait de lumière toute la nef et dardait ses flèches rutilantes vers l'infini. — Ah! de quel autre monde fusaient les rayons multicolores jaillis du cœur de cette rose, brillante comme l'arc-en-ciel et changeante comme un kaléidoscope?

Nouveau saisissement quand nous atteignîmes, par l'escalier en colimaçon, la plate-forme du dôme, au pied de la grande tour, posée là comme une prodigieuse sentinelle. Nous avions

traversé l'enfer, le purgatoire et le ciel, que la cathédrale porte dans ses flancs. Maintenant nous planions avec elle dans l'espace, et elle nous montrait le pays dans toute son étendue. La ville avec ses toits pointus, pressés comme une troupe d'hirondelles autour de sa grande église, la ligne déchiquetée des murs d'enceinte et la citadelle. Au delà, la vaste plaine du Rhin, tout un morceau de France et d'Allemagne, et la riche Alsace, verdoyante comme un jardin parsemé de villages. Plus loin, deux chaînes de montagnes ondulées : à l'Ouest, la ligne bleue des Vosges, à l'Est la barre sombre de la Forêt-Noire. Mes yeux s'arrêtèrent sur leurs sommets; j'y percevais vaguement les vieilles légendes assises, comme des reines exilées, sur ces cimes. Quel passé merveilleux à jamais enseveli dans les failles de ces bois profonds et dans leurs entrailles rocheuses. De l'histoire et de la légende j'ignorais alors presque tout. Mais mon désir allait par delà la ville, loin, loin, vers un pays de rêve.

## II

Je pouvais avoir une dizaine d'années ou un peu plus, quand mon père m'annonça qu'il m'emmènerait dans la Forêt-Noire. Il devait faire une cure pour sa santé à Bade et j'y passerais les vacances avec lui. J'accueillis cette nouvelle avec un délire de joie. La saison était radieuse. J'allais donc échapper enfin à ma prison.

A cette époque, la petite ville de Bade n'étalait pas encore le luxe fastueux qui la banalise aujourd'hui. C'était cependant dès lors une des villes d'eaux les plus coquettes, véritable rendez-vous cosmopolite, très fréquenté par la haute société parisienne et peut-être la station balnéaire la plus élégante de l'Allemagne.

Bade est un parc anglais fait sur une montagne,

dit Alfred de Musset dans son ravissant poème *Une bonne fortune*. Cela est juste, mais ne définit pas le charme complexe du lieu, où les raffinemens de la civilisation, qui s'appellent le plaisir, le jeu et la vie mondaine, sont jetés en pleine nature sans trop la gâter, comme des jouets d'enfant dans un jardin splendide. La ville nouvelle est gracieusement blottie, au débouché de la plaine, dans la jolie vallée d'Oos. L'eau claire, encore bondissante de sa course dans la montagne, la traverse

en chantant. Les innombrables villas, les promenades, les parcs et les jardins sont disposés parmi les collines. Des chemins proprets et couverts de sable fin montent de tous côtés dans les bosquets de hêtres et de chênes, par où l'on peut gagner les hautes sapinières de la montagne. La ville ancienne se groupe autour d'une vieille église à clocher bulbeux. Sur la montagne voisine, le donjon de granit du vieux château émerge d'une épaisse forêt de sapins et domine le paysage de son profil ébréché, mais fier encore.

On devine le bonheur d'un garçonnet de dix ans, à son arrivée dans ce riant horizon. Après les rues grises de la ville natale, je me crus transporté dans un véritable paradis. Les vastes salons de la Maison de Conversation, éclairés le soir *a giorno* par des lustres étincelans, les bals qu'on y donnait, la foule des spectateurs pressés autour du tapis vert de la roulette, les orchestres variés du jour et de la nuit, l'allée de Lichtenthal, ce *Corso* de Bade, où je voyais défiler, en magnifiques équipages à quatre ou six chevaux, princes et princesses mêlés à la crème du boulevard des Italiens, et caracoler toutes les après-midi les cavaliers et les amazones, — tant de spectacles nouveaux furent pour ma cervelle enfantine une source d'émerveillemens infinis. La promenade au vieux château m'attirait d'un charme plus grave. La poésie des ruines m'était révélée par ces fenêtres gothiques à demi rongées du temps, par ce préau vide où poussent les tilleuls et les érables. L'âme du passé en émanait, comme une vapeur légère qui se condense en formes imprévues. La vie féodale surgissait à mes yeux avec son mouvement de chevaux et d'armures, de bannières et de gonfanons.

Mais ces impressions superficielles s'effacèrent bientôt devant une sensation plus profonde et d'ordre presque immatériel. Un jour, mon père, qui semblait particulièrement pensif, entra avec moi dans une grande cour intérieure de la ruine. Je marchais sur le maigre gazon dans l'enceinte désolée. Un grand vent soufflait au dehors et secouait tous les arbres. Bientôt je perçus, au-dessus du bruit des feuilles, une plainte aérienne venant d'en haut, sons étranges et inentendus. Voix humaines, voix des élémens ou voix d'esprits invisibles? Cette plainte était d'une douceur ineffable et d'une tristesse infinie. Bientôt d'autres voix semblables y répondirent de tous les côtés, et ce fut, dans la cour déserte de la ruine, un concert de soupirs harmonieux. Je

tressaillis jusqu'au fond de mon être. Jamais aucune musique, jamais aucune voix ne m'avait remué de cette façon.

— Qu'est-ce que cela? dis-je à mon père.

— Ce sont les harpes éoliennes, répondit-il simplement. Ta mère les adorait.

Plus tard il m'expliqua la structure de ces instrumens, qu'on peut examiner de près en longeant la galerie intérieure de la ruine, près des fenêtres où ils sont fixés. Moins gracieuses que les harpes ordinaires, les harpes éoliennes sont peut-être plus ingénieuses encore. Elles captent le vent entre deux planches obliques comme des meurtrières et le reçoivent entre deux planchettes parallèles où sont fixées les cordes. Pris dans ce couloir, qui forme deux tables de résonance, le vent, ce maître musicien, peut faire vibrer les cordes à son gré. S'il est faible, il n'en tire que l'accord parfait sur lequel elles sont réglées. S'il est fort, on perçoit en plus les harmoniques de la note fondamentale et de la dominante, qui se subdivisent à l'infini et montent en échelles chromatiques jusqu'aux notes les plus hautes avec une subtilité suraiguë.

J'avais compris que mon père était plongé dans ses propres pensées et ne voulait pas causer. Je m'abandonnai donc au cours de mes rêveries.

La musique éolienne continuait singulière et incisive. Ses effluves pénétrans me prenaient au cœur et en fouillaient les dernières fibres. Tantôt le vent tirait de ces lyres aériennes de véritables sanglots et comme des cris stridens, tantôt l'onde mélodieuse s'enflait doucement jusqu'à la plus grande intensité pour décroître et mourir dans les profondeurs de l'espace. Les sons semblaient venir de si loin qu'ils n'avaient plus rien de terrestre. Ces voix angéliques émanaient-elles de la même source que la lumière surnaturelle qui fluait de la rosace du dôme?... En les écoutant, en laissant frémir mon âme à leur écho, je découvrais en moi cette harpe éolienne que nous portons tous en nous-mêmes, délicat et mystérieux instrument, d'où naissent nos plus profondes émotions et peut-être nos pensées les plus fécondes.

J'aurais dû en éprouver un sentiment de félicité. Au lieu de cela, j'eus la sensation d'une douleur lancinante. Le nom de ma mère, prononcé par mon père à cette heure pathétique, me traversa comme une flèche. J'eus un premier soupçon de la solitude

poignante où vivait mon âme. J'avais soif d'un au-delà inconnu et de la tendresse féminine qui manquait à ma vie. Il avait suffi du son des harpes éoliennes pour éveiller cet ardent désir dans mon cœur solitaire d'enfant.

L'étrange est que, la semaine suivante, ce désir trouva un assouvissement, hélas ! aussi fugitif que le vent frôleur entre les cordes, mais qui devait être en même temps pour moi une révélation précoce et singulière de l'amour et de la vie.

## III

Tous les matins, j'accompagnais mon père à la *Trinkhalle*, située de l'autre côté de l'Oos, non loin de la Maison de Conversation, devant une pelouse ornée de beaux massifs de fleurs, au pied de la colline boisée, où des chemins sablés montent en zigzag sous de magnifiques ombrages.

Cet édifice exerça, dès le premier jour, une telle fascination sur moi que, le français étant ma langue maternelle, je l'appelai tout de suite *le Palais de la Source*. Il date du commencement du XIXe siècle et fut construit par l'un des grands-ducs de Bade. Ce prince eut l'heureuse fantaisie d'orner de peintures originales la grande loggia, qui forme la façade de l'élégant pavillon et sert de promenoir aux baigneurs. Les quatorze fresques du Palais de la Source s'alignent sur le mur de fond de la longue galerie, des deux côtés de la porte centrale qui conduit à la salle pavée en mosaïque, où la source chaude jaillit dans un grand bassin de marbre. Les promeneurs de la galerie, qui regardent les fresques, ont sous les yeux un résumé de l'histoire du pays de Bade. Car elles représentent quatorze légendes empruntées à la tradition locale. Ces peintures ne sont pas sans doute des chefs-d'œuvre de premier ordre, et l'humidité qui les ronge a détrempé les couleurs, mais quelques-unes d'entre elles ont de la grâce et une poésie intime.

Ces fresques m'avaient attiré dès le premier jour et me charmèrent de plus en plus en faisant travailler mon imagination. Les scènes historiques, dont les riches costumes et le pêle-mêle bariolé évoquent d'autres âges, m'arrêtèrent un moment, mais mon attention se concentra bientôt sur trois fresques, qui ont trait à des légendes populaires. Ces trois peintures, qui se trouvent dans l'aile gauche de la galerie et se suivent d'assez

près, excitèrent au plus haut point ma curiosité en parlant à ma sensibilité secrète.

La première représente une ronde nocturne de Nixes du *Mummelsee*, petit lac de la Forêt-Noire, situé à six lieues de Bade, dans la haute montagne et comme enseveli entre d'épaisses forêts de sapins. Les folkloristes de la fin du XVIII^e^ et du commencement du XIX^e^ siècle, qui recueillirent les traditions populaires de la Forêt-Noire, entendirent raconter par les paysans que des pâtres et des chasseurs ayant passé la nuit près du Mummelsee avaient vu des formes blanches danser à la surface du lac et moirer, au clair de lune, ses eaux sombres de cercles argentés. Quelques-uns même de ces êtres capricieux seraient venus s'asseoir familièrement dans leurs cabanes, se chauffer à leur feu et les induire à mal par leurs conseils perfides, se narguant de leurs désirs et de leurs passions. On appelait ces êtres des Nixes, à cause de leurs voix moqueuses et de leur caractère narquois. Elles se montraient le plus souvent aux enfans. A ceux-là, elles ne faisaient aucun mal, jouaient volontiers avec eux, puis disparaissaient d'un plongeon ou d'un frisselis sous les roseaux épais.

S'adaptant à cette foi naïve, le peintre a figuré les Nixes du Mummelsee par une ronde de gracieuses jeunes filles sortant à mi-corps de l'eau, à demi vêtues d'écharpes transparentes. La ligne onduleuse des bras nus et des mains qui se joignent dessine le mouvement rapide de cette danse aquatique. Au-dessus des sombres forêts de la rive, une fente rouge se montre dans le ciel gris. C'est l'aube. Derrière les baigneuses, ravies de leurs jeux lunaires, apparaît une tête grise et couronnée. C'est leur père, c'est le roi des Nixes qui dit à ses filles : « Attention! Voici l'aurore. Cessez vos jeux et cachez-vous au fond du lac... Le jour va paraître... et avec lui l'Homme... l'Ennemi! »

En face de cette peinture, l'enfant de dix ans, que j'étais, ne pensait à rien de précis, mais il sentait mille choses confuses et inexprimables. Il restait muet, fasciné. C'était comme une révélation subite de toutes les forces mystérieuses qui se jouent derrière le voile ondoyant de la nature.

Tout autre fut l'effet de la fresque voisine. Sur un gazon fleuri de violettes et de jonquilles, une Ondine est assise sous un hêtre feuillu. Un rayon de soleil flambe dans ses cheveux d'or. Une ceinture de roses cache seule son éclatante nudité. De

sa main gauche, elle caresse une biche blanche qui tend son fin museau vers les seins épanouis de la belle enchanteresse. Sa main droite retient une petite harpe posée sur son genou. L'Ondine chante, et la harpe vibre sous sa main en accords tentateurs. Un jeune berger accourt par la forêt; malgré le vieil ermite qui veut le retenir, il jette sa houlette. On devine qu'il va s'élancer dans les bras de la séductrice... Et la légende ajoute les mots invariables des récits de ce genre : « Elle l'entraîna au fond du lac... et nul ne le revit jamais. »

Agé de dix ans, j'étais innocent comme l'enfant qui vient de naître. J'ignorais tout de la femme et du mystère des sexes. Néanmoins, cette fresque produisit sur moi l'effet d'une boisson enivrante. J'avais peine à en détourner les yeux. Le charme souverain de la femme, la force et le danger de la volupté, le pressentiment de l'Amour et de la Passion, tout cela me traversa d'un seul trait, d'une sensation à la fois délicieuse et torturante, devant la dangereuse peinture. Je me souvins alors que j'avais éprouvé des sensations analogues dans la salle d'attente, près du cabinet de consultation de mon père, en écoutant le rire perlé de certaines jeunes femmes élégantes qui causaient entre elles. Mais alors, dans mon for intérieur, je me révoltais contre ces rires mordans qui me remuaient étrangement et me semblaient à la fois une raillerie et une attaque à ma liberté. Maintenant au contraire, devant la ravissante Ondine, je me voyais perdu d'avance. Je sentais bien que j'aurais fait comme le berger, j'aurais jeté ma houlette aux orties et me serais noyé au fond du lac avec l'irrésistible enjôleuse.

— Mais pouvait-on se noyer dans un lac bleu, habité par une telle femme?

A quelques pas de l'Ondine, une troisième fresque produisit sur moi une impression moins violente, mais plus mystérieuse et plus profonde, impression qu'on pourrait qualifier d'ordre spirituel et transcendant. Sur le cartouche du mur, on lit en lettres d'or : *Die Geisterhochzeit* (la Noce des Esprits). Le sujet se rapporte à la légende d'une ruine voisine, le château de Lauf, qu'on aperçoit de la plaine en allant à Bade. — Au bas du tableau, un chevalier en rouge pourpoint de chasse est couché au pied du vieux burg. Près de lui, son cheval harnaché et sellé broute l'herbe paisiblement. Le chevalier dort d'un profond sommeil. La partie supérieure de la fresque représente son rêve.

Selon la tradition, il avait cru entrer dans la grande salle du château et n'avait trouvé qu'une jeune fille assise et brodant à la fenêtre. Interrogée sur son nom, elle avait répondu qu'elle était la dernière de sa race. Sur quoi le visiteur lui avait demandé sa main. Aussitôt elle s'était levée en lui donnant la sienne comme si elle l'attendait. Alors la salle ténébreuse s'était subitement illuminée et remplie de monde. Les fiancés s'étaient vus transportés dans la chapelle du fond, devant un autel, où la statue d'un évêque de pierre, s'animant tout à coup, s'avança vers eux pour leur accorder la bénédiction nuptiale. Mais, au moment où ils allaient échanger leurs anneaux et prononcer leurs vœux, — un coq chanta, — et le chevalier s'éveilla de son rêve. Il était toujours couché dans l'herbe au pied de la ruine déserte, et son cheval paissait tranquillement à côté de lui. — Le peintre a choisi le dernier moment de la légende. Le rêve se dessine vaguement dans une grisaille pareille à une vapeur échappée de la ruine. Au-dessus des assistans vus de dos et qui semblent des ombres, le couple apparaît dans une lumière bleuâtre. D'un mouvement rapide comme le vol d'un oiseau, son écharpe au vent, la fiancée a l'air de s'élancer vers l'époux qui lui tend l'anneau... Entre eux, les yeux de l'évêque de pierre s'allument comme deux chandelles jaunes... Mais, au bas de la fresque, se dresse sur un pan de mur le coq dont la voix enrouée coupera la trame subtile de ce rêve comme d'un coup de ciseaux.

Il faut croire que j'étais prédestiné à m'intéresser à ce qu'on appelle aujourd'hui l'Occulte, l'Invisible ou l'Au-delà, puisque cette peinture agit sur moi comme une puissance magique et qu'elle plane encore sur tous mes souvenirs d'enfance comme une chose unique et merveilleuse. Je ne raisonnais pas, je ne pensais pas, je ne cherchais pas l'enchaînement logique des choses qui est le fait de la réflexion; mais je me plongeais dans la contemplation de cette scène avec une curiosité ardente, une sympathie impétueuse. Et, pendant ces longues stations émerveillées, qui se renouvelaient tous les jours, j'avais la sensation de pénétrer dans un autre monde, — celui des esprits sans doute, — comme disait la légende en lettres d'or de la fresque.

Les deux autres peintures n'y perdirent rien. Chacune des trois me touchait autrement et m'introduisait dans une région différente. Les Nixes du Mummelsee parlaient à ma rêverie et me faisaient des confidences sur les parages inconnus qu'elles

habitaient ; l'Ondine du lac bleu m'attirait invinciblement en bouleversant mes sens ; la Fiancée-Fantôme me faisait frissonner des pieds à la tête et me poignait au cœur. Heures silencieuses qui valaient peut-être toutes les autres. Ces fresques devenaient ainsi d'étonnantes lucarnes, ouvertes sur d'autres vies. Oh ! les longues, les intimes, les ineffables conversations muettes entre ces figures idéales et mon âme d'enfant ! Avec elles, je cessais d'être un exilé, j'étais enfin chez moi.

Quand je repense aujourd'hui à l'attraction que ces trois peintures exercèrent sur mon imagination vierge encore, j'y retrouve les trois puissances qui ont dominé ma vie : le mystère de la Nature, le mystère de la Femme et le grand mystère de l'Ame et de l'Au-delà.

## IV

Par un jour savoureux de septembre, j'étais debout, immobile, devant la troisième fresque. Le soleil matinal chauffait les dalles carrelées en damier de la galerie. Les marronniers de la promenade, agités d'un vent léger, y faisaient danser l'ombre de leurs feuilles. Absorbé dans ma contemplation, je ne voyais rien du monde extérieur, quand je sentis une main gantée se poser sur mon cou et une voix de femme très douce, au timbre d'alto, me dire :

—Que fais-tu là, mon enfant ? Tu aimes donc bien les fresques !

En me retournant, je reconnus une jeune femme d'une trentaine d'années, que j'avais déjà entrevue plusieurs fois. C'était une Française venue de Paris. Pendant un court séjour à Strasbourg, elle avait consulté mon père. Une ou deux fois, je l'avais croisée dans l'escalier sans y faire attention. Puis, je l'avais revue à Bade, à la grande vasque de la source, où elle buvait son eau dans un étincelant verre de Bohême jaune et bleu. Elle avait échangé quelques propos hâtifs avec son médecin de passage et s'en était allée aussitôt après. Jamais elle ne m'avait adressé la parole et je l'avais à peine regardée. Maintenant seulement je la voyais. Elle était vêtue d'une robe gris-perle et coiffée d'un chapeau Rubens de même couleur où s'enroulait un voile bleu. Sous les bandeaux ondulés de ses cheveux très noirs, se dessinait un visage ovale d'une teinte presque olivâtre, aux traits fins, au nez aquilin. Toute sa personne avait quelque

chose de discret et d'intense. A cette minute, je n'apercevais que ses grands yeux d'un violet foncé, ombragés de longs cils soyeux. Fixés sur moi, ils m'interrogeaient avec une douceur impérieuse.

Muet d'étonnement, effarouché par cette apparition subite et ce contact imprévu, je ne répondais pas.

Elle se pencha sur moi avec une grâce charmante et continua d'une voix plus familière :

— Il ne faut pas avoir peur de moi, mon enfant. Je suis une cliente de ton père, qui m'a très bien soignée. Je t'ai rencontré plusieurs fois dans la salle d'attente. Tu avais l'air triste et tu regardais un portrait.

— C'est le portrait de ma mère. Elle est morte depuis longtemps.

— Maintenant je comprends tout, reprit-elle. Tu penses toujours à ta mère et tu n'aimes pas à dire tes pensées. Mais je suis une amie ; tu peux te confier à moi. Dis-moi pourquoi tu regardes toujours cette fresque. Elle représente une légende. Tu dois la savoir ; raconte-la-moi.

Le nom de ma mère défunte, prononcé par cette femme ravissante, sa voix mélodieuse jointe à son élégance exquise, m'amadouèrent tout de suite. J'avais lu la légende de *la Noce des Esprits* dans je ne sais quel livre et me mis à la raconter à bâtons rompus, en termes maladroits, comme font les enfans.

Elle m'écoutait avec une attention profonde et dit :

— C'est très étrange et très intéressant.

— Mais pourquoi, dis-je en terminant, le chevalier a-t-il fait ce rêve ? Avait-il déjà rencontré cette fiancée et l'a-t-il retrouvée plus tard ?... Ou bien... ne l'a-t-il jamais revue ?...

— Cela, nous n'en savons rien, dit la dame à la robe gris-perle avec un fin sourire. On ne sait jamais la suite de toutes les histoires, et cela vaut mieux. Elles sont plus jolies comme cela. Mais tu connais d'autres légendes ; je parie que tu sais par cœur toutes celles d'ici.

— Non, mais j'en sais quelques-unes, m'écriai-je très fier.

— Eh bien ! tu vas me les montrer et me les dire.

Elle m'avait pris la main et déjà je sentais que je me serais laissé conduire au bout du monde par cette main légère et nerveuse qui serrait si intelligemment la mienne en causant. Nous longions l'aile droite de la galerie.

— Voici, dit-elle, deux fresques dont l'une a trait à la fondation du château de Bade et l'autre au temps des croisades. Connais-tu ces légendes?... Tu secoues la tête... tu ne les connais pas... Et celle-là non plus? Tu n'aimes donc pas l'histoire?

— Si, beaucoup; mais mon père ne veut pas que j'en lise trop. Il m'a défendu les romans de Walter Scott et me fait lire la Bible ou des traités religieux. Je n'en comprends pas beaucoup. Alors je préfère les contes de fées.

— Tu as raison, dit-elle. Revenons donc aux légendes de la Forêt-Noire. Tu vas me montrer celles que tu aimes le plus.

Nous retournâmes à l'aile gauche de la galerie. Comme nous approchions de l'Ondine aux cheveux d'or, qui séduit le berger en jouant de la harpe, j'eus un soupçon de remords et passai devant sans détourner la tête. Je m'arrêtai devant les Nixes du Mummelsee en disant : « Voilà ma fresque préférée! »

Elle me fit conter les légendes sur ces esprits élémentaires et leur père jaloux, le roi du lac noir. Puis elle murmura en caressant ma tête de sa main :

— Elles sont gracieuses, ces Nixes de la Forêt-Noire et vraiment innocentes. N'est-ce pas que tu aimerais avoir deux ou trois sœurs pareilles à ces jeunes filles?

— Comme ce serait beau! m'écriai-je. Nous danserions ensemble dans le jardin, tous les soirs. Mais il faudrait que vous soyez la reine.

— Pourquoi?

— Parce que vous ne seriez pas jalouse comme le roi.

Elle se mit à rire, et sa bouche sinueuse, d'un rose pâle, découvrit un écrin de perles aussi brillantes que son rire argentin. Puis, avec une douce malice, et comme si elle lisait dans le fond de mes pensées, elle me conduisit devant la fresque de l'Ondine et du berger, en disant : « Maintenant, raconte-moi cette légende-là. »

Je me sentis rougir jusqu'au blanc des yeux et, cachant mon front dans l'étoffe de sa manche, je balbutiai : « Je ne la sais pas! »

— Oh! le petit sournois, dit-elle d'un ton indulgent. Ne mens pas... Tu la sais mieux que les autres. Voyons, sois franc... je ne te gronderai pas. Avoue que la belle Ondine te plaît.

Rassuré par ce ton engageant, et bien certain que cette fée bienfaisante ne se fâcherait pas, je m'enhardis subitement et m'écriai en lui serrant le bras :

— Oui... beaucoup !

Il fallut lui conter l'histoire du malheureux berger, qui entend le son de la harpe, aperçoit la belle Ondine, se précipite à ses genoux et bientôt se laisse entraîner par elle jusqu'au fond du lac. Il faut croire que je fis ce récit moins gauchement que les autres, car elle en accueillit la fin par cette exclamation :

— Bravo, petit monstre ! On dirait que tu y as été !

Alors, excité par mon succès et enflammé par les images que ma propre voix faisait jaillir de mon cerveau par fusées, je continuai.

— Pourquoi donc le berger s'est-il noyé ? L'Ondine n'habite-t-elle pas une grotte magnifique au fond du lac bleu ?

— Oui, sans doute, reprit gravement ma fée conductrice, une grotte avec des stalactites de saphirs et de rubis. Seulement, la grotte est pour l'Ondine et le berger se noie dans la vase... Quelle affreuse mort !... N'aurait-il pas mieux valu pour lui qu'il gardât ses moutons ?... et n'est-ce pas beau, quand on est berger, de ramener au coucher du soleil son troupeau au bercail ?

Cela me rendit pensif. Après un moment de réflexion, j'ajoutai involontairement :

— Oui, c'est beau... Mais si l'Ondine était encore plus belle !

A ces mots, le visage de l'élégante étrangère reprit toute sa gravité. Un sourire mélancolique glissa dans ses prunelles violettes et sur l'arc de sa bouche, pendant qu'elle laissa tomber ces paroles :

— Étrange enfant, perdu dans tes songes ! Quels orages vont fondre sur toi et quel malheur que tu n'aies plus ta mère ! Tu verras qu'il est plus facile de rencontrer les Ondines que la fiancée de son rêve...

Je n'étais pas à même de saisir la portée de ces paroles, mais je me sentais compris dans le fin fond de mon être, et cela me pénétrait d'un bonheur inexprimable. Je savourais cette sensation si nouvelle pour moi. Mais brusquement ma confidente tira de son vêtement une petite montre attachée à une chaînette en or.

— On m'attend, dit-elle. Il faut que je m'en aille. Va retrouver ton père, il est souffrant et malheureux. Il a autant besoin de toi que toi de lui. Aime-le bien et sois sage... Nous nous reverrons, n'est-ce pas ?

Je répondis par un « Oh ! oui, » parti du fond du cœur. J'étais sur le point de saisir sa robe pour lui demander « où et

quand ? » Mais déjà elle marchait à pas rapides vers la porte vitrée de la galerie, qui conduit par un escalier à la promenade. En ouvrant la porte, elle se retourna, me fit encore un petit signe de la main et disparut.

## V

Le tourbillon de sensations et de sentimens, que l'apparition de l'étrangère et ma courte conversation avec elle provoquèrent en moi, n'était pas déchiffrable pour mon âme d'enfant, mais il me causa une agitation inouïe, un véritable délire de joie intérieure. Je ne pus m'empêcher d'établir un rapport mystérieux entre la fiancée fantomale de la fresque et cette femme du monde. Mais comme celle-ci était plus vivante ! Dès les premiers mots et les premiers regards, elle était entrée de plain-pied dans l'arcane de mes rêves, comme si elle me connaissait depuis des années. Elle devinait, elle savait tout ; elle lisait dans mon âme, elle s'entendait à feuilleter le livre de mon cœur, page par page. De quelle main délicate elle avait touché sa plaie mal cicatrisée, en me parlant par deux fois de ma mère défunte. Elle devenait ainsi, à mes yeux, une seconde mère, encore plus merveilleuse que la première, une mère de rêve. Je ne me souciais guère de connaître son nom, ni de savoir si elle était mariée ou veuve. A ce moment, je ne m'inquiétais même pas de savoir si je la reverrais. Elle existait, je l'avais rencontrée, elle m'avait parlé. N'était-ce pas inouï ? Cela changeait la face des choses. Comme j'avais lu les Contes de Perrault et que les fées françaises me semblaient d'un genre plus raffiné que les ondines allemandes, mon Inconnue prit d'elle-même dans ma pensée le nom de *la fée aux yeux violets*.

Mon père me faisait étudier pendant les vacances et rédiger des devoirs pendant quelques heures de la journée sous sa direction. En rentrant à l'hôtel, je ne soufflai pas un mot de ma nouvelle connaissance, mais je fus d'une assiduité et d'une obéissance si extraordinaires, que mon père me dit joyeusement : « Si tu travaillais comme cela tous les jours, tu serais bientôt le premier de ta classe au lieu d'être presque toujours le dernier. » Pour me récompenser, il me mena le soir à la Maison de Conversation. Il aurait pu me conduire n'importe où que mon plaisir eût été le même ; une lanterne magique venait

de s'allumer en moi. Auprès de ce qu'elle me faisait voir, le monde extérieur pâlissait. La foule qui se presse le soir dans les brillantes salles de la Maison de Conversation, me parut moins intéressante que de coutume. Ses chuchotemens n'excitaient plus ma curiosité. Les couples qui valsaient dans la salle de danse me parurent fort ordinaires. Les hommes et les femmes assis à la table de jeu m'effrayèrent par la fixité inquiétante de leurs yeux attendant le moment où la bille d'ivoire tombe dans un des casiers de la roulette. Les croupiers qui chevrotent leur invariable : « Messieurs, faites le jeu... le jeu est fait... rien ne va plus, » me semblèrent de subtils démons déguisés en beaux messieurs pour faire sortir de toutes les poches les piles d'or qu'ils amassaient par tas énormes avec leurs râteaux en acajou. Le soir, assis avec mon père à une petite table, au milieu de la foule, sur l'esplanade, je me laissai bercer par la musique du kiosque. Un solo de cor, accompagné par les violons en sourdine, joua l'émouvante Sérénade de Schubert. Mon vague désir monta dans la nuit langoureuse sur cette mélodie passionnée. A l'horizon, sous un ciel clignotant d'étoiles, se profilait la montagne boisée où s'élève le vieux château. Était-ce là qu'habitait ma fée, près des harpes éoliennes ?

Les jours suivans furent moins gais. Vainement j'arpentais chaque matin la galerie des fresques, attendant le retour de mon inconnue. Vainement je parcourais les allées voisines du Palais de la Source. Beaucoup de promeneurs et de promeneuses y faisaient leur tournée matinale, mais la dame en robe gris-perle n'était pas du nombre. Le troisième jour, de guerre lasse, je cessai de la chercher. Non sans peine, je commençais à comprendre que j'étais de nouveau seul avec mes pensées. Ne pouvant plus supporter les visages humains et poussé par un obscur besoin de me livrer à toute ma tristesse, je m'engageai dans un des chemins sous bois qui gagnent la montagne en lacets, par la colline. Là, il n'y avait personne. Çà et là seulement, quelques moineaux voletaient sur le sable rose. Quelle ne fut pas ma surprise en apercevant, sous une sorte de gloriette en troncs d'arbres, mon Inconnue assise sur un banc? Un rayon de soleil, filtrant à travers les branches des hêtres, tombait sur elle et l'enveloppait tout entière, la détachant de l'ombre. Elle lisait attentivement dans un petit livre. Mon cœur se mit à battre violemment. Elle ne m'avait pas vu. Fallait-il la déranger ou

passer mon chemin? Ce fut plus fort que moi; j'entrai dans la gloriette. Elle leva la tête et s'écria :

— Comment? c'est toi, mon petit ami? Tu te promènes ainsi tout seul?

Je la regardais fixement sans proférer une parole. Elle lut sans doute un reproche muet dans mes yeux, car elle ajouta :

— J'allais te chercher à la Source. Viens t'asseoir ici, à mon côté, tout près.

Je n'attendis pas qu'elle l'eût répété. Suffoquant de bonheur, je m'installai à sa droite et lui exprimai ma reconnaissance en m'appuyant contre son flanc souple. Elle passa sa main autour de ma frêle épaule et murmura de sa voix grave, mais câline, qui remuait toutes mes fibres :

— Aujourd'hui je veux te confesser.

Je ne me souviens plus en détail de la conversation qui suivit. Ce fut, de sa part, un long questionnaire sur ma vie d'enfant à Strasbourg, sur mes goûts, mes jeux et mes leçons, sur mes études et mes professeurs. Réchauffé par cette sympathie intelligente, je me laissais aller à tout dire. Je trouvais des termes pour exprimer des choses que je n'avais jamais dites à personne, je formulais des pensées dont j'avais à peine eu conscience. J'en étais arrivé à parler de mes émotions dans la cathédrale, et je m'arrêtais de temps à autre, étonné de ce que je disais et cherchant les mots. Elle m'aidait, venait au-devant de ma pensée et semblait tout revivre avec moi, ne cessant de me regarder et répétant : « Continue! continue! » Alors de ses yeux violets, qui se dilataient à mon récit, ruisselait une lumière aussi merveilleuse que celle de la grande rosace...

A ce moment, je vis un tremblement de ses longs cils noirs et une teinte pourprée envahir sa joue. Je levai la tête. Un beau jeune homme, svelte et bien découplé, très élégamment vêtu, se tenait debout devant nous et nous considérait avec un mélange d'étonnement et de complaisance.

— Vous venez à propos, cher monsieur Assolant, dit mon Inconnue sans aucune gêne. Car je puis vous présenter le petit ami dont je vous ai parlé avant-hier. Regardez-le bien. Je suis sûr qu'il vous plaira et que vous l'aimerez.

Le superbe jeune homme m'ôta le chapeau, prit ma tête entre ses deux mains d'une caresse délicate et me regarda pen-

dant quelques secondes au fond des yeux, puis il dit avec le plus aimable sourire :

— C'est un incorrigible rêveur. Il est aussi renfermé que vous, mais je lui pardonne parce qu'il est aussi sincère. Il serait digne d'être votre fils.

Par ce mot, ce jeune *lion* (on se servait alors encore de cette expression pour désigner la fleur de la jeunesse mondaine) sut gagner d'emblée mon cœur. Autrement, je lui en aurais sans doute voulu, pour le reste de mes jours, d'avoir interrompu le plus innocent, mais aussi le plus délicieux des tête-à-tête. J'avais eu le temps, moi aussi, de regarder le fier jeune homme et de le juger avec cette intuition directe de l'enfance, incapable de s'exprimer en paroles, mais presque toujours plus sûre que celle de l'âge mûr, parce que l'âme possède dans sa virginité première une clairvoyance immédiate qu'elle perd généralement plus tard et qui s'oblitère par la vie. Mon fringant rival avait des cheveux châtains avec des yeux de même couleur, clairs et pénétrans, une tête carrée indiquant l'homme d'action, des traits délicats, un menton à la fois énergique et gracieux. Sa personne comme sa physionomie respiraient la force de la jeunesse et l'aisance d'une haute culture. Il s'assit près de moi, en sorte que je me trouvai entre lui et son interlocutrice. Ils se mirent à causer, d'un air indifférent, de la saison badoise, du grand monde qui s'y trouvait, de livres, de théâtre et de musique. Cela papillonnait devant mes yeux comme les lustres d'une salle de fête et comme un bal masqué. Tout à coup il dit :

— Croiriez-vous que ce matin, en sortant du bain, j'ai fait des vers pour vous?

— Vraiment? dit-elle, je ne vous savais pas poète.

— Oh! reprit-il, je ne le suis devenu que par accident et grâce à vous, pour la première et sans doute pour la dernière fois. Vous souvenez-vous de la dernière visite que je vous fis à Paris? Vous étiez assise dans votre vérandah, sous une cascade de fleurs. Votre petite fille de trois ans était sur vos genoux. Quand j'entrai, elle jeta ses bras nus autour de votre cou et ne voulut plus les délier pendant toute notre conversation, malgré vos efforts. Eh bien! j'ai composé quelques stances sur ce motif. Permettez-vous que je vous les lise?

— Certainement, répondit l'Inconnue, en sortant un ouvrage de broderie d'une pochette de velours suspendue à sa ceinture.

Mon voisin tira un carnet de voyage de son veston et se mit à lire d'une voix plus sonore que sa voix ordinaire. La diction était vibrante et d'une justesse parfaite. Les strophes prirent leur vol harmonieux. En les écoutant, je compris, pour la première fois, la beauté lucide de la poésie française. Je suivais ardemment la scène familiale, évoquée en vives couleurs. Je crus voir ces deux corps palpitans, la mère et la fille, enlacés d'une pure tendresse et fondus à la fin comme un groupe d'albâtre transparent. En vérité, je ne sais trop ce que valaient ces vers, mais leur dernière pensée se grava dans mon esprit en traits de feu. Elle disait que la plus splendide rivière de diamans ne valait pas le vivant collier formé par ces bras d'enfant autour de la nuque d'une telle mère.

Pendant cette lecture, j'avais senti passer à travers moi un singulier courant de chaleur. Mon amie n'avait pas levé les yeux de dessus son ouvrage qu'elle travaillait d'une main fiévreuse. Quand M. Assolant se tut en refermant son carnet, je les regardai. Elle était devenue très pâle et dit simplement :

— Ces vers sont très beaux. Vous me les donnerez, n'est-ce pas? Ce sera le plus précieux souvenir de ma saison d'été.

Par-dessus ma tête, elle lui tendit la main qu'il saisit dans la sienne. Instinctivement je me rejetai en arrière et fixai la jeune femme qui regardait son ami. Je fus bouleversé de son expression. De ces yeux si calmes d'habitude, de ces grandes pensées, qui m'avaient rafraîchi d'une rosée maternelle, s'échappait maintenant une flamme redoutable, une flamme que je ne connaissais pas!... Je la sentais plus puissante que toutes les autres... et ce regard n'était pas pour moi!... Comme un éclair aveuglant il sortait de mon ciel bleu. J'en ressentis au cœur une douleur intolérable.

Leurs mains, dont je croyais sentir le serrement convulsif, restèrent étroitement enlacées pendant plusieurs secondes, qui me parurent des siècles. Leur regard durait toujours... Il me semblait que je voyais se confondre ces deux flammes immobiles, dardées l'une dans l'autre. Enfin il se leva comme pour s'arracher au charme.

— Adieu! fit-il.

— Où allez-vous?

— Vous le savez bien. C'est l'heure de la promenade à cheval. Nous serons au moins dix cette fois-ci et nous nous pro-

posons d'aller à *Ebersteinschloss*. Quel dommage, que vous ne vouliez jamais être des nôtres! Vous êtes pourtant je le sais, une parfaite amazone.

— Vous le savez bien, cela n'est pas dans mes goûts.

— Eh bien! il paraît que la belle Mme de Valneige, celle que vous avez nommée la reine des blondes, sera de la partie. Vous devriez venir pour elle, sinon pour moi.

— Cela, jamais! répliqua mon Inconnue d'un ton sec. Allons! partez vite et dépêchez-vous, pour ne pas la faire attendre.

— Ne vous fâchez pas, reprit-il d'une voix insinuante. Vous savez bien qu'il n'y a pas de danger... A ce soir, à la Maison de Conversation.

Il prit la main de ma compagne et la baisa longuement, puis redescendit par le chemin en pente sous les hêtres ensoleillés, léger comme un chevreuil et gai comme un chasseur qui voit l'aube se lever sur les bois.

Ma chère Inconnue avait repris son ouvrage et gardait le silence. Je me taisais aussi, car elle semblait m'avoir oublié. Après quelques minutes, elle dit :

— Viens, mon enfant. Donne-moi la main. Je vais te reconduire à l'hôtel.

Nous marchâmes sur le sable fin. Je tenais cette main à la peau soyeuse, j'en sentais la douce tiédeur, mais, absorbée elle-même, elle ne me parla que distraitement. Nous étions parvenus sous l'allée touffue qui va de la Maison de Conversation à la rivière de l'Oos et où s'alignent des deux côtés les plus élégantes boutiques de Bade. L'espèce de barrière qui venait de s'élever entre elle et moi, après la plus douce communion d'âme, me faisait souffrir au point que je lui dis :

— Est-ce que vous ne viendrez plus à la source ?

— Non, mon enfant, dit-elle, mais il faut que je te revoie une fois encore. Si tu peux, reviens ici, demain, à deux heures.

Et elle me désigna un banc sous un gros marronnier, à côté d'une boutique de jouets d'enfans. Je promis de venir et, sans rien dire, nous allâmes jusqu'au pont de l'Oos, où elle me quitta sur ce mot : « A demain. »

Mon devoir d'arithmétique fut déplorablement fait ce jour-là, ma leçon de géographie et d'histoire très mal apprise. J'étais même devenu incapable de retenir le moindre nom propre. Mon père s'en affligea et je lui promis sincèrement de mieux

faire le lendemain. Mais que de choses s'étaient passées dans ma tête d'enfant pendant cette courte matinée! Ah! cette heure si rapidement écoulée sous la gloriette de la forêt de hêtres, entre ma chère Inconnue et son trop séduisant ami, quel sujet de méditations étranges! J'étais loin d'avoir tout compris de leurs propos, mais leur serrement de main et surtout leur regard agissaient sur moi comme une révélation foudroyante. Le torrent de l'amour et de la passion m'avait effleuré au passage. Qu'était-ce que cet élément inconnu? J'en étais épouvanté. Chose plus grave, j'allais perdre mon amie, celle que, du premier élan, j'avais appelée *ma seconde mère*. Elle m'avait dit : « Il faut que je te revoie *une fois encore*. » Ce serait donc la dernière! Cela était-il possible? Pouvait-elle m'abandonner ainsi? Pourtant elle m'aimait encore puisqu'elle m'avait donné rendez-vous pour le lendemain. Qu'allait-elle me dire? Devant cette question tout pâlissait. Que m'importaient, après cela, Charlemagne, saint Louis et la date de leur avènement? Il n'y avait plus qu'un personnage au monde : mon Inconnue, et qu'une date : « Demain... à deux heures! »

## VI

Je ne dormis guère cette nuit-là. Le matin, j'expédiai mes devoirs au galop. Après le repas de midi, mon père s'enferma dans sa chambre pour écrire des lettres et me permit une promenade au jardin de l'hôtel. Mais je n'avais aucune envie de sortir avant l'heure du rendez-vous.

J'errai quelque temps comme une âme en peine dans le salon de lecture, puis, énervé par l'attente fiévreuse, je me laissai tomber dans un grand fauteuil en fermant les yeux. Au même moment, le coucou de la pendule (une vieille pendule de la Forêt-Noire au tic tac patriarcal) poussa deux fois son cri familier. Je bondis comme un ressort de mon siège, la gorge serrée, et courus, haletant, à l'allée voisine.

De loin, j'aperçus mon amie, qui, fidèle au rendez-vous, m'attendait sur le banc de la promenade. Elle n'avait plus sa robe gris-perle et portait un costume bleu-marine, discrètement orné de quelques dentelles noires. Deux superbes roses languissaient à sa ceinture, l'une rouge et l'autre blanche. La robe, plus échancrée que celle des jours précédens, laissait voir son cou fin, largement évasé à la base. Un mince rayon de soleil perçant

le feuillage se jouait sur sa peau ambrée. Tout de suite, mes yeux furent attirés par une broche qu'elle portait à sa collerette de mousseline. C'était un bijou très simple, qui lui allait à merveille, un papillon en filigrane d'or.

Le sourire dont elle m'accueillit fut si radieux et si enveloppant, que, du coup, j'oubliai toutes mes appréhensions. Le rayonnement de sa présence avait évaporé ma tristesse comme le soleil boit la rosée sur une feuille. On eût dit qu'elle voulait effacer par la chaleur de son affection la peine qu'elle m'avait faite la veille par son silence. Je m'assis timidement sur le banc, respirant à longs traits l'arome de vie qui s'échappait d'elle avec je ne sais quel parfum capiteux.

— Aujourd'hui, dit-elle, en posant sa main dégantée sur ma main tremblante, je veux que tu me parles de ta mère. Car tu t'en souviens, j'en suis sûr, quoique tu l'aies perdue quand tu avais quatre ans.

J'avais gardé en effet un certain nombre de souvenirs de ma mère. Ils vivaient dans ma mémoire comme des tableautins placés à grande distance les uns des autres. J'y pensais souvent sans le vouloir, mais jamais je n'en parlais à personne, pas plus à mon père qu'à d'autres. Cela m'eût été impossible. Je les portais en moi, sans même me douter à quel point je chérissais ces reliques. Mais, — à Elle, — combien facile il me fut de lui en parler et quelle félicité inconnue j'en ressentis! En s'y intéressant, elle me les faisait découvrir à nouveau, à mesure que je les racontais. Je narrai ces choses futiles qui remontaient presque au berceau. D'abord souvenirs très confus, puis de plus en plus précis. Entre autres, un voyage en Suisse, en berline, à travers la plaine d'Alsace, où ma mère avait fait arrêter la voiture pour me cueillir un bouquet de bleuets et de coquelicots que je réclamais à grands cris ; puis la chute du Rhin, à Schaffhouse, que je n'ai plus revue depuis, mais dont je crois entendre encore le sourd tonnerre et voir le gouffre blanc d'écume avec son arc-en-ciel flottant; puis la traversée du lac de Constance sur un bateau à vapeur.

J'étais assis sur les genoux de ma mère, un orchestre jouait sur le pont et le bateau fendait l'immense nappe d'eau avec ses roues pareilles à des ailes frémissantes. Enfin j'osai rappeler le moment terrible où mon père m'avait conduit devant le lit de ma mère morte et où j'eus de la peine à la reconnaître, ne

trouvant plus son âme dans cette figure de cire. Et puis encore l'effrayante et inexplicable impression du garçonnet de quatre ans, quand le surlendemain je vis entrer un cercueil dans la maison et que ma bonne imprudente me dit : « C'est pour emporter maman au cimetière. »

Mon amie avait suivi mon récit précipité avec un intérêt croissant. Quand j'eus fini, d'un mouvement instinctif de protection, elle me prit dans ses bras et me posa sur ses genoux. Je ne fus pas surpris de ce geste qui mettait le comble à mon désir, car il me semblait à ce moment que Dieu voulait m'accorder quelque don merveilleux.

— Mon pauvre enfant ! dit-elle, maintenant je comprends tout ce que tu as dû souffrir pendant ta longue enfance privée de l'amour d'une mère... Mais je savais tout cela.

— Comment cela ? demandai-je étonné.

— Oui, je le savais. Il y a un mois, je t'ai rencontré dans la salle d'attente, près du cabinet de consultation de ton père. Tu étais debout devant un portrait, mais tu t'en détournas à mon entrée pour t'en aller. Alors je vis que tu regardais le plafond pour ne pas laisser couler tes larmes.

J'avais oublié le fait, mais son rappel excita ma sensibilité au plus haut point. M'enhardissant jusqu'à tutoyer cette femme qui me devinait si bien et laissant échapper mon vœu secret, je m'écriai :

— Ah ! si tu voulais être ma mère !

Un éclair de tendresse douloureuse sillonna les yeux de mon amie.

— Cher enfant, dit-elle, c'est impossible... Il faut que je retourne à Paris, où m'appelle ma fille !

— Quand pars-tu ? dis-je effrayé.

— Ce soir, à six heures.

C'en était trop pour mes nerfs d'enfant. Toute la tendresse latente, tout le besoin d'amour comprimé, qui couvait en moi depuis des années, éclata d'un seul coup. J'avais compris que j'allais perdre pour toujours cette seconde mère. N'avais-je pas le droit de la posséder une seule fois ? D'un mouvement violent, je me jetai à son cou et l'embrassai avec frénésie à baisers redoublés, puis je fondis en sanglots.

Elle ne me repoussa pas, mais serra des deux mains ma tête sur sa poitrine. De célestes délices m'envahirent. Blotti contre

son sein, l'oreille collée à sa robe, j'entendis par trois fois, comme un vent léger, sa profonde respiration suivie d'un long soupir. Enfin elle releva mon front pour y imprimer le plus tendre baiser maternel, puis, sans cesser de presser mes tempes entre ses doigts fuselés, elle murmura :

— Ne pleure pas, mon enfant, je serai quand même ta mère... De loin, je penserai si souvent à toi... et peut-être le sentiras-tu !...

— Oh ! oui, m'écriai-je convaincu.

Très doucement, elle me reposa sur le banc, car je n'aurais pas quitté ses genoux tout seul. Puis elle ajouta :

— Je voudrais te faire un cadeau, te laisser un souvenir de moi.

J'étais suspendu à chacune de ses paroles. Je respirais son souffle comme un parfum paradisiaque. Mes yeux, qui suivaient le moindre de ses mouvemens, tombèrent sur la broche en filigrane d'or fixée à sa chemisette de mousseline. Par une convoitise subite, qui ressemblait à une inspiration, j'étendis la main vers le ravissant papillon, comme s'il était vivant, avec ce cri :

— Donne-moi cela !

— Oh ! de grand cœur, dit-elle dans un transport de joie. Je suis sûre qu'il te portera bonheur. Ne le perds jamais !

D'un geste rapide, elle détacha la broche de son cou et posa dans ma main le joli insecte de métal. Je l'y serrai convulsivement, comme si je craignais de le laisser s'envoler, et couvris de baisers passionnés la main de ma bienfaitrice.

La conversation se serait sans doute prolongée longtemps encore, si tout à coup je n'avais vu se dresser devant moi la figure toujours souriante de M. Assolant.

— Madame, dit-il en tirant sa montre, excusez-moi de déranger cet entretien. Je suis exact à la minute et même à la seconde. Il est trois heures. Tous les amis vous attendent pour le concert, vous savez, le concert des adieux. N'est-ce pas convenu ?

Au même moment, l'orchestre du kiosque voisin se mit à jouer une valse brillante.

— Je suis prête, dit-elle en se levant. Je m'étais levé, moi aussi. Elle me prit la main et m'embrassa encore une fois avec ces mots :

— Adieu, mon cher enfant. Sois sage et obéis à ton père.

Elle avait pris le bras de son compagnon. Au bout de trois pas, elle se retourna. Voyant que je m'étais rassis sur le banc, elle revint à moi et glissa dans ma main la rose blanche qu'elle portait à sa ceinture. D'un ton presque suppliant, avec des larmes

dans la voix, elle chuchota : « Ne pleure pas... je penserai si souvent à toi ! » Puis je vis disparaître le couple, par l'allée ombreuse, dans un remous de foule, de soleil et de musique.

Autour de moi, des enfans jouaient à la balle en poussant de grands cris. Leurs bonnes assises en rond riaient et jacassaient. Mais je ne voyais, je n'entendais plus rien. Je restais le dos appuyé au banc de la promenade, à la place où elle s'était assise, dans une sorte de stupeur et d'ivresse. Chose étrange, je ne souffrais pas. Je ne réalisais pas encore la nouvelle séparation que m'imposait la destinée.

Je ne me disais pas que je venais de perdre ma seconde mère. Je la sentais encore si près de moi ! Qu'allait devenir ma fée aux yeux violets avec son charmant ravisseur ? Amante ou épouse ? Je ne m'adressais même pas cette question, je ne savais rien de ces choses. Seraient-ils heureux ou malheureux ? Je ne l'ai jamais su, et d'ailleurs le sait-on jamais ? Dans mon imagination enfantine, ils partaient pour un monde de fêtes et de lumière. Je n'enviais pas leur bonheur, je le souhaitais aussi grand que possible. Mais je sentais aussi qu'il s'était passé en moi quelque chose de prodigieux. Sous le baiser chaste, mais submergeant de l'Inconnue, sous son regard d'une si profonde intensité, j'avais compris qu'à certains momens la barrière presque infranchissable qui sépare les âmes peut tomber et que leur fusion est possible. J'avais compris par l'intuition pure du sentiment qu'il y a un Amour qui renferme tous les amours et que sa puissance est au-dessus du temps et de l'espace.

Quand je rentrai à l'hôtel, mon père m'annonça son intention de faire avec moi l'ascension des rochers qui couronnent la montagne de Bade. Une voiture nous conduisit au vieux château. C'était une journée de fin d'été ou de commencement d'automne. Aucun souffle dans l'atmosphère tiède ; un air mou, surchargé de parfums et de langueur. Déjà les premières feuilles tombantes jonchaient çà et là le sol de la forêt. En foulant ces jaunes litières, on avait la sensation de marcher sur la fuite des choses éphémères. Nous entrâmes un instant dans la grande aile déserte de la ruine. Tout était morne. Il n'y avait pas de vent ; les harpes éoliennes se taisaient... Alors nous prîmes le chemin qui gagne les rochers par la haute sapinière. Après une heure de marche, nous atteignîmes le sommet, où

les sapins rabougris et tordus par le vent se cramponnent aux dentelures granitiques de la montagne. Nous nous assîmes sur un banc rustique, grossièrement charpenté en troncs d'arbres, au bord d'une roche à pic. De là on domine toute la contrée. D'en bas, le vieux château émerge comme un mamelon d'un océan de forêts, et tout autour, de près et de loin, l'armée noire des sapins serrés monte à l'assaut des cimes. Comme une blanche sirène, la coquette ville de Bade s'étire au fond de la vallée verte avec son semis de villas. A son issue, s'étale la plaine du Rhin. A l'horizon, le soleil incliné sur la ligne bleuâtre des Vosges enveloppait tout le paysage de sa chaude caressse et jetait jusqu'à nous son voile de gaze dorée.

Je n'étais pas encore sorti du songe qui m'enivrait. Je sentais encore sur mon front les lèvres d'une femme et je croyais voir ses yeux violets fixés sur moi comme deux pensées merveilleuses, quand la cloche de la vieille église de Bade sonna tout au fond de la vallée. Les six coups de son timbre grêle et fêlé retentirent au fond de mon âme comme un glas funèbre. Six heures! c'était le moment fixé pour le départ de mon amie. En ce moment, une voiture l'emportait et j'étais bien sûr que je ne la reverrais plus. Toute la solitude qui avait pesé sur mon enfance, sans que je pusse m'en douter, cette solitude un instant interrompue par l'apparition de l'étrangère, était revenue plus profonde et m'étreignait d'une nouvelle angoisse. Peu après, j'entendis la musique du kiosque de la promenade qui nous arrivait par bouffées. Ces harmonies égrenées par le vent ressemblaient à des rires entrecoupés de sanglots.

Par une étrange coïncidence, mon père me dit, comme s'il se parlait à lui-même :

— C'est ici que ta mère et moi nous avons fait notre premier voyage... Elle aimait ce vieux château... Elle écoutait comme toi les harpes éoliennes pendant des heures... et bien des fois nous nous sommes assis sur ce banc...

Ces paroles éveillèrent en moi un amas de souvenirs étranges et de sensations douloureuses. Elles augmentèrent mon trouble et je ne pus rien répondre, mais j'ouvris la main dans laquelle je serrais toujours le papillon en filigrane d'or. Je contemplais mon trésor pour me consoler de ma grande tristesse.

— Qui t'a donné cette broche? dit mon père étonné.

Je réfléchis un instant. Si j'avouais la vérité, il eût fallu

raconter tout mon petit roman, le plus innocent du monde assurément. Mais n'eût-ce pas été le profaner? C'était quelque chose que je voulais garder pour moi seul. Et puis, pouvais-je parler à mon père de cette seconde mère que j'avais voulu me donner?

Je répondis :

— Je l'ai trouvée sous un banc de la promenade.

— Il faudra la porter au concierge de la Maison de Conversation, pour qu'il la rende à la dame qui l'a perdue, si elle réclame son bijou.

A cette proposition, il me sembla que le destin jaloux voulait me reprendre la plus précieuse de mes conquêtes. Saisi d'effroi et de colère, je bondis de ma place en m'écriant :

— Jamais!

Mon élan avait été si subit qu'il avait failli me précipiter dans le gouffre. Mon bras tendu sur l'abîme et mon regard disaient sans doute que je serais capable de m'y jeter, si on voulait me reprendre mon trésor. Mon père comprit sans doute que ma résolution était inébranlable et qu'il eût été dangereux d'insister. Nous reprîmes en sens inverse les escaliers vertigineux taillés dans le roc. Le soleil s'était couché. Il faisait noir sous les sapins sinistres. Dans leurs branches griffues, une chouette poussait son cri plaintif. Mon père et moi nous descendions en silence les marches dangereuses. Nous nous donnions la main, nous appuyant quelquefois l'un sur l'autre, par un besoin instinctif de rapprochement. Et cependant quelle barrière entre lui et moi! Je commençais à comprendre la cause de sa solitude, mais comment eût-il compris la mienne? Pouvait-il se douter que, grâce à cette passante et au talisman qu'elle m'avait donné, — sans savoir rien du monde et de la vie, — j'avais déjà deviné l'essentiel?

Peu de jours après, nous allâmes faire nos adieux au vieux château. Mais je n'eus pas le courage d'entrer dans la grande cour aux fenêtres délabrées, de peur d'entendre frémir les harpes éoliennes et de surprendre, dans leur plainte, l'appel lointain — oh! si lointain déjà! — de mes deux mères perdues.

ÉDOUARD SCHURÉ.

# L'HOMME DE 1848[1]

## I

## COMMENT IL S'EST FORMÉ. — L'INITIATION RÉVOLUTIONNAIRE

(1830-1840)

### I

Je suppose un ouvrier parisien, du faubourg Saint-Antoine ou du faubourg Saint-Marceau, arrivé à l'âge d'homme entre 1825 et 1830. Il a fait le coup de feu aux Trois Glorieuses, derrière les bourgeois libéraux de son quartier, un médecin, un notable commerçant, et leurs fils, étudians ou élèves de l'École polytechnique. Deux ans auparavant, en 1828, il lui est tombé sous la main un livre qui l'a troublé : *La Conspiration pour l'Égalité, dite de Babeuf*, racontée par Philippe Buonarroti. Un peu plus tôt encore, quelques amis, quelques camarades d'enfance, des « jeunes gens du commerce, » tout fiers de se trouver mêlés à « la jeunesse des écoles, » lui avaient assez mystérieusement parlé d'une loge maçonnique, *les Amis de la Vérité*, d'une grande société secrète qu'on appelait, il ne savait trop pourquoi, *la Charbonnerie*, et d'autres sociétés par surcroît, *l'Union, la Société diablement philosophique, les Francs parleurs, la Société de secours pour les détenus politiques*, où, depuis 1820,

(1) Voyez, dans la *Revue*, la série d'articles sur *la Crise de l'État moderne*, et notamment la livraison du 15 janvier 1913.

s'élaborait, paraît-il, entre une dissertation sur le meilleur gouvernement et la démonstration de la charge en douze temps, « la science de la justice sociale, destinée à enseigner un jour à toute l'espèce humaine, sans distinction de contrées et de nations, comment elle doit s'agglomérer, s'associer, se partager les dons de la nature et se régler ensuite dans l'intérieur de chaque société. » En outre, on lui avait confié que, rue Taranne, à côté de Saint-Germain des Prés, s'assemblaient régulièrement un petit nombre d'initiés qui confessaient comme un dogme la maxime : « A chacun selon ses œuvres » et voulaient fonder là-dessus, dans le monde transformé, la religion nouvelle de l'ordre et du progrès.

Mais tout cela, loges maçonniques, sociétés, cours ou leçons, sectes ou chapelles, et les journaux ou revues, à tendances libérales et même socialistes, que l'on commençait à imprimer, c'était pour les bourgeois, pour les « propriétaires, » à qui légalement, constitutionnellement, l'État appartenait ; cela ne touchait pas le peuple, cela n'allait pas, ne descendait pas jusqu'à lui ; et, s'il s'y rencontrait par hasard, par-ci par-là, un employé, le plus souvent d'ailleurs en rupture de bureau, on n'y voyait point d'ouvriers, ou si peu, si perdus et si ignorés, si isolés que c'était comme s'il n'y en avait point. Ainsi, avant les derniers jours du mois de juillet 1830, notre ébéniste ou notre tanneur, si éveillé, si délié qu'il fût, si inquiet et bouillonnant, ne pouvait penser de lui-même qu'une chose : il était en marge de l'État, un « prolétaire, » comme un certain Amar l'avait baptisé en 1817, dans une brochure qui avait fait du bruit, un « non-propriétaire, » comme Benjamin Constant n'avait cessé de le lui répéter ; et, à ce titre, mineur ; et, à ce titre, exclu de la vie politique, ainsi que le sont et doivent l'être les enfans et les étrangers : « ceux que l'indigence retient dans une éternelle dépendance, et qu'elle condamne à des travaux journaliers, ne sont ni plus éclairés que des enfans sur les affaires publiques, ni plus intéressés que des étrangers à une prospérité nationale dont ils ne connaissent pas les élémens et dont ils ne partagent qu'indirectement les avantages. » Telle était la sentence portée par les docteurs, et l'on n'apercevait pas bien dans les deux faubourgs quand et comment elle serait revisée ; mais, après la lecture de l'histoire de Babeuf, au souvenir de 1793 et avec ce qu'il restait on renaissait de mouve-

ment vers l'égalité, on ne dissimulait pas qu'on la trouvait très dure.

Lorsqu'on le pouvait et tant qu'on le pouvait, on fréquentait les réunions. C'étaient, ostensiblement, des réunions patriotiques : les « fourgons de l'étranger » en étaient un des accessoires ordinaires, et la locution, encore aujourd'hui en usage dans la langue banale de nos polémiques, vient peut-être de là. L'ouvrier gainier Drevet, qui, sous le nom de Drevet père, devait jouer un rôle en 1848, comme « président des Délégués à l'Hôtel de Ville, » rapporte que les orateurs finissaient toujours en flétrissant les traités de 1815 et en réclamant le Rhin : « Ce fleuve, disaient-ils, doit seul limiter notre puissance. » Et c'est aussi ce que soutenait pour son compte l'« ouvrier imprimeur » qui, en 1831, dédiait à ses camarades ses opinions, avec les *Étrennes d'un prolétaire :* « Nous avons chassé le gouvernement des Bourbons, non pas parce qu'il nous rendait malheureux, car le peuple ne fut jamais plus heureux que de 1816 à 1829, mais parce qu'il nous avait été imposé par de prétendus vainqueurs, par la force étrangère et les traîtres de l'intérieur. » Dans ces réunions se coudoyaient donc républicains et bonapartistes, que rapprochait la haine de la Restauration, et qui couvraient leurs dissentimens de l'étiquette commune, et en quelque sorte de l'habit commun, de l'uniforme de patriotes. Ce qui, au surplus, n'empêchait pas, et même rendait possible, pour leur lutte contre l'Europe, d'exalter la Convention, les Jacobins et Maximilien Robespierre, dont l'influence ressuscitée et la pensée un peu forcée, en ce qui touche du moins l'égalité des conditions, allaient le disputer, chez les plus avancés, à la pensée et à l'influence de Babeuf. Mais en somme, à ce moment, au moment où va naître le Gouvernement de Juillet, la position respective des classes, — des deux principales par le nombre, la bourgeoisie et le peuple, — les apparences sociales, telles que des observateurs bien placés les notent, sont celles-ci, d'après le propre témoignage du préfet de police, M. Gisquet :

Tout le monde comprend ce qu'est la bourgeoisie ; elle représente l'immense majorité de la population : c'est là ce qu'on a jadis qualifié de *tiers-état;* mais tiers-état dont les rangs se sont considérablement accrus, dont la force et le concours ont décidé et décideront désormais toutes les grandes questions d'intérêt national. La bourgeoisie, par son origine, participe de la classe inférieure ; mais par la richesse, les talens, les arts, les

sciences, l'industrie et le commerce, elle s'élève aux sommités sociales, et se confond souvent avec les anciennes illustrations. La bourgeoisie a hérité de tout ce que les titres nobiliaires ont perdu depuis un demi-siècle, sous le rapport de l'influence et de la considération ; aussi la première subdivision de la classe moyenne est-elle devenue dans nos mœurs actuelles une espèce d'aristocratie nouvelle.

Mais elle présente ces différences remarquables avec l'ancienne qu'autant celle-ci pesait sur le pays, autant la première est utile : c'est elle qui donne à tout le mouvement et la vie ; qui, par de vastes entreprises et des œuvres de génie, a doté la France d'une gloire paisible, plus efficace pour le bien-être de nos populations que la gloire acquise par les armes. Elle se distingue encore de l'autre aristocratie en ce sens que, pour y parvenir, il ne faut ni faveurs, ni parchemins ; le travail, la haute intelligence, les grands services rendus à la chose publique, voilà les seuls titres de noblesse estimés de nos jours : il appartient à tous d'y prétendre.

On le voit, Saint-Simon et le saint-simonisme, en tant que glorification de l'industrie, sont venus à leur heure ; quatre ans après la mort du Prophète, il semble que son règne est arrivé :

Toutes les réformes, toutes les améliorations sociales ont profité à la bourgeoisie ; elle est donc attachée par intérêt à la conservation de ses conquêtes. On ne pourrait ni rétrograder vers le passé, ni mettre en vigueur les utopies républicaines, sans porter atteinte aux avantages de sa position ; et l'on ne pourrait non plus adopter une forme de gouvernement militaire sans mettre en péril la fortune dont elle dispose : fortune en partie de nature périssable, qui subit une dépréciation proportionnée à la gravité des événemens politiques : rentes sur l'État, valeur des charges, études, fonds de commerce, établissemens industriels, etc.

Mais l'école saint-simonienne, par « la classe industrielle, » n'entendait pas seulement, chacun le sait, la classe bourgeoise ; et il fallait y ajouter beaucoup pour former les vingt-quatre vingt-cinquièmes de la nation. Ici les réflexions du préfet de police se sentent à la fois de leur temps et de sa fonction ; elles ne sont sans doute pas exemptes de quelque optimisme officiel, encore qu'il ne mérite pas le reproche d'avoir été tout à fait aveugle :

La quatrième classe (les ouvriers) se trouve en quelque sorte dans les mêmes conditions que la précédente ; sans jouir des mêmes avantages, elle a un égal besoin d'ordre et de confiance ; elle professe un même attachement pour des institutions qui garantissent son avenir, qui ouvrent une libre carrière aux hommes intelligens et laborieux.

Les ouvriers voient tous les jours sortir de leurs rangs ceux qui, par leur mérite, parviennent dans les régions plus élevées ; ils comprennent

que la stabilité de l'état de choses qui nous régit peut favoriser des chances de succès et assurer la juste récompense due à leurs travaux; mais ils n'ont pas, comme les classes aisées de la bourgeoisie, la crainte de compromettre, par une plus large extension des principes libéraux, une fortune toute faite, une position heureuse; ils pensent, au contraire, que plus ils auront de chances de concourir à la discussion des intérêts publics, et plus ils verront s'effacer la ligne de démarcation entre eux et la classe moyenne.

De même que le tiers-état a profité de la suppression des privilèges de la noblesse lorsqu'il fut enfin admis à participer, concurremment avec elle, à l'administration des affaires du pays, de même la classe ouvrière profiterait aujourd'hui de tout ce que la bourgeoisie perdrait à son tour, si l'on faisait descendre aux droits politiques quelques degrés de l'échelle sociale.

Ces observations nous disent assez pourquoi, sans être positivement hostiles au gouvernement et à la bourgeoisie, les ouvriers désirent un changement qui mettrait en pratique les théories d'une liberté illimitée, qui soumettrait le personnel et les actes du pouvoir aux caprices de la souveraineté populaire.

Négligeons, comme les vieux juristes dédaignèrent les mendians, ne voulant pas en faire un ordre de l'État, la cinquième classe, les « gens sans profession, repris de justice, voleurs, vagabonds, aventuriers, hommes tarés, perdus de dettes et de réputation, habitués de tabagie, de mauvais lieux, mauvais sujets de toute espèce, » fraction minime de la population, mais « où gît la force brutale qui menace de tout bouleverser, » lie sociale qui exploite le vice sous toutes ses formes; tourbe impure qui, une fois mise en mouvement par les passions politiques, « se grossit vite des hommes à imagination désordonnée, éprouvant le besoin d'émotions fortes » et les trouvant « dans les drames de la rue, dans les commotions populaires; » élémens permanens de révolution, contre tous les pouvoirs et sous tous les régimes.

La vérité est, pour ne tenir compte que de la portion saine du peuple, de la véritable classe ouvrière, qu'elle éprouva, au lendemain des journées de Juillet, une vive déception. Elle croyait avoir vaincu pour elle-même, et voici qu'elle avait combattu pour d'autres. Pareillement, les bourgeois, à sentimens ou plutôt à idées démocratiques, qui peuplaient les loges et les sociétés, qui faisaient ou suivaient les cours et les leçons, qui adhéraient aux sectes ou assistaient aux chapelles, qui rédigeaient ou alimentaient les journaux, tous ces bourgeois-là, en majorité républicains, étaient fort mécontens d'avoir travaillé

pour un roi, si peu roi qu'il fût ou qu'on le fît, et non pas pour la République. Car « la meilleure des Républiques, » ce minimum de monarchie ainsi sacré par La Fayette, n'était pas, ne pouvait pas être à leurs yeux la République; si bien que, les uns et les autres supportant mal d'avoir été trompés dans leurs espérances, les ouvriers par les bourgeois, et les bourgeois républicains par les orléanistes, quelque chose maintenant les poussait les uns vers les autres. N'avaient-ils pas appris à se connaître dans le coude-à-coude des barricades? C'est une remarque que la lecture attentive des documens permet de faire; ils ne s'étaient pas réciproquement « découverts, » durant les Trois Jours, sans un certain étonnement; et jamais jusqu'alors les vertus du peuple n'avaient aussi fortement frappé la bourgeoisie, même républicaine, même jacobine, même théoriquement égalitaire. Jamais non plus le peuple n'avait senti aussi près de lui la bourgeoisie, au moins une fraction de la bourgeoisie, notable par son importance, sa situation, son instruction, toutes choses dont il peut avoir un respect un peu envieux, mais dont il a le respect. Ce qui est sûr, c'est qu'aussitôt après la révolution de Juillet, les relations s'établissent, se resserrent, la propagande s'organise; des cours, où l'on enseigne surtout la République, s'efforcent de pénétrer, les journaux de se répandre, les sociétés de recruter dans les milieux populaires.

Au bout de quinze mois à peine, en octobre 1831, le même préfet de police M. Gisquet dresse de la sorte le bilan des sociétés dites secrètes, laissant à part la maçonnerie contre laquelle il ne manifeste nulle part une méfiance antipathique (relevons-le, à cause du formulaire et du cérémonial que les chefs emprunteront parfois aux loges). Il y a d'abord la *Société des Amis du peuple*, parmi lesquels le procès de janvier 1832 mettra en évidence Raspail, Thouret, Trélat, etc., dont « le désœuvrement forcé d'une portion considérable de la classe ouvrière, la cherté du pain, d'autres motifs encore, augmentèrent progressivement le nombre, » et auxquels devaient s'offrir « pour auxiliaires une certaine quantité de ces gens mal famés appartenant à la dernière classe, qui apportaient à des opinions politiques le dangereux secours de leurs bras. » Il y a, ou il y a eu, puisqu'elle s'est fondue avec les *Amis du peuple*, après une existence temporaire, la *Société de la Liberté, de l'Ordre et du Progrès*, dirigée

par un étudiant, Sambuc, et composée presque entièrement d'étudians. Il y a la *Société des condamnés politiques*, où tous les affiliés ne se contenteront pas de conspirations pour rire : Fieschi en fit partie jusqu'en 1834. Il y a la Société des *Réclamans de Juillet*, fondée par O'Reilly, qui compte jusqu'à 5 000 membres, et qui promet ou menace, selon le point de vue, de se développer encore ; il y a la *Société gauloise*, de Thielmans, les *Amis de la Patrie*, les *Francs régénérés*. Les *Droits de l'homme et du citoyen* sont alors une simple section des *Amis du peuple*, mais le titre en est destiné au plus grand avenir. *Aide-toi, le ciel t'aidera* avait été surtout, avant 1830, un comité électoral, où l'on avait pu voir, auprès de républicains comme Boinvilliers, Carnot, Thomas, Bastide, auprès du constitutionnel de gauche Odilon Barrot, MM. Guizot et de Broglie, qui n'étaient que des conservateurs à l'esprit ouvert.

Voilà pour les sociétés. Quant aux sectes, Saint-Simon était mort le 19 mai 1825; mais, quatre mois après, en octobre, ses disciples Olinde Rodrigues, Enfantin et leurs compagnons, avaient créé *le Producteur*. Eugène Rodrigues, frère d'Olinde, avait publié en 1829 ses *Lettres sur la religion et la politique*, et, en 1831, une traduction de l'*Éducation du genre humain*, de Lessing. Cependant Olinde lui-même, avec Enfantin, Bazard, et Buchez, ouvraient leur « Exposition publique de la doctrine saint-simonienne » (1828-1830). Au nom de ses amis, Bazard faisait connaître le *Jugement de la doctrine de Saint-Simon sur les derniers événemens* (la révolution de Juillet); avec eux, il ressuscitait cet *Organisateur*, mort misérablement à son deuxième numéro, tué par l'arrêt de la Cour d'assises du 3 février 1820 ; puis il avait la joie de lire, sur la manchette du *Globe*, ces mots sacramentels : « journal de la doctrine de Saint-Simon » (18 juillet 1831). Ç'avait été l'apogée; bientôt étaient venus le déclin, la « séparation, » la « division » « dans le sein de la Société saint-simonienne » (novembre 1831); bientôt allaient venir la retraite à Ménilmontant, le procès (27-28 août 1832); et la dispersion ne devait pas tarder (fin de 1832, commencement de 1833).

L'émule de Saint-Simon, Charles Fourier, — Charles, comme il signait, par prudence ou pontificat, en 1808, à la dernière page de la première édition de sa *Théorie des Quatre mouvemens et des destinées générales*, la demande de souscription aux *Mémoires*

*sur l'attraction passionnée*, — Fourier, qui avait, en 1822, déroulé tout au long, sinon débrouillé tout au clair ses idées dans le *Traité de l'Association industrielle et agricole*, et qui, constitué depuis 1826 en chef d'école, travaillait à les propager par le livre : *Le nouveau Monde* (1829), *Pièges et charlatanisme* (1831), en attendant qu'il eût son journal, *le Phalanstère* (1832-1834), l'étrange et, par certaines parties, peut-être génial fabricant de systèmes sociaux avait encore six ans à vivre.

Ces deux journaux, *le Globe* de 1831, *le Phalanstère*, ne sont ou ne seront guère, — qu'on me pardonnne l'irrévérence de la comparaison, — que comme des « Semaines religieuses, » comme des « Bulletins de paroisse, » l'un de l'église saint-simonienne, l'autre de l'église fouriériste. Ce serait pourtant une erreur de croire qu'ils n'ont exercé ni cherché à exercer aucune influence en dehors et au delà d'un milieu très particulier. On a calculé au contraire qu'en deux ans (1830-1832) les saint-simoniens, maîtres et rédacteurs du *Globe*, avaient, avec leurs brochures, répandu dans le public plus de 18 000 000 de pages. Les prédications de la rue Taitbout, les cérémonies de Ménilmontant, les tentatives d'organisation éducative et médicale des douze arrondissemens de Paris, les missions en province et à l'étranger, prouvent du reste leur souci d'atteindre la masse populaire. Mais les journaux proprement politiques, les deux grands journaux de la démocratie (si le mot n'avance pas un peu), sont, à Paris, depuis 1829, *la Tribune*, plus radicale, et *le National*, plus modéré. Vers le même temps paraissaient et disparaissaient, éphémères, *la Jeune France* du républicain Plagniol, *le Patriote* de l'avocat Franque, *la Révolution* d'Antony Thouret. Les départemens avaient, à Lyon, *le Précurseur*, à Nantes, *l'Ami de la Charte;* et encore *le Mercure ségusien*, *l'Album de la Creuse*, *le Courrier de la Moselle*, *l'Aviso de la Méditerranée*, *la Gazette constitutionnelle de l'Allier* (juin-juillet 1830)...

Mais je reprends mon ouvrier des faubourgs parisiens, ce combattant, ce héros des Trois Glorieuses, Drevet le victorieux. La tournure des choses, après l'enthousiasme, l'enivrement du bruit, de la course, de la mêlée, de la poudre, du feu et du sang dans la rue, n'est point à sa satisfaction. Elle le mécontente et peu à peu l'aigrit, lui donne vite l'impression qu'il est, — comment dit-il, ne dit-il pas, en son argot, qu'il est « roulé ? » — « En 1828, s'écrie plus tard Drevet, je fréquentais assidûment

les réunions des patriotes ; là se faisaient remarquer de grands parleurs... Pauvres sots que nous étions alors ! Nous ajoutions foi à ces belles tirades, nous sortions de ces réunions pleins de confiance en leur patriotisme, et, nous serrant les mains, nous nous disions : Voilà les hommes qu'il nous faut ; ceux-là, au moins, ne nous tromperont pas !

« Le 28 juillet 1830, nous combattions avec acharnement, et notre sang arrosait depuis longtemps de nombreuses barricades. Un soleil ardent, joint à la poudre qui nous restait sur les lèvres, brûlait nos poitrines. Pendant ce temps, nos déchireurs de traités de 1815, réunis dans de beaux salons, se partageaient déjà les pouvoirs, et prenaient le droit de nous donner un chef.

« Pauvre peuple ! Quand donc deviendrons-nous assez sages pour ne pas croire au patriotisme de ces intrigans, qui déjà tant de fois nous ont mis en avant et toujours trompés ? »

Seulement si Drevet, ou son pareil, pensait cela et se le disait parfois dès 1830, il ne l'écrivit qu'après 1848.

## II

Du livre de Buonarroti, lu à la hâte et sans préparation, mais non peut-être sans quelque explication tendancieuse, il était resté dans les cervelles ouvrières au moins deux ou trois formules : « Égalité des travaux et des jouissances, but final de la société. — Robespierre fut l'ami de cette égalité. — La Constitution de 1793 était un acheminement à l'égalité. » L'espèce de rythme suivant lequel le nom de Robespierre, le mot d'égalité, et le titre de la Constitution de 1793 reviennent de distance en distance au sommaire des chapitres de ces deux volumes, autant que le soin de rapprocher l'action des « républicains de Lyon » de la « grande fermentation à Paris, » encore que ce fût historiquement et dans le passé, montre bien que l'ouvrage était fait pour la propagande et qu'il se proposait, sous prétexte de raconter la conspiration de Babeuf, d'agir sur le présent en créant un état d'esprit. Il y réussit, et beaucoup d'imaginations, si elles ne se meublèrent pas des principes mêmes de Babeuf, se peuplèrent du fantôme de Robespierre, des idoles de l'Égalité et de la Constitution de 1793. En même temps ou peu après, le publiciste Achille Roche et l'avocat Laurent, — le futur Laurent (de l'Ardèche), — entreprenaient de leur côté l'apologie

de la Montagne. Maintenant, chaque réunion où le brave Drevet assistait se terminait par l'affirmation d'un programme très court et très simple, qui flattait à la fois son patriotisme et son intérêt ou son amour-propre, et dont on lui disait que c'était le fond du programme républicain ; à l'extérieur, la revision des traités de 1815 (ce qui était encore de la politique intérieure et dirigé bien plus contre la monarchie que contre la coalition) ; au dedans, le suffrage universel. Il était donc républicain, d'autant plus que les deux grandes Sociétés où vieillards et jeunes gens, vétérans et pupilles de la Révolution, apportaient les uns leurs souvenirs, les autres leurs espérances, les uns et les autres, leurs haines, leurs préjugés, leurs ambitions, ces deux Sociétés ajoutaient, celle des modérés, *Aide-toi, le ciel t'aidera :* « On améliorera le sort de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre par l'instruction primaire et par l'extension des droits municipaux et politiques ; » celle des plus purs républicains, la radicale, les *Amis du peuple :* « Améliorer l'état physique et moral des classes inférieures en réorganisant le crédit et en donnant aux travailleurs des droits politiques. »

Au sortir d'une de ces réunions où il avait accès, Drevet se chantait à lui-même un couplet révolutionnaire ou se répétait machinalement deux vers qu'il avait retenus d'un poème nouveau :

La grande populace et la sainte canaille
Se ruaient à l'immortalité.

Parfois, il se glissait, rue Monsigny, puis rue Taitbout, aux « prédications » saint-simoniennes. C'est ainsi qu'il avait entendu Jean Reynaud, Abel Transon, Édouard Charton, Baud, Rodrigues, Talabot et le Père suprême, Enfantin en personne, et surtout Émile Barrault qui « faisait sangloter la salle, » et ce même Laurent, l'avocat Laurent qui, après s'être appliqué à glorifier Robespierre, annonçait désormais et à l'avance célébrait *le parti politique des travailleurs.* « Lorsque Sieyès, averti par le malaise de la nation, s'écriait Laurent, lorsque Sieyès comprit que les anciennes relations des diverses classes de la société ne pouvaient plus subsister ; lorsqu'il posa sa fameuse question : *Qu'est-ce que le Tiers-État?* le besoin de réforme ne s'était pas fait sentir avec plus de violence, et les signes des temps n'apparaissaient pas avec autant d'éclat que de nos jours. Ayons donc à notre

tour le courage de poser cette autre question : *Qu'est-ce que les prolétaires?* » L'ouvrier se rappelait mieux encore la suite : « En nous demandant aujourd'hui ce que sont les prolétaires, nous devons apprendre à notre tour à la France, par notre réponse, que cette classe, dont l'oisive bourgeoisie ne parle le plus souvent qu'avec dédain et qu'elle traite comme une humble vassale, compose aussi l'immense majorité de la nation ; qu'elle peuple les champs et les ateliers, donne son sang dans les batailles, cultive les sciences et les arts, fournit aux besoins de l'État, et entretient, charme et embellit sous mille formes diverses l'existence des classes diverses privilégiées qui l'exploitent et la méprisent. »

Bien sûr, se disait Drevet, tous les bourgeois ne sont pas mauvais. Il y en a de bons, comme il y a de bons riches, et même de bons nobles. Qui donc, justement, aime à se qualifier *un riche à sentimens populaires?* N'est-ce pas un comte ou un marquis? Voyer d'Argenson. Et il n'est pas le seul de cette espèce ; les La Fayette, les Corcelle, les Schonen, les Charles de Ludre, et Saint-Simon tout le premier : « Levez-vous, monsieur le comte ; » un descendant de Charlemagne! C'étaient aussi « des bons, » dans la bourgeoisie, et des républicains, fils pour la plupart de républicains qui avaient connu Robespierre, et avec lui voulu l'égalité, et avec lui déclaré les Droits de l'homme, les vrais, ceux de 1793, — ces accusés du procès d'avril 1831, les Cavaignac, les Trélat, les Sambuc et leurs compagnons. Drevet avait de grand cœur applaudi à leur acquittement ; il avait volontiers prêté ses bras et ses épaules pour les ramener chez eux en triomphe, et même il avait allumé ce soir-là deux lampions au rebord de sa lucarne. Lors de « l'émeute des chiffonniers, » il avait cru, comme d'autres, à l'empoisonnement des puits du faubourg Saint-Antoine, et comme d'autres, en petit comité, il avait fait appel, « pour s'ouvrir un passage, *à la torche, à la pique, à la hache!* » Il ne s'en vantait pas trop haut, parce que les éclaireurs de police se faufilent partout, Raspail, qui est un savant, le dit bien ; mais il connaissait quelqu'un qui s'était trouvé sur le parvis, et n'y était peut-être pas venu par hasard, le jour où Considère avait médité de donner le signal de l'émeute, en mettant le feu aux tours de Notre-Dame. Le 5 juin 1832, aux funérailles du général Lamarque, notre vainqueur, qui chômait depuis quelques

semaines, flânait entre la place de la Bastille et le pont d'Austerlitz, cherchant à s'approcher le plus possible de l'estrade où les discours devaient être prononcés ; c'est avouer que, lorsque à l'apparition d'un homme à cheval portant un drapeau rouge avec un bonnet phrygien, aux premiers coups de fusil et aux premiers essais de barricades, les dragons chargèrent, il fut enveloppé dans la bagarre, poussant, poussé, roulé par le flot, rejeté de carrefour en carrefour, jusqu'à ce que le lendemain 6, à la nuit, il vînt échouer, sans savoir comment, au coin de la rue Saint-Martin et de la rue Saint-Merri. Encore meurtri du choc, et comme contusionné au moral autant qu'au physique, mais incapable de se tenir chez lui, et toujours entêté d'opinions extrêmes, s'il préférait en secret des émotions plus douces, chaque dimanche de cet été de 1832, il gravit la pente de Ménilmontant pour voir les apôtres de Saint-Simon creuser dans leur jardin les fondations de leur temple, et les écouter chanter leurs hymnes. La belle procession que ce fut, de là-haut au Palais de Justice, le matin du grand procès, le lundi 27 août ! Et le bel homme que c'était, celui vers qui se tournaient tous les yeux, et de qui le regard insoutenable fascinait, Enfantin, s'avançant au milieu de la famille, l'ex-garçon boucher Desloges à sa gauche, et l'ex-courtier de librairie Pennekère à sa droite, étalant sur sa poitrine, comme s'il exposait son cœur, ce mot inscrit en traits ardens : Le Père ! Et puis, il faut le dire, tout en admirant, le gamin de Paris s'amusait de ce qu'avait d'insolite, de sentant un peu la mascarade, ce fameux habit saint-simonien, de ces formes et de ces couleurs, de ces redingotes courtes, bouffantes et si largement échancrées, et si bleues, — pour le Père suprême bleu ciel ! — et de ces ceinturons et de ces pantalons blancs ; la galanterie même y perdait ses droits, et il riait aussi de l'air à la fois triomphant et embarrassé d'Holstein aux deux côtés de qui marchaient Aglaé Saint-Hilaire et Cécile Fournel. Mais tout cela n'empêchait pas les saint-simoniens d'aimer le peuple et de bien parler. Le docteur-médecin Léon Simon, improvisé « conseil » de Michel Chevalier, avait eu un beau mouvement. « Parmi nous, avait-il crié à l'auditoire, il est encore des hommes dont le travail engraisse l'oisiveté de quelques-uns, et ceux-là, dans votre société, c'est le plus grand nombre. Dans leur jeunesse, nulle éducation morale ou professionnelle ne leur est donnée ; la misère, les privations

entourent leur virilité, le délaissement ou la réclusion dans un hôpital, voilà l'espoir de leur vieillesse. Moyennant quelques pièces de monnaie qui ne vous ont coûté ni une larme ni une goutte de sueur, vous les envoyez sur le champ de bataille soutenir vos droits et vos prétentions, vous les jetez en avant au jour où un sceptre vous fatigue et, du moment où ils l'ont brisé, vous leur défendez de l'émietter entre eux. » Drevet et ses voisins d'audience, au fond, dans « le public debout, » avaient frémi à ce souvenir qui se ravivait, comme une plaie soudain écorchée, de leur fugitive victoire. Cette dernière phrase surtout : « Vous les jetez en avant au jour où un sceptre vous fatigue... » Oui, oui, répétait-il en s'en allant ; « du moment où ils l'ont brisé... » Et il concluait, avec l'avocat de Michel : « Voilà l'esclave ! »

Ainsi les ouvriers étaient bons seulement pour se battre et souffrir, car on les poursuivait maintenant. Absens du procès d'avril 1831, ils figurent, en novembre 1832, au procès des émeutiers de Juin ; quelques jours après, un des leurs, le tailleur Prospert « lut devant le tribunal un mémoire qui exposait avec force les réclamations de sa classe. » Et, comme les procès succédaient aux procès, mêlant désormais des ouvriers mécontens de leur sort à ces bourgeois mécontens du régime, les Cavaignac, les Raspail, les Trélat, tous ensemble, une fois condamnés, se rapprochaient et fraternisaient dans la communauté de la prison, qui devenait un cercle de propagande et un foyer d'insurrection, j'allais dire « un catéchisme de persévérance révolutionnaire. » Le préau de Sainte-Pélagie commençait à offrir le curieux spectacle dont Chateaubriand, qui souvent y assista, nous a laissé la description inoubliable : «... Ensuite, nous descendions, M. Carrel et moi ; le serviteur de Henri V se promenait avec l'ennemi des rois dans une cour humide, sombre, étroite, encerclée de hauts murs comme un puits. D'autres républicains se promenaient aussi dans cette cour ; ces jeunes et ardens révolutionnaires, à moustaches, à barbes, aux cheveux longs, au bonnet teuton ou grec, au visage pâle, aux regards âpres, à l'aspect menaçant, avaient l'air de ces âmes préexistantes au Tartare, avant d'être parvenues à la lumière ; ils se disposaient à faire irruption dans la vie. Leur costume agissait sur eux comme l'uniforme sur le soldat, comme la chemise sanglante de Nessus sur Hercule ; c'était un monde vengeur caché derrière la société actuelle et qui

faisait frémir. » Légitimistes ou républicains, les couleurs seules différaient, chacun portant en quelque sorte ses opinions à son bonnet, légitimistes avec des casquettes vertes, républicains avec des casquettes rouges. Postérité du club des Jacobins et chevaliers de la Fidélité, d'accord au moins pour réclamer « le suffrage universel » et « la réforme parlementaire, » obligés de vivre côte à côte, apprenaient à se connaître et, à la longue, formaient entre eux des amitiés, nourries comme beaucoup d'affections, de la même haine. Eux-mêmes, les partisans de la monarchie traditionnelle n'échappaient pas à l'influence de leur temps; peu à peu, ces nobles et ces riches, comme le bon riche sorti de leurs rangs, Voyer d'Argenson, s'imprégnaient des « sentimens populaires, » et le bon noble qui n'était pas ou n'était plus riche, Claude-Henri de Saint-Simon, avait d'abord agi sur eux, sans que peut-être ils l'eussent jamais su, au point qu'ils ajoutaient, dans leur déclaration de principes, que, le trône antique relevé, « chaque province s'administrerait au moyen de propriétaires nommés par le peuple; qu'ils voteraient les impôts suivant les récoltes bonnes ou mauvaises; que le Roi changerait sa résidence, toutes les fois que cela lui conviendrait, pour faire revivre le commerce et l'industrie dans les villes manufacturières. » Le soir, dans le dortoir en rumeur, « les ouvriers républicains, avant de se coucher, jouaient *la Révolution de 1830*, espèce de charade composée par eux; elle reproduisait toutes les scènes de la glorieuse semaine, depuis la délibération de Charles X et des ministres signant les Ordonnances jusqu'au triomphe du peuple; on figurait le combat des barricades par une bataille à coups de traversin derrière les lits et les matelas entassés; enfin les vainqueurs et les vaincus se réconciliaient pour chanter *la Marseillaise*. » Car on chantait partout et toute la journée; les jeunes gens, presque les gamins de Paris, enfermés là, ne rendaient pas la maison peu tumultueuse, et l'on chansonnait tout, surtout le Roi et la famille royale, en tête de laquelle le Duc d'Orléans, *Poulot*. A la face du Père Enfantin, pontife suprême de la religion de l'Industrie, on criblait de pierres Louis-Philippe, « la boutique incarnée, » comme disait Blanqui. Plus d'une de ces pierres tombait d'ailleurs dans les vitres de la bourgeoisie, qui, même par ses représentans à Sainte-Pélagie, se réservait un peu, restait un peu sur son « quant à moi » et qui, condescendante en tant que répu-

blicaine, en tant que bourgeoise cependant marquait encore ses distances. Raspail seul faisait exception, « allant aux ouvriers, leur donnant des conseils d'hygiène ou des leçons de science, et les mettant en garde contre les mouchards. » Entre temps, et comme pour l'accomplissement d'un rite, les prisonniers de tout âge et de toute classe se réunissaient dans la chambre d'Armand Carrel; « ils parlaient, dit Chateaubriand, de ce qu'il y aurait à exécuter à leur arrivée au pouvoir, et de la nécessité de répandre du sang. Il s'élevait des discussions sur *les grands citoyens de la Terreur;* les uns, partisans de Marat, étaient athées et matérialistes; les autres, admirateurs de Robespierre, adoraient ce nouveau Christ... » Mais tous s'exaltaient à l'envi, si ce n'est point profaner les mots, dans une sorte de culte civique et laïcisé, où il traînait d'ailleurs des lambeaux de déisme et même des restes de l'ancienne foi.

Assez rares encore, en 1832, dans les sociétés secrètes, les ouvriers s'y affilièrent en nombre lorsqu'en 1833, *les Droits de l'homme* eurent hérité des *Amis du peuple*. Les étudians y furent les premiers inscrits, se firent les racoleurs de l'armée révolutionnaire; homme par homme, des légions ou du moins des bataillons de faubouriens s'enrôlèrent. Comme dans les églises commençantes, chaque néophyte se croyant tenu en conscience d'amener tout de suite un prosélyte, l'action de proche en proche, à l'atelier et au sortir de l'atelier, devint de plus en plus intense. « Ainsi, un ouvrier maçon, Martin Nadaud, avait l'habitude de lire à haute voix chez le marchand de vins *le Populaire* de Cabet; un étudiant en médecine, qui venait parfois dans la salle, s'approcha de lui, le félicita de la manière dont il faisait cette lecture et, finalement, lui serra la main; le maçon, à qui jamais aucun bourgeois n'avait accordé pareil honneur, en fut très flatté. Peu après, quand l'étudiant lui proposa d'entrer dans la société des Droits de l'homme, il accepta volontiers et fut reçu avec un de ses camarades. » Il y eut du moins cela de bon que, pour ne pas se sentir trop inférieurs à des jeunes gens qui leur paraissaient « instruits et charmans, » les ouvriers admis en leur compagnie voulurent par le plus honorable effort « s'instruire » et se policer ou plutôt « se polir. » Et il y eut, d'autre part, cela de bon encore qu'au lieu de les attirer, en les humiliant, par des services matériels, par des secours ou des dons d'argent, ce fut par des attentions et des égards, par des

bals et des fêtes en commun, que les meneurs bourgeois travaillèrent à se les attacher. Comment, je veux dire à quel point ils y réussirent, on le sait par une lettre de Lamennais du 20 novembre 1833 : « Les hommes de 93... ont su prendre à Paris et soumettre à leur discipline la classe ouvrière qui, ne trouvant ailleurs qu'indifférence à ses maux très réels, s'est vue comme réduite à se jeter entre leurs bras. » On le sait mieux encore par le rapport de Girod de l'Ain à la Cour des pairs, dans le procès d'avril 1834. « Toujours est-il qu'en France un nombre sans cesse croissant de citoyens, un parti, en un mot, se meut dans ce cercle d'idées ; qu'il se rallie et s'étend sur le terrain où elles germent, où la plupart d'entre elles ont jeté des racines profondes ; que ce parti conçoit unanimement l'égalité comme but, l'assistance aux prolétaires comme premier devoir ; pour agent, la forme républicaine ; pour principe, la souveraineté du peuple ; enfin qu'il considère le droit d'association comme la conséquence de ce principe et le moyen d'en assurer l'exécution. » En attendant que ce droit lui soit reconnu, le « parti » ne se prive pas de le pratiquer : il le conquiert hardiment par le fait. D'après le même document, — rapport de Girod de l'Ain, — le parti républicain, en 1834, dispose de 70 associations, de plus de 70 journaux ; il répand « une prodigieuse quantité de publications et d'écrits. » Et probablement ces chiffres sont beaucoup trop faibles, si par « associations » il faut entendre « comités locaux » ou « sections. » Dans sa circulaire de « pluviôse an 42 de l'ère républicaine, » la *Société des Droits de l'homme* peut se dire orgueilleusement « mère de plus de 300 associations, qui se rallient, sur tous les points de la France, aux mêmes principes et à la même direction. » Rien qu'à Paris, elle compte, suivant les registres de son secrétaire Berrier-Fontaine, saisis dans la paillasse de Facconi, 163 sections, aux titres truculens : les *Travailleurs* (ancien 5e arrondissement), l'*Abolition de la propriété mal acquise* (6e), l'*Organisation du travail* (7e), les *Prolétaires* (8e), le *Dévouement social* (11e), les *Ouvriers* (12e). Et en voici bien d'autres, les litanies de l'admiration : Robespierre, Saint-Just (à tout seigneur tout honneur !) Buonarroti, Montagnards, Jacobins, Caton, Caïus Gracchus, Marcus Brutus, La Boëtie, Masaniello, Manuel, les Gueux, les Truands, les Vengeurs ; en tout, suivant Lucien de la Hodde, dont le témoignage, il est vrai, est suspect, 3 500 membres dispersés dans Paris. L'objet même de

la Société, défini comme on vient de le voir par le rapporteur Girod de l'Ain, était hautement proclamé ; et il était non seulement républicain, non seulement démocratique, mais nettement ouvrier et déjà socialiste : républicains et socialistes (quoique l'épithète, prise au sens moderne, avance encore un peu), bourgeois et ouvriers, dans les desseins des sectateurs des *Droits de l'homme*, ont ouvertement partie liée. « Citoyens, dit l'ordre du jour du 24 novembre 1833, vous avez tous applaudi aux tentatives qu'ont faites les ouvriers pour améliorer leur position et briser le joug des exploiteurs, leurs maîtres. Le Comité central a donc décidé qu'une souscription serait ouverte, dans chaque section, pour venir au secours des associations d'ouvriers poursuivies. » L'*Exposé* officiel *des principes républicains de la Société des Droits de l'homme et du citoyen* réclamait : « ... 9° L'établissement de fonctions industrielles qui contribuent à réaliser ces deux grands principes, la meilleure division du travail, la meilleure répartition des produits, qui accélèrent l'émancipation de la classe ouvrière, et fassent intervenir la puissance et l'intelligence sociale dans le développement des intérêts sociaux. » De même, le délégué de la société au banquet offert à Cabet par les ouvriers dijonnais porte un toast « *à l'association en général*, qui seule peut un jour faire cesser l'esprit d'égoïsme et d'individualisme qui gangrène le monde, qui résoudra les grandes questions qui divisent les travailleurs et ceux qui les exploitent, qui fera cesser la guerre interne et sans cesse menaçante entre le prolétaire et le propriétaire et qui, après avoir conquis les droits politiques, assurera les intérêts matériels et finira par unir les nations, qui ne sont divisées que par les intérêts des princes. » Et voilà un germe d'Internationale !

Mais, en outre, d'autres sociétés, à côté des *Droits de l'homme*, se disputaient la faveur et l'adhésion des ouvriers. C'est d'abord l'*Association libre pour l'éducation du peuple*, la même évidemment que le préfet de police Gisquet, au tome III de ses *Mémoires*, appelle « la *Société pour l'instruction libre et gratuite du peuple.* » La première réunion, où figurèrent plus de deux mille personnes, eut lieu le 11 février 1832, à l'église de l'abbé Châtel, faubourg Saint-Martin. « Plus de quatre mille ouvriers suivirent les cours qui consistaient surtout, selon M. Gisquet, à leur monter la tête contre leurs exploiteurs. Cabet en fut bientôt le secrétaire général, on le fêta en cette qualité au restaurant du

*Veau qui tette*, place du Châtelet, avec deux cents convives (en ce temps de banquets, nul ne fut honoré de plus de banquets que Cabet), le 19 mai 1833. C'est ensuite la *Société pour la défense de la liberté de la presse*, constituée vers la fin de 1832, pour contribuer à payer les amendes des journaux et généralement « venir en aide à tous les hommes de lettres condamnés comme auteurs d'écrits séditieux. » C'est encore la *Société d'action*, que dirigent des hommes de main, le capitaine Kersausie ou Kersosie, Barbès, Sobrier, Blanqui; la *Société de propagande* ou *Commission de propagande*, qui a pour objet principal des coalitions d'ouvriers; on lui dut en partie la grande grève de la fin de 1833, laquelle s'étendit aux typographes, mécaniciens, tailleurs de pierres, cordiers, cochers de fiacre, cambreurs, gantiers, scieurs de long, ouvriers en papiers peints, bonnetiers, serruriers, et n'intéressa pas moins de « 8 000 tailleurs, 6 000 cordonniers, 5000 charpentiers, 4 000 bijoutiers, 3 000 boulangers. » Et c'est enfin la *Société du Père André*, elle aussi plus ou moins filiale des *Droits de l'homme*, « occupée spécialement de la publication, du colportage et de la vente des écrits démagogiques. » En province, c'est à Lyon, la société des *Mutuellistes*, antirévolutionnaire à ses débuts et que les agités ou les agitateurs se proposèrent pour tâche de débarrasser de ses « préjugés » et de faire déchoir de sa sagesse; le *Comité invisible*..., ce nom seul je pense... la *Société du progrès*, les *Hommes libres*, les *Francs-Maçons*, les *Unionistes*, les *Concordistes*, les *Ferrandiniers*, etc.; à Aix, à Marseille, la *Cougourde*, de fâcheuse réputation; à Chalon-sur-Saône, à Clermont-Ferrand, un peu partout, des succursales de la *Société des Droits de l'homme*.

L'esprit des ouvriers recevait de tous côtés de continuelles secousses. S'ils étaient malheureux, c'est que la législation n'était faite ni par eux, ni pour eux; ils n'y pouvaient voir que le reflet de l'égoïsme bourgeois : telle était la leçon que leur donnait la *Boutade d'un riche à sentimens populaires*. Blanqui l'avait déjà dit, au procès de janvier 1832 : « Ceci est la guerre entre les riches et les pauvres, les riches l'ont voulue, parce qu'ils ont été les agresseurs, les privilégiés vivant grassement de la sueur des pauvres. La Chambre des députés est une machine impitoyable qui broie vingt-cinq millions de paysans et cinq millions d'ouvriers, pour en tirer la substance qui est transfusée dans les veines des privilégiés. Les impôts sont le pillage

des oisifs sur les classes laborieuses. » De même : « Frères et amis, lit-on dans la *Lettre d'un républicain sur la misère des ouvriers et les moyens de la faire cesser*, je n'ai pas, pour m'exprimer, l'élégante facilité de ceux qui font des livres ou des journaux; je suis ouvrier! ce titre honorable me vaudra l'indulgence des ouvriers à qui je m'adresse. Si aujourd'hui les lois protègent davantage les riches que les pauvres, c'est que les lois sont faites par les riches seulement. N'est-il pas vrai qu'une réunion composée de charpentiers ou de boulangers s'occupera plutôt à faire des lois pour les charpentiers et les boulangers que pour les autres corps d'état? » Or il faut des lois faites pour tout le monde, c'est-à-dire des lois faites par tout le monde; mais, pour que tout le monde fasse les lois, il faut une nouvelle révolution. Faisons donc la révolution; préparons-la; saisissons toutes les occasions de la précipiter.

La conséquence fut tout de suite sensible ; tandis qu'il ne se rencontrait pas, je le répète, ou presque pas d'ouvriers dans les procès de 1831 et de 1832, en voici une longue liste au procès d'avril 1834. J'ai eu la curiosité d'analyser dans le détail le rôle des inculpés retenus en cette affaire. On y relève, à Lyon, outre les « ouvriers en soie » et les « chefs d'atelier, » les *canuts* qui naturellement dominent, des poêliers, bijoutiers, journaliers, cordonniers, charpentiers, manœuvres, menuisiers, ferblantiers, monteurs de métiers, domestiques, corroyeurs, quincailliers, garçons boulangers, marchands de cirage, cartonniers, crieurs publics, maçons, fumistes, cafetiers, doreurs sur bois, commis, plâtriers, voituriers, tanneurs, tailleurs d'habits, serruriers, fabricans de peignes, veloutiers, mécaniciens, charbonniers, perruquiers, liquoristes, vinaigriers, pris au hasard de l'ordre alphabétique, de l'accusé Adam à l'accusé Yvon ; à Paris, des teinturiers, cuisiniers, commis-marchands, colporteurs ou crieurs publics (cette corporation se distingue avec le terrible Delente), passementiers, tailleurs, horlogers, orfèvres en doublé, bijoutiers, cardeurs de matelas ; de plus, des tisserands et des vignerons, à Arbois, dans le Jura ; à Grenoble, des gantiers, le contraire serait étonnant. A un autre point de vue, voici qu'apparaissent parmi les émeutiers de chez nous, parmi nos émeutiers à nous, ces étrangers qui par la suite y joueront un rôle si considérable : un Portugais, Correa, décoré de Juillet, ouvrier en soie ; un autre « soyeux, » Despinas, Italien ; Raggio, velou-

tier, également Italien ; enfin Rockzinsky (Stanislas), Polonais, sans profession indiquée ; le mandat d'amener le qualifie simplement de « réfugié, » à Lyon ; le Polonais dorénavant inévitable, l'une des deux préoccupations, l'une des deux hantises, généreuses du reste, qui vont s'installer dans les cervelles, envahir et troubler les entendemens, l'une des deux marottes de l'homme de 1848 : « A-t-on appris à lire au peuple ? A-t-on délivré la Pologne ? »

Là dedans, pêle-mêle, à Paris surtout, des représentans des professions libérales, gens sérieux et bohèmes, arrivés, arrivistes et « ratés, » avocats, médecins, vétérinaires, pharmaciens, publicistes. Au contact de ces jeunes hommes aussi « charmans » qu' « instruits, » et à l'émulation du brave Martin Nadaud, Drevet le victorieux est emporté par une furieuse envie de lire, brûlé (n'en sourions pas) du plus pur feu d'apprendre. Sorti du club et rentré dans sa chambre, il fait succéder, sous la lampe, à l'excitation collective, l'excitation solitaire. Il se crève les yeux à déchiffrer tout un monceau de pamphlets, imprimés grossièrement en têtes de clous, comme on dit, sur du papier à chandelles. Il est très fier de sa « bibliothèque, » dont, récemment, en dépouillant les dossiers du procès d'avril 1834, M. Albert Thomas, avec une patiente sympathie, a reconstitué le catalogue. Regardons bien sur l'étagère de cet ouvrier type : quand nous saurons ce qu'il lit, nous saurons ce qu'il est.

La Révolution française, la grande, l'aïeule, celle de 1789, mais non, pas celle-là, par trop bourgeoise, la vraie, celle de 1793, occupe la planchette du bas. J'y vois, dans un demi-désordre :

*Pensées républicaines pour tous les jours de l'année, à l'usage surtout des enfans* (Paris, Lepetit, an II de la République). (Exemple de ces pensées : « L'homme qui sait penser ne peut être un esclave. — La patrie ne peut subsister sans la liberté, ni la liberté sans la vertu, ni la vertu sans l'instruction. ») Extraits de Rousseau, chants et poésies.

*Catéchisme français, républicain*, enrichi de la Déclaration des droits de l'homme, de maximes de morale républicaines et d'hymnes patriotiques, propres à l'éducation des enfans de l'un et de l'autre sexe, le tout conforme à la Constitution républicaine, par Bias-Parent, agent national de Clamecy. A Commune-Affran-

chie, De l'imprimerie républicaine des représentans du peuple, place de la Raison, an II de la République.

*Le Guid'âne des Français* (mais ceci est antijacobin), 1799.

*Les Crimes des rois de France, depuis Clovis jusqu'à Louis XVI*, par Louis La Vicomterie, avec 5 gravures. A Paris, au bureau des Révolutions, 1792.

Laponneraye, *Cours d'histoire de France*, en 16 pages, en 4 pages, des brochures à un sou. *La République, le Consulat, l'Empire, la Restauration*, 1789-1834 (Lyon, 1834). — Même titre : par le père André ; suivi des *Principes d'un vrai républicain*, par un membre de la Société des Droits de l'homme. — *Histoire populaire de la Révolution française*, par Eug. Lhéritier.

*La Révolution de 1830*, par Cabet, mérite une mention particulière. Ses deux volumes ne pèsent pour ainsi dire rien, on a une peine extrême à en couper les pages. C'est d'une matière indestructible, d'un tissu indéchirable, et, au surplus, c'est illisible. Mais c'est fait pour circuler, pour être colporté, pour être prêté, pour passer de mains en mains, et ce fut très lu.

*Table des Droits de l'homme et du citoyen*, par Desjardins, 1832. C'est un résumé, une rédaction systématique des constitutions révolutionnaires. L'auteur y rassemble des « matériaux épars et dispersés depuis le *Contrat social* jusqu'aux *Institutions* de Saint-Just, depuis 89 jusqu'à 93, depuis Rousseau jusqu'à Hérault de Séchelles. »

Réimpressions des constitutions révolutionnaires. Non seulement de celle de 1793, en général avec la Déclaration des droits de Robespierre, mais de celle de l'an VIII; sans négliger les projets plus démocratiques (projet présenté par Saint-Just à la Convention, le 24 avril 1793. Paris, Rion, 1833).

Œuvres et copies de Saint-Just, de Rousseau, de Robespierre.

Des recueils d'hymnes, chants et chansons révolutionnaires, tels que :

*Recueil d'hymnes civiques* imprimés par ordre de la Commission temporaire de surveillance républicaine à Commune-Affranchie, pour être distribué à leurs frères les Sans-Culottes : Vive la République ! A Commune-Affranchie, l'an II de la République, place du ci-devant Saint-Jean.

*Les chansons républicaines* de 92 et de 1833, chez Rion.

*Les Républicaines*, chansons populaires de 1789, 1792, 1830

(la Marseillaise, le Chant du Départ, le Chant civique, la Versaillaise, l'Hymne à la Liberté, à l'Être suprême).

Des catéchismes civiques, des plans de constitution, des manuels révolutionnaires, notamment :

*Le projet de constitution* de Charles Teste, 1833. — *Le nouveau catéchisme français en 48 articles.* — *Le manuel des prolétaires* d'Achille Roche.

Toute la série des brochures de la *Société des Droits de l'homme*, celles du *Populaire* et plusieurs de celles éditées par les libraires démocrates Adolphe Rion et Hadot-Désages, entre autres :

*L'étranger et le Juste Milieu*, de J. J. Vignerte. — *Les principes et les faits*, de Napoléon Lebon. — *De l'organisation de l'armée selon les principes républicains.* — *De l'égalité.* — *Du gouvernement en général.* — *De l'éducation nationale.* — *De la légitimité des rois et de la souveraineté des peuples.* — *Les doctrines républicaines absoutes...* de Dufaitelle. — *L'Association des travailleurs*, par Marc Dufraisse. — *Ce qui est et ce qui sera*, par Eugène Lhéritier. — *Pourquoi nous sommes républicains et ce que nous voulons*, par Guérineau, ouvrier (d'après Girod de l'Ain). — *Pourquoi le peuple est républicain, et quelle est la république que veut le peuple.* — *De l'association des ouvriers de tous les corps d'état.*

Dans un coin, soigneusement pliés, des feuillets de garde ou de couverture, des prospectus annonçant, par exemple, au revers de l'*Adresse de Mayeux le républicain*, une nouvelle édition, à bon marché, du *Discours de Saint-Just pour la défense de Robespierre*, et du *Discours de Robespierre* lui-même *sur les idées religieuses;* des *Chaînes de l'esclavage*, de Marat; ou la publication prochaine d'une *Histoire du prolétaire au XIX^e siècle*, par des prolétaires, Perret et des ouvriers en soie, chez Perret, à Lyon, histoire qui devait former quatre gros volumes in-8°. Avec la *Lettre des indépendans philanthropes à la Société des Droits de l'homme de Lyon*, rattachant à la Convention l'ère de l'émancipation des prolétaires.

Quatre autres gros volumes in-8°, *Paris révolutionnaire*, avaient été comme mis à part. Prédilection ou fatigue ? L'introduction de Godefroy Cavaignac n'avait-elle pu paraître au lecteur fort belle, mais un peu obscure ? Peut-être avait-il médiocrement goûté : *les Parises ou 52 ans avant Jésus-Christ*,

par Henri Martin ; *les Bagaudes ou la Gaule au troisième siècle, par Duchâtelet ;* mais les histoires, toutes récentes, contées par Flottard, par Trélat, par Raspail, l'avaient réchauffé.

A terre, traînaient quelques livraisons dépareillées de la *Revue encyclopédique* de 1819, quelques numéros de la première série du *Globe* (1824-1829) et surtout de sa deuxième série (1830-1832) ; du *National*, du *Courrier français*, du *Républicain, journal d'observation des sciences sociales et revue politique ;* le supplément de la *Tribune; le Journal de l'École sociétaire* ou *le Phalanstère*, 1re série (juin 1832-février 1834) ; un paquet ficelé à la diable, du *Réformateur*, du *Journal du Peuple*, du *Populaire*, du *Mouvement*, du *Bon Sens*, du *Pilori*, du *Peuple souverain* de Marseille, du *Précurseur*, de *la Glaneuse*, de l'*Écho de la Fabrique* de Lyon, du *Dauphinois*, des divers *Patriotes* (Côte-d'Or, Meurthe, Saône-et-Loire, Puy-de-Dôme, Allier) ; du *Courrier de la Moselle*, de l'*Utile*, de Metz, de *la Sentinelle picarde*, du *Progrès* du *Pas-de-Calais*, de l'*Ami de la Charte* et du *Breton*, de Nantes, de l'*Écho du Peuple*, de Poitiers, du *Patriote de Juillet* et de l'*Émancipation* de Toulouse, de *la Sentinelle des Pyrénées* de Bayonne, de l'*Aviso de la Méditerranée* de Montpellier, des 56 journaux républicains qui s'échangeaient de département à département.

De cet amas de déclamations et parfois de divagations, de ce bric-à-brac, de ce capharnaüm de phrases, au milieu duquel il se retrouve et se dirige comme il peut, philosophant et moralisant volontiers, à la façon de Martin Nadaud, — Léonard, compagnon maçon, — ou d'Agricol Perdiguier, — Avignonnais-la-Vertu, — le vainqueur de Juillet extrait lentement, péniblement, ces idées essentielles qu'il va convertir en forces : son malheur, l'infériorité de sa condition sociale, qui tient à l'infériorité de sa condition légale ; la nécessité, pour transformer sa condition et voir la fin de son malheur, de conquérir l'État par le suffrage universel.

## III

Est-ce trop insister sur un fait qui n'aurait pas tant d'importance ? Ce n'est qu'après 1832, et beaucoup plus encore après 1834, que les ouvriers parisiens se sont jetés à corps perdu (du moins un assez grand nombre d'entre eux) dans le mouvement révolutionnaire. La révolution de Juillet les avait, par ses résultats,

inattendus d'eux, inutiles pour eux, non seulement déçus, mais stupéfiés. Il leur a fallu le temps de s'en remettre. — et de s'y remettre.

Combien y en a-t-il, pendant ces quatre années, qui se signalent à l'attention de la police et à la nôtre ? Le 2 mars 1831, quelques centaines d'ouvriers vont au Palais-Royal crier sous les fenêtres de Louis-Philippe : « De l'ouvrage ou du pain ! »On dépense en un mois sept millions pour leur assurer du travail, et il n'en est pas davantage. En février 1832, un ouvrier bottier, Poncelet, est compromis dans l'affaire de la rue des Prouvaires ; mais de la Hodde (agent secret qui prétend vainement à l'estime, mais de qui les renseignemens sont précieux, à cause de l'impureté même de leur source) note que c'est une intrigue légitimiste. En avril 1832, s'élève l'émeute des chiffonniers, pour des motifs et dans un milieu strictement professionnels, — si l'on osait le dire, à propos de hottes. — Le 8 juin, devant le jury, un ouvrier, lyonnais, je crois, Joseph Beuf, fait une charge violente contre le Roi, qu'il accuse d'avoir « volé la couronne en 1830. » Mais, avant que la *Société des Droits de l'homme* se soit reconstruite sur les ruines de la *Société des Amis du peuple*, ce sont là des exceptions ; ce ne sont que des cas isolés. Avec les *Droits de l'homme*, apparaissent : Grignon, ouvrier tailleur, membre de cette société, et ses *Réflexions* sur le *minimum* de salaire et le *maximum* de travail (10 heures) l'un et l'autre réglementés par la loi ; le cocher de fiacre Millon, chef de section de la même société, bel esprit, paraît-il, égalitaire et partageux, à la littérature de qui le préfet Gisquet consacre un long passage, où l'on voit citées des choses de ce goût : « C'est assez ! le flambeau de la liberté a dévoilé le repaire du crime. Plus de roi ! Le temps est venu où nous devons compter avec les vils fainéans qui s'engraissent des produits de nos travaux, et *partager égale moitié* du bien qu'ils nous ont volé. » Mais ces fainéans engraissés ne sont pas seulement les nobles plus ou moins authentiques. Sus aux bourgeois aussi ! « Il faut poursuivre tous les débris de cette menue aristocratie qui s'est reformée sous la dénomination de bourgeoisie et l'extirper jusque dans ses fondemens. » N'oublions pas ici (quoique déjà nommé) leur supérieur dans la hiérarchie, membre du Comité central de la société des *Droits de l'homme*, l'un des Onze, Delente, crieur public, le plus remuant et bruyant personnage d'une corpora-

tion naturellement bruyante et remuante, et qui s'est donné de la peine, et dont la peine a été récompensée, puisque, par ses soins, « six millions d'imprimés démagogiques, brochures et dessins auraient été répandus depuis trois mois. » Cette honorable corporation, devenue plus tard celle des camelots, fournit aux partis révolutionnaires les figurans de leurs manifestations et les « hommes sandwiches » qui, par file de vingt-cinq, en uniforme tricolore, « lancent » à pleine voix *le Populaire* de Cabet, le font monter à 27 000 au huitième numéro, et poussent à 20 000 exemplaires la vente de son assommante *Révolution de 1830*, que *la Tribune* ne craint pas d'appeler « le manuel des patriotes » et que les feuilles de province ne se lassent pas de découper et de reproduire. A Cabet encore, l'histoire doit d'apercevoir pour la première fois Alexandre Martin de Lyon, débaptisé et rebaptisé dans la gloire « Albert, l'ouvrier, » envoyé auprès de lui comme délégué officiel, en février 1834.

Mais c'est surtout à partir de 1835 que, suivant de la Hodde, la propagande descend et le recrutement s'opère dans un monde inférieur. Peut-être en parle-t-il bien dédaigneusement, et sa moue est plaisante quand il se plaint que la démagogie passe « des mauvaises couches de la bourgeoisie aux bas-fonds de la classe populaire. » Toujours est-il que la manie révolutionnaire s'infiltre dans le peuple, l'imprègne, l'envahit, et que l'obsession, en des cerveaux simples, fait germer le crime. En juin 1836, l'ouvrier Alibaud tire sur le Roi. Le 15 octobre 1840, le cocher Duclos sera arrêté (et devait être acquitté d'ailleurs) comme complice de Darmès. Quénisset, qui, un an après, s'attaquera aux Ducs d'Aumale, d'Orléans et de Nemours, était un scieur de long, « brave ouvrier, s'occupant de gagner sa vie, sans prétendre aucunement à réformer l'État; seulement, il avait l'esprit faible et une tête que le vin portait à l'exaltation. » Il avait par surcroît le tort de boire plus encore de discours que de vin. La terreur sous laquelle on le tint hébété fit le reste.

La répression des émeutes lyonnaises, l'instruction générale ouverte contre les « agissemens » de la Société des Droits de l'homme, la nouvelle loi sur les associations qui dépassait en rigueur l'article 291 du code pénal, les lois dites de Septembre, obligèrent les sociétés secrètes à se transformer. De secrètes, elles sont contraintes de se faire plus secrètes, archi-secrètes. « Désormais, plus de chefs connus, de journaux qui se font les

*moniteurs* des conspirations, de brochures spéciales pour les sectionnaires, de propagandes bruyantes, d'affiliations sans examen; tout va devenir ténébreux, sévère et enveloppé de précautions. » Les cinq années qui viennent de 1835 à 1840, ou plus exactement les quatre années 1835-1839, vont appartenir aux *Légions révolutionnaires*, à la *Société des familles*, à la *Société des saisons*. C'est le triumvirat de Blanqui, Barbès et Martin-Bernard. L'initiation aux *Familles* était manifestement copiée dans le rituel maçonnique.

L'adepte, soumis à une enquête préliminaire sur sa vie et ses opinions, recevait avis, quand le résultat lui était favorable, de se tenir prêt. Le sociétaire qui le présentait allait le prendre, le conduisait dans un lieu inconnu et ne l'introduisait qu'après lui avoir bandé les yeux. Là, sans savoir à qui il avait affaire et ce qui allait se passer, il attendait. Trois hommes généralement formaient le jury d'examen : un président, un assesseur et l'introducteur. Le président prenait la parole et prononçait cette formule :

« Au nom du Comité exécutif, les travaux sont ouverts... Citoyen assesseur, dans quel but nous réunissons-nous? — Pour travailler à la délivrance du peuple et du genre humain. — Quelles sont les vertus d'un véritable républicain? — La sobriété, le courage, la force, le dévouement. — Quelle peine méritent les traîtres? — La mort. — Qui doit l'infliger? — Tout membre de l'association qui en a reçu l'ordre de ses chefs. »

Puis le président interpellait le récipiendaire en ces termes :

« Citoyen, quels sont tes nom et prénoms, ton âge, ta profession, le lieu de ta naissance? — Mais, avant d'aller plus loin, prête le serment suivant : « Je jure de garder le plus profond silence sur ce qui va se passer dans cette enceinte. » — Tu dois croire qu'avant de t'admettre dans nos rangs, nous avons pris des renseignemens sur ta conduite et ta moralité : les rapports adressés au Comité te sont favorables. Nous allons t'adresser les questions voulues :

« Est-ce ton travail ou ta famille qui te nourrit? — As-tu fait partie de quelque société politique? — Que penses-tu du gouvernement? — Dans quel intérêt fonctionne-t-il? — Quels sont aujourd'hui les aristocrates? — Quel est le droit en vertu duquel il gouverne? — Quel est le vice dominant dans la société? — Qu'est-ce qui tient lieu d'honneur, de probité, de vertu? — Quel est l'homme qui est estimé dans le monde? — Quel est celui qui est méprisé, persécuté, mis hors la loi? — Que penses-tu des droits d'octroi, des impôts sur le sol, sur les boissons? — Qu'est-ce que le peuple? — Comment est-il traité par les lois? — Quel est le sort du prolétaire sous le gouvernement des riches? — Quel est le but qui doit servir de base à une société régulière? — Quels doivent être les droits du citoyen dans un pays bien réglé? — Quels sont ses devoirs? — Faut-il faire une révolution politique ou une révolution sociale? »

« On devine les réponses, continue de la Hodde : le gouvernement était

traître au peuple et au pays; il fonctionnait dans l'intérêt d'un petit nombre de privilégiés; les aristocrates, c'étaient les hommes d'argent, banquiers, agioteurs, monopoleurs, gros propriétaires, enfin tous ceux qu'on appelle aujourd'hui les exploitans de l'homme par l'homme. Le droit du gouvernement ne consistait que dans la force; le vice dominant s'appelait l'égoïsme; ce qui tenait lieu d'honneur, de probité, de vertu, c'était l'argent; l'estime ne s'accordait qu'au riche et au puissant; le mépris, la persécution formaient le lot du pauvre et du faible. Dans les droits d'octroi, impôt sur le sel et les boissons, il ne fallait voir que des moyens odieux d'engraisser le riche aux dépens du pauvre. Le peuple, c'était l'ensemble des citoyens travailleurs; sa condition, c'était l'esclavage; le sort du prolétaire n'était autre que celui du serf et du nègre. La base d'une société régulière consistait dans l'égalité. Les droits du citoyen se résumaient ainsi : existence assurée, instruction gratuite, participation au gouvernement; les devoirs du patriote lui commandaient le dévouement à la société et la fraternité envers les citoyens. Quant à la révolution qu'il fallait faire, c'était une révolution sociale. »

Même cérémonie pour l'initiation aux *Saisons*, avec accompagnement de poignards, de gestes aveugles, d'expressions féroces : « tigres, cancer, gangrène, échafaud; » et ce refrain, comme mugi dans un grondement de tonnerre artificiel : « Quels sont maintenant les aristocrates? — L'aristocratie de naissance a été détruite en juillet 1830; maintenant les aristocrates sont les riches, qui constituent une aristocratie aussi dévorante que la première. »

Dans quel état une telle mise en scène devait laisser des têtes moins fragiles que celles de Quénisset ou de Drevet, on peut l'imaginer par l'espèce de délire sacré qui emportait Barbès, condamné à mort, il est vrai, et guettant dans sa cellule l'entrée du bourreau. Il remerciait Dieu de l'avoir fait « Français, républicain, aimé des bons, proscrit par les méchans. » Puis, à des bruits du dehors qui lui semblaient sinistres : « Saint-Just, s'écriait-il, Robespierre, Couthon, Babeuf, et vous aussi, mon père, ma mère qui m'avez porté dans vos entrailles, priez pour moi, voici mon jour de gloire qui vient! » Cette invocation, ou de toutes pareilles, ne l'avions-nous pas déjà entendue? C'est le cri de toutes les conjurations, la confession et la profession de foi des grands tyrannicides, la marque de la pensée antique sur des desseins et des actes qu'on voudrait par elle anoblir, depuis Girolamo Olgiato et Pietro Paolo Boscoli, depuis la Renaissance italienne. Mais ceux-là ne prenaient à

témoin que les héros de Rome ou n'appelaient à leur aide que les saints du paradis.

Le Victorieux se décida pour les *Saisons*, où d'emblée on le reconnut *Dimanche*, c'est-à-dire chef d'une Semaine, d'un peloton de six membres. Il espérait bien monter vite en grade, rejoindre son ami l'emballeur Brocard, qui, lui, était *Juillet*, chef de quatre pelotons, autrement dit de quatre Semaines, d'un Mois. Qui sait même si, avec du zèle ou de la chance, il n'arriverait pas, après un stage convenable, a être promu *Printemps*, chef d'une saison de trois Mois, de douze Semaines, de douze pelotons. Quant au degré suprême d'*agent révolutionnaire*, chef de quatre Saisons, modestement il se persuadait que c'était trop haut pour lui, il s'habituait à n'y point aspirer.

Pourtant les ouvriers, d'abord, rendirent peu, quoique ce ne fût pas faute d'être sollicités. « L'atelier est surtout obsédé d'émissaires ;... car c'est dans la classe ouvrière... que l'armée insurrectionnelle trouvera ses meilleurs soldats. » Mais le contingent des travailleurs se divisait, se dispersait. Tandis que les uns choisissaient les *Saisons*, — ceux peut-être qui avaient de la poésie dans l'âme, — d'autres suivaient, aux *Montagnards*, l'ébéniste Louis Guéret, « le grand Louis, » le doreur sur porcelaine Dutertre, et le cuisinier Chaubard. L'échec complet de Barbès et de Blanqui, au 12 mai 1839, sans arrêter le mouvement, changea la direction.

CHARLES BENOIST.

# LES
# DIRECTEURS DE THÉATRES

## I

Sauf dans les scènes subventionnées, le directeur de théâtre peut, d'une manière générale, être défini : un industriel qui achète aux auteurs, le meilleur marché possible, de l'esprit, de l'agrément, du talent, et qui les revend au public le plus cher possible. Cet industriel doit être pourvu de qualités particulières : le savoir ne lui est pas indispensable, mais de savoir-faire il ne peut guère se passer. Ajoutez-y la volonté, l'art de dire non avec grâce, de dire oui sans enthousiasme tout en flattant la vanité de l'écrivain, le don spécial de pressentir le goût du spectateur, de découvrir entre mille la pièce qui amusera ce sultan naïf et blasé, la pièce dont cent représentations n'épuiseront pas la vogue.

Tout ceci semble déjà assez rare, et pourtant ne suffit pas encore. Mazarin, quand on lui recommandait un candidat pour quelque emploi majeur, interrogeait : « Est-il heureux? » Il faut avoir la chance, ne pas rencontrer l'opposition aveugle et omnipotente de Sa Majesté le Hasard, cette opposition qui rejette dans le néant les combinaisons les mieux concertées.

En feuilletant les livres qui, de face ou de profil, s'occupent de cette sorte d'hommes, et faisant appel à mes souvenirs, j'ai pu me convaincre que là aussi les tempéramens, les esprits, les caractères varient à l'infini. Chez tel impresario le marchand domine et chez tel autre l'artiste contre-balance à propos les qualités commerciales; il en est qui, sous les formes les plus

courtoises, cachent l'âme de Shylock, tandis que certains, sous l'aspect d'un paysan du Danube, dissimulent le cœur du bourru bienfaisant. Ceux-ci vont à la faillite *quoique* et ceux-là *parce que*, comme plusieurs enguirlandent Plutus, en dépit des plus graves défauts. D'aucuns par indolence laissent flotter les rênes du pouvoir, la plupart se montrent autoritaires, du moins par saccades. De nouvelles différences entre les directeurs tiennent au théâtre qu'ils gouvernent, au public qu'ils doivent contenter, au personnel de leurs troupes.

La place me manque pour m'occuper en détail des directeurs sous l'ancien régime : j'en ai d'ailleurs esquissé quelques-uns dans mes études sur les comédiens d'autrefois. Aussi bien le théâtre à cette époque n'a pas conquis l'énorme place qu'il occupe aujourd'hui ; les théâtres sont peu nombreux, soumis à la dictature des gentilshommes de la Chambre, les rapports des directeurs avec leurs artistes ont quelque chose de plus familial, il règne quelque bonhomie, quelque justice dans la répartition des bénéfices; directeurs et comédiens s'entendent mieux ou moins mal, surtout ils réservent leurs énergies contre les malheureux auteurs traités de la manière la plus inique : heureusement ceux-ci ont fait aussi leur 89.

Rappelons cependant quelques souvenirs sur la période voisine du XIX^e siècle.

La fameuse devise *de plus en plus fort*, était inscrite au fronton du spectacle Nicolet; vers 1760, celui-ci s'intitulait : *Les Grands danseurs du roi;* après 1792 : *Théâtre de la Gaîté ;* en 1795, *le Théâtre d'Émulation.*

Taconet, auteur et acteur du théâtre de Nicolet, baptisé le Molière du boulevard, aimait tant la purée septembrale qu'il ne savait mieux témoigner de son mépris que par ces mots : « Je te hais comme un verre d'eau. » Cette passion pour la dive bouteille le conduisit en 1775 au tombeau, mais, jusqu'à la fin, il eut le mot pour rire. Son directeur vint le voir à l'hôpital de la Charité, et dit au prieur : « N'épargnez rien pour sa guérison; je donnerais cent louis pour le conserver. — Monsieur Nicolet, soupira le moribond, pourriez-vous me donner un petit acompte ? » Puis se tournant vers un charpentier dont le lit touchait le sien : « Dépêche-toi, mon ami, d'aller dresser là-bas un théâtre, et dis à Pluton que j'y jouerai ce soir à sa cour *l'Avocat savetier* et *la Mort du Bœuf gras.* » Ribié, qui succédait à Nicolet, eut la

chance d'acheter pour cinq cents francs à Maillot sa *Madame Angot ou la Nouvelle Parvenue*, qui, assure-t-on, rapporta cinq cent mille francs.

Grâce à la liberté des théâtres, inaugurée par le décret du 13 janvier 1791, le nombre des scènes et des acteurs avait effroyablement augmenté; mais, bien que le spectacle demeurât le plaisir favori des Parisiens, le nombre des spectateurs ne progressait pas dans la même proportion, et beaucoup de théâtres n'avaient qu'une existence éphémère :

Ouvert vendredi,
Tombé samedi,
Vous serez fermé dimanche.

Cette prophétie se réalisait souvent, et le zèle révolutionnaire ne préservait pas de la faillite. Boursault-Malherbe, directeur du Théâtre Molière, se présenta, accompagné de sa troupe, à la barre de la Constituante, et prêta serment de ne jouer que des pièces patriotiques « analogues aux circonstances. » Le même Boursault, qui n'avait garde de faire son *mea culpa*, vint un soir dire sur la scène : « Messieurs, puisque les journalistes ne veulent absolument pas parler des pièces qu'on joue chez moi, je vous avertis que j'en ferai afficher le succès à la porte de mon théâtre. »

Barré, auteur dramatique, associé de Desfontaines et Radet, directeur du Vaudeville qu'il a fondé avec Piis, donne sur son théâtre, pendant le procès de Marie-Antoinette, *la Chaste Suzanne*, qui faisait sans cesse allusion à la situation de la Reine. Un des personnages était frénétiquement applaudi lorsqu'il prononçait ces mots : « Vous êtes ses juges, vous ne pouvez pas être ses accusateurs! » Les places faisaient prime, les bravos des spectateurs étaient manifestement une protestation. Barré dénoncé, mandé devant un comité révolutionnaire, se rend à la convocation. « C'est donc toi, citoyen, tonne le président, qui fais des émeutes à la porte de ta boutique de pantins en faveur de la veuve Capet? — Je ne fais point d'émeutes, réplique Barré, j'amuse, j'intéresse le public avec un ouvrage moral, et je trouve fort extraordinaire qu'on m'en fasse un crime. — Il n'est pas question de crime, mais le Comité exige que tu supprimes les mots qui font éclater la haine des aristocrates contre la République. — Citoyen, je ne supprimerai rien; faites de moi ce que

vous voudrez ; si vous avez proclamé la liberté, c'est pour qu'on en use, et je m'en sers. — Sais-tu que nous pouvons faire mettre le feu à ta baraque dramatique ? — Je me chaufferai à l'incendie. — Que ta tête pourrait bien tenter Fouquier-Tinville ? — Qu'il la prenne : il en a fait tomber qui valaient mieux que la mienne ! En résumé, croyez-vous que le peuple, qui est votre maître à tous, laisserait brûler mon théâtre sans prendre ma défense ? J'ai plus de dix mille patriotes qui viendraient me défendre, et je puis vous faire trembler plus que moi, car je n'ai pas peur de vous. » Et il n'en fut que cela, ce qui prouve que le courage réussit quelquefois.

Barré, malgré sa position de directeur-auteur, respectait les droits de ses confrères, ce qui est plus rare encore que son attitude dans l'affaire de *la Chaste Suzanne*. Napoléon lui accorda une pension de quatre mille francs, et, trois fois par semaine, ce brave homme allait porter aux indigens des secours à domicile.

Corrse, qui succédait en 1800 à Audinot, fondateur et directeur de l'Ambigu-Comique, passa pour un artiste et un philanthrope. Le premier, il eut l'idée d'instituer une école de danse gratuite pour trente enfans : ceux-ci recevaient en même temps l'instruction, paraissaient au besoin dans les pièces à spectacle, et touchaient dix francs par mois. Corrse leur donnait ainsi du pain, un état et l'éducation. Acteur, il avait obtenu un prodigieux succès dans son travesti de *Madame Angot*. On l'acclamait à la sortie, on lui chantait :

Le Corse de *Madame Angot*
N'est pas le Corse de la Corse,
Car le Corse de Marengo
Est d'une bien plus dure écorce.

Corrse ramena la foule à l'Ambigu-Comique en lui offrant *Madame Angot au sérail de Constantinople :* il y jouait avec sa femme les premiers rôles. « C'était gai, ressemblant, bien observé, bien mis en scène, c'était de l'Aristophane en sabots, peut-être un peu trop de gros sel. mais, comme l'a dit Hoffmann, il faut du gros sel pour saler les grosses bêtes. » Peuple et gens du monde, 500 000 personnes au moins coururent à l'Ambigu, et en quinze ans la direction de Corrse lui rapporta plus d'un million : il est vrai qu'on payait alors deux cents francs une comédie en un acte, et neuf francs par représentation pour une pièce en

trois actes. La philanthropie de Corrse aurait pu, ce semble, s'exercer aussi en faveur de ses fournisseurs dramatiques.

Loin de moi la prétention de signaler tous les directeurs de théâtres au XIXe siècle; je voudrais seulement faire défiler ici quelques personnages représentatifs, dans leurs attitudes originales ou professionnelles.

Et d'abord, les petits théâtres. Voici les Funambules (1816-1862), le spectacle à quatre et six sous, adoré de son public fort en gueule, batailleur, mais vibrant, illustré par Deburau, mis à la mode pour les gens du monde (ceux-là payaient plus cher) par Jules Janin, qui voulait faire pièce à la Comédie-Française. Or, voulez-vous savoir comment son premier directeur Bertrand découvrit sa vocation? Ancien marchand de beurre, devenu voiturier, Bertrand conduisait les Parisiens à Vincennes dans ses deux *coucous*. Un jour que Mme Saqui, célèbre danseuse de corde, et son mari, directeur du théâtre des Acrobates, allaient à la fête du Donjon, une discussion s'élève; Mme Saqui traite Bertrand de fabricant de rosses, de marchand de beurre en gras de veau; Bertrand jure de se venger de la *sauteuse*, déniche un associé, obtient l'autorisation d'ouvrir, boulevard du Temple, un théâtre sous le nom de *Funambules*, engage la tribu Deburau, cinq membres, à raison de 115 francs par semaine; de la sorte il ferait une redoutable concurrence aux Saqui, ses voisins.

Le talent de Baptiste Deburau, qu'on avait engagé *par-dessus le marché*, ayant brusquement pris son essor, tous les soirs, Bertrand faisait salle comble; les Saqui durent s'humilier, le directeur des Funambules, plein de magnanimité, leur pardonna et les accepta même quelques mois comme associés.

Oui, le Pactole coulait dans ses caisses, il donnait deux ou trois représentations chaque soir; et cependant les ordonnances royales faisaient alors de dures et capricieuses conditions aux entrepreneurs des petits spectacles. On ne permettait aux Funambules que la *pantomime sautante*. Le théâtre Comte et les Délassemens-Comiques ne pouvaient représenter leurs scènes dialoguées et leurs tableaux animés que derrière un rideau de gaze; le Panorama dramatique et Bobino jouaient drames, comédies, vaudevilles, à condition de n'avoir jamais que deux acteurs parlant en scène; d'où mille subterfuges et tours de passe-passe pour tourner les édits policiers tout en les respectant. Ainsi, dans un mélo-mimodrame intitulé *la Prise du Trocadéro*,

une scène représentait un conseil de guerre espagnol jugeant un officier français; quelques mannequins costumés figuraient les juges, le président seul parlait, au besoin faisait parler les hidalgos, grâce à des voix sortant de la coulisse; pour compléter l'illusion, ils levaient ensemble le bras droit mû par des fils; le second acteur jouait à la fois le rôle de l'accusé et de l'accusateur.

Les artistes des Funambules étaient mal logés et chichement payés; Baptiste Deburau, en pleine gloire, toucha trente-cinq francs par semaine, et, tant étaient rares la hantise de son public, son désintéressement naïf, qu'il refusa un engagement de cinq cents francs par mois pour jouer les rôles de mime à l'Opéra. Cot d'Ordan, second associé de Bertrand, se distingua, dès son avènement, par des réformes économiques. Défense aux acteurs de se servir de l'huile de leurs quinquets pour se démaquiller le visage; défense à la costumière, sous peine de vingt francs d'amende, de faire blanchir sans autorisation les robes des dames, de donner des pantalons aux acteurs qui manqueraient de bas. « L'administration sait ce qu'elle doit faire *pour l'honneur du théâtre*, et il n'appartient à personne de lui imposer ses lois. » Au reste, le lustre de la salle éclairait mal, la rampe de lumière fumait, les banquettes éventrées laissaient passer le foin, sur le rebord des balustrades s'épaississaient plusieurs couches de crasse, et, vers 1827, quand on conseilla des réparations aux directeurs, ils répondirent magnifiquement : « Ça dérouterait notre public; il ne se retrouverait plus chez lui. » « Des auteurs! Qu'est-ce que c'est que ça? » demandait dédaigneusement Bertrand. Et, avec son associé, il fouillait dans les anciens mélodrames pour les démarquer, dans les parades du théâtre de la foire, dans les farces italiennes, se contentant de changer les titres. A la fin cependant, ils s'offrirent le luxe d'avoir des auteurs : on imagine quelles indemnités ceux-ci recevaient.

Cependant les lettrés commençaient à connaître le chemin des Funambules, ils se demandaient : Avez-vous vu Baptiste? — comme La Fontaine interrogeait : Avez-vous lu Baruch? L'un d'eux, Charles Nodier peut-être, gourmandait les *jansénistes en toilette* qui, pour ne pas déshonorer leurs essences par l'odeur d'ail des titis, se privaient du plaisir de contempler Laurent aîné et Deburau : « Que de jouissances vous vous refusez! Dix fois

vous avez été entendre *la Muette de Portici*, et vous ne connaissez pas *le Bœuf enragé!* Vous avez couru au *Monstre*, et vous n'avez pas été curieux de voir l'ingénieuse parade de *l'Homme-légume!...* » *Le Bœuf enragé* fut joué deux cents fois de suite.

Quatre ans après, Théophile Gautier, le *parfait magicien ès lettres françaises*, égrenait ses perles en l'honneur des Funambules... « Quelles pièces! Mais aussi quel théâtre et quels spectacles! Voilà un public!... Et non pas tous ces ennuyés en gants plus ou moins jaunes; tous ces feuilletonistes usés, excédés, blasés; toutes ces marquises de la rue du Helder, occupées seulement de leurs toilettes et de leurs bouquets; un public en veste, en blouse, en chemise, sans chemise souvent, les bras nus, la casquette sur l'oreille, mais naïf comme un enfant à qui l'on conte Barbe-Bleue.., acceptant tout, à condition d'être amusé, un véritable public, comprenant la fantaisie avec une merveilleuse facilité, qui admettrait sans objections *le Chat Botté*, *le Petit Chaperon Rouge* de Ludwig Tieck, et les étincelantes parades du Vénitien Gozzi, où fourmille et grimace ce monde étrangement bariolé de la farce italienne, mêlée à ce que la féerie a de plus extravagant... »

Deburau mourut en 1846, âgé de 51 ans. Cet étonnant pantomime avait lui-même composé cette épitaphe qu'on aurait dû inscrire sur sa tombe :

*Ci-gît un comédien qui a tout dit sans jamais parler.*

Après vingt ans de succès, et après fortune faite, Bertrand céda le théâtre, en 1845, à son neveu, l'ineffable Billion qui, chose étrange, s'enrichit aux Funambules, puis au Cirque Impérial par son avarice, et se ruina à l'Ambigu par cette même ladrerie. Celle-ci, confinant parfois à l'indélicatesse, n'avait d'égale que la naïveté de Billion vis-à-vis des mystères de la langue française. Ainsi dans *Pierrot valet de la mort*, trois cercueils devaient descendre des frises, l'un contenant le cadavre d'un enfant, le second celui d'un médecin, le troisième Pierrot: Champfleury eut beau réclamer, tempêter, Billion remplaça les trois cercueils par un grand coffre. Dans une autre pantomime de Champfleury, *les Trois filles à Cassandre*, Pierrot tue un cerf, lui arrache son bois qu'il pose sur la tête de certain capitaine, son rival heureux. Mais Billion ne veut pas de cerf. Champ-

fleury essaie en vain de trouver un autre dénouement, le directeur convoque son chef d'accessoires, le régisseur, le machiniste, ceux-ci proposent un lézard, une peau de singe, un ours, un âne. « Mais, rugit l'auteur, un lézard n'a pas de cornes. Puisque Pierrot met sur la tête du capitaine, qui se marie, un bois de cerf, ce n'est pas un lézard que nous pouvons dépouiller d'un bois de cerf... — Il y a longtemps qu'on ne s'est servi de l'âne, insinue quelqu'un. — Oui, oui, s'écrie le directeur enthousiasmé, je vous donne l'âne ! »

C'est Billion qui répondait à son chef machiniste, comme celui-ci demandait s'il fallait mettre *un if* à la porte du théâtre pour la fête de l'Empereur : « Mettez *un nif, deux nifs, trois nifs* s'il le faut; mais que ce soit *conséquent :* l'Empereur en vaut bien la peine. » Il déclarait *intalentier* un médiocre acteur, et le taquinait sur les lenteurs que mettait sa femme à le rendre père. « Eh bien ! et Isménie ? Rien de nouveau ? — Non ! — Que voulez-vous, elle n'est pas faite pour l'*infanterie.* » Billion professait une sainte horreur pour les revues de fin d'année, à cause des frais. « Les revues, prétendait-il, ça *pilule* (pullule) partout. » Un soir, il dit à son régisseur : « Keller, je dors debout; aussi, je vais me glisser dans mon *porte-monnaie.* — Eh bien ! murmura Deburau, on ne le reverra pas de sitôt. » Voulant se donner de l'importance, il contait à son successeur Dantrevaux : « Je viens de chez *mon ami* le garde des Sceaux. — Il ne vous a pas gardé assez longtemps, » riposta son interlocuteur. — Ne sachant comment garnir le fond du théâtre par un effet de décor, il consulte Anicet Bourgeois. « Si nous mettions les neuf Muses, suggère celui-ci, cela ferait bien. — Oui, vous avez raison, acquiesce Billion; mais nous en mettrons une douzaine, parce que neuf, ça ne garnirait pas assez. »

Et sa querelle avec Victor Cochinat, mulâtre très foncé, qui le criblait de brocards; il n'était pas le seul. Voulant frapper un grand coup, Billion lui écrit : « Votre encre, aussi noire que votre peau, ne m'atteint pas de ses éclaboussures. Je me moque de vous et de vos *facécies* que je trouve très bêtes. Je puis être illettré, mais je ne suis pas un lâche, et je vous défends d'écrire mon nom dans votre sale petit journal. Ou sinon, je vous provoque en duel à n'importe quelle arme : épée, sabre, pistolet, et même à la *lence.* Je vous invite aussi à garder le *silance* sur cette provocation, que je désire ne pas ébruiter, et à laquelle

vous répondrez, si vous n'avez pas peur de pâlir, malgré votre couleur, devant un homme véritable, c'est-à-dire blanc. » Cochinat répondit du tac au tac : « Mon cher directeur, le mot *lance* prend un *a* quand il n'y en a qu'une. Il prend un *e* quand il y en a six. Sur ce, vous seriez bien aimable de m'envoyer une loge pour voir votre féerie : *Turlututu chapeau pointu!* Sinon, je publie votre lettre, et dame, alors, gare à vous! Ma main noire serre votre blanche patte. » Billion comprit qu'il n'aurait pas le dernier mot et envoya la loge.

Mme Saqui reçoit ses premières leçons d'un ancien étudiant devenu danseur de corde. Napoléon l'apprécie, lui confère le titre de première danseuse de France, l'appelle *son enragée;* elle fait l'admiration des alliés en 1814, et obtient l'autorisation d'ouvrir boulevard du Temple un théâtre, à condition de n'offrir au public que des danses de corde et des pantomimes-arlequinades.

Jusqu'en 1824, le spectacle acrobate passe par des alternatives de prospérité et d'insuccès, puis sa directrice connaît toutes les ivresses du triomphe pendant six ans. Après la Révolution de 1830, elle veut avoir aussi *ses trois glorieuses*, s'insurge contre les statuts de son privilège, imagine de se rendre au faubourg Saint-Antoine à la sortie des ateliers, et d'inviter en masse les ouvriers : « Je vous offre une représentation gratuite! — Vive madame Saqui! » Le lendemain, les ouvriers envahissaient le boulevard du Temple, le gouvernement capitula et Mme Saqui put représenter des vaudevilles, des mélodrames, des petites pièces poissardes.

Franconi, ses fils, leurs successeurs ont, pendant un demi-siècle et plus, attiré le public amoureux de spectacles équestres, pantomimes, mimodrames historiques et féeries somptueuses. Leur théâtre donna aussi de véritables pièces sous la Restauration; Frédérick Lemaître fut engagé au Cirque-Olympique, ainsi que Bouffé. Et combien d'autres collaborateurs! Le cerf Coco qui offrait des fleurs aux dames, sautait dans des cercles de feu par-dessus les chasseurs tirant des coups de fusil; l'éléphant Baba débouchant une bouteille de champagne, jouant aux boules et prenant un mouchoir dans la poche de son cornac; l'éléphant Kiouny, plus célèbre encore, si célèbre que Mlle Mars battait en retraite, se déclarant incapable de lui disputer la faveur du public. Elle était à Dijon pour jouer le rôle de Suzanne dans *le Mariage de Figaro*. Mais voilà qu'elle apprend

l'arrivée de Kiouny. « Il est inutile de continuer la répétition, dit-elle à Laferrière ; nous partirons demain, puisque M. Kiouny arrive aujourd'hui. » D'ailleurs, elle prit l'incident sur le ton de la plaisanterie, garda Laferrière à dîner, pour qu'il ne se fît pas inviter à la table de M. Kiouny, le chargea de biscuits, de massepains, et rendit visite à l'illustre rival, qu'elle quitta sur ce compliment : « Eh bien, mon cher Kiouny, vous allez obtenir dans cette ville un grand succès, si j'en crois la sensation produite par votre arrivée, et, comme camarade, je vous félicite. C'est extrêmement flatteur pour vous, pour l'art dramatique, pour les habitans de Dijon. » Je tiens cependant de M. Henri Chabeuf, l'excellent historien de Dijon, que Mlle Mars se décida à jouer, sinon devant les banquettes, du moins devant une salle peu garnie. Kiouny fit salle comble plusieurs jours de suite.

Il paraît que le directeur Allaux (Panorama dramatique) faisait parfois passer ses candidats acteurs à la toise, et proportionnait à leur taille l'importance des rôles : c'est ainsi du moins que Bouffé fut engagé. Allaux avait dans son cabinet un grand tableau peint en noir, divisé en sept colonnes d'inégale hauteur. Premiers rôles n° 1 ; Jeunes premiers n° 2 ; Amoureuses n° 3 ; Troisièmes rôles n° 4 ; Premiers comiques n° 5 ; Deuxièmes comiques n° 6 ; Bas comiques, Grimes n° 7. — A peine, conte Bouffé, étais-je sous cette nouvelle épée de Damoclès, que le directeur s'écria : « J'en étais sûr, vous êtes trop petit ! » Et comme Bouffé protestait timidement. « Je vous dis que vous êtes trop petit, s'écrie mon juge avec emportement ; je m'y connais aussi bien que vous, peut-être ? » Au moment où Bouffé, fort marri, se disposait à déguerpir, un gros homme à la face réjouie entra et, interpellant sans façon Allaux, dit : « Bonjour, comment vas-tu ? — Je souffre comme un démon, mais tu arrives à propos. Tiens, Solomé, regarde ce jeune homme, n'est-il pas trop petit pour se présenter sur un théâtre ? — Dame, c'est selon l'emploi qu'il veut jouer. — Les comiques, mon cher... » Bref, Solomé fit répéter deux scènes à Bouffé, plaida sa cause, et obtint pour lui un engagement de *300 francs par an*. Cela se passait en 1827.

Dans le genre *directeurs*, il y a les infiniment petits, et toute une gradation : petits, moyens, grands et très grands. Parmi les minuscules, figure une directrice de spectacles forains

qui, pour éviter les frais d'une troupe, d'une salle, des droits d'auteurs, des costumes et décorations, avait obtenu le modeste privilège de montrer dans les villes et villages une lanterne magique, des transparens, un optique, ce qui remplaçait tant bien que mal le cinématographe il y a quatre-vingts ans. Ses affaires périclitaient, un escamoteur, un cirque imité de Franconi, attiraient les badauds; son dîner, digne d'un anachorète, se ressentait de cette misère. Le célèbre Torticolis, un émule de Bobêche, soupant joyeusement à côté d'elle, l'interroge, lui offre une part du festin, car, dit-il, quand il y a pour six, il y a pour sept. Qui donc disait : Quand il n'y a rien pour cinq, il y a bien pour six? Torticolis remarque la taille de l'infortunée directrice : « Vous êtes-vous montrée vous-même ? — Est-ce que je suis une curiosité? — Vous pourriez l'être... Vous avez une fort belle prestance. Combien portez-vous de haut? — Je n'ai jamais su au juste quelle était ma taille. — Levez-vous, s'il vous plaît. » Torticolis tire de sa poche un mètre, le déplie, mesure : « Bon ! $1^{m},75$ ; nous y ajouterons 50 centimètres de chaussure, 50 centimètres de coiffure, cela nous fera $2^{m},75$ de hauteur... Avez-vous quelques talens de société ? — Je chante médiocrement, et je joue assez mal de la guitare... — J'en ai une, il n'y manque que trois cordes sur six, ce sera plus original. Paganini joue des concertos de violon sur une seule corde. Nous en ôterons deux. — Quant à la voix, je suis fort enrhumée. — Tant mieux ! Une femme colosse doit avoir un contralto. Voix rare, dans le genre de M^me^ Pasta et de M^me^ Stolz. Avez-vous une conversation facile et agréable ? Sauriez-vous *emblêmer* un auditoire d'imbéciles, en leur racontant des choses fabuleuses en termes incompréhensibles ? — Donnez-moi quelques leçons, j'essaierai. » Là-dessus on soupe gaiement, Torticolis apprend à sa nouvelle pensionnaire une foule de *banques* par lesquelles il *amorçait* les *jobards*. « Qu'est-ce que le monde ? C'est une foire perpétuelle, affirmait-il, les uns y font la parade, et les autres la regardent ; les uns paient et les autres se font payer. Voyez mon pitre ; il est alternativement, selon que j'en ai besoin, Iroquois, Osage, Albinos, homme incombustible et même orang-outang ou homme des bois. Ces dames sont tour à tour Vénus hottentotes ou Vierges du soleil. Elles dansent sur la corde, font des sauts périlleux, avalent des épées ; je les nourris de cailloux, ce qui ne les empêche pas de manger de la gibelotte...

Elles jouent avec des serpens, dont nous faisons ensuite de très bonnes matelotes d'anguilles... J'annonce le monstre amphibie né des amours d'un lapin et d'une carpe, et quand on est entré pour le voir, je dis qu'il est absent, ayant été appelé par MM. les professeurs du Cabinet d'histoire naturelle, — mais que je puis faire voir le père et la mère, ce qui satisfait beaucoup de curieux... » La femme colosse improvisée eut un grand succès ; au bout de huit jours, ses dettes payées, elle toucha encore cent écus. Les directeurs lilliputiens sont parfois aussi amusans, et parfois ils montrent plus de bonhomie, de loyauté que les grands directeurs.

Certain Volange, directeur de troupe ambulante, fait penser à ceux du *Roman Comique* de Scarron, et du *Capitaine Fracasse* de Théophile Gautier. Sous la Restauration, Flore, après un chagrin d'amour, rencontre notre homme au Café des Comédiens; la conversation s'engage ; j'abrège : « Est-ce que vous n'êtes plus aux Variétés?... Vous êtes bien mise, ma chère ; vous n'avez pas l'air d'une comédienne à pied. — Cependant, mon cher Volange, je cherche un engagement pour la province. — Ma chère amie, vous en trouverez difficilement un dans ce moment-ci. Les troupes sont faites, la quinzaine de Pâques étant passée. Les directeurs ont fait leurs engagemens; mais comme je vous aime beaucoup, que vous êtes mon ancienne camarade, je puis vous en offrir un... — Vous, Volange ! Vous êtes donc directeur ? — Tout comme un autre : pourquoi pas ? — Et dans quelles villes allez-vous ? — Dans beaucoup de villes; c'est plus agréable. Si l'on n'est pas bien dans une, si l'on n'y fait pas ses affaires, on va dans une autre. On ne dédaigne même pas les bourgs et les villages. — Vous êtes donc directeur d'une troupe ambulante ? — Tout ce qu'il y a de plus ambulante. Les voyages ont pour moi un charme inexprimable. On étudie les mœurs du pays que l'on parcourt, quand par hasard il y a des mœurs. On admire les beaux sites, la belle nature, quand la nature est belle. Quand elle est vilaine, on en est quitte pour ne pas l'admirer. » Là-dessus Volange entortille Flore, lui soutire un bon déjeuner, plus le paiement de son mémoire au Café des Comédiens, un punch à ses nouveaux camarades (elle crut voir entrer une troupe de masques) et, en guise d'engagement, il lui sert cette variante du billet de Ninon à La Châtre. « Je ne te mets pas aux appointemens (du vou-

voiement il avait tôt passé au tutoiement); je t'élève, tout d'un coup, au rang de sociétaire, et je te donne part entière. Les frais prélevés, tu partageras. Tu vois que je suis bon enfant. Un autre directeur te prendrait à l'essai, simple pensionnaire. Va débuter à la Comédie-Française, on te fera attendre ta réception cinq ou six ans, si on te reçoit. Moi, je te reçois tout de suite. » Flore accepta cette chimère, son roman comique engloutit ses derniers écus, et la fameuse part entière ne rapporta pas un maravédis; mais cette tournée fantaisiste avait dissipé sa tristesse : il n'est rien de tel que de voyager en pareil cas.

Voici Mandelart-Bobèche, directeur du théâtre des Éperlans à Rouen, ainsi nommé parce qu'il était surtout fréquenté par les matelots et marchands de poissons; Bobèche, le dernier des Romains de la parade du boulevard du Temple, si cocasse avec ses bonimens, sa culotte jaune, sa veste rouge, sa perruque rousse à la Jocrisse et son chapeau gris à la Janot; — Bobèche, successeur de ces fameux paradistes de l'ancien régime qui établissaient la ligne de démarcation entre les grands théâtres et les théâtres forains. A Rouen, il jouait les rôles de Brunet, de Potier dans les pièces du répertoire des Variétés, et plus d'un regrettait Bobèche donnant la réplique à Galimafré au théâtre des Pygmées. Flore lui procura une des grandes joies de sa vie en le menant dîner chez Talma qui donnait alors une série de représentations à Rouen. Talma excellait dans la parade, et s'y divertissait entre intimes; il s'était plus d'une fois arrêté pour voir jouer Bobèche, de même qu'il stationnait volontiers aux Champs-Élysées devant Polichinelle. « Que la comparaison ne vous fâche pas, dit-il à son hôte. Il y a des Polichinelles partout, dans le monde comme au théâtre, et vous êtes un Polichinelle comique, comme je suis un Polichinelle tragique. — Me fâcher, monsieur Talma, quand un grand artiste comme vous veut bien assimiler à lui un pauvre baladin comme moi! » Comme on voit, Bobèche gardait le sens de la hiérarchie dans les talens; il fut à la mode, on le fit travailler dans de grandes soirées; ce qui n'est pas pour nous étonner, puisque jadis les gens du bel air se gaudissaient fort aux spectacles en plein air. Bobèche apprit à Talma qu'il y avait aussi des auteurs pour le genre parade; il avait été peintre en miniature, cumulait, et offrit au tragédien de faire son portrait *gratis*. « Tous les peintres

sont farceurs, remarquait-il, mais tous les farceurs ne sont pas peintres. »

Si j'en crois Hostein qui écrivait vers 1878, les directeurs des troupes nomades font de bonnes affaires; moins d'aléa que dans les théâtres sédentaires, loyer nul ou presque nul; puis ces troupes ne vont que là où il y a la foule, tandis que les sédentaires sont obligés de l'appeler. Elles donnent parfois quinze représentations par jour, leurs principaux acteurs reçoivent 200, 300, jusqu'à 350 francs par mois; le directeur fournit les costumes, le blanc, le rouge, jusqu'aux cheveux de ces dames; il a ses auteurs particuliers. Voici le revers de la médaille: travailler un mois pour rien (du moins il en était ainsi avant 1878), l'interdiction dans les grandes baraques de se montrer *costumé* chez le marchand de vins, très gênante, paraît-il, pour l'artiste qui n'a guère le temps de se vêtir en bourgeois. Il y a des directeurs plus ou moins tolérans, plus ou moins généreux: dans le camp des *moins* figure cette directrice qui, chargée de nourrir son personnel, servait régulièrement la soupe aux choux sans le moindre atome de lard. Sur la plainte des artistes, elle les convoque, et sous leurs yeux dépose un énorme morceau de lard dans la marmite: oui, mais celle-ci servait aux tours de physique, elle avait un double fond qui recevait le lard destiné aux seuls directeurs.

Got fait une tournée en province, et n'y va pas de main morte sur le dos des directeurs qu'il rencontre: « C'est une telle race, les directeurs de province! Et de si pitoyables carottiers!... D... pour me voler quinze francs, a ce soir déchiré sans vergogne un acquit de facture, et a dû convenir du fait. »

Ce pauvre Daiglemont qui dirigea des petits théâtres à Paris et en province, afin de pouvoir se distribuer les beaux rôles qu'on s'entêtait à lui refuser ailleurs, se croyait le remplaçant de Talma et Lafont, bien qu'il louchât et bredouillât horriblement; ni les sifflets, ni les ricanemens du public ne purent le détromper. Pour récompenser son régisseur, un pince-sans-rire qui le comparait à ses émules, il lui offrit de donner une représentation à son bénéfice; et celui-ci accepta, à condition qu'il monterait le spectacle comme il l'entendrait, et ferait son affiche lui-même. Or sur l'affiche, on lisait en gros caractères: *Avis important. M. Daiglemont a enfin consenti à ne pas jouer dans*

*cette représentation.* Le régisseur fit salle comble et Daiglemont fut exaspéré. Un soir, au théâtre Déjazet, voyant deux de ses amis qui riaient à gorge déployée au milieu d'une tirade pathétique, Daiglemont s'interrompt et s'exclame, montrant les rieurs au public : « Voilà pourtant des gens qui ont déjeuné chez moi la semaine dernière ! » Alphonse Daudet n'a-t-il pas pensé à ce comédien lorsqu'il créa le type de Delobelle ?

Brunet comédien déchaînait comme un ouragan le gros rire, les rires renversés jusqu'aux oreilles, et cachait sous le masque de la naïveté « certaine duplicité de finesse. » Brunet, directeur des Variétés, excellait à exploiter les auteurs miséreux, cet Aude et ce Dorvigny qui, en un seul jour, écrivaient une pièce *sans ratures*; mais il fallait qu'ils fussent attablés devant un poulet et plusieurs bouteilles de vin (Bacchus dévorait tous leurs gains). L'ouvrage expédié était aussitôt apporté à Brunet, qui, magnifiquement, le payait deux louis, et souvent on le jouait plus de cent fois. Il faut avouer que la Société des Auteurs dramatiques a du bon, et que le baron Taylor fut un grand bienfaiteur de l'humanité littéraire. C'est Brunet qui servait cette réponse mémorable aux jeunes auteurs désireux d'obtenir une lecture : « Monsieur, nous ne représentons jamais la première pièce d'un auteur que lorsqu'il en a déjà eu deux de jouées. » Or ce requin d'auteurs se laissait outrageusement berner et mystifier par ses acteurs et ses amis. Par exemple, il aimait Pauline, très jolie actrice de son théâtre, et représentait l'*amant utile*, l'autre rôle étant fort bien tenu par un auteur à succès. Un jour, celui-ci vient au théâtre en loge avec une dame du grand monde ; l'actrice les aperçoit, s'évanouit en scène, puis, au milieu de ses spasmes nerveux, prononce sans cesse le nom adoré : « Eugène ! Eugène ! » Brunet, qui était présent, a une inspiration : « Vous voyez bien que vous l'étouffez en l'entourant ainsi ; *allez donc lui chercher Eugène !* » Et comme personne ne bougeait, il partit à sa recherche ; mais Eugène (Scribe) s'était prudemment éclipsé. A quelque temps de là, Brunet s'apercevant que son infante s'est éprise de l'amoureux du théâtre, le beau Dartois, va trouver son heureux rival, et lui dit tout bas : « Ouvrez l'œil, Eugène, on *nous* trompe ! » Vengeance et philosophie résignée !

Le 20 mars 1815 on jouait aux Variétés : *Je fais mes farces.* Le bruit se répandit que Napoléon était arrivé aux Tuileries.

Potier, qui était en scène, dit au directeur Brunet : « Il paraît que je ne suis plus le seul qui fait ses farces. » Le spectacle fut interrompu, et tout le monde courut aux Tuileries.

Un directeur sceptique affirmait : « J'aime mieux vingt ennemis acharnés que dix amis dévoués. » Derrière le convoi d'un homme de théâtre fort sympathique, un mauvais plaisant dit à ce directeur un mot brutal : « Vous n'aurez pas autant de monde que lui à votre enterrement. » Et lui de répliquer : « J'en aurai davantage, parce que mes ennemis voudront s'assurer eux-mêmes de ma mort. » Or, plus de cinq cents personnes l'accompagnèrent au Père-Lachaise, et il mourait pauvre, failli, terrassé par le destin. Tant il est vrai que le Parisien habite les dehors de son âme, vaut mieux que ses paroles et ses attitudes. Tout de même, avec les sottises, les excès de zèle, les indiscrétions et les tartuferies des amis de théâtre, il y aurait de quoi illustrer les axiomes d'un La Rochefoucauld, refaire *Nos Intimes* de Victorien Sardou et remplir des volumes. Hostein, directeur du Châtelet, usa d'un procédé infaillible pour se débarrasser des amis importuns : leur emprunter de l'argent. La plupart s'enfuyaient à tire-d'aile, ceux qui s'exécutèrent crurent leurs droits décuplés en raison même du service rendu, et ils agirent en conséquence ; du moins n'étaient-ils pas nombreux. Moralité : Un directeur devrait n'avoir ni amis, ni maîtresses, ne pas dîner en ville, vivre uniquement pour son théâtre comme certains religieux hindous s'absorbent dans la contemplation de leur nombril : c'est à peine si le gant de velours avec la main de fer suffit. Il faut toujours être sur le qui-vive, veiller au grain de tous côtés, naviguer entre les abus consacrés et les prétentions nouvelles, juger les hommes et les œuvres, *les acheter ce qu'ils valent* et, au besoin, comme dit l'autre, *les revendre ce qu'ils s'estiment*, mêler agréablement l'humour, l'autorité, l'apparence de libéralisme, à l'instar de Catherine II qui, au milieu des ébats de ses intimes, des *galéjades* dont elle prenait sa large part, disait subitement, quand elle voulait y mettre un terme : « Silence, j'entends venir l'Impératrice ! »

Rappelons quelques exemples d'ironie pratique. Brunet, directeur des Variétés, rendait souvent visite à une pâtissière du passage des Panoramas ; celle-ci finit par solliciter une loge *de faveur* de cet excellent client, qui l'accorda sans mot dire.

Mais, le lendemain, Brunet adressait à la marchande un garçon du théâtre porteur d'un panier et d'un billet ainsi conçu : « Chère madame, voulez-vous être assez aimable pour m'accorder une cinquantaine de petits gâteaux de faveur? Recevez à l'avance mes remerciemens, et agréez... Brunet. » La dame s'exécuta et se le tint pour dit.

Delestre-Poirson, d'abord bureaucrate, puis vaudevilliste, enfin très habile administrateur du Gymnase, engagea une lutte épique avec la Société des auteurs dramatiques, qu'il voulut empêcher d'utiliser leurs billets de théâtre, malgré la stipulation formelle de tous les traités. La Société riposta par la mise en interdit des théâtres dont les directeurs étaient entrés dans le complot; le serment d'excommunication fut rigoureusement observé, et il ne s'agissait de rien moins que de ne donner aucun ouvrage, de ne laisser jouer aucune pièce du répertoire. Poirson fit appel à tous les écrivains « non soumis à la coalition ; » mais les acteurs, réduits à l'oisiveté, tempêtaient, menaçant d'aller en province; les directeurs cédèrent; seul, Poirson préféra se retirer, et abandonner le Gymnase à Montigny, (juin 1844). Rachel débuta chez Poirson aux appointemens de 3 000 francs la première année, 4 000 pour la seconde, 5 000 pour la troisième, avec 80 000 francs de dédit et un mois de congé par an. Cet homme terrible se montra d'ailleurs un étonnant directeur, et nul mieux que lui ne sut former ses artistes, juger un ouvrage, organiser la cabale d'un parterre, se faire obéir de ses *Romains* au point de déshabituer le public d'applaudir. Rochefort père affirme qu'on entrait au Gymnase mauvais acteur, et qu'on en sortait bon comédien. Despote vis-à-vis de ses acteurs, ombrageux, bourru, Poirson exagéra les habitudes de Fontenelle et de ces diplomates qui n'ont jamais ri ; lui ne souriait presque jamais derrière ses grosses lunettes, car, pensait-il, « le sourire d'un directeur est une concession qui lui coûte toujours quelque chose. » Bref, aux petits soins pour déplaire, excepté lorsqu'il croyait devoir emmieller ses formes, et engluer son interlocuteur. Voici un aperçu de sa manière de récompenser. Il mande un jeune acteur, Bernard-Léon, alors appointé à 1 800 francs; celui-ci arrive tout tremblant : « Monsieur, dit Poirson sans autre préambule, il reste deux ans à courir jusqu'à l'expiration de votre engagement. Nous le prolongeons de quatre années. Vous aurez 6000 francs et 5 francs de feux. Acceptez-vous?

— Si j'accepte ! Mais, monsieur, comment vous dire, vous exprimer ?... — C'est bon. L'engagement est prêt ; le voilà ! lisez et signez. » Éperdu de joie, Bernard-Léon fait semblant de parcourir la feuille et signe. « Avez-vous bien examiné ? reprend Poirson. Non. Eh bien ! vos 6 000 francs et vos feux courent à partir d'aujourd'hui. Pas de remerciemens... Exact, consciencieux, ayant du talent, vous méritiez des émolumens meilleurs. Vous les avez. Adieu. » Là-dessus Poirson se lève, serre la main de son pensionnaire et le pousse dehors. Il laissa 200 000 livres de rentes, et lui-même imprima dans un journal qu'il vivait isolé, sans un ami. On est heureux de constater parfois que l'argent ne procure pas tout.

Quant à Guilbert Pixerécourt, surnommé le Corneille du boulevard du Crime, il gagna, paraît-il, 30 000 livres de rente avec ses mélodrames, et fit aussi de bonnes affaires comme directeur de la Gaîté pendant douze ans. En cette qualité, il avait deux visages, affirme Rochefort. « Quand il venait le matin à ses répétitions, c'était un tigre de sévérité ; ses acteurs tremblaient comme les noirs devant le fouet du commandeur ; il ne pardonnait pas la plus légère négligence... et, quand un acteur s'était distingué dans un rôle, il n'était pas homme à lui en faire son compliment, mais il lui reprochait toujours de n'avoir pas été assez bon, assez complet. Ce système avait pour but d'empêcher le comédien de demander de l'augmentation ; il est encore en usage aujourd'hui. En dehors de ses fonctions directoriales, Pixerécourt, dans le monde comme avec ses amis, était aimable, poli et très cordial. Il était fort instruit ; sa bibliothèque contenait les ouvrages les plus rares : le ministre Corbière, bibliophile passionné, voulut lui en acheter quelques-uns ; il les lui offrit gracieusement. Cette attention délicate valut plus tard à Pixerécourt la direction de l'Opéra-Comique. » Quelqu'un lui faisant remarquer le style pitoyable de ses mélodrames, il répondit : « Vous avez raison, mais il y a une langue que le peuple ne comprend pas ; songez que je n'écris que pour les gens qui ne savent pas lire. »

Voici Hostein, qui dirigea l'Historique, la Gaîté, le Cirque Impérial, le Châtelet, la Renaissance, homme du monde, plein d'esprit, aussi habile que Mercadet quand il s'agissait d'apaiser un créancier, excellent professeur de déclamation, réputé pour son art de la mise en scène, vivant en grand seigneur, ce qui,

pendant vingt-cinq ans, lui permit d'éblouir ses prêteurs et de conjurer la faillite; plein d'égards pour la presse, payant ponctuellement ses acteurs et ses employés, charmant avec les petits, promettant toujours et se déchargeant des refus pénibles sur son régisseur Charles Cabot, qui servait de tête de Turc ou d'intermédiaire selon les circonstances, et endossait la responsabilité morale des mesures rigoureuses. Charles Cabot professait pour Hostein une admiration sans bornes, le révérant, j'imagine, un peu plus que Dieu, un peu moins que le diable. Qui peut dire combien de fois il l'a tiré de guêpiers dangereux, dénichant le bailleur de fonds providentiel, obtenant des concordats amiables, des sursis inespérés? Un jour Hostein, directeur du Châtelet, était à bout de ressources; son navire faisait eau de tous côtés, il lui fallait sans retard 40 000 francs pour le renflouer, pour faire patienter le peintre décorateur, les marchands d'étoffes, le machiniste, et achever la mise en scène d'une féerie. Charles Cabot propose à Hostein d'aller trouver l'auteur de la féerie, un thésauriseur qui, semblable à la fourmi de La Fontaine, n'aimait pas prêter. Hostein hausse les épaules, Cabot insiste, obtient carte blanche; l'auteur, au premier mot, bondit : « Moi, prêter de l'argent à un directeur! J'aurais l'air de payer pour être joué! — Mais, dit Cabot, ce ne serait pas à lui que vous prêteriez. — A qui donc? — A moi. Vous pensez bien que je tente cette démarche à l'insu de M. Hostein. — Ah! il ignore! — Certainement... Mais je l'ai vu si désolé d'être obligé de reculer votre ouvrage; et il a raison, car ce sera un grand succès... — C'est mon avis. — Que je lui ai dit connaître quelqu'un qui, peut-être, consentirait à avancer la somme, — mais pas à lui, à moi, — et à la condition qu'elle serait remboursée à raison de 500 francs par soirée pendant cent représentations. — Cinq cents francs par soirée pendant cent jours, mais cela fait 50 000 francs et non 40 000. — Oui, mais je compte 10 000 francs pour les intérêts; l'argent se paie cher au théâtre. » Bref l'auteur prêta, et comme l'ouvrage fit des recettes superbes, il réalisa 100 000 francs de droits, plus les 10 000 d'intérêts; pour témoigner sa satisfaction au régisseur, il lui offrit le 1er janvier une épingle de cravate de 30 francs.

La troupe d'Hostein, directeur de la Gaîté, en 1855: Paulin Ménier, Bignon, E. Pierron, Clément-Just, Aubrée, Perrin, Emmanuel, Lassouche, Alexandre, Delaistre, Surville, E. Pepin,

Frédéric Febvre, Francisque Jeune, Jullian, Lequien, Josse, Mmes Naptal Arnault, Lagier, Léontine, Augusta, Jouault, Delaistre, Lagrange. Et ces noms seuls prouvent que l'adage d'un critique : « Les talens s'en vont plus vite qu'ils ne viennent, » comporte bien des réserves.

Les principaux acteurs du Cirque Impérial sous la direction Hostein : Henri Luguet, Jenneval, Paul Deshayes, Maurice Coste, Colbrun, Boutin, Lebel et Williams, les frères Lyonnet du boulevard, Vollet, Clarisse Miroy, Adèle Page, Mariquita. — Henri Luguet et Maurice Coste furent à leur tour piqués de la tarentule directoriale; directeur du Théâtre-Français à Bordeaux, Luguet donnait à ses artistes une part dans les bénéfices. Quant à Jenneval, il était incommensurablement vaniteux, tandis que Boutin se montrait éperdument modeste, ce qui semble presque invraisemblable chez un comédien. Ne lisant jamais les journaux qui le célébraient, stupéfait quand son directeur l'augmentait, craignant toujours qu'on ne le congédiât, il répondait, tout confus, aux remerciemens des auteurs : « J'ai fait de mon mieux. Si j'ai réussi, c'est que le rôle était bon. Avec un bon rôle, tout le monde fait de l'effet. »

Mourier, directeur des Folies-Dramatiques, un grand homme en son genre, un napoléonide théâtral, type de bourru, peu aimable, égoïste, despote, prompt aux boutades misanthropiques, avec des mouvemens de générosité aussi rares qu'imprévus et partant on ne sait d'où; estimé, redouté de son personnel, amassant des millions avec un petit théâtre peu confortable, où, malgré la modicité des prix, il réalisait deux mille francs de recette; travailleur infatigable, persévérant, avisé, voyant pousser l'herbe à quinze pas devant lui, et, par un instinct quasi génial, flairant les pistes du succès. Des trois S, — savoir, savoir vivre, savoir faire, — il possède surtout le dernier, qui lui suffit amplement. Potentat des Folies-Dramatiques de 1832 à 1859, il met lui-même ses spectacles en scène, lit les manuscrits, tient sa caisse et sa comptabilité; excellent professeur, il forme ses acteurs, compose une troupe admirablement homogène, et, dans l'ordre de son métier, trouve du temps pour tout.

Parfois d'ailleurs il engage des artistes, Odry, Frédérick Lemaître pour une seule pièce; Frédérick Lemaître créa, chez lui, le rôle de Robert Macaire en 1834. On se souvient encore de ce mélo qui obtint, grâce à Frédérick, un éclatant succès;

mais que d'ouvrages, oubliés aujourd'hui, tombés dans l'ossuaire théâtral, et qui triomphèrent bruyamment sous le règne du *père Mourier : la Cocarde tricolore, la Fille de l'Air, la Fille du Feu, la Gamine de Paris, la Pompadour des Porcherons, les Dévorans, la Belle Bourbonnaise, la Bouquetière des Champs-Élysées*, etc. !

Parmi ses élèves les meilleurs, il faut citer Barré, Christian, Boisselot, Lassagne, Heuzey, Calvin, Blondelet, Nathalie, Judith, Jane Essler, Pauline Jarry, qui épousa Guyon. Il y a aussi celle que Banville nomma Séraphine, dans une chronique étincelante de verve fantaisiste : « Monsieur, me disait M. Mourier, il m'est impossible de les garder ici plus de deux ans, et encore elles s'en vont perdues, flétries, plus gâtées qu'un fruit où s'est mis le ver. Tout cela est la faute de mon premier rôle, Séraphine, une créature auprès de laquelle la Bête écarlate est une colombe, et qui trouverait le moyen de souiller la neige de l'Himalaya et les étoiles. Elle aurait étonné Tibère à Caprée et fait baisser les yeux au marquis de Sade... Au bout de deux ans, régulièrement, elle a inculqué aux femmes de ma troupe des idées si perverses, que je suis forcé de les prendre toutes en bloc et de les fourrer à la porte. — A la bonne heure, fis-je. Mais elle, Séraphine? — Ah! dit M. Mourier, celle-là je la garde, parce qu'elle a du talent. »

Les principes, habitudes, moyens, erremens de Mourier pouvaient paraître bizarres; il n'en démordait guère, et s'en trouva bien. D'abord ne jamais payer un acteur plus de quatre mille francs par an, verser pour les droits d'auteurs une somme fixe, quelle que fût la recette de la soirée : trois actes trente francs, deux actes vingt-quatre francs, un acte douze francs cinquante; mais, quand une pièce avait réussi, il ajoutait une prime. Pas de ces grands comédiens qui en jouant semblent nous faire une grâce, mais des acteurs jeunes, ardens, épris de leur art; pas de beaux décors faisant illusion, pas de salle blanche, pourprée et éclatante d'or; pas de réclames ou le moins possible d'articles dans la presse; ne pas garder longtemps une pièce sur l'affiche, l'arrêter même en plein succès, tenir son public perpétuellement en haleine, ignorer les nécessités d'espace et d'air respirable, de telle sorte que certains soirs les spectateurs se trouvaient empilés comme des harengs dans leur tonneau, les têtes serrées et pressées comme les épis d'un champ. « Pour

obtenir ce résultat, on pouvait s'en rapporter à M. Mourier; autant de mortels qui se présentaient au contrôle, autant il en entassait dans sa complaisante salle, ayant pour principe que la chair humaine est élastique. »

Le premier de l'an, vers dix heures du soir, il allait de loge en loge, serrant la main à ses artistes, et leur disait en partant : « Cette année, je vous augmente de tant. » Parfois aussi, il n'augmentait pas ou même diminuait et congédiait. Et sa façon de recevoir! Il continuait d'écrire ou de lire des lettres, répondant par monosyllabes : « Oui! Non! Bien! Impossible! Revenez! On verra! Bonsoir! » On n'attendait pas, mais on était expédié en deux temps quatre mouvemens : « Que voulez-vous, monsieur? — Vous présenter une pièce... — Quel genre? — Vaudeville. — Combien d'actes? — Trois. — Laissez ça là. —Mais, puis-je espérer? — Si c'est bon, oui... on vous écrira. Bonjour, monsieur. » Et il fallait, quoi qu'on en eût, tourner les talons. La pièce déplaisait-elle, il la rendait avec ces seuls mots : « Ça ne fait pas mon affaire. » Plaisait-elle, il disait, toujours d'un air grognon : « Ça me va! Je reçois votre pièce. » L'auteur voulait-il savoir quand on la jouerait, Mourier le congédiait ainsi : « A son tour. On vous écrira. Bonsoir! »

Cet homme bizarre aimait les surprises, il lui arriva de déchirer un engagement de 1800 francs devant Guyon, qui avait débuté la veille, et de lui signer un autre traité à 2400; en revanche, il refusait d'engager un comique de Bobino, et lui infligeait férocement la mission d'avertir un camarade qu'il le prendrait volontiers. Il ne voulait pas remporter de trop grands succès, *afin de ne point compromettre l'avenir;* et l'on cite de lui cet axiome paradoxal : « Si un acteur faisait recette chez moi, je le flanquerais immédiatement à la porte. »

Parfois cependant Mourier trouvait son maitre. Comme il voulait imposer une intonation à Heuzey, cet acteur, doué d'une force herculéenne, le prit par les épaules et, le tenant suspendu au-dessus de l'orchestre des musiciens, vociféra : « Je dirai la phrase comme je voudrai, ou je vous lâche! »

Les causeurs du foyer aux Folies-Dramatiques : d'Ennery, les Cogniard, Théaulon, Dartois, Carmouche, Laporte, Ancelot, Desvergers, Varin, Paul de Kock que Grégoire XVI appelait Paolo di Coco, Blum, Anicet Bourgeois, Lockroy, Grangé, Lambert Thiboust, Clairville, Albert Monnier, Raymond Deslandes.

« Un jour, dit Banville, M. Mourier eut un vrai chagrin. Sa vieille salle était devenue si poudreuse, si noire, si sale, qu'elle devait être renouvelée dans l'intérêt de la santé publique : le bon sens exigeait ce bain de Jouvence, ce qui n'eût été rien ; mais la chose grave, c'est que l'autorité le voulait aussi. Que devenir ? Notre directeur était aux abois. Cette crasse, cette traînée noire, ces taches d'huile, c'était son fétiche, son palladium, sa fortune : il y tenait, comme Tortoni tenait à ses vilains guéridons empire ; il savait que si vous dérangez quelque chose dans une maison, vous faites fuir les rats et les araignées... et le public. Après avoir bien réfléchi et mis sa tête dans ses mains, voici à quel parti il s'arrêta. Il chargea un peintre, le plus mauvais qu'il put trouver, de copier servilement l'ancien décor terne, sale, usé, désolé, flétri, et de s'y prendre de telle façon que la copie ne parût guère plus propre que l'original. Barbouillées dans l'atelier, les toiles furent apportées et, pendant la nuit, substituées aux anciennes. Le public ne s'aperçut de rien ; la salle neuve était aussi laide que la vieille, et ne pouvait déranger aucune habitude prise : M. Mourier avait, une fois de plus, triomphé de la chance. »

Mourier détestait les joueurs, les buveurs d'absinthe, se méfiait de tout et de tous, en particulier de l'amour et de l'amitié. Et toutefois, sur le tard, il se maria et prit un ami qui le trompa ; la jeune veuve hérita de l'immense fortune de son vieux mari, et ne se montra point inconsolable. Le docteur Troncin-Dumersan, ayant épousé la veuve et les millions, s'empressa de dévorer ceux-ci dans la direction des Bouffes-Parisiens compliquée d'une entreprise de vidange, et d'aventure en aventure, de cascade en cascade, finit par échouer assez lamentablement sur les bancs de la police correctionnelle.

Vers 1858, Bartholy prit la direction du théâtre Beaumarchais ; en même temps, il jouait au naturel, sans se maquiller, avec sa tête, *Roquelaure ou l'homme le plus laid de France ;* c'était son *rôle de bœuf*, et il le joua, pendant vingt ans, sur toutes les scènes qu'il dirigea. Et quel type original ! Il ne pouvait se résigner à payer régulièrement ses artistes, leur versait des acomptes de cent sous, quarante sous quelquefois, et gémissant : « Il ne me reste plus de quoi dîner ce soir, » recourait pour leur faire prendre patience à des supercheries dignes de Scapin. Un jour, par exemple, il avait invité à déjeuner Oswald et

Lemonnier pour la lecture d'une pièce; quand ils se présentèrent, le concierge leur répondit : « M. le Directeur vous attend chez le marchand de vin d'en face. » Ils entrent dans la boutique, trouvent Bartholy au milieu d'une vingtaine d'acteurs, auxquels il distribuait péniblement des pièces de quarante sous, de vingt sous. Aux mécontens et récalcitrans, Bartholy montra une table où il y avait trois couverts, du pain, un litre de vin, un morceau de fromage de brie, et, nommant les nouveaux venus : « Tenez, mes enfans, voilà des auteurs qui viennent me lire la revue qui doit me relever; voyez quel triste repas je suis obligé de leur offrir. » Les acteurs ayant décampé, Oswald et son ami firent mine de s'asseoir devant ce brouet noir; mais alors Bartholy : « Êtes-vous fous? Vous avez pris ça au sérieux! Mais c'est pour que mes acteurs ne disent pas que je jette l'argent par les fenêtres quand je leur en dois. » Et il offrit aux deux auteurs un festin somptueux.

Il tenait lui-même son contrôle, entassant pêle-mêle or, argent, gros sous dans une cassette. Comme le contrôleur des pauvres lui reprochait de dissimuler le chiffre réel de la recette, Bartholy fait semblant de se mettre en colère, jette à terre la cassette, ramasse les pièces d'or, et se retirant avec majesté : « Au fait, puisque vous doutez de ma bonne foi, comptez vous-même. » Le contrôleur compta et trouva 37 fr. 60. « Cet homme si avisé gagna beaucoup d'argent au théâtre Beaumarchais, et le perdit en s'établissant fabricant d'eau de Seltz. Comment finissent les anciens directeurs de théâtres? Ce serait l'objet d'une curieuse recherche. Mais il y a plus de pourquoi que de parce que.

Encore deux traits de Bartholy. Ayant acheté par hasard un lot de noir et de bleu, il força son peintre de décors à n'employer que ces couleurs pendant trois mois. « Quand un peintre a du talent, affirmait Bartholy, il n'a pas besoin de trente-six couleurs pour brosser de beaux décors. » Montant une revue, il traita avec un fournisseur qui faisait des costumes en papier; le soir de la première, le costume de la commère ne manqua pas de se déchirer, et le public put contempler certains attraits; mais le commissaire de police, qui était dans la salle, déclara procès-verbal, et le ladre vert dut payer une amende.

Une direction fantaisiste, et même héroïco-fantastique, fut celle d'Auguste Lireux à l'Odéon : elle dura quatre ans, dans des

conditions de détresse financière qui donnent une haute idée de ce Normand spirituel, audacieux et, par certains côtés, émule de don Quichotte, plus encore du désintéressement de ses acteurs et fournisseurs de pièces. Il avait tout d'abord composé une troupe excellente : Maubant, Bocage, Gil Perez, Monrose, Bignon, Mlle Georges, Mme Dorval, Mlle Araldi... et, chose étrange, ceux-ci avaient confiance en leur chef. Plus la caisse sonnait creux, plus leur zèle et leur talent semblaient s'accroître. Pour une pièce d'Hippolyte Lucas, *le Maréchal de Montluc*, jouée en 1842, un tapissier ne consentit à louer des meubles que sous la caution de Mary Lafon; la reine seule avait des robes; mais, sans les magasins de location, l'ingénue ainsi que la folle auraient paru en chemise sur la scène, et le maréchal de Montluc n'eût pas porté de gants si, séduit par sa bonne mine, le municipal de service ne lui avait prêté les siens.

Lireux savait établir une communion sympathique entre la jeunesse du quartier Latin et lui; elle s'habitua insensiblement à aller à l'Odéon, « sinon pour voir la pièce, du moins pour entendre Lireux, qui est toujours amusant. » Doué d'une faconde intarissable, originale, il haranguait avec humour les étudians, qui lui savaient gré de leur épargner des frais de pommes cuites et d'œufs durs le soir de la représentation, de pâtes pectorales le lendemain; en revanche, ils respectèrent scrupuleusement son mobilier, les costumes de ses artistes, et lui prodiguèrent des ovations de rires et de bravos.

C'est Lireux qui répondait à un jeune auteur, comme celui-ci se plaignait qu'on eût oublié d'indiquer sur l'affiche que sa comédie était en vers : « Monsieur, l'oubli est volontaire : j'ai pensé qu'on s'en apercevrait trop vite, mais que, peut-être aussi, on ne s'en apercevrait pas, ce qui serait tout profit. »

Un geste de Lireux. La première de *Jeanne de Naples* se traînait péniblement, et Lireux en était à son quatrième discours; prévoyant pour le dernier acte un orage que son éloquence elle-même ne pourrait conjurer, il eut une inspiration. Au moment où l'infortunée reine allait exhaler sa douleur dans un monologue de deux cents alexandrins, un soldat gigantesque se précipita sur elle et l'emporta de vive force dans les coulisses. Un tonnerre d'applaudissemens salua ce dénouement, et comme Roger de Beauvoir, le lendemain, s'étonnait de cette fin qui contrastait si heureusement avec le fatras des actes

précédens, Lireux, éclatant de rire, expliqua son *truc* : le tumulte était infaillible, le gaz restant ouvert après minuit, il eût fallu payer une surtaxe, Lireux avait fait enlever la reine par le plus robuste des sapeurs de garde.

« Culte absolu de la poésie, pas ou peu de subvention, et recettes chimériques, tel fut, dit Banville, le bilan de cette exploitation qui a laissé de très beaux souvenirs; car, contrairement à ce que croient les directeurs, il suffit de fourrer la main au hasard dans un tas de manuscrits pour en tirer des œuvres et même des chefs-d'œuvre. A ce théâtre enfiévré, non seulement on accueillait les rimeurs et leurs manuscrits, mais, ayant ouvert les écluses romantiques, on jouait Euripide, Calderon, Shakspeare, Sophocle avec les chœurs, l'autel de Dionysos, et un enfant vraiment nu guidant les pas du devin Tirésias. Enfin on avait le diable dans le ventre... Ainsi on faisait de l'art et quelquefois du meilleur, mais, quant à l'argent monnayé, il n'en fallait pas caresser le rêve... Si bien qu'un jour, au milieu de la répétition, la portière, appuyée sur son balai comme sur un sceptre, ayant apporté une lettre non affranchie, nul des assistans ne put en acquitter le port, et que la portière, inexorable comme l'avare Achéron, remporta la lettre. Un vieil acteur, célèbre par ses farces épiques, venait répéter avec une longue canardière dont il fourrait le canon dans les yeux et dans la poitrine de ses interlocuteurs, prétendant qu'il devait, pour nourrir ses petits et sa femelle, aller tuer des oiseaux dans la plaine Saint-Denis. Au moyen de cette bizarre fiction, il espérait se faire attribuer un acompte; mais comment l'aurait-on tiré d'une caisse où Arachné filait librement sa toile, comme au fond de la pensée obscure du roi Zeus?... »

Les directeurs actuels de théâtres, qui paient à nos étoiles, même à des trois quarts d'étoile, des appointemens de ministres, regretteront sans doute cet âge d'or où Mourier ne donnait pas plus de quatre mille francs à ses artistes, où Lireux, promettant davantage et tenant moins, suscitait l'enthousiasme de sa troupe et ignorait la grève dramatique.

Le docteur Véron eut la chance de ses dons, de ses défauts, de son scepticisme : pour collaborateurs le public, des hommes tels que Meyerbeer, Rossini, Auber, Halévy, Scribe, des artistes qui s'appelaient Levasseur, Sontag, Pasta, Falcon, Damoreau, Nourrit, Taglioni, Elssler, Pauline Duvernay. La pâte pecto-

rale Regnault, quatre ans de direction à l'Opéra (1831-1835), *Robert le Diable*, lui donnèrent des millions ; la *Revue de Paris*, le *Constitutionnel*, entretinrent son crédit ; ses dîners, longtemps quotidiens, lui constituèrent une cour de flatteurs, de parasites distingués en faveur desquels il aimait à faire montre de son influence. Ceux-ci ont effrontément comparé ses amusans *Mémoires* à ceux de Saint-Simon : un Saint-Simon bourgeois et très bourgeois en tout cas. « Je suis trop l'ami de Véron, disait Sainte-Beuve, pour pouvoir faire un article sur ses *Mémoires*. » Singulière preuve d'amitié ! Ces Mémoires ne sont pas *écrits à la diable pour l'immortalité*, et Véron lui-même les intitula *Mémoires d'un bourgeois de Paris*. Il est certain d'ailleurs qu'il représentait l'opinion moyenne de son temps, qu'il devina la puissance de la presse périodique et posséda l'art de tirer parti des hommes et des choses. Sa science du décor, de la mise en scène, la splendeur des ballets qu'il monta, lui concilièrent les suffrages de la bourgeoisie riche qui allait à l'Opéra par ton et par genre. Il passait pour avoir lancé cette maxime : « Plus un ballet est bête, plus il a de succès. » Peu lui importait de parler beaucoup à l'esprit, à l'intelligence : ce qu'il voulait, c'était « une musique variée et saisissante... des surprises, des changemens à vue, une action simple, facile à comprendre, où la danse fût le développement naturel des situations,... une artiste jeune et belle, dansant mieux et autrement que celles qui l'ont précédée... » Il raconte qu'il alla chercher Fanny Elssler à Londres, et lui fit un pont d'or de quarante mille francs ; en réalité, c'était 8000 francs par an et 125 francs de feux par soirée. Véron excella toujours dans l'art de jeter de la poudre aux yeux ; il avait le goût de la clientèle, du Mécénat, donna un jour dix mille francs à la Société des Gens de Lettres, et il espérait bien en tirer cent mille francs de gloire ou de gloriole.

« Le grand Véron, dit Henri Heine, eut cette idée de génie de satisfaire chez les gens le goût du spectacle pour les yeux à un tel degré que la musique n'arrivât plus à les incommoder, et que l'Opéra leur offrît le même plaisir que Franconi. Le grand Véron et le grand public se comprirent : celui-là sut rendre la musique inoffensive et, sous le titre d'opéras, ne donna que des pièces à grand spectacle ; celui-ci, je veux dire le public, put avec ses filles et ses épouses se rendre à l'Opéra, comme il convient aux classes cultivées, sans mourir d'ennui. »

Il faudrait adoucir le portrait de Philarète Chasles, eau-forte à la Goya; l'auteur scalpe sans pitié le docteur, mais il manquait peut-être d'autorité morale pour faire une telle exécution. Il le déclare tout d'abord écrouelleux, rééditant une plaisanterie férocement calomniatrice de Roger de Beauvoir, et puis, « avenant, prévenant, souriant, bas et plat quand il le fallait; la tête renversée, les joues gonflées, la face arrogante dès qu'il n'y avait rien à gagner ou à craindre, Scapin, Frontin et Turcaret, en y joignant le glouton, le spéculateur et le faux marquis; Mercadet et Tuffières... Il n'était pas méchant, pervers, ni sans intelligence : il était sans principes. Il était sensuel, égoïste, doué d'un flair que je n'ai vu qu'à lui... Il savait toujours ce qui occupait les hommes et les intéressait... Il devina que la littérature allait devenir industrielle... Avant Girardin, Véron avait compris que la société se défaisait, se décousait, s'en allait en charpie, et que bientôt une nouvelle révolution succéderait à 1789. La littérature se tournait en boutique, le divin en matière brute, l'art de Voltaire en gros écus... Le premier alors, Véron le docteur est devenu le courtier de commerce de cette maladie, le maquignon des plaisirs bruts se mêlant à ceux de l'esprit, le Mercure d'un matérialisme intellectuel; le premier il usa de la pensée comme d'un agio... Ni écrivain, ni homme de génie, ni de talent, ni de salon... sale dans ses mœurs, jouant le vicomte, puis le bourgeois; usant de finesses qui frisaient l'escroquerie, mais n'y tombant pas, ce gros Véron, retors comme un avoué ou comme trois avoués, d'ailleurs aimant les filles, les tableaux, les gens de lettres, a joué un rôle de fermier général. Il comprenait l'importance des gens de lettres, il les courtisait. Lui-même il l'était devenu un peu... » Il va de soi que cette peste de Vielcastel renchérit encore sur Chasles. Ainsi, écrivant que tous les ministres ont dîné le 20 juin 1851 chez Véron, il note que celui-ci aurait dit à ses *matassins* (ses familiers) : « C'est une obligation pour moi de les recevoir, mais ils sont ennuyeux. » Vient ensuite un éreintement *di primo cartello :* « Véron, c'est le siècle présent : cynique, scrofuleux et sans vergogne, bouffi et important. Véron communique ses écrouelles à tout le monde... Il a le génie et l'audace de sa position,... ne croit à rien, pas même à lui, et c'est peut-être le secret de sa force; il affecte la vulgarité de l'homme supérieur qui érige ses fantaisies en lois. »

Tout de même, comme Vielcastel dînait chez Véron, son estomac satisfait lui inspire, après huit ou dix pages satiriques, cette phrase reconnaissante : « En dernière analyse, Véron est un homme utile, malgré ses ridicules ; c'est un homme d'esprit malgré ses amis ; un rusé compère, malgré Sophie, et un radeau que les révolutions auront de la peine à submerger, malgré son apparente audace. »

Donc Véron soignait savamment les moindres détails du spectacle extérieur ; et voici un exemple de cette minutie intelligente. Un matin, il entre en coup de vent chez Eugène Scribe qu'il admirait fort pour son imagination féconde et inventive. « Je suis désespéré, je suis perdu, et il n'y a que vous qui puissiez me sauver ! — Comment ? — Mon ballet (*la Révolte au sérail*) est impossible ! — Pourquoi ? » Et d'expliquer que Taglioni, assiégée dans le palais par les eunuques, enrégimente les femmes du harem et repousse l'assaut, ce qui est charmant, mais absurde, car elle a reçu au premier acte un talisman et n'a pas besoin d'autre arme. — « Aussi, continue-t-il, je compte sur vous. — Eh bien ! j'irai voir votre répétition aujourd'hui, et je chercherai après. » Mais chaque jour de retard coûterait dix mille francs à Véron ; il faut donc que, sans rien changer à la pièce, Scribe trouve aujourd'hui même un moyen qui permette de jouer après-demain. Scribe promet, Véron sort rasséréné ; à peine est-il en bas de l'escalier, il entend ces mots : « Véron, remontez ! J'ai votre affaire. — Vous avez mon affaire ? — Oui ; quel était le talisman de M^lle^ Taglioni ? — Une bague. — Vous en ferez une rose. Quel était son amoureux ? — Un petit esclave du sérail. — Vous en ferez un petit berger. En quoi consiste le divertissement du premier acte ? — En une danse devant le Sultan, dans les jardins du palais. — Parfait ! Après la danse, M^me^ Taglioni s'endormira sur un tertre de gazon, le petit berger enlèvera sa rose, et quand, au second acte, elle fera appel au talisman, elle ne le trouvera pas. — J'étais bien sûr que vous me sauveriez ! » Véron redescend sur l'escalier, et un quart d'heure après, Scribe recevait une lettre contenant deux billets de mille francs avec ces mots : « Ce n'est pas un paiement, ce n'est qu'une marque de reconnaissance. »

Les dîners du docteur furent pour lui un sûr moyen d'accroître son prestige. Une table de premier ordre, chef-d'œuvre de Sophie, la Laforêt de Véron, une madrée Normande, active,

despote, pénétrante, tout ensemble Cerbère de son maître et étonnant cordon bleu, ayant ses sympathies et ses antipathies parmi les convives de la maison, aimant la conversation politique et s'y mêlant un peu plus qu'il ne fallait, tout de même appréciée d'hommes tels que Sainte-Beuve et Fould, et cultivant leur société. Parmi les habitués des dîners quotidiens, Nestor Roqueplan, Arsène Houssaye, Lautour-Mézeray, Malitourne, Romieu, Boilay, Auber, Halévy, Adolphe Adam, Charles Daugny, Gilbert de Voisins, Millot, Léon Lambert et Edmond Didier, qu'on appelait *les aides de camp*, comme au XVII^e siècle on avait surnommé deux dames d'honneur de la Grande Mademoiselle *ses Maréchales de camp;* — les docteurs Velpeau, Ricord, Dubois, Blache, de Malherbe, Tardieu, Trousseau... quelques reines de théâtre, Rachel, Doze, Favart, Doche, Lemercier, etc. Véron avait toujours devant lui une bouteille de Château-Laffite de derrière les fagots, que certains favoris étaient parfois admis à déguster. Chacun se levait de table quand il voulait, l'amphitryon partant toujours le premier pour passer sa soirée au spectacle. D'aucuns avaient coutume de ne se lever que les derniers, afin de ne pas être *ouverts* après leur départ. On ne pouvait jamais être treize, et, si quelqu'un se présentait quand il y avait déjà douze convives, il devait s'en aller chercher un quatorzième. Un jour de la semaine, le vendredi en général, était réservé aux dîners priés; ce jour-là, les familiers ne venaient que sur invitation personnelle. Il y avait enfin les grands dîners officiels, et, pour ceux-là seuls, Véron dérogeait à ses habitudes. A l'un de ces festins, un ministre, jeune alors, — ce n'était rien moins que Rouher, — reçut dans le dos presque toute la sauce aux crevettes destinée à un gigantesque turbot : « Ah ! mon Dieu ! s'écria la victime, c'est mon habit neuf ! » En pareil cas, Talleyrand ne soufflait mot.

C'est après un de ces dîners qu'eut lieu certain coup de lansquenet de 96 000 francs entre le comte Walewski et Adolphe Thibaudeau.

Le bohème Saint-Ange écrivit à Véron ce glorieux billet : « Prêtez-moi deux mille francs. Vous êtes si heureux qu'il n'est pas impossible que je vous les rende. »

Un familier du fameux Mécène, Malitourne, prétendit que sa magnificence avait plus de façade que de profondeur. « Véron,

disait-il, jette son argent par les fenêtres ; mais, dès qu'il fait nuit, il descend pour le ramasser. »

On sait qu'il eut une liaison assez orageuse avec Rachel. Dans une phase de brouille, celle-ci se présente au moment où Véron se mettait à table. Averti par la fameuse Sophie, le *capitaine* (ainsi l'appelaient les intimes) ordonne de son ton le plus rogue : « Congédiez-la ! Je ne reçois que les honnêtes gens. » Alors Roqueplan, se penchant vers son voisin, murmure : « C'est donc un dîner d'adieu qu'il nous donne ! »

Montrond, qui le trouvait trop familier, lui donna un jour cette leçon de nuance : « Pourquoi donc appelez-vous le marquis de La Valette, La Valette tout court, monsieur Véron ? — Mais je dis La Valette, comme vous dites vous-même La Valette, monsieur de Montrond. — Permettez, monsieur Véron, c'est tout différent... Le marquis et moi, voyez-vous, nous avons gardé les cochons ensemble. — Alors, ces cochons, vous les avez bien mal gardés, reprit brutalement le docteur, puisque j'en vois encore qui se promènent dans les salons. »

Quelques trucs du docteur. Il invite à sa table un romancier célèbre par ses succès féminins : « Venez donc dîner avec nous, mon cher... je ne sais pas votre petit nom. Je le demanderai à une de vos maîtresses. »

X..., critique besogneux, se trouvait dans le cabinet du *proconsul des danseuses* (ainsi l'appelait Arsène Houssaye). « A propos, dit Véron, je donne un ballet nouveau la semaine prochaine, composez-moi donc une réclame. » Et, tandis que, plein d'enthousiasme, le critique fait courir sa plume sur le papier, le docteur glisse un chiffon sous la feuille, avec ces mots : « Mettez donc quelque chose sous votre papier, vous écrirez mal sans cela. » C'était un billet de 500 francs. Il invitait à souper ses étoiles chorégraphiques, et, au dessert, leur envoyait quelques pralines dans un billet de 1 000 francs. Pour attirer à l'Opéra les Elssler, et ressembler au fastueux Potemkine, il leur faisait passer, en même temps que le fruit, un plateau où se trouvait, assure-t-il, environ 200 000 francs de bijoux ; elles en acceptèrent deux qui valaient 6 à 8 000 francs.

Véron nous est une nouvelle preuve du destin apprivoisé par l'esprit de suite, la volonté et le savoir faire.

VICTOR DU BLED.

# REVUE LITTÉRAIRE

## LE ROMAN DES INSTITUTRICES (1)

Je me souviens d'une vieille demoiselle. C'était une de ces personnes, comme il n'y en a plus guère, qui avaient l'air de résumer de longs siècles de vie ancienne et qui ainsi éternisaient la durée. Quand toutes seront mortes, il me semble que le temps courra encore plus follement vite, éparpillant nos années de même que gaspille les minutes une horloge qui a perdu son balancier. Cette vieille demoiselle, pour aller d'une chambre à une autre, ayant ouvert la porte, demeurait un instant immobile, un peu inclinée, et puis passait : mais elle avait laissé passer devant elle son ange gardien.

A présent, M. Marcel Prévost vient de publier *Les Anges gardiens*, un roman qu'il a intitulé ainsi avec une ironie assez cruelle. Ses anges gardiens, ce sont les institutrices, pour la plupart étrangères, à qui les mères aujourd'hui confient leurs filles et qui ne valent rien du tout. Quelle peinture il en a faite ! quelle peinture aussi des jeunes filles et de leurs mères ! et de leurs pères et de leurs frères ! et de tout leur entourage ! en un mot, de l'époque !...

Bref, depuis la jeunesse de la vieille demoiselle que je disais, l'on a, dans ce pays, changé d'anges gardiens : ceux d'autrefois, invisibles et vigilans, purs comme la pensée divine, on les a remplacés par des créatures ignobles.

Ignobles : telles M. Marcel Prévost nous les montre ; et, pour nous convaincre, il n'a rien épargné. Voilà un terrible roman, qui nous

(1) *Ce temps-ci : les Anges gardiens*, par M. Marcel Prévost ; 1 vol. in-18. (Lemerre.)

mène à des spectacles de débauche et de dépravation, qui nous mène secondement à cette conclusion : nos jeunes filles sont livrées à un exemple monstrueux. L'auteur est un moraliste ; et l'on sait que, procédant avec méthode, les moralistes ont à diagnostiquer le mal, pour fixer le remède ou le régime. Selon qu'ils s'attardent plus ou moins complaisamment à leur diagnostic, les moralistes font des livres plus ou moins immoraux. Jamais ils ne sont à la fois sincères et prudes ; décens même, ils ne le sont pas facilement. On n'a pas oublié ce prédicateur qui, sur le point de châtier les mœurs du jour, lançait du haut de la chaire cet avertissement. « Qu'on emmène les Marguerites ! » Pareillement, on lit à la première page des *Anges gardiens :* « Ce livre, que l'auteur croit utile aux mères françaises, n'est pas destiné à leurs filles. »

C'est un ouvrage dogmatique. L'auteur a vu un danger social, et il le désigne. Un livre scandaleux ? On l'a dit. Mais nous avons présentement quelques fabricans de « bons livres » qui se vendent sous le manteau de Tartufe : et, volontiers, ils font les renchéris. En dépit d'eux, il y a des siècles que notre littérature est libre, audacieuse ; nos écrivains sont francs, hardis, effrontés même plutôt qu'hypocrites. Le principal est qu'on n'ait pas spéculé sur l'attrait du vice, ni sur la valeur marchande de la vertu. L'auteur des *Anges gardiens* n'a point commis l'une de ces fautes, ni l'autre. Les mauvaises mœurs qu'il a peintes ne sont pas un divertissement qu'il offre à son lecteur. Il n'a point ajouté à son roman ce ragoût ; mais, ce dont il nous détournait, il nous l'a montré.

Il nous l'a montré sans ménagement. Je ne prétends pas que son livre soit agréable. Et enfin, je n'ai pas d'amitié pour son livre. De l'admiration, oui : je ne sais pas s'il est possible de conter avec plus d'art. J'ai plus d'amitié pour des livres que je n'admire aucunement. Mais, celui-là, je l'admire, sans l'aimer.

Le roman des *Anges gardiens* est consacré à une thèse, que voici : ces Allemandes, Anglaises ou Italiennes, si nombreuses à Paris et qu'on charge de veiller sur les jeunes filles, sont tout uniment des filles ; n'ayez pas cela chez vous !

L'on se dit : — Je n'y pensais pas ; et puis cette opinion ne me touche pas beaucoup, n'est pas l'une de celles où mon cœur et mon esprit sont engagés ; que m'importe ?

Vous avez tort, répond le moraliste ; si je vous annonce que la famille française est en péril, à cause des institutrices, comment

seriez-vous indifférent à cette nouvelle, si grave. Et, en définitive, quelle frivolité !...

Le moraliste a raison. Écoutons-le. Pourtant, si la frivolité qu'il nous reproche l'indigne, ne manquons pas de répliquer. La littérature est premièrement un jeu; elle est frivole, de nature. On peut aussi l'employer à la défense des idées, à l'action politique ou sociale; mais, d'abord, elle est un amusement. Théorie alexandrine? Classique! D'ailleurs, je ne nie pas que les idées et l'action fortifient la littérature, la nourrissent, lui donnent une vitalité heureuse. La question n'est que de savoir si vous allez soumettre la littérature à cet usage politique ou social, ou bien sauvegarder avant tout la littérature. Si vous avez un sacrifice à faire, qui pâtira : la thèse ou le roman? — Ni l'un ni l'autre! — A mon avis, la thèse et le roman.

La thèse, M. Marcel Prévost l'a combinée avec une habileté singulière. Il a choisi quelques échantillons d'institutrices. Chacune a son caractère; et chacune a, dans ses origines, dans les hasards de sa destinée, les causes de son abjection. Mag l'Allemande, Fanny l'Anglaise, Sandra l'Italienne et Rosalie la Luxembourgeoise ont, entre elles, des différences d'âme et de tempérament. Elles sont inégalement perverties; et Mag a les plus mauvais instincts, Rosalie a des qualités d'ingénue. Mais, pour les assembler, il y a ceci: elles sont des institutrices. Elles appartiennent toutes à une sorte de confrérie dégradée. Examinez-les. A la maison, de ton, de manières, parfaites, réservées, distinguées même. En secret, l'infamie. Un triste langage, triste et joyeux, dégoûtant. Et quelle activité! Elles vous séduisent les pères de famille avec un subtil entrain : les pères et, à l'occasion, les fils. Quant aux jeunes filles, qu'en font-elles?... Maintenant, supposons que vous soyez ministre de la Guerre et, disons, coureur; l'institutrice est née dans un pays où l'on connaîtrait avec curiosité les secrets de notre défense nationale : le dossier B. 2. 17 a disparu pendant votre sommeil réparateur. Vous n'êtes pas ministre de la Guerre? Vous le serez peut-être demain. Vous n'êtes pas coureur? Le baron Ropart d'Anay ne l'était pas, lui non plus : et il court encore.

Voilà les institutrices. — Ah! vous êtes mal tombé!... L'on soupçonne M. Marcel Prévost d'avoir, en somme, réuni pour les besoins de sa thèse Mag, Sandra, Fanny et Rosalie. Il a prévu l'objection. Pour attester la vérité de sa peinture, il recourt à un stratagème assez vif, mais ingénieux : il emprunte à la chronique des journaux l'une de ses démonstratives anecdotes. Cette aventure, il y a quelques mois, fut célèbre : sans doute ne l'a-t-on pas oubliée. On la retrouve, dans

*les Anges gardiens*, enregistrée fidèlement, avec tous ses détails étonnans, comiques et abominables. Si M. Marcel Prévost, qui n'est pas coutumier d'agir ainsi, met dans son roman ce fait-divers et nous invite à l'y reconnaître, c'est afin que nous sentions, sous la fiction romanesque, l'exacte réalité. De cette façon, les épisodes du roman sont des témoignages et qui ont une valeur indubitable d'argumens. Authentique, Rosalie, vous le savez; et authentique, probablement, la belle Sandra; authentiques, Fanny et Mag. Quatre institutrices, sur quatre, à mépriser. Il y en a d'autres, oui! M. Marcel Prévost consent qu'il y a des « exceptions : » les bonnes et honnêtes institutrices. Mais pourquoi dit-il que les bonnes et honnêtes institutrices sont l'exception? Les quatre exemples qu'il a découverts ne lui permettent pas, remarquera-t-on, d'aller à un dénigrement si général. Cette fois encore, il a prévu l'objection : et à ses quatre exemples il ajoute les raisons qui légitiment son procédé inductif. Étudiez Mag, Sandra, Fanny et Rosalie. Vous apercevrez en elles des travers et des vices qui sont bien d'elles et qui font leur particularité ; puis vous apercevrez en elles des travers et des vices qui résultent de leur profession, de sorte que meilleures d'abord, elles seraient tout de même venues là. « Réfléchissez! Une fille de dix-huit à vingt ans, une fille d'une certaine culture, d'une certaine éducation, quitte sa famille et sa patrie pour venir gagner son pain à Paris : c'est anormal. Oui, c'est anormal, parce que l'expatriation, à cet âge, est pleine de dangers pour elle, et que toute honnête famille ne s'y résoudra qu'à la dernière extrémité. Sur dix cas, il y en aura un où d'honnêtes parens auront délibérément envoyé à l'étranger leur fille sage et courageuse, et neuf autres cas où la fille aura quitté ses parens par coup de tête, soit que la famille fût inhabitable (remariage du père, inconduite de la mère, scandale), soit qu'une aventure galante l'eût entraînée... » Ces étrangères, à Paris, « arrachées de leur groupe social et familial, » placées dans un luxe qui n'est pas pour elles, dans une vie à laquelle rien ne les a préparées, se démoralisent, si elles avaient quelque moralité. Vous voyez donc que je puis, sans imprudence logique, étendre à la corporation le jugement que nous portons sur Mag, Sandra, Fanny et Rosalie. Restent les exceptions. Et vous, belles dames, qui préférez ne point accorder à l'éducation de vos filles tout votre loisir, vous comptez sur les exceptions. Mais, pour les dénicher, ces raretés, parmi les demoiselles détestables, que faites-vous? Il faut voir M^me^ Corbellier qui demande une perle au bureau de placement le Grillon! La scène est excellente. M^me^ Corbellier se dépêche avec lassitude. Cette corvée ne

l'amuse pas. Et puis on l'attend; qui? son amant. — « Expliquez donc la chose, ma bonne Mag. Je m'en rapporte à vous. J'étouffe un peu, ici... Je vais respirer... » Elle va respirer; et c'est Mag, la pire de toutes, qui, pour les enfants Corbellier, arrêtera Sandra Ceroni, une camarade. « Je peux la recommander à Madame comme si c'était moi... » Comme si c'était justement elle!... Mais, si Mme Corbellier manque d'attention, manque de discernement, l'une de nos belles dames réplique : — Moi, j'en ai!... Pauvre belle dame, vous y perdrez votre discernement, votre attention. Le préfet de police lui-même, causant avec un ministre, avoue que la rouerie des « anges gardiens » déconcerte son flair bien connu. Ces anges « accumulent les obscurités, les mensonges pour que nul ne puisse remonter à leurs familles : faux noms, faux lieux de naissance, faux certificats... » Le ministre s'étonne. Et le préfet : « Mes moyens d'investigation s'arrêtent à la frontière; ou bien alors tout mon personnel n'y suffirait pas... Les certificats, les renseignemens de complaisance fournis par les familles françaises sur ces jeunes filles embrouillent tout. Et puis, elles s'entendent entre elles, échangent des pièces d'identité, des *testimonials*... C'est inextricable! » Si le préfet de police lui-même avoue son incompétence. Mme Corbellier, qui avoue implicitement la sienne, excusons-la.

En somme, nos précieuses jeunes filles sont, par leurs dignes mères, confiées à des « anges gardiens » qu'on n'a pas choisis, qu'on ne peut pas choisir et qui, d'habitude, joignent à leurs tares originelles la corruption de leur métier.

Telle est la thèse; et telle la démonstration, nette, rigoureuse, où l'esprit si avisé de M. Marcel Prévost se reconnaît. Cependant, malgré la finesse industrieuse de sa dialectique, ne voit-on pas qu'il y a là quelque chose d'artificiel et de malin, la meilleure adresse d'un romancier? Or, il s'agit de sociologie, en l'espèce; et l'on voudrait, au lieu d'évaluations un peu vagues, des chiffres, des statistiques; l'on voudrait, il me semble, pour cette thèse, un traité, l'un de ces mémoires que les membres de l'Académie des Sciences morales et politiques lisent à leurs confrères, ou à quelques-uns de leurs confrères, dans le secret d'une docte et noble séance. Seulement, l'auteur des *Anges gardiens* avait résolu de s'adresser à un public beaucoup plus nombreux et d'avertir les mères de famille : elles lisent des romans et n'assistent pas toutes aux séances de l'Institut. Le moraliste s'était promis de les atteindre et de les toucher : pour leur faire accepter sa leçon rude, il eut recours aux agrémens de la littérature, comme (dit Lucrèce) le médecin parfume et sucre de miel les bords de la coupe

où un enfant boira son remède. En procédant ainsi, M. Marcel Prévost continue la tradition littéraire que nos philosophes du XVIIIe siècle ont, je ne dis pas créée, mais consacrée. Sa tentative est légitime et a pour elle l'autorité de précédens illustres.

Il me semble pourtant qu'il y a une espèce de désaccord entre sa thèse et la forme du roman. Non que le roman ne se prête pas à l'exposé d'une thèse; mais il se prête mieux à l'exposé des idées ou des sentimens qu'à l'exposé des faits authentiques et à leur affirmation. Or, la thèse des *Anges gardiens* est une thèse de réalité. M. Marcel Prévost n'a voulu présenter ni la caricature des institutrices, ni la satire de ce monde inquiétant; il n'a voulu ni lancer une poignante invective, ni adresser au cœur de ses lectrices, mères un peu négligentes, un émouvant appel. Il prétend les convaincre par les faits. Eh bien! les faits, en dépit de toutes les précautions subtiles que l'auteur a prises, les faits, le roman qui les environne diminue leur crédibilité. Je me fie à l'auteur et, néanmoins, je n'évite pas, en le lisant, de concevoir l'autre roman qu'il aurait pu écrire, où l'on verrait des institutrices parfaites, — il y en a, — dévouées à leurs élèves, soigneuses de leur épargner et les illusions périlleuses et les certitudes prématurées. Pauvres filles, venues de loin, séparées de leurs familles, de leurs tendresses, de leurs devoirs premiers et qui, dans des familles étrangères, savent se composer un ensemble nouveau de tendresses et de quotidiens devoirs! Une tristesse écartée bravement, un effort souple de l'esprit, un zèle qui devient une coutume et qui garde sa spontanéité, l'invention d'un idéal pour une singulière existence : voilà leurs journées. La dureté de leur destin les a, toutes jeunes, douées d'une âme sérieuse : elle savent ce qu'il en coûte de vivre avec une grâce honnête; elles peuvent enseigner ce qui échappe au léger entendement de Mme Corbellier. A la fin des *Anges gardiens*, une gentille femme dit : « Si nous avons des enfans, j'aime mieux qu'ils restent toute leur vie de petits rustres ignorans que d'ouvrir la maison à des Sandra, à des Mag ou à des Fanny; elles nous ont fait trop de mal. » Mais, à la fin du roman que je propose, une gentille femme dirait : — Nous donnerons à nos enfans, pour leur apprendre les vertus de la pauvreté courageuse, la compagnie d'une de ces filles modestes et bonnes qui, dans l'extravagante futilité des familles modernes, sont l'aimable gravité, la douceur réfléchie, la patience.

Du reste, le roman que je propose, je ne garantis pas du tout qu'il soit plus vrai que *les Anges gardiens*. Serait-il moins vrai?... Je l'imagine aussi persuasif que l'autre. Pour conclure à ce propos, le choix

de la thèse me paraît un peu arbitraire, dans un roman. C'est ainsi qu'ou je me trompe ou le roman nuit à la thèse de M. Marcel Prévost.

Et, à mon avis, la thèse nuit au roman.

Ce roman, c'est à coup sûr l'un de ceux où l'on voit le plus évidemment la maîtrise de M. Marcel Prévost. Nul écrivain ne sait mieux agencer les élémens d'une fiction, les varier, les multiplier, conduire l'intérêt, d'épisode en épisode, jusqu'à un dénouement qu'on a redouté, qu'on souhaite. Nul écrivain ne possède mieux l'art principal et, au juste, le don spécial du romancier.

Or, il est facile de le constater, le roman français subit une crise. Certes, nos littérateurs ne négligent pas ce genre. Nombreux et rapides comme les flots sourians de la mer, les romans paraissent et disparaissent ; à peine a-t-on le temps de les apercevoir : leur stérile quantité s'anéantit. Parmi ces auteurs de romans, il y a quelques romanciers. Encore ont-ils, pour la plupart, défait l'ancienne combinaison du récit. Ce qu'on aime en eux, c'est leur individualité de poètes, de philosophes ou d'essayistes ; c'est presque toujours une qualité par laquelle ils ne sont pas précisément des romanciers. Le genre du roman se détraque, et par l'initiative même des plus charmans écrivains. Il sortira peut-être de l'épreuve renouvelé, vivifié, magnifique. En attendant, il souffre.

Qu'on veuille se souvenir du temps où, auprès de Flaubert, florissaient ensemble Émile Zola, Maupassant, les Goncourt, Alphonse Daudet. En revanche, l'histoire est aujourd'hui dans l'état de plein épanouissement où l'on vit le roman naguère. Aucun genre littéraire n'a désormais cette vigueur opulente, cette abondante liberté qui l'enrichit et ne le dénature pas. Nous avons une pléiade d'historiens analogue à la pléiade de romanciers que je rappelais. Vivace, l'histoire pénètre les divers genres : et l'on peut la considérer comme envahissante, ou se demander si les genres qui s'anémiaient n'ont pas réclamé son vaillant secours. Elle pénètre le roman : le dernier roman de M. Maurice Barrès, *la Colline inspirée*, en témoigne ; et aussi *la Tragédie de Ravaillac*, de MM. Jérôme et Jean Tharaud ; et aussi *Philémon vieux de la vieille*, par M. Lucien Descaves, où sont évoqués les surprenans bonshommes de la Commune ; et aussi *Un double amour*, par Claude Ferval, où est ranimée, comme par un prestige, la frémissante Louise de La Vallière avec ses entours royaux et religieux, avec toutes ses alarmes.

Crise du roman : le roman tourne à l'histoire. Puis il tourne à la

philosophie ; il tourne à la sociologie. M. Marcel Prévost, dans *les Anges gardiens*, ne l'a pas préservé de la sociologie : et, selon moi, c'est le dommage que subit son livre. Mais il a fait un roman tout de même, un véritable roman ; qu'est-ce ? — un vivant récit.

De la première page à la dernière, le lecteur est tenu en haleine et désire de savoir ce qu'il adviendra. Cela, sans qu'il ait, pour aucun des personnages, une vive sympathie : l'auteur ne lui a point offert une héroïne malheureuse qu'on suive au long de son calvaire et de qui, peu à peu, l'on s'éprenne avec une amoureuse compassion. Ce n'est pas non plus que la curiosité du lecteur soit constamment éveillée par la nouveauté d'incidens extraordinaires ou pittoresques : l'auteur n'a point cherché la tumultueuse aventure ; bourgeois et institutrices de Paris, ses personnages traversent de simples péripéties parisiennes et telles qu'en relatent de pareilles le bavardage des salons et, dans les gazettes, la rubrique des tribunaux. Ce n'est pas enfin qu'il ait suscité, parmi ces gaillards et gaillardes, une violence de passion, des amours dont la mélancolique ardeur nous émeuve profondément : cupidité, vanité, concupiscence momentanée, c'est à peu près tout. Et, je ne sais comment, cette médiocrité quotidienne suffit à ce romancier prodigieusement pourvu de dextérité souveraine pour que, pas un instant, ne l'abandonne l'attention de son lecteur. Je ne sais comment ; ou, plutôt, je le devine ; et j'entrevois le secret du romancier. C'est une incroyable adresse à pressentir son lecteur, à le ménager, à le secouer dès la minute où il s'alanguirait peut-être, à l'égayer, à l'attrister, à le changer d'affection quand il serait sur le point de se lasser, à le rafraîchir et comme à lui renouveler l'esprit avant qu'il ne s'ennuie un peu, à connaître ses goûts, ses manies, voire ses faiblesses et à profiter de ce qu'il a, mais à se passer de ce qu'il n'a pas, à n'aller ni trop lentement ni trop vite. Le lecteur est difficile, exigeant, capricieux. Le romancier, — le digne romancier, — ne le contente pas avec une basse obligeance. Mais il ne le maltraite pas : il le gouverne. Telle est sa tyrannie intelligente ; tel est son tact, qui lui permet de commander ; et enfin tel, l'art accompli de M. Marcel Prévost, l'art des *Anges gardiens*.

L'un des mérites de cet art : une clarté perpétuelle. Jamais la pensée ne se voile. Jamais elle ne s'embrouille. L'auteur l'a-t-il simplifiée, à l'usage de son lecteur ? Il ne l'a point appauvrie ; il ne l'a point diminuée : il l'a dégagée des brouillards de l'incertitude et mise en pleine lumière. Il lui laisse la délicatesse de ses nuances et, pour la rendre plus vivement apparente, il ne l'a pas badigeonnée de cou-

leurs fausses. Il lui laisse toute sa variété complexe, tout son détail. Dans les pays où l'atmosphère est pure, on voit jusqu'à l'horizon la quantité des objets qui font le paysage ; et, plus petits par l'effet de la perspective, les plus lointains sont aussi nets de ligne et de dessin que le premier plan. Le regard saisit une large étendue ; et il examine chaque point du vaste décor sans perdre la vue de l'ensemble. Ainsi se découvre à nos yeux la pensée de M. Marcel Prévost, la pensée des *Anges gardiens*.

Elle est servie par un style aisé, absolument limpide, qui ne cherche ni les mots rares, ni les jolies singularités, ni les prestes arrangemens où triomphe une virtuosité inutile. Les artifices d'une concision paradoxale, cet écrivain ne les admet pas ; il évite aussi une extrême abondance, chargée de coquetteries : et il garde la mesure. Il ne cède pas aux tentations verbales. Son langage est celui de la causerie, mais attentive, soignée, très élégante. Cette simplicité naturelle a beaucoup de charme et de séduction.

Le récit des *Anges gardiens*, avec un grand nombre de personnages et un grand nombre d'épisodes, se déroule à merveille. Les intrigues se mêlent, s'enchevêtrent, comme dans la vie, mais sans nulle confusion. Et, si l'auteur supprime cette confusion qui est le caractère de la réalité, il n'aboutit pas à des régularités irréelles. Il tient compte du hasard. Il a l'esprit de géométrie ; mais il a l'esprit de finesse et il entre dans la complication subtile des cœurs et de la destinée. A tout moment, l'on sait où l'on est, l'on sait où l'on va. Il n'est pas un des personnages qui tout à coup se présente et qui déconcerte, comme un intrus : on l'attendait. Il n'est pas un des épisodes, interrompu quelque temps par un autre et qui, à son retour, n'éveille tout le souvenir que les nouveaux incidens réclament, pour qu'on en voie et la logique et la fantaisie. Les incidens se groupent et le roman va son train, sûr et paisible, sans nulle monotonie, avec une forte continuité. L'ordonnance du livre est une réussite excellente ; et le talent de composer ne peut être mené à plus de perfection.

Le passage d'une scène à l'autre est rapide ; et chaque scène a tout son espace, l'emplit, ne le déborde pas. Elle ne trouble pas l'économie de l'ouvrage. Elle a ses attaches solides, sa dépendance ; et elle a sa liberté. L'une des plus frappantes, la voici.

Nous sommes au Val d'Anay, chez les Ropart. Et il pleut, depuis des semaines. Rosalie Boisset, l'institutrice, est absente : et quand reviendra-t-elle ? Il pleut ; il tombe du ciel un morne et sempiternel ennui. Rosalie absente, il ne reste à la maison ni joie, ni jeunesse ; et

les bambins eux-mêmes sont moroses, nerveux. Plus triste que personne et plus farouche dans son chagrin, le baron, drôle d'homme, qui a des vertus et qui les sacrifie à l'amour de Rosalie Boisset. Or, un après-midi, le baron Ropart est allé à l'écurie ; il a sellé son cheval César. Il ôte son chapeau et, les yeux levés vers les solives, il fait le signe de la croix. Et puis il part. Il est deux heures. A six heures, le baron n'est pas rentré. L'on s'étonne. L'on interroge les domestiques : tout le monde a vu partir le baron ; mais il n'a rien dit. Peut-être a-t-il poussé sa promenade jusqu'aux inondations du Cher; peut-être... Et l'on fait mille conjectures qui, les unes après les autres, se détruisent d'elles-mêmes; l'on arrive à des conjectures quasi absurdes et auxquelles on accroche tout ce qu'on a encore de vain espoir. La cloche du dîner sonne ; et la baronne commence de perdre le sang-froid qu'elle avait : c'est que le jour baisse et que, dès la nuit, les plus énergiques ont peur. Afin de rassurer les enfans, l'abbé Vicart leur a dit : « J'ai la conviction que votre père est vivant; » et ils se reposent sur la conviction de l'abbé qui, en outre, leur souffle une prière : ils confient leur père à Dieu et, de toutes façons, demandent à Dieu l'énergie de se soumettre à ses desseins. Sur la route, où l'on est allé, d'impatience, l'un des enfans, celui qu'on appelle le petit Mohican, guette et bientôt s'écrie : « Voilà papa ! » Il se jette à terre et colle son oreille sur le pavé. Il reconnaît le galop de César. Mais il entend aussi un bruit bizarre : un bruit de fer, « comme si un officier galopait avec son sabre... » C'est bien César, et le voici, mais seul, affolé, sans cavalier, pareil à un cheval d'Apocalypse, couleur de boue et de nuit; les étriers battent. Les enfans pleurent, sanglotent; et ils reprochent à l'abbé leur déception. Dans le salon, la baronne, « usée par l'attente, » s'est endormie. Elle ne sait pas le retour de César. Que présume-t-elle? Quand il sera évident que le baron, bête et frauduleux, a pris la clé des champs et Rosalie, elle refusera de croire à l'évidence. Mais, au bruit des pas de l'abbé qui lui amène les enfans, elle s'éveille en sursaut; elle bégaye : « Henri... Henri... » C'est le nom de l'infidèle... « Madame, dit l'abbé, nous ne savons rien de précis ; mais vous allez avoir besoin de votre courage de chrétienne. »

Il est possible qu'ainsi résumée, amincie, la scène ait perdu son tragique attrait. Mais, dans le livre, elle a de la grandeur. Tandis que se trémoussent les enfans, les domestiques et l'abbé avec une maladresse douloureuse et tandis que la baronne prépare son noble entêtement, deux volontés règnent et conduisent tout : la Foi et l'Amour. C'est l'Amour qui a chassé le baron de chez lui, qui l'a jeté dans la folie

hypocrite et ardente ; et c'est la Foi qui impose à la maisonnée la dignité poignante de la tenue. Les deux puissances de l'ordre et du désordre ont l'une et l'autre donné toute leur efficacité.

Cette grande scène farouche et sur laquelle semblent peser des fatalités redoutables n'indique pas le ton général du roman. Ces Ropart d'Anay sont des gens de vieille croyance et de vie profonde. Les autres personnages du roman sont des fantoches ; non que l'auteur n'ait su faire d'eux que des fantoches : mais ils sont des fantoches dans la réalité où l'auteur les a pris, tous, et voire les ministres dont il y a, dans *les Anges gardiens*, de bonnes figures dérisoires. Les scènes où se rencontrent ces fantoches, dénués de principes et même de passions, laissent à la fin la ridicule et horrible impression d'une existence dépravée et misérable, toute en façade et peinte, toute en mensonge et fardée : vie moderne, vie improvisée.

Ce roman si alerte, si admirablement bien fait et qui est un chef-d'œuvre du genre, je ne lui trouve qu'un défaut, celui que je disais : la thèse à laquelle l'auteur l'a soumis. Il a fallu qu'au service de sa démonstration l'auteur multipliât les histoires d'institutrices ; et, à chaque fois qu'une institutrice apparaît, que ne décampe-t-elle au plus vite !... Ces filles sont par trop déplaisantes et, pour ainsi parler, avec trop de méthode. Il a fallu qu'en faveur de sa thèse il nous montrât de vilaines choses, parfois révoltantes. Et il est vrai qu'on fait de la beauté avec de la laideur. Boileau déjà le remarquait ; puis on l'a répété, à l'excès, et l'on a grandement abusé de la permission. Il est vrai que les passions humaines, à la représentation desquelles la littérature est dévouée, ont des dehors souvent affreux. La littérature les embellit, non pas au moyen d'ornemens, non pas en les déguisant sous de jolis costumes : elle les embellit en ajoutant à leur vérité, à leur exacte peinture, l'émoi du peintre, indignation, pitié, volupté pressentie, horreur ou tentation. Si l'on fait de la beauté avec de la laideur, c'est qu'on a tiré de la laideur même une poésie étrange, cachée, une poésie de douleur ou de joie. M. Marcel Prévost ne tire et ne veut tirer de la réalité aucune poésie. Des romanciers contemporains n'est-il pas le plus docile aux règles d'« objectivité » que Flaubert a formulées et n'a pas toujours observées ? Il n'intervient pas dans son œuvre : ses personnages, on ne voit pas qu'il ait pour eux de la tendresse ou de la haine ; les événemens ne l'enchantent pas, ne l'offensent pas. Il y a, dans *les Anges gardiens*, tous les élémens d'un rude pessimisme, tous les argumens de l'opinion la plus désespérée, touchant l'époque et l'avenir. M. Marcel Prévost n'est pas un pessimiste : il a, pour se sauver

de là, le plaisir de l'intelligence la plus agile, la plus amusée de n'être pas dupe. On n'est pas moins lyrique; tandis que Flaubert était un lyrique, malgré sa volonté austère. L'abnégation qui torturait l'auteur de *l'Éducation sentimentale* ne coûte pas à M. Marcel Prévost, qui se tient hors de son roman sans difficulté. Ce qu'il invente est si bien détaché de lui qu'il semble indifférent. Il le semblerait, du moins, si l'on n'apercevait en lui une passion : c'est la passion de raconter, avec aisance, avec goût et avec une ravissante gaieté de travail; et une autre passion qui, cette fois, le sépare de Flaubert: c'est la passion de prouver sa thèse, de prouver que les institutrices sont dangereuses. N'allons pas le confondre avec un satiriste; il est plutôt un géomètre. Il ne poussera point à la caricature l'image de ses anges gardiens. Afin de nous persuader, il observera une modération très attentive. Nous saurons qu'il nous présente, avec impartialité, les documens, les pièces du procès et qu'il nous invite à juger là-dessus. Il ne veut pas exciter notre colère contre les accusées, mais il s'adresse à notre raison.

Ainsi conçue, l'idée qui relie toutes les intrigues des *Anges gardiens* et qui accompagne, de la première page à la dernière, toute ma lecture, — savoir, que les institutrices ne valent rien, — n'est pas l'une de celles avec lesquelles je vis durant des heures. Idée importante, oui; et grave, et urgente, je ne le nie pas; mais idée enfin toute dépourvue d'amusement, de rêve, de poésie : et j'arrive à ma conclusion. Je crois qu'il faut, à une œuvre d'art, sa poésie; je ne crois pas qu'il y ait de vraie littérature sans poésie. Et qu'est-ce que la Poésie? Une âme ajoutée à la réalité. Le roman des *Anges gardiens* ajoute à l'exacte réalité une idée, mais une idée que j'ai vite fait d'accepter ou de refuser, et non pas une idée de sentiment ou de songe à laquelle les mots puissent prêter leur musique d'évocation, leur indéfinissable sortilège, leur magie merveilleuse.

André Beaunier.

# REVUE SCIENTIFIQUE

## LA MORT DE L'UNIVERS

L'Univers est-il destiné à durer éternellement ? Voilà une question aussi vieille que l'humanité, dont les métaphysiciens discutent depuis des siècles et à propos de laquelle ils n'ont d'ailleurs pas réussi à démontrer autre chose que leur ingéniosité jamais découragée. Mais la science s'est depuis peu emparée de ce problème, et c'est bien un signe des temps de le voir aujourd'hui échapper au domaine nébuleux de la métaphysique pour tomber... pour monter, devrais-je dire peut-être... dans celui de la physique pure. Car la pérennité de l'Univers est devenue aujourd'hui une question de physique, et plus précisément de thermodynamique. A son sujet, les savans rompent en ce moment des lances dont le fer est forgé dans les laboratoires où l'on a fait les conquêtes les plus récentes de la science expérimentale. Leurs discussions là-dessus sont empreintes même d'une certaine vivacité, inaccoutumée dans le monde pacifique des physiciens. Il n'en saurait être autrement dès qu'il s'agit, comme ici, d'une chose qui touche au problème même des destinées, et où chacun, bon gré mal gré, et le plus innocemment du monde, ne voit dans les argumens de la science qu'un moyen d'étayer l'idéal qu'il s'est formé, car, pour être un observateur scrupuleux des phénomènes, on n'en est, hélas ! pas moins homme.

Le moment est peut-être venu de tracer un tableau objectif de ces récentes controverses sur l'avenir du monde, qui sont aujourd'hui parmi les préoccupations dominantes des astrophysiciens, comme on le voit à la lecture du curieux ouvrage du physicien suédois Arrhe-

nius, *l'Évolution des mondes*, de la dernière œuvre scientifique d'Henri Poincaré sur *les Hypothèses cosmogoniques* et de bien d'autres travaux astronomiques actuels.

***

Tous les philosophes et tous les savans sont à peu près d'accord sur la pérennité de ces substances que nous appelons matière ou éther. *Ex nihilo nihil* est pour eux un axiome. Les théogonies mêmes sont d'accord là-dessus, et la Genèse par exemple nous enseigne que le Créateur a tiré le monde non du néant, mais du chaos. On peut concevoir le chaos comme un état des choses où celles-ci n'étaient pas mobiles, pas organisées, pas différenciées (car nous verrons que l'organisation résulte d'une différenciation), où il n'y avait pas de forces, pas d'énergie agissantes.

Et ceci nous conduit immédiatement à considérer les deux grands principes de thermodynamique qui gouvernent toutes les manifestations de l'énergie dans le monde et nous amèneront au nœud même de la question que nous nous sommes posée. Le premier principe, celui de la conservation de l'énergie, est dû à deux grands physiciens allemands, Robert Mayer et Helmholtz. Le second, celui de la dégradation de l'énergie, a été découvert par un génie français longtemps méconnu, l'ingénieur Sadi Carnot, et mis au point par Clausius.

Tout le monde sait aujourd'hui ce que l'on entend par énergie, et que c'est, si j'ose dire, la capacité qu'ont les objets de fournir du travail. Les principales formes sous lesquelles nous la connaissons sont l'énergie due au mouvement (celle d'un projectile est proportionnelle à sa masse et au carré de sa vitesse), l'énergie calorifique (c'est elle qui vaporise l'eau des machines à vapeur et fait marcher celles-ci), l'énergie électrique (rassemblée par exemple dans une batterie d'accumulateurs elle peut être transformée en énergies lumineuse dans une lampe, calorifique dans un radiateur, mécanique dans un ventilateur, etc.); enfin et pour nous borner, citons l'énergie chimique (c'est elle qui produit de la chaleur dans un bec de gaz ou du mouvement dans le cas d'un explosif).

Ces quelques exemples nous montrent qu'il y a une certaine *réversibilité* dans les diverses formes de l'énergie, et qu'on peut indifféremment, et par des moyens appropriés, transformer l'une quelconque en l'une quelconque des autres.

Or le principe de la conservation de l'énergie exprime ce fait expérimental que lorsque deux formes d'énergie se transforment l'une dans

l'autre, il y a entre les quantités transformées un rapport constant. Par exemple, lorsque du mouvement se transforme en chaleur (comme quand le feu jaillit entre deux pierres choquées) ou lorsque l'inverse a lieu (comme dans la machine à vapeur) un travail de 425 kilogrammètres correspond toujours à l'utilisation d'une grande calorie (1). Il existe des rapports constans analogues entre les autres formes d'énergie.

Le principe de la conservation de l'énergie a dominé, — nous serions tenté de dire tyrannisé, — toute la science du XIXe siècle. Celle-ci a cru longtemps pouvoir en faire jaillir, comme conséquence inéluctable, l'éternité de l'Univers. Puisqu'en effet les diverses formes d'énergie contenues dans le monde se transforment indifféremment les unes dans les autres et que leur somme reste constante, le monde ne devait-il pas nécessairement repasser, périodiquement et sans fin, par une série d'oscillations grandioses, du chaos à l'harmonie?

Les savans de l'autre siècle vivaient dans une atmosphère bien faite pour leur faire adopter cette vue. Lavoisier avait proclamé la conservation de la masse dans les opérations chimiques. Laplace avait cru pouvoir, à grand renfort d'intégrales, démontrer la stabilité du système solaire... sans apercevoir l'illogisme qu'il y avait *a priori* à voir démontrer cette stabilité par celui-là même qui, dans son *Exposé du système du monde*, avait montré magnifiquement notre système naissant de la nébuleuse primitive, puis évoluant sans cesse à partir d'elle. Fourier avait célébré, comme conclusion de ses travaux fort beaux de mécanique céleste, « un monde disposé pour l'ordre, la perpétuité et l'harmonie. » Henri Poincaré n'était pas encore né, qui devait montrer les fissures de tout ce bel édifice de stabilité céleste.

Il n'est donc pas étonnant que le premier principe de la thermodynamique ait pu faire croire pendant longtemps à la stabilité énergétique de l'Univers, à sa permanence, à son *invariance*.

***

Mais voilà que le second principe de la thermodynamique longtemps oublié puis longtemps méconnu, est venu depuis peu reviser ce procès que l'on croyait clos. C'est une bien curieuse histoire, celle du principe de Carnot. Énoncée en 1824, dans l'ouvrage que publia celui-ci sur *la Puissance motrice du feu* et qui passa complètement ina-

(1) Rappelons que le kilogrammètre est le travail qu'il faut accomplir pour élever d'un mètre un kilogramme, et que la grande calorie est la chaleur nécessaire pour faire monter de 0° à 1° la température d'un litre d'eau.

perçu, cette grande découverte est restée près de trois quarts de siècle ignorée en France. En 1867, par exemple, le physicien Desains, de l'Académie des Sciences, dans un rapport officiel sur la science de la chaleur au XIXe siècle, écrit à l'occasion de l'Exposition Universelle, ne nommait même pas Sadi Carnot (1). C'est seulement grâce aux travaux de lord Kelvin et de l'Allemand Clausius, que le principe de Carnot, sorti de l'oubli où il dormait, est apparu comme une des plus grandes découvertes de tous les temps, et qu'on commence aujourd'hui à en comprendre la portée.

Carnot a montré qu'il y a dans une machine quelconque abandonnée à elle-même quelque chose qui varie toujours et nécessairement dans le même sens, quelque chose d'irréversible et qu'on appelle « entropie. » Nos lecteurs me pardonneront de ne pas leur exposer ici ce concept prodigieusement abstrait. Aussi bien peut-on tourner la difficulté et résumer ainsi la découverte de Carnot : dans un système isolé (c'est-à-dire qui ne perd pas d'énergie à l'extérieur et n'en reçoit pas) les transformations d'énergie ne se font pas, au total, indifféremment dans les deux sens. Cela tient à ce que, si du mouvement peut être transformé complètement en chaleur, la chaleur ne peut jamais être *entièrement* convertie en travail : il en est toujours une partie qui se dissipe à l'intérieur des corps. Le rendement de n'importe quelle machine thermique est nécessairement inférieur à l'unité.

Par exemple, un projectile en mouvement, si on le reçoit dans une cuve pleine d'eau cède *intégralement* sous forme de chaleur l'énergie mécanique qu'il avait reçue. Au contraire, on ne peut *jamais* tirer d'une source de chaleur qu'une fraction assez faible du travail mécanique équivalent. Ainsi, dans les machines à vapeur, il n'y a jamais plus de 15 p. 100 de la chaleur dépensée qui soit transformé en travail. Le reste ne disparaît pas, mais est *inutilisé*, passe dans le condenseur et dans l'atmosphère avec la vapeur et la fumée de la machine. C'est, suivant l'expression de Bernard Brunhes, de l'énergie *gaspillée*, et nous sommes ainsi conduits à distinguer, dans l'énergie libre d'un système quelconque, celle qui est *utilisable*. Le génie de Carnot a été précisément de découvrir que le faible rendement des machines à feu ne tient pas seulement à leur imperfection technique, qu'on pourrait

(1) Celui-ci était le fils aîné de l'*Organisateur de la Victoire* et l'oncle du président de la République. Bien que mort à trente-six ans (il fit son immortelle découverte à vingt-huit ans), il n'est pas exagéré de dire qu'il ne leur cède en rien par le prestige que la France lui doit dans le monde.

le diminuer, mais non l'annuler et qu'il est une condition même de leur fonctionnement. Le premier principe de la thermodynamique énonce que l'énergie totale d'un système quelconque est constante; le second principe indique que l'énergie *utilisable* diminue; il n'y a là nulle contradiction.

C'est pourquoi, puisque tout le mouvement peut se transformer en chaleur, et seulement une fraction de celle-ci en mouvement, un système matériel quelconque abandonné à lui-même, et l'univers tout entier, si on l'assimile, comme c'est légitime, à une machine thermique, doit tendre vers un état final où tout mouvement visible et aussi toute différence de température auront disparu pour faire place à une chaleur uniforme et à une complète immobilité.

Or, sans mouvement, sans inégalités de températures il n'y a plus de vie ni de rayonnement, car les phénomènes ne naissent que de l'hétérogène, du déséquilibre, si j'ose dire, de même que la vie ne naît que de la différenciation. Une mare croupissante est un être mécaniquement inexistant, contînt-elle des centaines de tonnes d'eau; au contraire le moindre ruisselet, à cause de la *différence de niveau* qui le fait couler, est un être vivant et utile. Si je porte à une même température de plusieurs centaines de degrés toutes les parties d'une machine à vapeur, celle-ci ne marchera pas pour cela; ce qui seulement la fera marcher, c'est une *différence* de température entre ses divers organes.

Et voici maintenant la conclusion, l'antithèse qui se dresse en face de la doctrine établie sur le seul premier principe de la thermodynamique : Si on peut étendre le principe de Carnot à tout l'Univers, celui-ci tend nécessairement vers une sorte de *mort thermique* (il est difficile de traduire autrement le *Wärmetod* de Clausius) qui le figera sans retour vers une terne et cadavérique immobilité.

Avant d'aller plus loin et d'examiner les objections diverses qu'ont soulevées ces conclusions de la thermodynamique cosmique, on nous permettra de remarquer, au risque de refroidir certains enthousiasmes tendancieux, que la croyance à la pérennité de l'Univers a été, suivant les circonstances, invoquée à l'appui d'idées philosophiques tout à fait opposées. Aujourd'hui, ce sont les philosophes matérialistes, les monistes disciples de Hœckel qui croient à un recommencement perpétuel des choses, à un monde sans cesse renouvelé et réparant de lui-même les fêlures qu'on y découvre; c'est que l'idée que le monde puisse mourir entraîne pour eux celle qu'il a été créé, ce qu'ils jugent inadmissible. Au contraire, au XVII^e siècle, on soutenait avec Descartes que seule l'immortalité des quantités de matière et de mouvement con-

tenues dans l'univers peut s'accorder avec la stabilité du Créateur. Ainsi les mêmes argumens ont servi des deux côtés de la barricade. Laissons là ces querelles puériles. Il est un peu ridicule pour l'espèce humaine, chaque fois que se produit une conquête nouvelle de la science, de la voir servir de projectile qu'on se renvoie à grands coups de raquette. C'est rabaisser singulièrement la recherche austère de le vérité, que de n'y voir qu'une sorte de sabre de M. Prudhomme, protecteur ou menaçant suivant la fantaisie de chacun.

***

Parmi les astrophysiciens qui trouvent quelque difficulté à admettre la mort de l'Univers telle que l'implique le principe de Carnot, M. Arrhenius est sans doute celui qui a émis les objections les plus originales. Henri Poincaré les a même qualifiées de géniales; en tout cas, elles méritent amplement un examen.

Nous savons que la chaleur tend naturellement « par elle-même » à passer des corps chauds aux corps plus froids, soit par conductibilité, soit par radiation. Au contraire, *jamais* la chaleur ne passe naturellement d'un corps donné à un autre plus chaud, et c'est ce qui fait précisément que l'équilibre de température s'établit finalement entre des corps inégalement chauds placés dans une même enceinte. C'est ce qu'exprime le principe de Carnot.

Dans l'Univers stellaire, le soleil et les étoiles (qui sont, rappelons-le, toutes des soleils) cèdent peu à peu en rayonnant à travers l'espace leur chaleur, qui tend à échauffer les lointaines et froides nébuleuses, de sorte que, finalement, il semble que le nivellement des températures (connexe de celui des quantités de matière) doit établir dans l'univers la *Wärmetod* annoncée par Clausius. Or M. Arrhenius est d'un avis contraire, et voici pourquoi :

Le grand physicien anglais Maxwell (celui-là même qui en créant la théorie électromagnétique de la lumière a montré par une intuition géniale l'identité de la lumière et de l'électricité et amené la découverte des ondes hertziennes et leurs innombrables applications), Maxwell a imaginé un cas où les phénomènes se passent contrairement au principe de Carnot, grâce à l'artifice que voici, et qui est aujourd'hui célèbre sous le nom des *démons de Maxwell*. On sait que d'après la théorie cinétique des gaz, qui est aujourd'hui une des conquêtes les plus sûres de la physique, une masse gazeuse est constituée par des molécules qui circulent dans tous les sens avec de très grandes vitesses, d'ailleurs inégales (à cause des chocs) et oscillent de part et

d'autre d'une vitesse moyenne; elle est assimilable, si on peut dire, à un essaim d'abeilles dans lequel celles-ci seraient des molécules. Si on chauffe cette masse gazeuse, la vitesse moyenne des molécules augmente. Supposons alors un récipient donné, rempli d'un gaz dont la température soit égale dans toutes ses parties ; séparons-le en deux par une cloison percée de toutes petites ouvertures telles qu'une seule molécule puisse les traverser à la fois. Chaque ouverture est munie d'une soupape derrière laquelle se trouve un petit être infiniment petit et intelligent, que Maxwell appelle un *démon* et Henri Poincaré un *douanier* (ce qui est à la fois plus exact, plus spirituel et moins saugrenu dans cette fiction assez fantastique par elle-même). Les masses gazeuses des deux moitiés du récipient sont continuellement brassées et mélangées par les molécules qui passent de l'une à l'autre à travers les petits trous. Chaque fois qu'un des petits douaniers verra une molécule à grande vitesse (1) se diriger de la moitié gauche à la moitié droite du récipient, il ouvrira sa soupape pour la laisser passer. Il la fermera au contraire à toute molécule à faible vitesse allant dans la même direction. De même il laissera passer les molécules à petite vitesse allant de la droite vers la gauche, mais fermera le passage aux molécules à grande vitesse allant dans la même direction.

Il arrivera donc que toutes les molécules animées d'une grande vitesse seront réunies dans l'un des compartimens, toutes celles qui ont une vitesse faible dans l'autre. Autrement dit, il passe de la chaleur (car c'est en cela que consiste la vitesse des molécules) d'un des compartimens qui se réchauffera sans cesse à l'autre qui se refroidira de même. Il passera de la chaleur d'un corps froid à un corps plus chaud ; on aura séparé la masse gazeuse primitivement isotherme en deux fractions à température différente. On aura violé et tourné le principe de Carnot.

Or cette histoire merveilleuse des petits douaniers démoniaques de Maxwell, Arrhenius ne prétend pas qu'elle soit réalisée dans la nature, mais il nous donne des raisons de penser qu'il s'y trouve quelque chose d'analogue.

Pour plus de clarté, on nous permettra d'abord une légère digression à propos des gaz qui constituent les atmosphères des planètes. On sait que lorsqu'un projectile est lancé, horizontalement ou verticalement, avec une arme à feu, il met d'autant plus de temps à retomber sur le sol que sa vitesse initiale est plus grande ; il existe même une vitesse

(1) C'est-à-dire animée d'une vitesse plus grande que la vitesse moyenne du gaz qui caractérise sa température.

pour laquelle le projectile serait lancé suffisamment loin dans l'espace pour échapper complètement à l'attraction pesante de la terre et ne retomberait plus sur elle. Tel était le cas du boulet fantaisiste dans lequel Jules Verne a transporté ses voyageurs, et avec eux nos jeunes imaginations, de la Terre à la Lune. Or il en est de même des molécules des gaz qui se trouvent dans les régions externes des atmosphères astrales et on peut calculer que lorsqu'une de ces molécules a une certaine vitesse minima, — qui est de 11 kilomètres par seconde dans le cas de notre globe, — elle s'échappe pour toujours de la sphère d'attraction de l'astre et continue sa trajectoire vers l'infini. L'atmosphère perd donc continuellement les molécules gazeuses qui sont animées d'une vitesse suffisante. Or, comme la distribution des vitesses moléculaires obéit à la loi des grands nombres, il y a toujours des molécules qui ont de grandes vitesses ; donc, les atmosphères astrales s'appauvrissent sans cesse. L'appauvrissement sera plus fort pour les astres les moins pesans, car par la gravitation, une grosse planète retient plus qu'une petite les molécules atmosphériques. C'est ainsi que la Lune, dont la masse est faible, a perdu toute son atmosphère primitive. La Terre a perdu l'hydrogène qui est très léger et l'hélium (alors que ces deux gaz sont encore abondans autour de l'énorme masse solaire) et elle a conservé l'oxygène et l'azote, qui sont plus lourds.

Ce phénomène joue, d'après Arrhenius, un rôle important dans les nébuleuses où la gravité, surtout dans les parties externes, est très faible, et à cause aussi de la faible densité des gaz qui les constituent (hydrogène, hélium, nébulium). Les régions externes des nébuleuses perdront donc facilement leurs molécules gazeuses, refroidissant ainsi les couches les plus éloignées du centre. Pour la même raison, la chaleur envoyée des soleils aux nébuleuses *ne les échauffe pas* (puisque la température d'un gaz est d'autant plus élevée que sa vitesse moléculaire moyenne est plus grande) : en effet, leur rayonnement communique bien de la vitesse à certaines molécules, mais celles-ci s'éloignent alors de la nébuleuse pour toujours, et finissent par être absorbées par un soleil dont elles entretiennent le rayonnement.

Dans l'avant-dernier cours qu'il a professé à la Sorbonne, Henri Poincaré a analysé finement ces idées d'Arrhenius. Il leur a opposé quelques difficultés ; pourtant, bien que croyant à la validité générale du principe de Carnot, il paraît avoir été ébranlé par elles, et sa conclusion est à la fois prudente et dubitative, bien qu'on y devine le sens dans lequel il inclinerait : « De cette discussion, je ne veux pas

tirer de conclusion définitive ; il semble que, par ce processus, la mort calorifique de l'Univers sera énormément retardée, mais on peut croire qu'elle ne sera que retardée. »

***

C'est d'une façon tout à fait différente qu'un éminent astronome allemand, M. Seeliger, directeur de l'observatoire de Munich, a récemment abordé le problème.

Nous avons vu par l'exemple du phénomène invoqué par Arrhenius, sans même parler des démons de Maxwell, qui sont seulement une image hardie, qu'on a découvert ou imaginé des phénomènes qui sont en contradiction avec le principe de Carnot, la chaleur pouvant passer d'un corps froid à un corps chaud sans travail compensateur. S'il y a des infractions à ce principe, pourquoi seraient-elles très limitées dans le temps et dans l'espace, et ne peuvent-elles pas avoir, dans l'un et l'autre, des manifestations très importantes? Ces objections ont paru si fortes qu'on a été conduit à se faire une conception nouvelle du principe de Carnot et à ne plus le considérer que comme un théorème du calcul des probabilités, et ce principe est devenu à peu près ceci : les phénomènes qui se produisent habituellement dans la nature ont lieu dans un sens qui correspond à une perte d'énergie utile.

Cette conception *statistique*, — si on veut me permettre cette expression, — laisse forcément subsister la possibilité de processus naturels ne satisfaisant pas au principe de Carnot. La question de savoir si le principe de Carnot est une loi naturelle valable sans exception est donc résolue définitivement par la négative, si on la considère comme un théorème du calcul des probabilités.

Autre chose : les conclusions du calcul des probabilités ne sont applicables qu'à des phénomènes que l'on doit regarder comme fortuits, c'est-à-dire se produisant sans aucun règle, sans aucun ordre apparent. Or si le principe de Carnot est d'une grande valeur dans beaucoup de parties de la physique, qui oserait soutenir que les mouvemens observables dans l'ensemble de l'Univers sont désordonnés, et que l'évolution de celui-ci est dirigée vers la production d'une irrégularité grandissante? On pourrait aussi bien et même mieux soutenir le contraire et alors la validité du principe de Carnot deviendra de plus en plus faible avec le temps.

Autre chose encore, — et cette remarque s'applique à la fois aux conséquences cosmiques opposées que l'on voudrait tirer du premier

comme du second principe de la thermodynamique : ces principes ne sont rigoureusement valables et démontrables que pour des systèmes limités. Avant de les étendre à l'Univers, il faudrait être sûr que celui-ci ne fût pas infini. Or tout tend à prouver, — nous examinerons quelque jour cette question, — que c'est le contraire qui est vrai. Comment peut-on parler alors de l'énergie et de l'entropie d'un système infini ? Ces expressions n'ont plus de sens; l'extrapolation à l'infini des petites données de nos laboratoires non seulement n'est pas justifiable, mais elle cesse d'avoir la moindre signification. Que peut-il y avoir d'intelligible dans ces mots : *l'énergie totale* ou *l'énergie utilisable* de l'Univers, si celui-ci est illimité ?

Ces difficultés n'ont pas arrêté pourtant ni de part ni d'autre certains esprits systématiques. Elles auraient dû faire hésiter à la fois ceux qui proclament avec assurance la permanence du monde, le retour éternel des choses, et aussi ceux qui nous affirment la mort prochaine et nécessaire du Cosmos. Il est, en tout cas, un fait curieux et qui est de nature à embarrasser plutôt ces derniers. Si, comme ils le pensent, l'Univers marche constamment dans le même sens, conformément au principe de Carnot, c'est-à-dire si les températures tendent à s'égaliser et le mouvement à disparaître, on peut se demander pourquoi cette mort calorifique de l'Univers ne s'est pas encore établie depuis les temps infinis que le monde existe.

On répondra que celui-ci n'a pas existé de toute éternité, ce qui est inconciliable avec le premier principe thermodynamique, à moins que toute l'énergie existante ait eu une origine subite au moment même de la création. Et on voit que par là le problème est intimement lié aux données les plus délicates de la théogonie. On peut encore exposer cela sous une autre forme : si l'Univers marche dans le sens voulu par ce principe de Carnot, on est conduit à ce dilemme étrange et qui est le seul compatible avec la durée illimitée de la substance dans le passé : ou bien à une époque très reculée il a régné dans le monde des différences de températures et des vitesses infiniment grandes (et l'Univers devait présenter, alors, des phémonènes d'une telle intensité et d'une telle violence que nous ne pouvons nous en faire aucune idée); ou bien le monde n'a pas toujours été soumis aux lois qui le régissent maintenant. Il faut bien de l'esprit pour ne point vouloir résoudre ces difficultés.

On comprend dans ces conditions que l'un des défenseurs les plus éminens du principe de Carnot et de sa validité universelle, lord Kelvin, n'ait cru pouvoir exprimer que sous une forme extrêmement

prudente et modeste les conclusions des recherches profondes qu'il fit sur le sujet qui nous occupe, conclusions qui sont de nature à rallier la majorité des esprits positifs, et qui peuvent se résumer ainsi : Il y a actuellement dans le monde sensible une tendance générale à la dissipation de l'énergie mécanique, et on peut considérer cette tendance comme constante dans le temps, à moins que des phénomènes n'aient eu lieu ou ne soient destinés à avoir lieu, qui sont impossibles sous l'empire des lois auxquelles sont soumis les phénomènes connus qui ont lieu actuellement dans le monde matériel.

***

Parmi les phénomènes nouveaux qui ont été découverts depuis que lord Kelvin a développé ces conclusions, on a cru un moment que la radio-activité était de nature à infirmer celles-ci. Il n'en est rien, comme Henri Poincaré notamment l'a montré, et l'emprunt d'une partie des énergies de l'Univers aux matériaux radio-actifs ne paraît guère pouvoir avoir d'autre effet que de « prolonger un peu le malade. » La découverte de la radio-activité a surtout, sinon seulement prouvé que, grâce aux quantités d'énergie immenses emmagasinées dans les atomes et qu'on ne soupçonnait pas, l'univers recèle une faculté de travail, une vitalité énorme et dont il était impossible de se rendre compte auparavant. Comme l'écrivait, il y a quelques jours encore, un grand physicien allemand, M. Nernst, l'Univers aura sans doute, malgré la radio-activité, un « crépuscule des Dieux. »

Pourtant on peut entrevoir, avec M. Nernst lui-même et plusieurs autres savans éminens, une planche de salut, si on admet l'existence d'un processus antagoniste de la dégradation radio-active. De plus en plus en effet, tout tend à prouver que les atomes chimiques, qui sont les granules élémentaires de l'Univers, ne sont peut-être que des modalités particulières de cette substance que nous appelons l'éther lumineux, — substance hypothétique et dont l'existence est pourtant la plus grande sans doute des certitudes humaines, puisque sans elle nous ne recevrions pas la chaleur et la lumière du soleil, source et flambeau de toute vie terrestre. D'autre part, il est possible que, dans ce milieu comparable à un gaz extrêmement subtil, se réalisent parfois comme dans les gaz eux-mêmes, d'après la théorie cinétique, tous les arrangemens même les plus improbables et ainsi se reconstituerait de temps en temps, et peut-être dans les conditions particulières de température et de pression qui existent au centre des astres, des atomes radio-actifs.

En fait, comme le remarque M. Nernst, cet événement n'a besoin de se produire que très rarement, vu la durée extrêmement longue de presque tous les élémens chimiques et la raréfaction extrême de la matière dans le monde : d'après les récentes recherches astronomiques, l'Univers sensible ne contient en moyenne que le volume d'une tête d'épingle de matière dans une sphère d'éther de 200 kilomètres de diamètre.

Certes, rien n'autorise à l'heure actuelle à affirmer la réalité d'un pareil phénomène. Il n'en est pas moins rendu possible, sinon probable par divers points de vue nouveaux que la radio-activité a introduits dans nos idées, et il nous permet de concevoir avec moins de difficultés qu'il y a quelques années une certaine permanence de l'Énergie utile du Cosmos.

Si les choses se passent ainsi, la période atomique dont parle quelque part Renan, celle où se seraient constituées les molécules « qui pourraient bien être comme toute chose le fruit du temps, le résultat d'un phénomène très prolongé, d'une agglutination prolongée pendant des milliards de siècles, » cette période-là serait encore actuelle.

Gardons-nous d'en rien affirmer et attendons.

Il est en tout cas une autre question bien passionnante, qui est liée aux discussions que nous venons de rappeler, c'est celle de la contingence dans le temps et dans l'espace des lois de l'Univers. Nous y reviendrons quelque jour.

Pour aujourd'hui, et comme conclusion de cette brève étude, bornons-nous à cette constatation mélancolique : que nous ne sommes guère plus avancés qu'il y a un siècle au sujet de la pérennité de l'Univers. Pourtant, nous avons fait un progrès, en puisant dans la science de nouvelles raisons d'être modestes et de nous garder de tout dogmatisme ; nous y avons trouvé des conseils nouveaux de sagesse, et la crainte nécessaire des extrapolations trop lointaines.

L'intérêt presque passionné que beaucoup d'hommes de science portent en ce moment à tout ce qui touche les destinées futures du monde est en tout cas bien significatif. Il est, dans la vie des sociétés comme dans celle des individus, des heures de malaise moral où la désespérance et la lassitude étendent sur les êtres leurs ailes de plomb. Les hommes alors se prennent à rêver du néant. La fin de tout cesse d'être « indésirable » et d'y songer jaillit comme un apaisement. Les controverses récentes des savans sur la mort de l'Univers sont peut-être le reflet d'une de ces heures grises.

CHARLES NORDMANN.

# REVUE MUSICALE

Théâtre des Champs-Élysées : *Pénélope*, poème lyrique en trois actes; paroles de M. René Fauchois, musique de M. Gabriel Fauré. — Théâtre de l'Opéra-Comique : *Julien*, poème musical, paroles et musique de M. Gustave Charpentier.

Un jour, au théâtre de l'Odéon, l'auteur du livret de *Pénélope*, M. René Fauchois, a mal parlé de Racine. M. René Fauchois, sur la même scène, un autre jour, dans un drame qui portait le nom de Beethoven, a fait parler Beethoven ainsi qu'il suit.

D'abord, à propos de la symphonie *Héroïque*, dédiée, on le sait, au Premier Consul, puis reprise à l'Empereur :

Et certe, à ce moment, de cette jeune épée,
Qui jetait sur le monde un reflet d'épopée,
Je bénissais l'audace et l'inspiration ;
Hélas !... et j'enviais sa noble nation !
Mais le jour où j'ai su la honte de son sacre,
J'ai vu ce qu'il était : un héros du massacre,
Un tyran tel que ceux qu'il écrasait jadis.
Sur ses lauriers souillés j'ai dit *De profundis*,
Et j'ai, de l'hymne écrit autrefois pour ce pitre,
Oté la dédicace et déchiré le titre.

Ailleurs, sur ses façons, bien connues, de composer au grand air, en se promenant à l'aventure, et quelque peu débraillé, Beethoven donnait certaines indications :

En sortant du théâtre un air me vient en tête.
Souvent, sur les remparts je marche et je m'arrête,
Et je m'assieds, en proie aux méditations,
Dans l'ombre qui serpente autour des bastions.

J'ai donc pris, par instinct, ma route favorite.
Toujours improvisant, j'ai dû m'asseoir ensuite,
Et, mon sang bouillonnant sans doute sous ma peau,
J'ai mis ma redingote à bas, et mon chapeau.

Au théâtre de l'Odéon, entre ces tirades et d'autres similaires, ou pires, l'orchestre Colonne exécutait certaines pages de Beethoven: l'ouverture de *Léonore*, la *Mort de Claire* (d'*Egmont*), des fragmens de symphonies. Ainsi l'auditeur était à même de décider si l'immortel musicien s'exprimait avec plus d'éloquence par la poésie que lui prêtait M. Fauchois ou par sa propre musique.

Ce premier essai de collaboration poético-musicale ne laissait pas d'inspirer quelques doutes sur le succès d'une nouvelle rencontre. L'événement les a dissipés. M. René Fauchois s'est mieux trouvé, beaucoup mieux, de parler, ou d'écrire pour M. Gabriel Fauré, que de faire parler Beethoven. Le poète de *Pénélope* a parlé d'après Homère; quelquefois seulement avec plus de recherche et de préciosité. Du récit homérique, il a supprimé deux personnages, sympathiques pourtant et dignes de regrets : Minerve et Télémaque. Les autres, il ne les a point travestis ou gâtés. Après tant de siècles, elle demeure encore exquise, l'antique et conjugale aventure, exquise de jeunesse, de tendresse et de pureté. Un sot nous écrivait cet hiver, — à propos de Gounod musicien de l'antiquité, — que les Grecs n'avaient jamais compris la femme, l'épouse. Il oubliait Pénélope, Alceste et quelques autres. Aussi bien, que n'ont-ils pas compris, ces Grecs, ou tout au moins deviné! Plus pieux que nous ne le sommes souvent aujourd'hui, ils vénéraient le foyer, la « maison, » dont M. Henry Bordeaux vient d'écrire, ici même, — avec quelle religion et quelle ferveur! — l'apologie, ou mieux, le poème. L'histoire de Pénélope, c'est l'histoire trois fois millénaire, peut-être la plus ancienne histoire de la « maison » chérie, défendue et sauvée.

Premier acte : retour d'Ulysse, sous les traits et les haillons d'un vieux mendiant. Rudoyé par les prétendans, Pénélope l'accueille. Sa nourrice Euryclée, en lavant les pieds du vagabond, y retrouve la cicatrice connue. Elle se tait, sur l'ordre du maître, et celui-ci demande à Pénélope l'unique faveur de l'accompagner au sommet de la colline où chaque soir, assise contre une colonne de marbre par elle fleurie de roses, la reine cherche en vain sur les flots une voile.

Second acte : nocturne et mélancolique entretien de Pénélope et de son hôte; lui, craignant de se trahir, elle, curieuse et vaguement

attirée. Ulysse ensuite, resté seul avec le vieil Eumée et les pâtres, se fait reconnaître par eux, n'exigeant d'eux, pour aujourd'hui, que leur silence, et, pour demain, que leur secours.

Troisième et dernier acte : sur le conseil de l'ingénieux étranger, Pénélope impose aux prétendans l'épreuve de l'arc. Vous en savez l'issue, et la victoire de l'époux. A peine achevé, dans la coulisse, le massacre de ses compétiteurs, Ulysse reparaît, non seulement rajeuni, mais revêtu d'un militaire et somptueux uniforme. L'âge, l'aspect, la toilette, en un instant Minerve protectrice a tout renouvelé. Sur ce dernier point on a seulement trouvé qu'elle avait trop bien fait les choses et costumé son héros en sujet de pendule, en guerrier d'opérette plutôt que d'opéra.

A propos de *Pénélope*, — il s'agit maintenant de la musique, — on pourrait citer une fois de plus, avec une variante, un contresens au besoin, le fameux vers : *Humanum paucis vivit genus*. Il suffirait de le traduire ainsi : « Le genre humain vit de peu de chose. » Autrement dit, peu de chose est nécessaire pour qu'il y ait, en musique du moins, de l'humanité et de la vie. Et sans doute la vie dont une *Pénélope* est vivante ne surabonde et ne déborde pas. Elle ne se manifeste ni par de vastes développemens, ni par des effusions prolongées, ni par des éclats retentissans. Discrète, cachée, mystérieuse même, elle ne se révèle à l'auditeur, et plus encore au lecteur attentif, que par des mouvemens modérés, des traits choisis, des accens toujours justes, souvent profonds. Et cela est fort bien. Nous n'attendions pas de M. Fauré, se faisant le musicien d'Ulysse et de Pénélope, un « drame lyrique, » encore moins un « grand opéra, » mais plutôt un poème élégiaque, une série d'impressions ou d'esquisses sonores, un album de *lieder*, mélancoliques et nobles comme Pénélope, et, non moins qu'Ulysse, ingénieux. C'est presque cela que nous avons eu. Presque, non pas tout à fait, peu de pages de *Pénélope* étant aussi développées, et, comme on dit, « poussées, » que les *Berceaux*, par exemple, ou les *Roses d'Ispahan*, ou tel autre chef-d'œuvre d'un genre où M. Fauré depuis longtemps ne craint pas de rival. Moins que des *lieder* : des demi-*lieder*, ou des quarts de *lieder*, c'est ainsi qu'on pourrait définir la nouvelle œuvre de M. Fauré. Au surplus, aucun sujet n'offrait une affinité plus étroite avec la nature du musicien. L'action, — l'action intérieure, la seule qui compte, — se passe ici, jusqu'à la scène finale, entre l'époux qui craint d'être reconnu et l'épouse qui ne le reconnaît pas. Les péripéties, légères, ne consistent chez l'un, qu'en réserves, réticences, furtifs mouvemens aussitôt réprimés ; chez l'autre, en

vagues soupçons, en pressentimens secrets, non moins vite évanouis. Tout baigne ainsi : les pensées, les passions, et les discours mêmes, dans la demi-teinte et le clair-obscur. Or c'est là justement l'atmosphère, un peu voilée où M. Fauré se complaît ; c'est là, de son art et de son âme rêveuse, le domaine choisi, mystérieux.

Il n'est pas vrai cependant qu'on ne puisse trouver dans *Pénélope* une seule touche énergique. Nous y signalerions jusqu'à deux raccourcis qui ne manquent pas de vigueur. L'un est la brève acclamation des bergers reconnaissant leur maître. Le geste sonore, car il n'y a là rien de plus, est soudain, juste, et, par sa brièveté même, efficace. L'autre moment n'est pas moins beau et dure davantage ; Gœthe aurait dit : il s'arrête. C'est, au début du dernier acte, une phrase, mieux qu'une phrase d'Ulysse, méditant sa vengeance prochaine. La période, par extraordinaire, a de l'ampleur, avec une force contenue, mais sensible ; le rythme en est solide, la déduction mélodique originale, et terminée, ou plutôt couronnée au sommet, par un vigoureux accent. Et tout cela donne bien l'impression du retour, de la rentrée, secrète encore, mais bientôt manifeste, d'un personnage héroïque et longtemps caché, dans ses droits, son rôle et son caractère ou sa nature de héros. L'épilogue enfin permet, pendant quelques instans, à la musique de se donner carrière. Le dernier chœur, dont Ulysse et Pénélope sont les coryphées, achève l'ouvrage par un lumineux cantique d'allégresse et d'amour. Il y a là, — toutes proportions gardées, — quelque chose qui rappelle un peu l'action de grâces finale d'un *Fidelio*, d'un *Freischütz*, de ces opéras qu'on a quelquefois nommés, à cause de leur conclusion généreuse, vraiment libératrice, les « opéras de la délivrance. »

Le premier acte de *Pénélope* est de beaucoup le plus complet. Il est aussi le plus caractéristique. Il n'existe que par les détails, mais tous les détails en sont précieux. Le caractère de l'héroïne est posé dès les premières notes, peu nombreuses, mais qui suffisent, tant elles sont riches de pensée et de sentiment, lourdes de souvenir et de tristesse. D'un bout à l'autre de l'acte, les personnages, principaux ou secondaires, et les choses mêmes, l'atmosphère, ou, comme on dit, improprement d'ailleurs et contrairement à ce qu'on veut dire, le « milieu, » en un mot le tableau tout entier, est fait de touches un peu minces, un peu courtes aussi : taches, si l'on veut, et hachures. Il y en a de mélodiques, d'harmoniques, d'orchestrales, mais chacune a son effet. Il n'en est pas une seule qui ne concoure au dessin, au modelé et à la couleur de l'ensemble. Eurymaque, un des

prétendans, reproche à la reine les délais qu'impose à leurs prétentions l'interminable broderie :

Depuis qu'en ce travail ta piété s'absorbe,
Bien des fois le soleil a parcouru son orbe,
Et les doigts de l'aurore ont éveillé souvent
La forêt endormie auprès du mont rêvant.

Le paysage poétique n'est rien auprès du paysage musical, où, défaillant de note en note, par tierces successives, la voix et l'accompagnement, le chant et les accords, — ceux-ci délicieusement dégradés et fondus, — ont l'air eux-mêmes de dormir et de rêver. Pénélope alors de répondre seulement : « *J'ai tissé de mes mains pour le père d'Ulysse ce linceul...* » Et l'intonation de sa réponse, et même, avant qu'elle réponde, quelques notes d'orchestre, lentement étagées les unes au-dessus des autres, suffisent pour déployer, avec le suaire étendu, l'immense, la mystérieuse mélancolie dont il est le symbole. « Ne forçons point notre talent... » Parce qu'il n'a pas forcé le sien, le musicien du premier acte de *Pénélope* a tout fait avec grâce. Et cette grâce est noble, elle est triste, — le sujet la voulait telle — et, même ingénieuse, toujours elle attendrit. Si Pénélope, se croyant seule un moment, détisse, furtive, le funeste tissu, quelques notes échappées (sont-elles de flûte ou de harpe?) semblent se défaire comme les points. Mais elles signifient autre chose encore. Par leur ton ou leur mode, par l'harmonie qui les enveloppe, enfin par les soupirs, que çà et là elles interrompent, de l'ouvrière ennemie de son fatal ouvrage, elles ajoutent, ces notes, perlées comme des larmes, au trait pittoresque et spirituel, un autre trait, qui va plus loin, de sentiment et d'émotion.

Quelques périodes lyriques, d'un lyrisme volontairement retenu, forment dans le courant de l'acte comme des flots délicieux. Un intermède chorégraphique, de peu de durée, se partage pour ainsi dire en deux couplets. Le premier est seulement dansé ; dans le second, la voix de Pénélope entrelace avec les motifs sinueux de l'orchestre, une adorable plainte, avivée à la fin par un beau cri de fidèle, d'amoureux espoir. En l'une et l'autre strophe, on doute si la mélodie ou l'harmonie est plus subtile. Et l'union, l'unité des deux élémens est si étroite qu'on ne saurait les séparer, qu'on ne les perçoit, qu'on ne les conçoit même qu'ensemble. Tout cela est fin, jamais on ne saurait trop le redire, et tout cela sait être profond : témoin certain *lied* encore (il n'y a décidément pas d'autre mot), où, religieusement pen-

sive, Pénélope se souvient et reproche aux prétendans d'oublier que sous les haillons d'un mendiant, un héros peut se cacher, même un dieu. Oui, la musique de cette page est profonde. Elle « va loin, » dirait Carlyle, allant jusqu'à nous découvrir dans un cœur de femme, et dans un cœur antique, le trésor non seulement de la pitié, mais de la piété.

Les dernières pages de ce premier acte en sont peut-être les plus exquises. Elles forment comme une équation parfaite entre les deux élémens ou les deux termes, désormais classiques: le paysage et l'état d'âme. Quelle marine et quel nocturne que l'invitation de Pénélope! Invitation, non pas au voyage, mais au pèlerinage prochain que renouvelle tous les jours son invincible espérance. « Viens, Euryclée, murmure la reine,

Ainsi que chaque soir montons sur la colline
D'où l'on peut voir briller toute la mer divine...

Et la mer, en effet divine, brille, soupire aussi dans le rythme ondoyant et complexe de l'orchestre. Et pour associer à la nature l'âme triste et noble comme elle, il suffit que s'élève par instans au-dessus de la surface sonore, une note ou deux, pas davantage, mais si vives, mais si prenantes! de regret et de désir.

Dans son *Motu proprio*, célèbre autant que mal obéi, du 22 novembre 1903, sur la musique d'église, le Souverain Pontife, ayant à définir la mélodie, ou plus exactement le *solo* mélodique admissible en cette espèce de musique, le qualifiait d' « *accenno, o spunto melodico.* » Cela signifie « un soupçon, une pointe. » La musique de *Pénélope*, et cette musique entière, autrement dit chacun des élémens dont elle se compose, offre ce caractère de réserve et comme de modicité. Plutôt que d'insister, elle indique; suggérer lui plaît et lui suffit. « Opéras libérateurs, » disions-nous de certains opéras. Nous avons cru reconnaître dans l'opéra de M. Fauré quelques signes d'une autre délivrance, toute musicale celle-là, qui viendra sans doute, mais qui tarde. Pénélope elle-même aura moins longtemps attendu. Cette musique encore une fois (la musique de M. Fauré) ne surabonde pas. Elle semble craindre de s'étendre et de se déployer. Mais autant que de s'en plaindre, n'y aurait-il pas lieu peut-être de s'en applaudir! Tant d'autre musique aujourd'hui nous accable et nous étouffe, accumulant à l'infini les causes sans effet et les moyens sans but, ajoutant, ajoutant toujours aux forces vaines les formes vides! Polyphonie surtout, que de crimes on commet en ton nom! Serions-

nous menacés, en art aussi, de périr par le nombre! Le musicien de *Pénélope* est de ceux qui pourraient détourner de nous ce péril. Il ne s'est défié de rien plus que du nombre. Les pages exquises de son œuvre sont faites de peu de notes, mais élues. Tout est sobre ici, tout est léger et l'air circule. Le lecteur aime à trouver des « blancs » dans la partition, et l'auditeur, des silences. Ils bénissent l'un et l'autre cette épargne et ces ménagemens. Le temps semble arrivé, pour les musiciens, de suivre le précepte antique et de ne pas semer à plein sac, mais d'une main légère. Il est vrai que de ce mode de semailles, peu de mains savent le secret et le geste harmonieux.

Sobre d'abord est l'orchestre de M. Fauré. Comme celui des classiques, il a pour base et pour fond le quatuor à cordes, et sur ce fond, les autres sonorités, distribuées et choisies, se posent ou se détachent, pour le rehausser quelquefois, sans jamais l'encombrer ni le recouvrir. Quant aux *leitmotive*, le musicien les emploie à peine; il les emmêle, ou les combine, moins encore. Il les aime très courts, mais leur brièveté ne fait point obstacle à leur caractère. Un thème d'Ulysse n'est que de deux notes, dont l'une, pointée, porte et frappe, en montant, sur l'autre. Ce n'est rien de plus qu'un appel (de trompette souvent) mais il est clair, il est brillant, il suffit. La mélodie même dans *Pénélope*, quand véritablement il y a mélodie, nous est donnée et nous devons la prendre, en quelque sorte, à dose homéopathique. Elle n'en agit pas moins par la molécule ou l'atome sonore, par une note, une seule quelquefois, altérée à l'improviste, mais à propos. Un *dièse*, un *bémol*, c'est, comme vous savez, ce qu'on appelle en musique un accident. Avec M. Fauré, c'est le plus souvent un accident heureux.

Si maintenant on étudiait les péripéties, ou les « situations, » et la façon dont le musicien les a traitées, on trouverait dans la manière de M. Fauré, dans sa manière dramatique, le même parti pris de retenue et presque de pudeur. La première entrée d'Ulysse coïncide exactement avec la péroraison, ou, comme dirait l'écrivain, souvent musical, de la *Colline inspirée*, avec « le haut moment sonore » d'un chant de l'épouse invoquant, évoquant l'époux. Devant le mendiant subitement apparu, Pénélope, retombée du sommet de son rêve et de son espérance, ne trouve que ces mots, balbutiés tout bas : « *Ah! j'ai cru que c'était celui que j'attendais.* » Ulysse, inconnu, se tait un instant; Pénélope, ignorante, ne lui parle pas encore. Aucun bruit, nul éclat; tout l'effet, — et l'on voudrait une autre expression, plus discrète elle aussi et moins vulgaire, — ne consiste que dans cette réserve mystérieuse

et silencieuse à demi. Même procédé... que dis-je, même absence de procédé et de recherche dans la scène d'Euryclée reconnaissant Ulysse. Peu de moyens, élémentaires, mais efficaces : un tremolo, voilà tout, pour soutenir la parole furtive, et pour l'aviver.

La parole surtout, M. Fauré l'a bien servie. Musicien français, il lui rend les honneurs auxquels, en toute musique purement française, elle a droit. Il la traite à l'antique, avec simplicité, mais avec noblesse. Il la place, au besoin il l'isole, libre et nue, tantôt en pleine lumière, tantôt dans la pénombre. Loin de l'envelopper de l'orchestre, de l'étouffer sous la polyphonie, il tire d'elle-même la valeur, la beauté, verbale et chantante, qu'elle contient et que les maîtres seuls en savent exprimer. Le musicien de *Pénélope* a su donner au discours, au dialogue, à la moindre phrase, au plus petit mot, l'intonation, l'inflexion qui convient et qui suffit. Ainsi noté, un mot, un seul encore une fois, peut être, par le sens et par le son, une chose exquise, une chose profonde. Le premier acte de *Pénélope* apparaît tout parsemé de ces mots-là, d'autant plus précieux que, dans notre langue musicale, ils abondent moins aujourd'hui. Orchestre tempéré, mélodie flottante et un peu voilée, harmonie subtile, déclamation juste et touchante, il est une scène choisie, où la rencontre de ces divers élémens forme un tout vraiment délicieux : c'est la dernière scène du premier acte. Lisons, relisons-la, puisque jusqu'à l'automne on ne pourra plus l'entendre. Elle offre un exemplaire achevé du meilleur style de M. Fauré ; non seulement une indication, mais un gage de ce qu'il a voulu, de ce qu'il a su faire, et cela se pourrait définir en trois mots, qui sont : dégager, alléger, éclaircir. Par là surtout cette scène est antique et vraiment grecque. Elle rappelle certaine phrase de Taine disant, — à peu près, — des Anciens, que par une sage économie ils pourvoyaient à nos plaisirs avec une perfection où nos modernes prodigalités n'atteignent pas. Le musicien de *Pénélope*, — et l'on ne saurait trop l'en féliciter, — a su plus d'une fois être un Ancien de cette manière.

Le rôle de Pénélope a été chanté et joué par M^me^ Bréval avec la plus noble lassitude ; celui d'Ulysse, avec autant de retenue que d'élan, suivant les circonstances, par M. Muratore. Et la représentation visible de l'ouvrage (décors et costumes, paysage du second acte et danseuses d'un vert billard) nous a laissé de pénibles souvenirs.

On ne devrait, a dit Renan, écrire que de ce qu'on aime. Nous écrirons peu de *Julien*.

Dans une certaine et très modique mesure, *Julien* pourrait passer pour une suite de *Louise*, le nouvel ouvrage de M. Charpentier ayant le même héros, du commencement à la fin, et, par momens, la même héroïne que l'œuvre ancienne. Mais *Julien* est bien davantage une amplification, ou, si l'on veut, une hypertrophie, dramatique et musicale, de la *Vie du poète*, symphonie lyrique antérieure à *Louise* et vieille aujourd'hui de vingt-deux ans. Hélas! il faut l'avouer, cette nouvelle édition n'est pas heureuse. Revue et considérablement augmentée, elle a été corrigée aussi, mais dans le mauvais sens et comme à rebours. L'auteur « en a remis. » Autrement dit, M. Charpentier, poète et musicien, a fini par tomber, — un peu bas, — du côté, des deux côtés même, où dès le début il pencha : l'un est le romantisme, l'autre est le réalisme, l'un et l'autre poussés à toute outrance. De ces deux excès, *Julien* nous paraît former le plus déplorable amalgame. Le poème, où le merveilleux alterne avec la trivialité, pour ne pas dire plus, ou moins, consiste en une série de tableaux, série descendante et véritablement dégradée. Première scène : la chambre de Julien à la Villa Médicis ; la chambre de Julien, et de Louise, par Julien séduite à Paris et emmenée à Rome. Pensionnaire de l'Académie, Julien n'est cependant pas un artiste, mais un poète. Cette infraction aux règlemens n'a d'ailleurs aucune importance. Le soir tombe, et sur les destinées de la poésie en général et de sa poésie en particulier, voici que Julien se répand en grandiloquentes vaticinations. Louise lui donne la réplique, plus modestement. Elle a pourtant une ambition, un rêve, la petite ouvrière : elle aspire à refléter l'âme et le génie d'un grand homme, à devenir, à « passer » Muse. Aux tableaux suivans elle aura cet honneur. Alors commence la partie symbolique de l'histoire. En trois scènes successives, nous voyons Julien entreprendre, puis achever, en compagnie de Louise, une sorte de pèlerinage vers l'Idéal. Cela débute par l'ascension d'une montagne sainte, pour continuer par la traversée d'un abîme ou fosse dantesque, où sont entassés les poètes déchus ; et cela se termine dans un temple, au milieu d'un personnel sacerdotal ou maçonnique, par une espèce d'initiation aux mystères, au culte, à la religion enfin de la Beauté : celle-ci, comme bien l'on pense, ayant pris les apparences, transfigurées et radieuses, de la petite midinette.

Puis nous revenons au réel et sur terre, sur la terre slovaque, laquelle est située, vous n'êtes pas sans l'ignorer, quelque part au Nord de la Hongrie. Là, parmi les paysans, le Julien de M. Charpentier, j'allais dire le Faust de Berlioz, promène son éternelle inquié-

tude, sans cause et sans remède, que ne parviennent même point à aimer les aimables empressemens d'une jeune Slovaque.

En Bretagne maintenant. « Levez-vous, orages désirés ! » Orages du cœur, orages du ciel et de la terre, ils se lèvent tous. Pas plus que la jeune Slovaque par la tendresse, une aïeule bretonne, par la prière et par la foi, ne réussit à les conjurer. Un calvaire est proche : belle occasion pour le désespéré, le maudit, le romantique enfin, — qui ne la manque pas, — de blasphème, de sacrilège et de poing tendu vers le Crucifié.

M. Charpentier a donné pour épigraphe à son œuvre cette phrase empruntée à la *Confession d'un enfant du siècle*, du siècle dernier, déjà si loin de nous : « Vous cherchez autour de vous comme une espérance... et la destinée qui vous raille vous répondra par une bouteille de vin du peuple et une courtisane. » Les scènes finales de *Julien* ne sont que la mise au théâtre de cette double réponse. La courtisane, ou plutôt la fille, c'est Louise, retrouvée par Julien à la fête de Montmartre. Quant à la bouteille, elle n'est pas même de vin, mais d'absinthe. Alcool et prostitution, voilà la conclusion de ce drame lyrique. Ce n'est pas un dénouement, c'est une déchéance.

Encore une fois, tout cela, rêve et réalité, ou plutôt réalisme, tout cela se trouvait en germe dans la *Vie du poète*. Sans doute, mais en germe seulement. Et puis, au concert, dans une symphonie lyrique, dans une œuvre, ne disons pas de musique pure, oh ! non, mais seulement de musique, tout cela ne se voyait pas. Or, vous le savez, les yeux, plus que les oreilles, ont leur délicatesse. Un poète l'a dit, un poète latin, et qui pourtant n'était pas prude :

*Segnius irritant animos demissa per aurem*
*Quam quæ sunt oculis subjecta...*

Enfin la *Vie du poète*, c'était, nous l'avons dit, il y a vingt ans et plus. Alors la *Fête à Montmartre* pouvait passer pour une boutade, une folie de jeunesse, pour une pochade aussi, et, comme on dit à l'atelier, pour une « charge. » Autant que la peinture, la musique a les siennes. Aujourd'hui, cela vient ou revient un peu tard, et de ce spectacle d'abord, et de cette musique même, on n'a plus senti, — nous du moins, — au lieu de la couleur et du mouvement, que la grossièreté, la bassesse et, si l'on osait, on dirait l'ignominie.

A demi naturaliste et romantique à demi, écrivions-nous déjà de la *Vie du poète*. Cela est bien plus vrai de *Julien*, et si la première moitié, nous venons de le voir, inspire quelque répugnance, il est difficile de

prendre la seconde au sérieux. Le poète, l'artiste qu'est Julien se fait de lui-même d'abord, de sa personne et de son œuvre future, de son génie, de sa mission et de sa vocation, une idée véritablement exorbitante. Avec cela, son orgueil ou sa vanité se complique d'un état habituel et, proprement romantique, de mélancolie, que dis-je, de désespoir et de fureur. L'impiété, naturellement, y a sa place et son rôle. De ces excès d'ailleurs, aucune raison et pas la moindre excuse. Si *Julien* est l'autobiographie de l'auteur, — et nous devons croire, l'auteur l'ayant publiquement déclaré, qu'elle l'est en effet, — le héros ne nous paraît pas bien à plaindre. Le musicien de la *Vie du poète*, des *Impressions d'Italie* et de *Louise* n'a-t-il pas rencontré, sans trop longtemps l'attendre, la fortune, les honneurs et la gloire même? A lui, comme à tel autre pensionnaire de la Villa Médicis, qu'il voyait dessiner un jour dans la campagne, certain prélat romain aurait pu dire : « Mon enfant, remerciez Dieu, si vous n'êtes pas ingrat. » Ce serait plus simple, oh! combien plus simple! que d'accumuler en des scènes prétendues idéales et mystiques, pseudo-religieuses et laïquement sacrées, les divagations ampoulées et vides d'une esthétique de brasserie et d'une métaphysique d'estaminet, phraséologie à la fois prétentieuse et puérile, galimatias double, où les pensées d'un Homais semblent s'exprimer dans le langage d'un Zola.

Voilà pour la poésie, ou la littérature, et la pire. Mais la musique? Elle n'est guère autre chose non plus que la musique de la *Vie du poète*, étendue, délayée, où flottent çà et là quelques rappels thématiques de *Louise*. Rien de nouveau, rien non plus de meilleur. L'épisode slovaque seul est poétique, émouvant par endroits, surtout à la fin, lorsque revient, — de la *Vie du poète* toujours, — un chœur, un appel attirant des voix de la nuit, qui nous parut autrefois et demeure encore une chose belle, de noble et pure beauté.

*Louise*, qu'il ne faut pourtant pas oublier, et dont M. Charpentier lui-même se ressouviendra peut-être un jour, cette *Louise* tour à tour charmante et triviale, avait témoigné, depuis la *Vie du poète*, d'un grand talent et d'une grosse erreur. *Julien*, hélas! a réalisé non pas les promesses, mais les menaces de *Louise*. On nota, même dans *Louise*, des symptômes inquiétans. Rappelez-vous, au sommet de la butte, un soir de « quatorze juillet. » l'hymne à Paris illuminé, la déclaration, en duo, des droits de l'homme, et de la femme, à l'union libre, enfin tout le bruyant étalage d'un bric-à-brac pseudo-philosophique et social. Mais, dans *Louise* toujours, il y avait autre chose. Et c'était, pour la première fois peut-être, la promotion à la beauté véritable,

des élémens les plus simples, les plus familiers de la vie. C'était une sympathie cordiale, profonde pour la réalité populaire, quotidienne, parisienne aussi, pour les êtres et les choses les plus chétifs, les plus terre à terre, mais que la pitié, la tendresse relevait, et quelquefois très haut, vers le ciel. En deux mots, c'était du réalisme sans doute, mais du meilleur, de celui qu'il ne faut ni mépriser, ni proscrire, du réalisme à base d'amour. Dans l'ordre de la musique, dans « le royaume où résident les enchantemens célestes des sons, » le musicien de *Louise* avait donné véritablement droit de cité à Paris, à notre Paris. Avec les plus petites voix de la grande ville, avec les plus dédaignées, il avait su former les plus harmonieux, les plus attendrissans concerts. « Marchand d'habits!... Du mouron pour les p'tits oiseaux!... A la tendresse! La verduresse!... Voilà le plaisir, Mesdames! » Autant d'appels, ou de cris, dont on ne savait pas jusque-là tout ce que les pauvres notes pouvaient exprimer de lassitude et de peine, de charme souffrant et de triste sourire. « La rue me saoule, » avait dit alors, brutalement déjà, M. Gustave Charpentier. Mais alors il se calomniait lui-même. Alors, la rue ne l'enivrait encore, plus purement, que de « cette douce ivresse, où la bouche sourit, où les yeux vont pleurer. » Et l'atelier, comme la rue, — souvenez-vous du tableau des couturières, — lui révélait et par lui nous révélait sa poésie et son âme : son âme féminine, son âme de langueur et de rêve, de désir et d'amour. Toutes ces choses sont passées. Décidément, nous avions tort au début de ces pages : *Julien* n'est pas *Louise* continuée, c'est *Louise* avilie.

L'âme féminine de *Julien* ne se répartit pas en moins de cinq personnages. Louise, la Beauté, l'Aïeule, la Jeune Fille, la Fille, telles sont les diverses représentations où la voix et le talent de M^me^ Marguerite Carré s'élève et s'abaisse tour à tour. Le rôle écrasant de Julien est tenu, soutenu par M. Rousselière avec une vigueur sans faiblesse, mais sans nuances. Il y a quelques erreurs, une au moins, dans la mise en scène, ou dans la décoration : des fenêtres de la Villa Médicis, on ne voit pas la coupole de Saint-Pierre à cette place, et surtout, on ne lui voit cette forme, ni des dites fenêtres, ni d'ailleurs.

CAMILLE BELLAIGUE.

# CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

La visite que M. le Président de la République vient de faire au roi d'Angleterre et au peuple anglais a manifesté avec éclat les sentimens réciproques des deux gouvernemens et des deux pays. L'accueil qu'a reçu M. Poincaré a été empressé et chaleureux : il s'adressait sans doute avant tout au représentant de la France, mais l'homme même a été l'objet d'une attention particulière, et le roi George a tenu à l'indiquer dans le toast qu'il a prononcé au banquet de Buckingham palace. « Je m'estime particulièrement heureux, a-t-il dit, d'avoir comme hôte un homme d'État aussi distingué et de réputation si haute que son nom n'est pas seulement éminent parmi les hommes politiques, mais qu'il occupe une place dans cette illustre Académie qui, depuis trois siècles, fait la gloire de la France et l'envie do l'Europe. » L'Académie a été sensible à cet hommage; elle a décidé qu'il serait inscrit au procès-verbal de sa dernière séance ; mais la France aussi en prendra la part qui lui revient, car toutes ses illustrations lui sont chères. Enfin, comment pourrions-nous ne pas être touchés de l'adhésion que le peuple anglais, par tous ses organes, a donnée aux sentimens et aux paroles de son roi? La presse a été unanime à s'en faire l'interprète. Le banquet du Guildhall, venant après celui de Buckingham palace, a montré la Cité de Londres et le peuple britannique animés pour la France et pour son représentant de la même sympathie. Les vieux conflits qui ont existé autrefois entre la France et l'Angleterre ne sont plus qu'un souvenir historique ; ils ont été heureusement dénoués, et « les deux peuples, comme l'a dit M. Poincaré, ont enfin cédé à leurs dispositions naturelles : leur mutuel respect s'est peu à peu doublé d'affection et à la courtoisie de leurs relations anciennes s'est ajoutée sans peine une confiante intimité. »

Ce sont bien là, en effet, les sentimens qui nous animent. Nous avons reconnu, à l'usage, la parfaite loyauté de l'Angleterre dans la politique qu'elle a une fois adoptée et elle nous rend le même témoignage. L'entente cordiale, qui a été, il y a quelques années, l'œuvre personnelle d'Édouard VII, est devenue depuis une des bases les plus solides de l'équilibre européen et de la paix. « Ces derniers mois, a dit le roi George, lorsque de graves questions internationales se succédaient, l'esprit de confiance et de franchise mutuelle avec lequel la France et la Grande-Bretagne ont abordé ces divers problèmes, a prouvé qu'il était d'un prix inestimable. » Rien de plus juste que ce jugement venu de si haut. Dans la tâche commune qu'elles se sont donnée, les deux nations « se sont senties attirées l'une vers l'autre par un même intérêt et par un but identique. » C'est là ce sentiment qui fait les ententes durables et fécondes. La politique générale a rapproché l'Angleterre et la France; leur intérêt bien entendu les a poussées l'une vers l'autre; la cordialité, la confiance, l'intimité, sont venues ensuite et n'ont pas cessé de resserrer leur union. L'entente entre elles a précédé de plusieurs années l'ouverture de la crise balkanique. Lorsqu'elle s'est ouverte, les deux gouvernemens n'ont jamais eu de peine à se mettre d'accord sur les difficultés à résoudre, et leur accord a eu jusqu'ici sur les événemens une influence heureuse, qui n'a pas peu contribué au maintien de la paix. A cela, nous l'avouons, la France et l'Angleterre ont eu peut-être moins de mérite que n'en auraient eu d'autres gouvernemens plus directement intéressés aux affaires d'Orient ; mais, pour ce motif même, leur action a pu s'exercer sans susciter d'ombrages, et elle n'en a été que plus efficace. Ce n'est pas un fait indifférent pour l'équilibre du monde que l'entente hautement affirmée entre les deux grands pays libéraux de l'Europe occidentale. Voilà pourquoi il y a eu, soit en France, soit en Angleterre, une sorte de tressaillement lorsque M. Poincaré a débarqué sur le sol britannique.

D'autres visites de chefs d'État avaient déjà provoqué un vif enthousiasme : il semble que, cette fois, plus d'effusion s'y soit mêlé. Les manifestations extérieures du sentiment populaire ont paru venir plus spontanément du cœur. Demain, la ville de Londres aura repris son aspect habituel; les drapeaux auront disparu, les illuminations seront éteintes, les inscriptions multipliées, prodiguées sur la voie publique seront effacées, mais de tout cela survivra quelque chose de plus qu'un souvenir. Le mot du Roi restera. Les deux pays auront compris plus distinctement, auront senti plus fortement qu'ils ont

« un même intérêt et un but identique. » La paix du monde y trouvera peut-être sa meilleure garantie.

Cette paix, malheureusement, n'est rien moins qu'assurée. Il y a quinze jours, nous avons terminé notre dernière chronique sur une note pessimiste : nous ne pouvons pas commencer celle-ci sur une note confiante, car les choses d'Orient sont plus embrouillées que jamais. Le danger actuel de la situation résulte du dissentiment très grave qui existe entre la Bulgarie et la Serbie. Si on parvient à le résoudre, toutes les difficultés ne seront pas résolues pour cela; d'autres apparaissent déjà, échelonnées dans l'avenir; la diplomatie doit s'armer d'une longue patience; mais à chaque jour suffit sa peine : le conflit bulgaro-serbe est la grosse affaire d'aujourd'hui.

On sait comment il se présente. Lorsque les pays balkaniques, au printemps de l'année dernière, ont conclu entre eux les traités qui leur ont donné l'audace d'attaquer la Turquie et la force de la vaincre, ils étaient loin de s'attendre à ce que leur victoire devait avoir de foudroyant et de décisif; leurs arrangemens n'avaient pas prévu l'effondrement de l'Empire ottoman aussi rapide et aussi profond qu'il s'est produit. Toutefois, s'il y a eu pour eux des surprises heureuses, d'autres l'ont été moins. La Serbie, par exemple, ne s'était pas attendue à ce que quelques-unes des conquêtes qu'elle avait faites seraient l'objet d'un *veto* opposé par l'Autriche, à la suite duquel elle a dû finalement en abandonner une partie. Cette obligation, qui lui a été imposée par l'Europe en vue du maintien de la paix générale, lui a été extrêmement pénible. Un des objets principaux et permanens de sa politique était l'accès à l'Adriatique et cet objet, elle a pu croire un moment qu'elle l'avait atteint. La déception a été prompte et amère. On a bien promis à la Serbie qu'un débouché économique lui serait donné sur l'Adriatique au moyen d'un chemin de fer dont la liberté serait garantie par l'Europe, mais il y avait loin de ce résultat modeste à celui qu'elle avait espéré. L'intervention diplomatique de l'Autriche avait eu un second objet, la création d'une Albanie autonome, avec une étendue assez grande pour qu'elle servît de contrepoids, dans les Balkans, au développement de la puissance slave. La Serbie ne pouvait pas se dissimuler que l'Albanie était faite contre elle, et elle devait se dépouiller, pour la renforcer, d'une partie des territoires qu'elle avait si chèrement acquis. Cette seconde obligation n'était ni moins pénible, ni moins amère que l'autre; la Serbie a dû néanmoins y consentir puisque l'Europe lui conseillait de le faire et que les conseils de l'Europe

avaient une force de fait qui s'imposait. Elle s'est donc inclinée, mais avec la pensée que, dans le compte qui lui était ouvert, quelque chose lui était dû par l'Europe elle-même et quelque chose aussi par la Bulgarie. Sans doute la Bulgarie a supporté le poids le plus lourd dans la guerre d'hier, mais si ce poids a été si lourd pour elle, n'est-ce pas un peu sa faute? N'a-t-elle pas étendu les opérations militaires dans la Thrace au delà des prévisions qui avaient présidé à l'élaboration du traité? Ses ambitions ne se sont-elles pas accrues à mesure qu'elles étaient satisfaites? Ces observations que la Serbie a fait entendre après la guerre, elle les a tues pendant que les hostilités se poursuivaient, et elle a donné à la Bulgarie le concours le plus large, le plus dévoué, le plus généreux. Si Andrinople a succombé, c'est parce que 50 000 Serbes ont aidé les Bulgares à la prendre. Occupée de ce côté, la Bulgarie a été empêchée d'envoyer à l'Ouest le fort contingent sur lequel, en vertu du traité, la Serbie était en droit de compter. Pour tous ces motifs, la Serbie estime que le traité, observé strictement dans sa lettre, ne saurait plus faire loi entre la Bulgarie et elle, et elle proclame même qu'il n'existe plus. Cette conclusion est sans doute excessive, mais, pour le reste de sa thèse, comment ne pas reconnaître que la Serbie invoque des argumens qui ne sont pas sans valeur? M. Pachitch, dans un discours qu'il a prononcé devant la Skoupchtina, les a exposés avec clarté et avec force. A cette argumentation vigoureuse, qu'a répondu la Bulgarie?

Elle a répondu en invoquant le traité, rien que le traité. Quand on a conclu une convention, a-t-elle dit, il faut s'y tenir. Sans doute les résultats de la guerre ont dépassé ce qu'on avait attendu et sans doute aussi les opérations militaires ont amené des mouvemens de troupes qui n'avaient pas été prévus, mais là n'est pas la question. L'alliance avait été conclue sur le principe qu'on ferait, suivant les circonstances, le meilleur usage possible des forces communes et qu'on partagerait ensuite les territoires occupés au nom de la communauté, suivant des règles fixées par avance. Ce sont ces règles que la Bulgarie invoque: nous avons dit autrefois en quoi elles consistaient. Une ligne droite a été tracée depuis la frontière commune des deux pays jusqu'au lac Okrida : tout ce qui est à l'Ouest de cette ligne doit revenir à la Serbie, tout ce qui est à l'Est à la Bulgarie. Voilà le traité, il n'y a qu'à s'y tenir. En fait, les Serbes occupent une partie du territoire situé à l'Est de la ligne convenue, et notamment la ville de Monastir où ils sont entrés à la suite d'un sanglant combat : ils n'ont, disent les Bulgares, qu'à évacuer cette partie du territoire

macédonien et à la leur remettre. Cela est clair, le reste ne l'est pas.

Il y a heureusement, dans le traité, une clause particulière de nature à faciliter une solution entre les deux prétentions contraires : c'est celle qui prévoit l'arbitrage de l'empereur de Russie pour le cas où surgirait entre la Bulgarie et la Serbie un dissentiment irréductible. Les termes exacts du traité ne sont pas connus : le journal *Le Temps* en a donné une analyse que nous tenons pour fidèle, mais rien ne vaut un texte formel, et ce texte nous manque. Il semble bien toutefois que, si l'arbitrage de l'empereur de Russie doit s'exercer dans le cas où le désaccord porterait sur les territoires à se partager, il peut avoir un caractère plus général, car nous lisons dans l'analyse du *Temps* : « Tout différend qui surgirait à l'occasion de l'interprétation ou de l'exécution de n'importe quelle disposition dudit traité, de l'annexe secrète et de la convention militaire, sera soumis à la décision définitive de la Russie aussitôt que l'une ou l'autre partie aura déclaré qu'elle considère qu'il est impossible d'arriver à une entente par des négociations directes. » Cette déclaration n'a été faite jusqu'ici par aucune des deux parties, mais l'impossibilité d'une entente directe n'est-elle pas manifeste, et alors, que faire ? Faut-il laisser la Bulgarie et la Serbie dans un tête-à-tête aussi dangereux que stérile ? N'y a-t-il pas lieu plutôt de recourir à l'arbitrage prévu ? C'est la question que l'empereur Nicolas s'est posée. Le péril augmentait d'heure en heure ; le gouvernement serbe et le gouvernement bulgare s'entêtaient chacun de son côté ; l'opinion était également surexcitée à Belgrade et à Sofia ; le parti de l'action était sur le point de l'emporter partout ; M. Guéchof donnait sa démission à Sofia, et il était remplacé par M. Danef, qui, à tort ou à raison, ne passe pas pour aussi conciliant ; enfin des concentrations de troupes s'opéraient avec un caractère menaçant ; on en était au point où les fusils partent tout seuls ; ils sont d'ailleurs partis depuis. Alors l'empereur Nicolas a revendiqué son droit arbitral et, quel que soit le résultat ultérieur de sa démarche, — nous espérons fermement qu'il sera salutaire, — on ne saurait trop en apprécier et en proclamer le mérite. Il a adressé, le 8 juin, un télégramme personnel aux rois de Bulgarie et de Serbie. « C'est avec un sentiment pénible, y disait-il, que j'apprends que les États balkaniques paraissent se préparer à une guerre fratricide, capable de ternir la gloire qu'ils ont acquise en commun. Dans un moment aussi grave, j'en appelle directement à Votre Majesté, ainsi que m'y obligent mon droit et mon devoir. C'est à la Russie que les deux peuples bulgare et serbe ont remis, par un acte de leur alliance, la décision de tout différend ; je

demande donc à Votre Majesté de rester fidèle aux obligations contractées par Elle et de s'en rapporter à la Russie pour la solution du différend actuel entre la Bulgarie et la Serbie, considérant les fonctions d'arbitre non pas comme une prérogative, mais comme une obligation pénible à laquelle je ne saurais me soustraire. Je crois devoir prévenir Votre Majesté qu'une guerre entre alliés ne saurait me laisser indifférent; je tiens à établir que l'État qui aurait commencé cette guerre en serait responsable devant la cause slave, et je me réserve toute liberté quant à l'attitude qu'adopterait la Russie vis-à-vis des résultats éventuels d'une lutte aussi criminelle. » Ce document fait grand honneur à l'empereur Nicolas. C'était, comme il le dit, un devoir pour lui, non pas de proposer son arbitrage, mais de le notifier. En le faisant, il assumait une lourde charge, car sa sentence, quelle qu'elle soit, mécontentera une des deux parties et beaucoup plus probablement toutes les deux. Mais lui seul avait, — peut-être, — une autorité suffisante pour empêcher la guerre d'éclater et, dès lors, quelle n'aurait pas été sa responsabilité devant l'histoire, s'il s'était abstenu ?

Il a donc fait entendre aux deux alliés d'hier un langage noble, élevé, sévère, conforme au sentiment de la conscience universelle. L'émotion a été grande, en effet, lorsqu'on a appris que les États balkaniques dont on avait tant admiré l'accord contre l'ennemi commun, le patriotisme, l'héroïsme, étaient sur le point de se faire la guerre. Après la grande déception causée par la Jeune-Turquie, faudrait-il en enregistrer une nouvelle causée par les États balkaniques? Faudrait-il croire, comme on l'a tant dit autrefois, que seule la présence des Turcs les empêchait de s'entre-déchirer et que, le Turc éliminé, rien ne pouvait plus les retenir de le faire? S'il en était ainsi, l'intérêt si vif qu'on avait pris à leur cause serait inévitablement diminué. L'empereur de Russie s'en est alarmé. Il n'a pas hésité à qualifier de fratricide et de criminelle la guerre qui semblait sur le point d'éclater; il a déclaré qu'il n'y resterait pas indifférent et a réservé l'attitude ultérieure de la Russie. Puisse cet avertissement solennel être entendu! Le seul regret qu'on puisse peut-être exprimer est que l'Empereur ait parlé au nom de la « cause slave, » car l'humanité tout entière, la civilisation, ce qu'on appelait autrefois la chrétienté sont intéressées au maintien de la paix dans les Balkans, et la cause slave n'est pas ici seule en jeu. En l'invoquant d'une manière aussi découverte, l'Empereur s'est exposé à susciter des susceptibilités qui, en effet, n'ont pas manqué de se produire. En vain avait-il pris la précaution de dire qu'il ne s'agissait pas

pour lui d'exercer un privilège; on ne s'en est pas moins préoccupé à Vienne de le voir prendre dans les Balkans une situation privilégiée, et cette préoccupation s'est exprimée avec acrimonie dans la presse. Tant il est vrai que les meilleures intentions ne suffisent pas. Il y a eu là une nouvelle manifestation de l'inquiétude, d'ailleurs naturelle, que les affaires des Balkans ont fait naître en Autriche et que les progrès du slavisme, si rapides depuis quelques mois, ne sauraient manquer d'y entretenir.

Qu'ont répondu les rois de Bulgarie et de Serbie au télégramme de l'empereur Nicolas? On ne connaît complètement que la réponse du premier; il l'a livrée lui-même à la publicité. Sans doute le roi Ferdinand ne décline pas l'arbitrage de la Russie; il rappelle même qu'il l'a invoqué, le 12 mai dernier, et, dès lors, accepté par avance; mais, dit-il, à la proposition qui en a été faite à ce moment, M. Pachitch a répondu par un discours où il a manifesté la résolution de « garder des territoires que la Serbie n'a occupés qu'au nom de l'alliance balkanique et qui, aussi bien en fait et en droit qu'en vertu du traité de 1912, sont essentiellement bulgares. » « Je ne saurais dissimuler à Votre Majesté, continue le roi Ferdinand, l'indignation que ressent le peuple bulgare à la pensée que la Serbie veuille le priver du fruit de ses victoires et le faire manquer aux obligations qu'il a contractées devant l'histoire à l'égard de ses frères de Macédoine. » Le roi Ferdinand, pour conclure, consent à remettre la cause de son pays entre les mains de l'empereur de Russie « conformément au traité du 29 février 1912. » Il faut remarquer ces derniers mots : l'intention n'en est pas douteuse. Le Roi entend par là enfermer la liberté de l'arbitre dans l'interprétation littérale du traité, sans qu'il puisse en modifier en quoi que ce soit les dispositions. Or c'est là, comme on l'a vu, toute la difficulté entre Sofia et Belgrade : le gouvernement serbe estime que les circonstances ont modifié le traité au point qu'il n'y a plus à en tenir compte; le gouvernement bulgare, au contraire, en maintient énergiquement tous les termes. L'empereur Nicolas a raison de prévoir que l'arbitrage sera pour lui une « obligation pénible » à remplir! Quant à la réponse du roi Pierre de Serbie, le texte n'en a pas été publié, mais il semble bien qu'elle soit évasive et conditionnelle. On affirme que le mot d'arbitrage n'y est pas prononcé et que le Roi se contente d'exprimer sa confiance générale dans l'équité et la protection de la Russie. On ajoute que la Serbie n'accepte pas que le débat soit limité à elle et à la Bulgarie : elle estime que la cause intéresse aussi le Montenegro et la Grèce et qu'elle doit être discutée entre les quatre

alliés balkaniques. Tel est aussi, semble-t-il, le sentiment de la Russie. Nos lecteurs se rappellent qu'il avait été question, entre les ministres des quatre pays, d'une conférence qui devait avoir lieu à Salonique. Dans son télégramme aux rois de Bulgarie et de Serbie, l'empereur Nicolas exprime le regret qu'elle n'ait pas eu lieu. Depuis lors, le gouvernement russe a insisté pour que les quatre ministres vinssent à Saint-Pétersbourg. A toutes ces suggestions ou invitations il est difficile de dire quelle réponse a été ou sera finalement faite. Les nouvelles des journaux sont confuses, variables, quelquefois contradictoires. De refus positif, il n'y en a pas. D'acceptation formelle et définitive, pas davantage. On avance, on recule. Chacun tient des conditions en réserve. Au milieu de tout cela, le gouvernement russe a le mérite de ne pas se décourager. Il maintient son affirmation d'arbitrage. Il invite les ministres à se rendre à Saint-Pétersbourg. Malheureusement, le désaccord persiste entre Belgrade et Sofia; l'opinion continue de s'énerver et de s'exciter et, ce qui est encore plus grave, les armées, qui sont aujourd'hui en présence, en viennent déjà aux mains.

Ce dernier danger, déjà réalisé, n'est pas celui qui cause le moins d'inquiétudes. Le gouvernement serbe l'avait pressenti; il avait témoigné de ses intentions pacifiques en proposant le désarmement simultané des trois quarts des deux armées. On ne saurait trop regretter que cette proposition n'ait pas été acceptée et surtout exécutée : si elle l'avait été, la confiance serait aussitôt revenue, les esprits se seraient calmés, l'arbitrage se serait exercé dans une atmosphère apaisée. Mais nous sommes loin de là! Le gouvernement bulgare n'a pas repoussé la proposition serbe; il s'est contenté d'y mettre une condition difficile, sinon même impossible à accepter, à savoir que, dans les territoires contestés actuellement occupés par les Serbes, on mettrait des garnisons mixtes, mi-partie bulgares et mi-partie serbes. Qui ne voit que ce serait organiser le conflit armé? Il n'y avait aucune vraisemblance à ce que le gouvernement serbe accueillît cette combinaison. Le gouvernement bulgare ne l'en a pas moins proposée au gouvernement hellénique, et, naturellement, avec le même insuccès. Jusqu'à ce que l'arbitre ait prononcé, chacun conservera ses positions actuelles. Ce qui arrivera ensuite, il serait bien téméraire de le prédire. Pour le moment, la situation se résume ainsi : — Acceptez comme base de l'arbitrage le traité de 1912, dit la Bulgarie à la Serbie. — Non, répond la Serbie, et elle demande à son tour à la Bulgarie d'accepter le désarmement des trois quarts des forces en présence. —

Non, réplique la Bulgarie, à moins que vous n'acceptiez un condominium militaire dans les territoires que vous occupez indûment. — C'est ce que je n'accepterai jamais, affirme la Serbie. — Partout des refus catégoriques. Pendant qu'on les échange sur le ton le plus acrimonieux, le gouvernement russe invite les quatre ministres à se rendre à Saint-Pétersbourg et prépare l'arbitrage. Il demande même aux gouvernemens bulgare et serbe d'entamer la procédure en rédigeant et en envoyant des mémoires qui exposeront leurs thèses respectives et les moyens par lesquels ils les soutiennent. Les thèses ne sont que trop connues, hélas! Et, quant aux argumens pour et contre, le malheur est qu'ils ont tous une part de vérité. En pareil cas, une transaction s'impose; mais, pour qu'elle se fasse, il faut que les esprits s'y prêtent et ils sont fort loin de le faire; de part et d'autre, ils sont exaspérés. Après la démission de M. Guéchof à Sofia, on a failli avoir celle de M. Pachitch à Belgrade. Comme M. Guéchof, M. Pachitch est un des auteurs de l'alliance balkanique, et le maintien de cette alliance est l'objet de sa politique : quelque douloureux que soient les sacrifices à faire, il ne repousse pas absolument l'idée de les faire dans l'intérêt supérieur de ce maintien. Comme l'empereur de Russie, il estime qu'une guerre serbo-bulgare serait criminelle, si on n'a pas épuisé au préalable tous les moyens de l'éviter. Il s'est trouvé en butte à l'opposition du ministre de la Guerre, le général Boyanovitch, qui, en sa qualité d'organe de l'armée, repousse les concessions à la Serbie et accepte les conséquences de cette attitude. Affaibli par ces divisions, M. Pachitch a donné sa démission et pendant plusieurs jours, on n'a pas su lequel des deux l'emporterait, de lui ou du général Boyanovitch. Finalement, M. Pachitch a repris sa démission et le général Boyanovitch a donné la sienne : peut-être l'a-t-il retirée, lui aussi. Quoi qu'il en soit, une détente s'est alors produite; M. Pachitch a annoncé qu'il acceptait l'arbitrage sans conditions; mais il lui reste à soumettre sa politique à la Skoupchtina et, au moment où nous écrivons, on ignore quel sera le vote de l'assemblée. L'armée reste frémissante, et on sent combien la situation est instable : il faudrait peut-être peu de chose pour en renverser les termes.

Dans ces conditions, notre souhait le plus ardent est de voir l'arbitrage russe aboutir : là est pour la paix balkanique la seule chance de salut, car il est malheureusement trop certain que, livrés à eux-mêmes, les alliés d'hier seraient les ennemis de demain. Unis pour conquérir, ils se diviseraient irrémédiablement pour se

partager les dépouilles, et on ne saurait se dissimuler que, si le danger est écarté dans le présent, il subsistera dans l'avenir. Les ambitions de la Bulgarie sont légitimes, mais elles sont grandes. La Bulgarie a fait d'immenses sacrifices pour avoir une armée et, quand elle l'a eue, elle a montré, il faut bien le dire, un admirable héroïsme dans l'usage qu'elle en a fait. Mais les autres nationalités balkaniques, elles aussi, et notamment la Serbie, ont fait des sacrifices et ont montré de l'héroïsme. On a répété souvent, trop souvent peut-être, que la Bulgarie serait la Prusse ou le Piémont des Balkans, et que l'hégémonie de la péninsule lui appartiendrait un jour. Macbeth ne s'est pas impunément entendu dire qu'il serait roi, peut-être parce qu'il se le disait secrètement à lui-même et que la voix des sorcières était celle de sa propre conscience. Il arrive aux peuples la même chose qu'aux hommes : la Bulgarie a entendu et écouté des prophéties, qui sont devenues pour elle des ordres du destin. Mais ni la Serbie, ni la Grèce ne s'y prêteront sans résistance : on n'a jamais vu dans l'histoire des réalisations de ce genre se produire sans de violens conflits.

Pourtant les États balkaniques devraient comprendre que leur force est dans leur union : l'expérience qu'ils viennent de faire est à cet égard significative. Alliés, ils ont battu les Turcs; le jour où ils ne le seront plus, ils ne seront même plus assez forts les uns contre les autres pour qu'aucun d'eux soit absolument assuré de la victoire, et alors, les intrusions étrangères ne manqueront pas de se produire : peut-être même seront-ils les premiers à les provoquer, à les solliciter. L'empereur Nicolas a déclaré que, si le conflit éclatait, il ne s'en désintéresserait pas : mais d'autres ne s'en désintéresseront pas davantage et y apporteront d'autres intentions que les siennes. Les résultats de la guerre balkanique n'ont pas causé à tous des surprises agréables, et quelques-uns de ceux qui ont paru s'incliner devant la soudaineté des événemens ne manqueront pas de se ressaisir si on leur en donne l'occasion. Pourquoi ne pas dire que nous songeons en ce moment à l'Autriche ? Nous ne sommes pas de ceux qui lui font un crime de penser à ses propres intérêts et de les défendre par les moyens qui s'offrent à elle. Pour peu qu'on lise l'histoire, on verra que tout le monde en a fait autant, parce que personne n'a de goût pour l'abdication ni pour le suicide. Il est naturel que l'Autriche cherche des cliens dans les Balkans, mais il l'est moins qu'elle les y trouve, parce que ces cliens, quels qu'ils soient, en introduisant l'étranger dans leurs querelles de famille, lui ouvriront une porte qu'il ne repassera plus. Si l'Autriche veille à son intérêt, la Rou-

manie veille au sien. Les événemens l'ont surprise comme tant d'autres; elle a essayé d'en réparer ce qu'elle a considéré pour elle comme un amoindrissement relatif en se faisant donner Silistrie; mais croit-on qu'elle se tienne pour satisfaite, et surtout qu'elle se tiendrait pour telle si la Bulgarie grandissait encore à ses côtés dans une proportion considérable? On peut assurer hardiment le contraire. Ce sont là des considérations qui devraient faire réfléchir les pays balkaniques, s'il y a vraiment des intérêts spécifiquement balkaniques? Pendant la guerre, nous avons cru à ces intérêts et à leur solidarité : nous continuons de croire, après la guerre, que la solidarité entre eux des peuples balkaniques est la meilleure sauvegarde de leur liberté et de leur dignité.

Nous avions sans doute le pressentiment du danger qui les menaçait; leur histoire même était à cet égard un avertissement; mais nous espérions que la leçon de la guerre leur profiterait et que, dans tous les cas, ils mettraient quelque temps à l'oublier. Qui aurait pu prévoir que, tout de suite, ils s'apprêteraient à tourner les uns contre les autres les armes dont ils venaient de se servir en commun contre la Turquie? Qui aurait pu prévoir que, tout de suite, on verrait se dessiner les linéamens d'une politique future, prochaine, déjà entamée, où les États balkaniques se diviseraient en cliens de telle grande puissance, ou de telle autre? Le seul moyen pour eux d'échapper au péril qu'ils ont eux-mêmes provoqué est d'accepter résolument l'arbitrage de la Russie. La sentence, quelle qu'elle soit, ne satisfera pas tout le monde, mais ses inconvéniens, si elle en a, seront moins graves et moins durables que ceux auxquels nous venons de faire allusion. Il s'agit en réalité de l'indépendance des Balkans : elle est née de l'union des peuples balkaniques, elle ne se perpétuera que dans cette union, elle n'y survivra pas.

Nos conseils ne sauraient ici être suspects : nous sommes trop loin des Balkans pour ne pas y pratiquer un désintéressement sincère. Rien de ce qui s'y passe, soit en bien, soit en mal, ne nous atteint personnellement, ou du moins ne le fait gravement. Mais la France, et c'est un des côtés généreux de son histoire, a toujours eu pour idéal l'affranchissement des peuples opprimés. Voilà pourquoi, bien qu'elle ait été à travers les siècles toujours l'amie et souvent l'alliée de la Turquie, elle a applaudi avec un élan du cœur au courage des peuples balkaniques, à leurs victoires, à leur libération. Son désir, aujourd'hui, est de pouvoir conserver d'eux l'image qu'elle s'en est faite. Et enfin la paix de l'Europe est peut-être attachée à celle des Balkans. On l'a

compris pendant quelques mois; on a parlé de l'intervention militaire possible de telle puissance et des déclanchemens successifs qu'elle risquerait d'entraîner ; le danger, qui a paru sérieux alors, l'est-il moins aujourd'hui? Le problème se présente toujours dans les mêmes conditions, avec les chances diverses qu'il comporte, avec les obligations subites qui peuvent en sortir. Aussi notre conclusion sera-t-elle que les Balkans doivent être unis et que nous devons être forts.

Pour assurer notre force, la Chambre continue de discuter le projet de loi militaire que le gouvernement a déposé devant elle. Nous avons d'ailleurs peu de chose à dire de cette discussion : depuis plusieurs jours, elle tourne sur elle-même, sans qu'aucun argument nouveau ait été présenté et par conséquent sans profit. Le grand projet de M. Jaurès, grand au moins par la dimension du discours dont il l'a étayé, n'a réuni que 77 voix ; c'est le chiffre exact des socialistes unifiés; M. Jaurès n'a convaincu personne en dehors de ses amis, il a seulement fait perdre du temps à la Chambre. Il a trouvé un autre moyen d'atteindre le même résultat, qui a été de contester les chiffres du gouvernement et de la commission avec assez d'assurance pour que cette dernière ait demandé le renvoi du projet : elle a contrôlé ses chiffres et les a trouvés exacts. Mais vingt-quatre heures de plus avaient été perdues. Malgré tout, la discussion avance, et le gouvernement tient la main à ce qu'elle soit poursuivie sans distractions. Elle continue avec lenteur, mais il ne semble pas douteux qu'elle atteindra le but et que la loi sera votée avant les vacances dans ses principes essentiels. Au moment même où nous écrivons, M. le président du Conseil, qui n'avait jamais été mieux inspiré, prononce un éloquent discours pour la défendre, et les applaudissemens qui l'accueillent, dont les premiers échos nous arrivent, nous confirment dans l'espérance que l'affaire est en bonne voie.

FRANCIS CHARMES.

*Le Directeur-Gérant,*

FRANCIS CHARMES.

s
,
s
s
-
.

-
s
s
t
t
'a
i-
a
re
es
ur
es
nt
nt
ti-
le
es
du
nt
nt
ce